



W.  
Lee

Lee  
C. 26. 10.

C. 26. 10.

*Handwritten signature or scribble*

C. 28

84 - 7 - 10

LES  
VOYAGES  
DE  
CYRUS,  
HISTOIRE MORALE.

Suivie d'un  
*Discours sur la Mythologie & la  
Théologie ancienne.*

Par M. le CHEVALIER DE RAMSAY,  
Docteur de l'Université d'Oxford.

---

NOUVELLE EDITION.

---

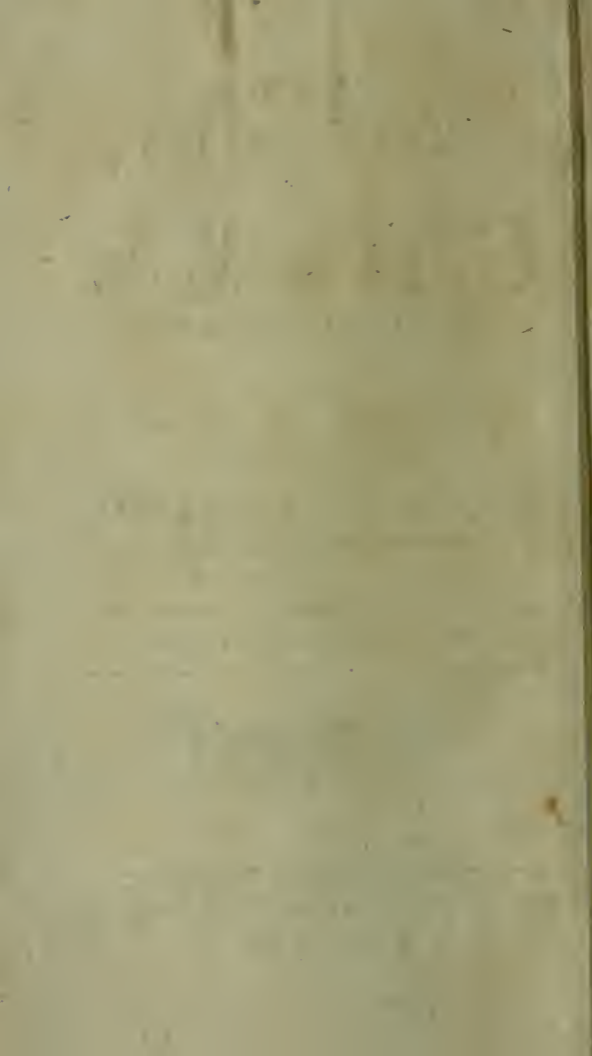


à la HAYE.

---

Chez NICOLAS van DAALEN, Libraire,  
M DCC LXVIII.

47 \*







## P R E F A C E.

**X**ENOPHON ne parle point dans sa *Cyropédie*, de tout ce qui est arrivé à *Cyrus* depuis la treizième jusqu'à sa quarantième année. J'ai profité du silence de l'antiquité sur la jeunesse de ce Prince, pour le faire voyager; & le récit de ses voyages me fournit une occasion de peindre la *Religion*, les *Mœurs*, & la *Politique* de tous les Pays où il passe, aussi bien que les principales *Révolutions* qui arriverent de son tems en *Egypte*, en *Grece*, à *Tyr*, & à *Babylone*.

## P R E F A C E.

On verra par le Discours , qui est à la fin de cet Ouvrage , que je n'ai rien attribué aux Anciens sur la Religion , qui ne soit autorisé par des passages très - formels non seulement de leurs Poëtes , mais encore de leurs Philosophes.

Je me suis écarté le moins que j'ai pû de la Chronologie la plus exacte. *Mr. Freret* , Membre de l'Académie des Inscriptions , m'a écrit une Lettre , où il traite cette matiere avec une précision & une clarté , auxquelles je n'aurois pû atteindre facilement. On trouvera cette Lettre à la fin. La seule liberté que je me suis permise , est de jeter , dans mes Episodes Historiques , des situations , & des caracteres , pour rendre ma narration plus instructive & plus interessante.

## P R E F A C E.

A l'égard du stile, j'ai voulu imiter l'Historien plutôt que le Poëte. Je me sens incapable de répandre dans un Ouvrage les beautés de la Poésie Grecque & Latine. Tout effort de cette espèce seroit inutile, & même téméraire, après l'Auteur du Télémaque.





## APPROBATION.

*J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le  
Garde des Sceaux, un Manuscrit in-  
titulé, La Nouvelle Cyropédie, ou les  
Voyages de Cyrus. Cet Ouvrage m'a  
paru très-digne de l'impression. Sous  
les agrémens de l'Histoire, & de la  
Fable, il renferme avec art d'excellentes  
instructions de Morale, de Politique, &  
de Religion, propres à former l'esprit &  
le cœur d'un jeune Prince. On y re-  
connoît par tout l'habile disciple d'un  
grand Maître. Fait à Paris le 5.  
d'Avril 1727.*

SAURIN.



LES

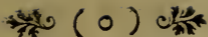
*Extrait du Dictionnaire historique des Grands Hommes , Article RAMSAY.*

André-Michel de Ramsay. Chevalier Baronet en Ecosse & Chevalier de S. Lazare en France, Docteur de l'Université d'Oxford, nâquit en Ecosse l'an 1686. Il eut, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour les Sciences, sur-tout pour les Mathématiques & pour la Théologie. Après bien des recherches de la Vérité il ne la trouva, que dans les lumieres de l'illustre M. de Fenelon, Archevêque de Cambray. Ce grand maître, jusqu'à sa mort honora toujours d'une estime & d'une tendresse particuliere, un Disciple, dont il connoissoit le mérite. M. de Ramsay ne tarda pas à se faire connoître en France & dans les pays étrangers par des ouvrages, qui, sans être d'une grande étendue, annonçoient de grands talents. Le Roi d'Angleterre le fit entrer dans l'éducation des Princes ses enfans, ensuite il revint en France, où il a été Gouverneur de M. le Duc de Chateau-Thierry, & en après de M. le Prince de Turenne. Ces occupations ne l'empêcherent pas de donner au Public plusieurs ouvrages, dont voici la Liste. 1. Un *Discours sur le Poëme Epique*, qui se trouve à la tête des Editions de *Telemaque*. 2. *L'Histoire de la Vie & des Ouvrages de M. Fenelon*. 3. *Essai sur le Gouvernement civil*. 4. le *Psychometre*, ou Réflexions sur les différens caracteres de l'esprit. 5. les *Voyages de Cyrus*, Ouvrage excellent, qui est une Imitation des Aventures de *Telemaque* & que M. de Ramsay a traduit, lui même, en anglois. 6. *Plan d'Education en anglois*. 7. *Petites Poësies en anglois*. 8. *L'Histoire de M. de Turenne*, fort estimée. 9. *Principes philosophiques de la Religion naturelle & révélée, développés & expliqués dans l'ordre géométrique*, en anglois. M. de Ramsay mourut en 1743. à S. Germain en Laie, âgé de 57. ans.



CYRUS CONSULTE DANIEL.

*Prime Heftig sc. A. V.*



LES

VOYAGES

DE

CYRUS.

---

LIVRE PREMIER.

**L**ES Assyriens avoient étendu pendant plusieurs siècles leur domination sur toute l'Asie : Leur Empire fut enfin détruit par la mort de Sardanapale (a). Arbace Gouverneur de la Médie se liguait avec Belesis Gouverneur de Babilone, pour détrôner ce Monarque effeminé. Ils l'assiégèrent dans sa Capitale ; l'obligèrent de mettre le feu dans son Palais, où il perissoit dans les flammes pour éviter d'être prisonnier & que ses Ennemis viennent Maître de ses Trésors ; ensuite ils partagerent ses Etats. Arbace eut la Médie, & toutes ses dépendances ; Belesis la Chaldée,

A &

(a) Diod. Sic. lib. 2. Athen. lib. 12, Herod. lib. 1, Just. lib. 1. cap. 3.

& tous les pays voisins. Ninus héritier de l'ancien Empire, continua de regner à Ninive (b). On vit ainsi s'élever des débris de la puissance des Assyriens, trois Monarchies fameuses, dont les Rois s'établirent à Ninive, à Echatane, & à Babylone.

Les successeurs d'Arbace firent bientôt des progrès considérables, & rendirent tributaires plusieurs peuples voisins, entre autres ceux de la Perse.

Telle étoit la situation de l'Asie à la naissance de Cyrus. Son Père Cambise étoit Roi des Perses. Mandane sa Mere étoit fille d'Astiage Empereur des Medes (c).

Il fut élevé dès sa tendre jeunesse suivant les usages de l'ancienne Perse. On y accoutumoit les jeunes gens d'une vie dure; la Chasse & la Guerre faisoient leur unique occupation: Mais se fiant trop à leur courage naturel, ils négligeoient l'art & la discipline Militaire.

Les

(b) Cet événement précéda de plusieurs années la fondation de Rome & l'institution des Olympiades. Il arriva sous Aréphron IX. Archonte perpetuel d'Athenes, & près de 900 ans avant l'Ere Chrétienne.

(c) Xenoph. Cyrop. Liv. 1.



Les Perfes étoient encore groffiers , mais vertueux : Ils n'avoient point les connoiffances qui poliffent les mœurs & l'esprit ; mais ils poffedeoient la fcience fublime de fe contenter de la fimple nature , de méprifer la mort pour l'amour de la Patrie , & de fuir tous les plaifirs qui énervent l'Ame , en ammoliffant le Corps.

On élevoit les jeunes gens dans des Ecoles publiques , où ils étoient accoutumés de bonne heure à la connoiffance des Loix , à prononcer des Jugemens , & à fe rendre mutuellement justice. On découvroit ainfi dès la plus tendre jeunefse , leur pénétration , leurs fentimens , & leur capacité pour les Emplois.

Les principales vertus qu'on avoit foin de leur infpirer étoient la vérité & la bonté , la fobricité , & l'obéiffance. Par les deux premieres on refsemble aux Dieux ; & l'on conferve l'ordre par les deux dernieres (d).

Le deffein des Loix dans l'ancienne Perfe étoit moins de punir les crimes , que de prevenir la corruption du cœur. C'est pour cette raifon qu'on y puniffoit un vice con-

A 2

tre

(d) Xenoph. Cyrop. Liv. 1.

tre lequel il n'y a point d'action en Justice chez les autres peuples ; c'est l'ingratitude : & l'on y regardoit comme ennemi de la société , tout homme capable d'oublier un bien-fait.

Cyrus avoit été élevé selon ces sages maximes. On ne pouvoit le tenir dans l'ignorance de son rang ; mais on le traitoit avec la même sévérité que s'il n'avoit pas dû régner un jour. Il apprenoit ainsi à bien obéir , pour sçavoir bien commander dans la suite.

A l'âge de quatorze ans Astiage eut envie de le voir. Mandane ne pouvoit désobéir aux ordres de son Pere ; mais elle étoit inconsolable de mener son fils à la Cour d'Echatane.

Pendant l'espace de trois cent ans la valeur des Rois de Medic avoit augmenté leurs conquêtes. Les conquêtes avoient engendré le Luxe , & le Luxe est toujours l'avant-coureur de la chute des Empires. Valeur , Conquêtes , Luxe , Anarchie , voilà le cercle fatal , & les differens périodes de la vie politique de presque tous les Etats. La Cour d'Echatane étoit alors éclatante ; mais cet éclat n'avoit rien de solide.

Les jours s'y passoient dans la mollesse ou dans la flatterie ; la vraie gloire, l'exacte probité, le severe honneur n'y étoient plus estimées ; les connoissances solides y étoient regardées comme contraires à la délicatesse du goût ; le frivole agréable, les pensées fines, les faillies vives étoient le seul genre d'esprit qu'on y admiroit. On ne vouloit plus dans les Ouvrages que des fictions amusantes, & une succession perpétuelle d'évenemens, qui surprennent par leur variété, sans éclairer l'esprit, & sans élever le cœur.

L'amour étoit sans délicatesse ; l'aveugle plaisir en faisoit l'unique attrait : Les femmes se croient méprisées, lorsqu'on ne cherchoit pas à les séduire. Ce qui contribuoit à augmenter cette corruption d'esprit, de mœurs & de sentimens étoit la doctrine nouvelle repandue par les Mages ; que le plaisir est le seul ressort du cœur humain. Comme chacun mettoit son plaisir où il vouloit, cette maxime autorisoit les vertus ou les vices, selon le goût, le caprice ou le temperament de ceux qui l'adoptoient.

Ce dérèglement n'étoit pourtant pas universel en Mede, comme il le devint depuis

---

fous le regne d'Artaxerxe & de Darius Comomane. La corruption commence d'abord par la Cour, & s'étend peu-à-peu dans tout le reste de l'Etat. La discipline militaire floriffoit encore dans la Medie: Il y avoit dans les Provinces plusieurs gens de guerre, qui n'ayant point été corrompus par l'air empesté d'Echatane, avoient conservé toutes les vertus lesquelles floriffoient sous le regne de Dejoce & de Phraorte.

Mandane sentoit tous les dangers auxquels elle expofoit le jeune Cyrus, en le menant à une Cour dont les mœurs étoient si différentes de celles de Perse: mais la volonté de Cambyse, & les ordres d'Aftiage l'obligerent enfin malgré elle d'entreprendre ce voyage.

Elle partit accompagnée d'une escorte de la jeune Noblesse Perfienne, commandée par Hyftafpe, à qui l'on avoit confié l'éducation de Cyrus. Elle étoit dans un char avec son fils. C'est la première fois qu'il se vit distingué de ses compagnons.

Mandane étoit une Princesse qui avoit une vertu rare, l'esprit orné, & un génie fort au dessus de son sexe. Pendant le voyage elle étoit occupée d'inspirer à Cyrus le goût

goût & l'amour de la vertu par le recit des Fables, selon l'usage des Orientaux. Les idées abstraites ne frappent pas les jeunes esprits, ils ont besoin d'images agréables; pour que la vérité leur soit beau, il faut les peindre par des représentations qui les rends aimables.

Mandane avoit remarqué que Cyrus étoit souvent trop occupé de lui-même. & qu'il donnoit des marques d'une vanité naissante, qui pourroit obscurcir un jour ses grandes qualités. Elle tacha de lui faire sentir la difformité de ce vice, en lui racontant la fable de Sozare Prince de l'ancien Empire d'Assyrie. Cette fable ressemble à celle du Narcisse des Grecs qui périt par le fol amour de lui-même. C'est ainsi que les Dieux punissent; ils ne font que nous abandonner à nos passions, nous voilà malheureux.

Elle lui peignit ensuite la beauté de ces vertus nobles, qui conduisent à l'Héroïsme par le genereux oubli de soi-même. Elle lui raconta la fable d'Hermès premier. C'étoit un enfant divin, qui étoit beau sans le sçavoir, qui avoit de l'esprit sans le croire, & qui ne connoissoit point sa propre vertu, parce qu'il ignoroit qu'il y eût des vices.

C'est ainsi que Mandane instruisoit son fils pendant le voyage. Une Fable en faisoit naître une autre. Les questions du Prince fournissoit à la Reine une nouvelle matière pour l'entretenir, & pour lui apprendre les sens des Fables Egyptiennes, dont le goût s'étoit répandu dans l'Orient depuis les conquêtes de Sesostris.

En passant près d'une montagne consacrée au grand Oromaze (e), Mandane y fit arrêter son char, & s'approcha du lieu sacré. C'étoit le jour d'une fête solennelle. Le Pontife préparoit déjà la victime couronnée de fleurs; il fut tout d'un coup saisi de l'esprit divin, il interrompit le silence, & il s'écria avec transport: „ Je vois un jeune „ Laurier qui s'éleve; il étendra bien tôt „ ses branches sur tout l'Orient; les peu- „ ples viendront en foule s'assembler sous „ son ombre. „ Dans le même instant une étincelle de feu se détache du Bucher, & vient voltiger autour de la tête de Cyrus.

Mandane fit de profondes réflexions sur cet événement. Après qu'elle fut remontée dans son char, elle dit à son fils: Les  
Dieux

(e) Le grand Dieu des Perses. Voyez le discours à la fin de ce Livre pag.

Dieux envoient quelquefois des augures pour animer les grands courages; ce font des présages de ce qui peut arriver, & nullement des prédictions certaines d'un avenir qui dépendra toujours de votre vertu.

Cependant ils arriverent sur les frontieres de la Medie. Astiage vint au devant d'eux avec toute sa Cour. C'étoit un Prince aimable, doux & bienfaisant: Mais sa bonté naturelle le rendoit souvent trop facile, & son penchant pour le plaisir avoit jetté les Medes dans le goût du Luxe & de la mollesse (f).

En arrivant à la Cour d'Echatane, Cyrus donna bien-tôt des marques d'un esprit, & d'une raison fort au dessus de son âge. Astiage lui fit plusieurs questions sur les mœurs des Perses, sur leurs Loix, sur leur maniere d'élever les jeunes gens. Il fut frappé d'étonnement en entendant les réponses vives & nobles de son petit fils. Toute la Cour admiroit Cyrus. Les louanges universelles l'enyvrent peu-à-peu; une secrète présomption se glisse dans son cœur; il parle un peu trop, & n'écoute pas assez les autres; il décide avec un air de suffisance; il paroît trop aimer l'esprit.

A 5

(f) Cyropédie de Xenoph. Liv. I. Herod. Liv. I.

Mandane pour remedier à ce défaut, le lui dépeignoit par des traits d'histoire, en continuant toujours son éducation sur le même plan qu'elle l'avoit cominencée. Elle lui racconta ainsi l'histoire de Logis, & de Sigée.

„ Mon fils, lui dit elle, c'étoit autrefois  
„ l'usage à Thèbes dans la Béotie d'élever  
„ sur le Trône, après la mort du Roy,  
„ celui de ses enfans qui avoit le plus d'es-  
„ prit. Quand un Prince a de l'esprit, il  
„ peut choisir les gens les plus habiles, em-  
„ ployer les hommes selon leurs talens, &  
„ gouverner ceux qui gouvernent sous lui;  
„ c'est le grand secret de l'art de regner.

„ Parmi les enfans du Roy, il y en avoit  
„ deux qui marquoient un génie supérieur.  
„ Le plus âgé parloit beaucoup; le plus  
„ jeune parloit peu. Le Prince éloquent  
„ nommé Logis, se fit admirer par la beauté  
„ de son esprit. Le Prince taciturne nommé-  
„ Sigée, se fit aimer par la bonté de son  
„ cœur. Le premier faisoit sentir, même  
„ en le cachant, qu'il ne parloit que pour  
„ briller; le second écoutoit volontiers, &  
„ regardoit la conversation comme un com-  
„ merce où chacun doit mettre du sien.  
„ L'un rendoit agréables les affaires les plus  
epi-



„ épineufes, par les traits vifs & brillans  
„ qu'il y méloit ; l'autre repandoit de la  
„ lumière fur les matieres les plus obfcu-  
„ res, en réduifant chaque chofe à des  
„ principes fimples. Logis myftérieux fans  
„ être fecret, aimoit la politique qui eft  
„ pleine de stratagèmes & d'artifices ; Sigée  
„ impénétrable fans être faux, furmontoit  
„ tous les obftacles par fa prudence & par  
„ fon courage, en fuivant toujours les vûes  
„ les plus juftes & les plus nobles.

„ Le peuple s'affembla après la mort du  
„ Roy, pour lui choifir un fucceffeur. Douze  
„ vieillards préfiderent pour corriger le ju-  
„ gement de la multitude, qui fe laiffe  
„ prefque toujours entraîner par les préju-  
„ gés, par les apparences, ou par les pas-  
„ fions. Le Prince eloquent fit une belle  
„ mais longue harangue, où il expofa tous  
„ les devoirs de la Royauté, pour infinuer  
„ que les connoiffant, il fçauroit les rem-  
„ plir. Le Prince Sigée montra en peu de  
„ mots les écueils d'un pouvoir fouverain,  
„ & avoua qu'il ne defiroit point de s'y ex-  
„ pofe. „ Ce n'eft pas (ajouta-t-il) que je  
„ fuye les travaux ni les dangers, mais je  
„ crains de n'avoir pas tous les talens néceffai-  
„ res pour vous bien gouverner.

„ Les vieillards décidèrent en faveur de  
„ Sigée : mais les jeunes gens & les esprits  
„ superficiels se rangerent du côté de Logis,  
„ & formerent peu-à-peu une revolte, sous  
„ prétexte qu'on avoit fait injustice à Logis.  
„ On leva des troupes de part & d'autre.  
„ Sigée vouloit céder ses droits à son Fre-  
„ re, pour empêcher que la Patrie ne fût  
„ inondée du sang de ses citoyens : mais  
„ son armée refusa d'y consentir.

„ Les Chefs de l'un & de l'autre parti,  
„ voyant les malheurs dont l'Etat alloit être  
„ accablé, proposerent l'expedient, & pour  
„ éviter un mal pour en prevenir un autre de  
„ laisser regner les deux Freres, chacun une  
„ année tour à tour. Cette forme de gou-  
„ vernement est pleine d'inconveniens ; mais  
„ elle fut preferée à la guerre civile, le  
„ plus grand de tous les maux.

„ Les deux Freres applaudirent à cette  
„ proposition de paix, & Logis monta sur  
„ le Trône. Il changea en peu de temps  
„ toutes les Loix antiques du Royaume. Il  
„ écouta tous les projets nouveaux. Il suf-  
„ fisoit d'avoir l'esprit vif pour être élevé  
„ aux premieres charges. Ce qui paroissoit  
„ excellent dans la spéculation, ne pouvoit  
„ s'exécuter qu'avec trouble & confusion.

Ses

» Ses Ministres fans expérience ne sçavoient  
» pas que tous les changemens précipités ,  
» quelqu'utiles qu'ils paroissent , sont tou-  
» jours dangereux.

» Les nations voisines profiterent de ce  
» gouvernement tumultueux , pour envahir  
» l'Etat. Sans la sagesse & la valeur de  
» Sigée , tout étoit perdu , & le peuple  
» alloit subire un joug étranger. L'année de  
» gouvernement de son Frere étant finie ,  
» il monta sur le trône. Il sçut gagner  
» la confiance & l'amitié de ses peuples.  
» Il retablit les anciennes loix , & chassa  
» les ennemis , plus encore par sa pru-  
» dence que par ses victoires.

» C'étoit alors , qu'il fut décidé dans le  
» Conseil suprême des vieillards , que le  
» Roy qu'on choisiroit à l'avenir , ne seroit  
» pas celui qui montreroit le plus d'esprit  
» par ses discours , mais le plus de sa-  
» gesse par sa conduite. Ce n'est pas , di-  
» rent-ils , celui qui est fertile en expé-  
» diens , en stratagèmes & en ressources ,  
» qui gouverne le mieux ; mais celui qui  
» a un discernement juste pour choisir tou-  
» jours le meilleur , pour le saisir avec une  
» vûe ferme , & pour le suivre avec courage.

Cyrus avouoit ordinairement ses fautes, sans chercher à les excuser. Il écouta cette histoire avec docilité; il comprit le dessein de Mandane en la lui racontant, & résolut de se corriger.

Cependant il donna bien-tôt une marque éclatante de son génie & de son courage. A peine avoit-il atteint l'âge de dix-sept ans, lorsque Meroduc fils de Nabucodonosor Roi d'Assyrie, assembla des troupes, [ sous prétexte de vouloir chasser ] & fit une interruption subite dans la Médie. Il laissa son infanterie sur les frontières, & marcha lui même avec douze mille hommes de cavalerie vers les premières places des Medes, où il campa. Delà il envoyoit chaque jour des détachemens pour ravager le pays.

Astiage fut averti que les ennemis étoient entrés dans ses Etats. Après avoir donné les ordres nécessaires pour rassembler son armée, il partit avec Cyaxare son fils & le jeune Cyrus, suivi de toutes les troupes qu'il put ramasser à la hâte, au nombre de huit mille Cavaliers.

Lorsqu'il fut arrivé près de ses frontières, il campa sur une hauteur, d'où l'on voyoit toute la plaine que Merodac desoloit par ses détachemens. Astiage ordonna à deux  
Géné.

Généraux d'aller à la découverte de l'ennemi. Cyrus lui demanda la permission de les accompagner, pour s'instruire de la situation du pays, des postes avantageux, & des forces du Prince d'Assyrie. Après avoir fait ses observations, il revint, & fit un rapport exact de ce qu'il avoit vû.

Le lendemain Astiage assembla un Conseil de guerre pour délibérer sur les mouvemens qu'il devoit faire. Les Généraux craignant quelque piège de la part de Merodac, s'ils sortoient de leur camp, conseillent de suspendre toute action, jusqu'à l'arrivée de nouvelles troupes. Cyrus impatient de combattre, écoute leurs délibérations avec peine; il garde néanmoins un profond silence, par respect pour l'Empereur, & pour tant de Chefs expérimentés; mais Astiage lui ordonne de parler. Il se leve alors au milieu de l'Assemblée, & dit avec un air plein de noblesse & de modestie: J'ai remarqué hier un grand bois sur la droite du camp de Merodac; je viens de le faire connoître; l'ennemi a négligé ce poste; on peut s'en emparer en faisant secrètement couler un détachement de cavalerie par ce vallon qui est à notre gauche: Je m'y transporterai avec Hystaspe, si l'Empereur l'approuve.

Il se rougit , & craignoit d'avoir trop parlé. Tous admirerent son génie pour la guerre dans un âge si tendre : Astiage surpris de la justesse & de la vivacité de son esprit , commanda qu'on suivit son conseil , & qu'on se préparât à combattre.

Cyaxare marche droit aux ennemis , pendant que Cyrus accompagné d'Hyftaspe défile avec le gros de cavalerie , fans être découvert , & s'embusque derriere le bois.

Le Prince des Medes attaque les Assyriens dispersées dans la plaine : & Merodac sort de son camp pour les soutenir ; Astiage avance avec le reste de ses troupes , tandis que Cyrus sort de son embuscade , & tombe sur les ennemis. Il anime les Medes par sa voix , tous le suivent avec ardeur ; il se couvre de son bouclier , & s'enfonce dans le plus épais de son escadrons. Il repand partout la terreur & le carnage. Les Assyriens se voyant attaqués de toutes parts , prennent l'épouvante , & s'en fuyent en désordre.

Après le combat , Cyrus s'attendrit , en voyant la campagne couverte de morts. Il eut le même soin des Assyriens blessés que des Medes. Il donna tous les ordres nécessaires pour leur guérison. Ils sont hom-

mes comme nous, disoit-il; ils ne font plus ennemis, si-tôt qu'ils font vaincus.

L'Empereur ayant pris ses précautions pour empêcher de semblables irruptions à l'avenir, retourna à Echatane. Peu après Mandane fut obligé de quitter la Medie, pour se rendre auprès de Cambyse, & voulut ramener son fils avec elle: mais Astiage s'y opposa: Pourquoi, lui dit-il, voulez-vous me priver du plaisir de voir Cyrus? Il fera le soutien de ma vieillesse; il s'instruira ici dans la discipline militaire qui n'est pas encore connue en Perse. Je vous conjure par la tendresse que je vous ai toujours marquée de ne me pas refuser cette consolation.

Mandane ne put y consentir qu'avec un regret infini. Elle craignoit d'abandonner son fils au milieu d'une Cour où regnoit la volupté. S'étant trouvée seule avec Cyrus, elle lui dit: Astiage veut, mon fils, que je vous laisse auprès de lui; C'est avec peine que je me sépare de vous: je crains qu'on n'altère ici la pureté de vos mœurs. Je crains que les folles passions ne vous enyvrent; elles ne vous paroîtront d'abord que des amusemens, des complaisances pour les usages reçûs, & des libertés qu'il faut permettre pour plaire; peu-à-peu la vertu pourra vous paroître trop sévère, ennemie  
du

du plaisir & de la société, contraire à la nature, parcequ'elle combattra vos goûts: Enfin vous ne la regarderez peut-être que comme une simple bienfiance, un fantôme politique, un préjugé populaire dont on doit s'affranchir, quand on peut satisfaire en secret à ses passions. Vous iriez ainsi de degré en degré, jusqu'à ce que votre esprit aveuglé ayant corrompu votre cœur, vous précipitât dans tous les crimes.

Laissez moi Hytaspé, reprit Cyrus; il me fera éviter tous ces ecueils. Une longue habitude m'a accoutumé à lui ouvrir mon cœur: il est non seulement mon conseil, mais le confident de mes foiblesses.

Hytaspé étoit un Capitaine expérimenté: il avoit servi plusieurs années sous Astiage dans les guerres contre les Scythes, & contre le Roy de Lydie. Il joignoit à la politesse des Medes toutes les vertus des anciens Perses; grand Politique & grand Philosophe; habile & désintéressé, il étoit parvenu aux premières charges de l'Etat sans ambition, & les possédoit avec modestie.

Mandane persuadée de la vertu & de la capacité d'Hytaspé, aussi-bien que des avantages que son fils pourroit trouver dans une Cour également polie & guerrière, obéit à  
Astiage



Aftiage avec moins de regret. Elle partit bien-tôt après ; Cyrus l'accompagna à plusieurs stades d'Echatane : en se quittant , Mandane embrasse son fils avec tendresse : Souvenez vous , lui dit-elle , que votre vertu seule peut vous rendre heureuse. Le jeune Prince fond en larmes , & ne peut rien répondre. C'étoit la première fois qu'il avoit été séparé de sa Mere : il la suit long tems des yeux ; il la perd enfin de vûe , & revient à Echatane.

Jusques ici Cyrus avoit vécu à la Cour d'Aftiage sans se corrompre. Il ne devoit sa sagesse , ni à la présence de Mandane , ni à sa vertu naturelle , mais à l'amour.

Il y avoit alors à Echatane une jeune Princesse nommée Cassandane , du même sang que Cyrus , & fille de Farnaspe de la race des Achemenides (g). Son Père qui étoit un des Principaux Satrapes de Perse , l'avoit envoyée à la Cour d'Aftiage pour y être élevée elle avoit toute la politesse de cette Cour , sans en avoir les défauts. Son esprit égaloit sa beauté , & sa modestie donnoit des charmes à tous les deux : Son imagination étoit vive , mais réglée : la justesse

(g) Herod, Liv. I.

tesse lui étoit aussi naturelle que les graces. Sa conversation enjouée , étoit pleine de traits délicats , sans recherche & sans affectation. Elle avoit aimé Cyrus , dès le premier moment qu'elle l'avoit vû ; mais elle avoit si bien caché ses sentimens , que personne ne s'en étoit apperçu.

La proximité du sang donnoit à Cyrus occasion de voir souvent Cassandane , & de l'entretenir. Sa conversation formoit les mœurs du jeune Prince , & lui donnoit une délicatesse qu'il n'avoit point connue jusques alors.

Il sentit peu-à-peu pour cette Princesse tous les mouvemens d'une passion noble qui rend les Heros sensibles , sans amollir leur cœur ; & qui fait placer le principal charme de l'amour dans le plaisir d'aimer. Les préceptes , les maximes , & les leçons gênantes ne préservent pas toujours des traits empoisonnés de la volupté. C'est peut être trop exiger de la jeunesse , que de vouloir qu'elle soit insensible. Il n'y a souvent qu'un amour raisonnable qui garantisse des folles passions.

Cassandane appercevoit l'affection de Cyrus sans faire semblant. Cyrus goûtoit dans les entretiens de Cassandane tous les plaisirs  
de

de la plus pure amitié, fans ofèr lui déclarer les sentimens de son cœur; sa jeunefse & sa modestie, le rendoit timide. Il sentit bientôt toutes les inquiétudes, les peines & les allarmes, que caufent les paffions même les plus innocentes. La beauté de Caffandane lui donna un Rival.

Cyaxare devint fenfible aux charmes de cette Princeffe: Il étoit à-peu-près de même âge que Cyrus, mais d'un caractère bien différent; il avoit de l'efprit & du courage, mais il étoit d'un naturel impetueux & fier, & ne monroit déjà que trop de penchant pour tous les vices ordinaires aux jeunes Princes.

Caffandane ne pouvoit aimer que la vertu; fon cœur avoit fait un choix; elle craignoit plus que la mort une alliance avec le Prince de Medes, qui devoit être fi flatteufe pour fon ambition.

Cyaxare ne connoiffoit point les délicateffes de l'amour: La Grandeur de fon rang augmentoit fa fiereté naturelle, & les mœurs des Medes autorifioient fa préfomption. Il trouva bien-tôt le moyen de découvrir fes sentimens à Caffandane.

Il s'apperçut de fon indifférence, en chercha la caufe, & ne fut pas long-temps à la découvrir.

découvrir. Dans tous les divertissemens publics elle paroissoit gaye & libre avec lui ; mais avec Cyrus elle étoit plus réservée. L'attention qu'elle avoit sur elle-même, lui donnoit un air de contrainte, qui ne lui étoit pas naturel. Elle répondit à toutes les politesses de Cyaxare avec des traits plein d'esprit ; lorsque Cyrus lui parloit, à peine pouvoit elle cacher son embarras.

( Cyaxare observoit la conduite indifférente de Cassandane & en pénétoit la raison ) le jeune Cyrus s'entendoit peu sur les secrets d'Amour, ne l'interpretoit pas de la même manière, il crut qu'elle étoit sensible à la passion de Cyaxare, & que la Couronne de ce Prince l'éblouissoit.

Il éprouvoit tour à tour l'incertitude & l'espérance, les peines & les plaisirs de la plus vive passion. Son trouble étoit trop grand pour pouvoir être long-temps caché. Hytaspes s'en apperçut ; & sans sçavoir l'objet de l'attachement du Prince, il lui dit :

Depuis quelque temps je vous vois rêveur & distrait ; je crois - en pénétrer la raison ; vous aimez, ô Cyrus. On ne peut vaincre l'amour qu'en s'y opposant dès sa naissance. Quand il s'est rendu maître de notre cœur,

les

les Héros mêmes ne peuvent s'en délivrer qu'après avoir éprouvé les plus affreux malheurs. Nous en avons un exemple dans l'histoire d'un de vos ancêtres.

Du temps de Cyaxare fils Phraorte une guerre sanglante s'alluma entre les Saques & les Medes. Les armées de Cyaxare étoient commandées par Stryangée son gendre, le Prince le plus brave, & le plus accompli de tout l'Orient. Il avoit épousé Rhetée fille de l'Empereur, qui étoit belle, spirituelle & aimable, ils s'aimoient avec une passion mutuelle, que rien n'avoit troublé ni diminué jusqu'alors.

Zarine Reine des Saques se mit elle-même à la tête de ses troupes. Elle unissoit tous les charmes du sexe, avec les vertus héroïques; ayant été élevée à la Cour des Medes, elle avoit contractée dès son enfance une amitié étroite avec Rhetée.

Pendant deux années entières les avantages furent égaux dans les deux armées. On fit souvent des trêves pour traiter de la paix, & dans ces intervalles Zarine & Stryangée se voyoient. Les grandes qualités qu'ils se reconnurent, produisirent d'abord l'estime, & par cette estime l'amour s'insinua bien-tôt dans le cœur du Prince.

ne cherchoit plus à finir la guerre, dans la crainte d'être séparé de Zarine; mais il faisoit souvent des trêves où l'amour avoit plus de part que la politique.

Les ordres de l'Empereur arriverent enfin de livrer une bataille décisive. Pendant la chaleur de l'action les deux Chefs se rencontrèrent dans la mêlée. Stryangée voulut d'abord éviter Zarine; mais la Reine des Saques encore insensible, l'attaque & l'oblige à se défendre en lui criant: Épargnons le sang de nos sujets; c'est à nous deux à terminer la guerre.

L'amour & la gloire animoient tour à tour le jeune Heros; il craignoit également de vaincre & d'être vaincu. En ménageant la vie de Zarine, il expose souvent la sienne. Il trouve enfin le moyen de remporter la victoire; il lance son javelot avec art, le cheval de la Reine en est percé, & l'entraîne dans sa chute. Stryangée vole à son secours, & ne veut d'autre fruit de sa victoire que le plaisir de sauver une ennemie qu'il adore. Il lui offre la paix avec toutes sortes d'avantages, lui conserve ses États, & jure au nom de l'Empereur une alliance éternelle à la tête des deux armées.

Il lui demanda ensuite permission de la suivre jusques dans sa Capitale. Elle y consentit ; mais ils agissoient l'un & l'autre par des motifs bien différens. Zarine n'étoit occupé que du soin de marquer sa reconnoissance à Stryangée ; Stryangée ne cherchoit qu'une occasion de découvrir son amour à Zarine. Ils monterent dans le même char , & furent conduits en pompe à Roxanace.

Plusieurs jours se passerent dans les festins & les réjouissances ; peu-à-peu l'estime de Zarine se changea en tendresse , sans qu'elle s'en apperçût. Elle faisoit souvent éclater ses sentimens , parcequ'elle n'en connoissoit pas encore la source : Elle goutoit le charme secret d'une passion naissante , & craignoit de démeler ses propres mouvemens : Elle reconnut enfin que l'amour y avoit trop de part. Elle rougit de sa foiblesse , & résolut de la surmonter ; Elle pressa le départ de Stryangée ; mais le jeune Mede ne pouvoit plus quitter Roxanace. Il oublie la gloire : il ne se souvient plus de sa tendresse pour Rhettée : il s'abandonne tout entier à son aveugle passion : il soupire , il se plaint , il ne se possède plus , & découvre enfin son amour à Zarine dans les termes les plus vifs & les plus passionnés.

La Reine des Saques ne cherche point à cacher sa sensibilité : Elle répond avec une noble franchise, sans affecter ni les vains détours, ni les faux mystères.

Je vous dois la vie & la Couronne ; ma tendresse égale ma reconnaissance ; mais je mourrai plutôt que de trahir ma vertu, ni de souffrir la moindre tache à votre gloire. Songez, cher Stryangée, que vous êtes l'époux de Rhetée que j'aime ; l'honneur & l'amitié m'obligent également à sacrifier une passion qui feroit ma honte & son malheur.

Ayant prononcé ces paroles, Elle se retire. Le Prince demeure honteux & désespéré : Il s'enferme dans son appartement : il éprouve tour à tour, tous les mouvemens opposés d'une Ame héroïque combattue, surmontée, tyrannisée par une passion violente.

Tantôt il est jaloux de la gloire de Zarine, & la veut imiter ; tantôt le cruel Amour se joue de ses résolutions, & même de sa vertu. Dans cet orage de passions, son esprit se trouble, sa raison l'abandonne, il prend la résolution de se tuer ; mais il écrit auparavant ces mots à Zarine :

Je



JE vous ai fauvé la vie , & vous me donnez la mort ; victime de mon amour & de votre vertu , je ne puis surmonter l'un , ni imiter l'autre . Le trépas seul peut finir mon crime , & ma peine ; adieu pour jamais .

Il envoie cette lettre à Zarine : Elle vole chez le jeune Mede ; mais il s'étoit déjà plongé le poignard dans le sein . Elle le voit nageant dans son sang , elle tombe évanouïe . Elle revient ensuite , & mouille de ses larmes le visage de Stryangée ; elle rappelle son ame prête à s'envoler : il soupire , il ouvre les yeux , il voit la douleur de Zarine , & consent qu'on prenne soin de sa vie ; mais sa playe parut mortelle pendant plusieurs jours .

Rhetée apprend cette tragique aventure , & arrive bientôt à Roxanace . Zarine lui raconte tout ce qui s'étoit passé , sans lui cacher ni sa foiblesse , ni sa résistance . Cette noble simplicité ne peut être connue ni goûtée que des grandes ames . La guerre entre les Saques & les Medes avoit interrompu le commerce de ces deux Princesses , sans diminuer leur amitié ; elles se connoissoient , & s'estimoient trop pour être susceptibles de défiance ou de jalousie .

Rhetée regardoit toujours Stryangée avec les yeux d'une amante. Elle le plaignoit, elle compatissoit à sa foiblesse, parcequ'elle la voyoit involontaire. Il guérit enfin de sa blessure, sans guérir de son amour. Zarine pressoit toujours son départ; mais il ne peut s'arracher de ce lieu fatal; ses peines & sa passion se renouvellent.

Rhetée s'en apperçoit, & tombe dans une tristesse profonde: elle éprouve les mouvemens les plus cruels; la douleur de n'être plus aimée par un homme qu'elle aimoit uniquement; la compassion pour un Epoux livré à son desespoir, l'estime pour une Rivale qu'elle ne peut haïr. Elle se voit tous les jours entre un Amant entraîné par sa passion, & une Amie vertueuse qu'elle admire: Elle sent que sa vie fait le malheur de l'un & de l'autre. Quelle situation pour un cœur généreux & tendre! Plus elle cache sa douleur, plus elle en est accablée; Elle y succombe enfin: Elle tombe dans une maladie dangereuse. Un jour qu'elle étoit seule avec Zarine & Stryangée, ces paroles lui échapperent: Je meurs, mais je meurs contente, puisque ma mort fera votre bonheur.

Zarine se retire fondant en larmes. Ces mots percent le cœur de Stryangée. Il regarde

garde Rhetée, & la voit pâle, languissante, prête à expirer de douleur & d'amour. Les yeux de la Princesse fixes & immobiles, demeurent attachés sur le Prince, les siens s'ouvrent enfin. Il est comme un homme qui se reveille d'un profond assoupissement; & qui revient d'un délire, où rien ne lui avoit paru sous sa forme naturelle. Il avoit vu Rhetée tous les jours, sans s'appercevoir de l'état cruel où il l'avoit réduite; Il la voit à présent avec d'autres yeux. Ce regard rappelle toute sa vertu, & rallume sa première tendresse. Il reconnoit son erreur; il se jette aux genoux de la Princesse; il l'embrasse, & repete souvent ces paroles entrecoupées de pleurs & de sanglots: Vivez, ma chere Rhetée, vivez pour me donner le plaisir de reparer ma faute; je connois à present tout le prix de votre cœur.

Ces paroles la rappellent à la vie; sa beauté revient peu-à-peu avec ses forces. Elle partit enfin pour Ecbatane avec Stryangée, & jamais depuis, rien ne troubla leur union.

Vous voyez par là, continue Hystafpe, jusques où l'amour peut conduire les plus grands Héros; vous voyez aussi qu'on peut vaincre les passions les plus violentes, lorsqu'on a un désir sincere de les surmonter.

Je ne craindrois rien pour vous, s'il y avoit à cette Cour des personnes semblables à Zarine; mais à present sa vertu héroïque paroîtroit un sentiment outré, ou plutôt une insensibilité feroce. Les mœurs des Medes sont bien changées. Je ne vois ici que Cassandane seule qui soit digne de votre tendresse.

Jusques-là Cyrus avoit gardé un profond silence: mais voyant qu'Hystaspe approuvoit sa passion, il s'écria avec transport: vous avez nommé celle que j'aime; je ne suis plus maître de mon cœur: Cassandane m'a rendu insensible à toutes les passions qui l'auroient pû corrompre; je l'aime, mais hélas! je crains de n'être pas aimé; voilà la source de mes peines.

Hystaspe charmé de voir que Cyrus avoit fait un choix si digne de lui, l'embrasse avec joye, & lui répond: Cassandane mérite toute votre tendresse; son cœur est aussi pur que son esprit est éclairé; on ne peut l'aimer sans aimer la vertu, sa beauté fait le moindre de ses charmes. J'appréhendois pour vous quelque attachement dangereux; je me rassure, j'approuve votre passion; je crois même qu'elle aura un succès heureux. [ Avez vous vu la fable grecque d'Endymion, lequel

lequel a été représenté par la Princesse en habit richement brodé ? il me semble que ce berger vous ressemble tout-à-fait ; mais elle a eu soin de faire de la sorte que Diane tournoit sa tête pour cacher sa face. N'en devinez-vous pas la raison ? Elle vous aime sans doute, mais ne voulant pas que vous vous en aperçussiez ; elle voudroit plutôt vous fuir que d'exposer sa vertu au moindre reproche, qui seroit également cruel à vous qu'à elle même. ] Ces paroles consolèrent le jeune Prince, & lui rendirent le calme.

Cependant Cambyse apprit l'amour de Cyrus pour Cassandane ; mais ayant d'autres vûes pour son fils, qui s'accordoient mieux avec sa politique, il le rappelle en Perse. Farnaspe qui étoit toujours à la Cour de Cambyse, fut instruit en même tems des sentimens de Cyaxare. Le Satrape ambitieux flatté par cette alliance, ordonna à sa fille de rester à Ecbatane.

Cyrus & Cassandane apprirent les ordres de leurs peres, & la nécessité de se séparer ; leur douleur égala leur amour. Le jeune Prince se flatte enfin qu'à son retour en Perse, il pourra fléchir Cambyse & Farnaspe par les secours de Mandane ; & cette idée

l'empêche de succomber au désespoir que lui cause une si cruelle séparation.

La jeune noblesse voulut accompagner Cyrus jusques aux frontieres de la Perse. Il distribua aux amis qu'il laissoit à la Cour d'Ecbatane, tous les riches présens qu'il avoit reçus d'Astyage & emportoit seulement quelques chevaux de Medie, lesquels il garda pour en avoir la race en Perse. Il marqua à tous par ses regards ou par ses bienfaits, l'estime ou la reconnoissance qu'il avoit pour eux selon leurs services, leur mérite, ou leur rang.

Si-tôt qu'il fut arrivé, il confia à Mandane la situation de son cœur. J'ai, dit-il, suivi vos conseils à la Cour d'Ecbatane. J'ai vécu insensible à tout ce que la volupté a de plus flatteur; mais je ne dois rien à moi même, je dois tout à la fille de Farnaspe, je l'aime, & cet amour m'a préservé de tous les égaremens de la jeunesse. Ne croyez pas que mon attachement pour elle soit un goût passager qui puisse changer: je n'ai jamais aimé que Cassandane: je sens que je ne pourrai jamais aimer qu'elle. Je suis instruit des desseins de mon Pere qui veut me faire épouser la fille du Roi d'Arménie; laisserez-vous sacrifier le bonheur de ma vie à des vues politiques? Mandane le

sure, le console, & lui promet de faire ses efforts pour changer les sentimens de Cambyse.

Cependant les jeunes Perses voyant Cyrus de retour, disoient entre eux : il vient de vivre délicatement à la Cour des Medes ; il ne s'accoutumera plus à notre vie simple & laborieuse ; mais quand ils le virent plus sobre & plus retenu qu'eux mêmes, se contenter de leurs repas ordinaires, montrer dans tous ses exercices plus d'adresse & plus de courage, ils furent saisis d'admiration, & s'écrierent : Il est digne de regner un jour sur nous, son mérite lui donne encore plus de droit à la Couronne que sa naissance.

Cassandane vivoit toujours à la Cour d'Ecbatane ; mais elle ne recevoit plus Cya-xare qu'avec une froideur extrême ; il devoit toutes les complaisances, qu'elle lui avoit marquées, à la présence de Cyrus. Le plaisir de voir Cyrus, de l'aimer & de sentir qu'elle en étoit aimée, remplissoit Cassandane d'une joye secrète qui se répandoit sur toutes ses actions : mais après le départ du jeune Prince, sa conversation autrefois si gaie & si enjouée se change en un silence morne ; elle languit, la vivacité de son esprit s'éteint, ses graces naturelles disparoissent.

Cependant Farnafpe tombe dangereufement malade à la Cour de Perfe, & défire de voir fa fille. Elle quitte Ecbatane avec précipitation, pour aller rendre les derniers devoirs à fon pere.

Plusieurs Dames de la Cour le regretterent, mais le plus grand nombre fe réjouit du départ d'une Princeffe dont les mœurs leur préfentoient un modèle de fageffe trop parfait. Nous fommes heureufes, dirent-elles de ne plus voir ici cette Etrangere, que l'éducation fevere des Perfes a rendu infenfible.

Cyaxaré vit le départ de Caffandane avec un chagrin inexplicable; le dépit, la jalousie, la haine contre Cyrus, toutes les paffions qui naiffent d'un amour méprifé, tyrannifent fon cœur. Il ordonne au jeune Arafpe fils d'Harpage d'aller fecrettement par des routes détournées, arrêter Caffandane, & de la conduire à un lieu folitaire fur les bords de la mer Cafpienne.

Arafpe avoit été élevé dans les plaifirs d'une Cour voluptueufe, mais il avoit confervé des fentimens nobles & généreux, avec une horreur fincere du crime. Tous fes défauts venoient plutôt de foibleffe que de vice, fon efprit étoit tout enfemble enjoué & folide: Né pour les armes & fait  
pour



pour la Cour, il avoit tous les talens nécessaires pour réussir pendant la paix & pendant la guerre.

Il communiqua les ordres de Cyaxare à Harpage son pere qui aimoit Cyrus. Harpage après avoir signalé son courage dans la guerre, vivoit à la Cour d'Ecbatane, sans se corrompre par les vices ordinaires aux Courtisans: il voyoit avec regret les mœurs du siècle, mais il gardoit le silence, & se contentoit de les condamner plutôt par sa conduite que par ses discours. Je prévois, dit-il à Araspe, tous les malheurs que nous coutera la vertu; mais gardez-vous bien, mon fils, de gagner la faveur du Prince par le crime.

Il lui commanda cependant d'aller tout communiquer à Astyage. L'Empereur des Medes approuva les sages conseils d'Harpage, & craignant que son fils ne trouvât quelque autre moyen pour exécuter ses volontés, il ordonna à Araspe d'aller secourir l'innocence, loin de l'accabler.

Araspe part, il vole, il joint la fille de Farnaspe près d'Aspadane; il lui raconte les ordres de Cyaxare, & s'offre de la conduire en Perse. Elle répandit des larmes de joye, en voyant la générosité d'Araspe,  
&

& se hâta de gagner les frontières de son pays.

Farnaspe mourut avant que sa fille pût arriver à la Cour de Cambyse. Après avoir donné tout le tems que la nature demande pour pleurer la mort d'un Père, elle vit enfin Cyrus; elle lui apprit la conduite généreuse d'Araspe: Le Prince dès ce moment conçut pour lui une amitié tendre qui dura tout le reste de leur vie.

Cyaxare résolut de se vanger d'Araspe d'une manière également cruelle & honteuse pour la nature humaine. Il fit égorger le second fils d'Harpage (i), & ayant invité le Père à un grand festin, il fit servir les cuisses du jeune homme parmi d'autres mets.

[Après que le père en avoit bien mangé, il ordonna d'apporter la tête avec les mains, & lui dit de sang froid, d'un air barbare & gai, c'est ainsi que je punis la trahison d'un frere par la mort de l'autre.]

Le bruit d'une telle cruauté excita l'indignation des Medes; mais Astyage aveuglé par la tendresse paternelle, dissimula le crime de Cyaxare, & ne le punit point; il crai-

(i) Herod. Lib. 1.

craignoit l'humeur violente de son fils, & n'osoit lui avouer les ordres secrets qu'il avoit donnés à Araspe: C'est ainsi qu'un Prince naturellement bienfaisant autorisa le vice par une foiblesse honteuse; il ne connoissoit point le prix de la vertu, & n'étoit bon que par tempérament.

Harpage désespéré se retira de la Cour, & passa secrettement en Perse. Cambyse lui accorda tous les biens & tous les honneurs qu'il pouvoit lui offrir, pour le dédommager des pertes qu'il avoit faites en Medie.

Cassandane vivoit tranquille à la Cour de Perse, dans l'esperance qu'on fléchiroit Cambyse. Un événement politique changea bientôt les sentimens de ce Prince, il apprit que la fille du Roi d'Arménie venoit d'être accordée au fils du Roi de Babylone, & que ces deux Princes avoient fait une étroite alliance entre eux (contre les Medes.) Cette nouvelle déconcerta les projets de Cambyse; & la vertu de Cassandane le déterminâ enfin à consentir au bonheur de Cyrus. L'Hymen fut célébré selon les mœurs du siècle & du pays.

On conduisit les deux Époux sur une haute montagne consacrée au grand Oromaze; on  
alluma

alluma des bois odoriférans : le Pontife lia d'abord les robes flottantes de Cyrus & de Cassandane pour symbole de leur union ; ensuite ces deux amans se tenant par la main environnés des Estales (k), danserent autour du feu sacré en chantant la Theogonie selon la religion des anciens Perles, c'est à dire la naissance des Jynges, des Amilcites, des Cosmoges, & des purs Génies qui émanent du premier principe : Ils chanterent ensuite la chute des Esprits dans les corps mortels : puis les combats de Mythras pour ramener les ames à l'Empyrée ; enfin la destruction totale du mauvais Principe Arimane qui répand par-tout la haine, la discorde, & les noires passions (1).

(k) Esta est originairement un mot Chaldaïque qui signifie le Feu ; de là vient le mot Grec *ἔσια*, & les Romains ajoutent l'V, comme à *ἑσπέρα* Vespera, voyez Hyde Rel. Ant. Persar. Cap. 7.

(1) Voyez le Discours à la fin. pag. 53. & suiv.



LES  
VOYAGES  
DE  
CYRUS.

---

LIVRE SECOND.

L'ESPRIT de Cyrus se perfectionnoit avec l'âge ; son goût & son génie le portoient aux sciences les plus sublimes. Il avoit souvent entendu parler d'une fameuse Ecole de Magges qui avoient quitté leur retraite sur les bords du fleuve Oxus dans la Bactriane , pour venir s'établir près du Golfe Persique. Comme ces Sages sortoient rarement de leur solitude , & vivoient fort séparément des autres hommes , Cyrus n'en avoit jamais vû aucun ; le désir de s'instruire lui fit naître l'envie de les entretenir.

Il entreprit ce voyage avec Cassandane , accompagné de quelques Satrapes. Ils tra-  
ver-

verferent les plaines de Pasagarde , passerent par le pays des Mardes , & arriverent sur les bords de l'Arofis. Ils entrerent par un passage étroit dans un large vallon entouré de hautes montagnes , dont le sommet étoit couvert de chênes , de pins & de cédres : au-dessous se voyoient de gras pâturages , où erroient des animaux de toutes sortes ; la plaine paroissoit un Jardin arrosé de plusieurs ruisseaux qui sortoient des rochers d'alentour , & se perdoient dans l'Arofis : Ce fleuve s'échappoit de loin entre deux collines , & ces côteaux en s'ouvrant faisoient fuir tous les objets , & laissoient voir des campagnes fertiles , des vastes forêts , & le Golfe Persique qui bornoit l'horizon.

En s'avancant dans le vallon , Cyrus & Cassandane furent attirés dans un bocage voisin par le son d'une musique harmonieuse qui frappa leurs oreilles ; ils y entrerent , & virent auprès d'une claire fontaine une multitude d'hommes de tous les âges , & vis-à-vis d'eux une troupe de femmes qui formoient un concert. Ils reconnurent que c'étoit l'École des Mages , & furent surpris de voir , au lieu d'hommes sévères , tristes & rêveurs , un peuple aimable & poli.

Ces Philosophes regardoient la musique comme quelque chose de céleste ; ils la croyoient

yoient propre à calmer, & à dompter les passions; c'est pourquoi ils commençoient & finissoient la journée par des concerts (a).

Après quelques momens donnés le matin à cet exercice, ils menoient leurs disciples se promener dans des lieux agréables, mais en gardant le silence jusques à la montagne sacrée: Là ils offroient leurs hommages aux Dieux plutôt par le cœur que par les paroles. C'étoit par la musique, la promenade & la priere; qu'ils se préparoient tous les jours à la contemplation de la vérité, & qu'ils mettoient leur ame dans l'assiette convenable pour la méditer; le reste de la journée se passoit dans l'étude. Leur unique repas se faisoit peu avant le coucher du Soleil. Ils ne mangeoient que du pain, des fruits, & quelque portion des viandes immolées aux Dieux; tout finissoit enfin par les concerts.

Les autres hommes ne commencent l'éducation des enfans qu'après leur naissance; mais les Mages sembloient prévenir la naissance même. Tandis que leurs femmes étoient enceintes, ils avoient soin de les entretenir dans un calme & dans une gaieté perpétuelle.

(a) Veyez Strabon, Lib. XVII.

pétuelle ; par des amusemens doux & innocens, afin que, dès le sein de la mere, le fruit ne reçut que des impressions agréables, tranquilles, & conformes à l'ordre.

Chaque Sage avoit son département dans l'empire de la Philosophie. Les uns étudioient la vertu des Plantes ; d'autres les métamorphoses des Insectes ; quelques-uns la conformation des animaux ; & plusieurs le cours des Astres ; mais toutes leurs découvertes s'tendoient à la connoissance des Dieux, & d'eux mêmes. Les sciences, disoient-ils, ne sont estimables qu'autant qu'elles servent de degré pour monter vers le grand Oromaze, & pour redescendre jusqu'à l'homme.

Quoique l'amour de la vérité fût l'unique lien de la société parmi ces Philosophes, ils ne laissoient pas de reconnoître un chef. Ils l'appelloient Archimage. Celui qui tenoit alors ce rang, se nommoit Zardust ou Zoroastre. Il surpassoit les autres plutôt par sa sagesse, que par son âge ; car à peine avoit-il cinquante ans : Cependant il étoit consommé dans toutes les sciences des Chaldéens, des Egyptiens, & même des Juifs, qu'il avoit vus à Babylone.

Lorsque



Lorsque Cyrus & Cassandane entrèrent dans ce bocage, l'assemblée se leva, & les adora, suivant l'usage des Orientaux, en s'inclinant jusqu'à terre; puis elle se retira, & les laissa seuls avec Zoroastre.

Ce Philosophe mena le Prince & la Princesse dans un bosquet de myrthe. Au milieu se voyoit la statue d'une femme qu'il avoit taillée de ses propres mains.

Ils s'affirent tous trois sur un banc de gazon, & Zoroastre les entretient de la vie, des mœurs & des vertus des Mages.

Tandis qu'il parloit, il détournoit souvent les yeux pour regarder la statue; & en la regardant ses yeux se baignoient de larmes. Cyrus & Cassandane respectèrent d'abord sa douleur; ensuite la Princesse ne put s'empêcher de lui en demander la raison. C'est là, dit-il, la statue de Selime, qui m'aima autrefois, comme vous aimez Cyrus. C'est ici où je viens passer mes momens les plus doux, & les plus amers. Malgré la sagesse qui me soumet à la volonté des Dieux, malgré les charmes que je goute dans la Philosophie, malgré l'insensibilité où je suis sur toutes les grandeurs, le souvenir de Selime m'arrache souvent des regrets & des larmes.

larmes. La vraie vertu en réglant les passions, n'éteint point les sentimens. Ces paroles donnerent curiosité à Cyrus & à Casfandane, de sçavoir l'histoire de Selime; le Philosophe s'en apperçut, & prévint leur demande, en commençant ainsi sa narration.

Je ne crains point de vous montrer mes foibleffes; mais j'éviterois ce récit, si je ne prévoyois pas qu'il peut vous servir d'une grande instruction,

Je suis né Prince; mon pere étoit Souverain d'un petit Etat dans les Indes qui s'appelle le pays des Sophites. M'étant un jour égaré à la chasse, je rencontraï dans l'épaisseur d'un bois une jeune fille qui s'y reposoit. Sa merveilleuse beauté me frappa d'abord, je devins immobile; je n'osois m'avancer. Je crus que c'étoit un de ces esprits aériens qui descendent quelque fois du trône d'Oromaze, pour ramener les ames à l'Empyrée. Selime, car c'étoit son nom, se voyant seule avec un homme, s'enfuit & se sauve dans un Temple voisin de la forêt. Je n'ose la suivre; j'appris qu'elle étoit fille d'un vieux Bramine qui demcuroit dans ce Temple, & qu'elle s'étoit consacrée à l'adoration du feu. Les Estales peuvent quitter  
le

le célibat pour embrasser le mariage; mais tandis qu'elles font Prêtresses du feu, la Loi est tellement sévère parmi les Indiens, qu'un pere croit faire un acte de Religion, en jettant dans les flammes sa fille toute vivante, si elle vient à manquer à la pureté qu'elle a jurée.

Mon pere vivoit encore; je ne pouvois pas employer la force pour arracher Selime de cet asyle; mais quand j'aurois été Roi, les Princes n'ont aucun droit dans ce pays sur les personnes consacrées à la Religion. Toutes ces difficultés ne firent qu'augmenter ma passion; elle me rendit ingénieux. Je quittai le Palais de mon pere. J'étois jeune; j'étois Prince; je ne raisonnois pas: je me déguisai en fille; j'allai au Temple où étoit le vieux Bramine: je le trompai par une histoire feinte, & je me mis au nombre des Estales sous le nom d'Amāna. Le Roi mon Pere fut désolé de ma fuite, & me fit chercher par-tout inutilement.

Selime ignorant mon sexe, prit pour moi un goût & une amitié particulière: Je ne la quittai jamais; nous passions notre vie ensemble à travailler, à lire, à nous promener, à servir aux autels. Je lui contois souvent des fables & des histoires touchantes

chantes pour lui peindre les merveilleux effets de l'amitié & de l'amour. Je voulois la préparer peu-à-peu au dénouement que je méditois. Je m'oublois quelque fois en lui parlant, & je me laissois tellement emporter par ma vivacité, qu'elle m'interrompoit souvent en me disant : Amana, on croiroit à vous entendre, que vous sentez dans ce moment ce que vous dépeignez.

Je vécus ainsi plusieurs mois avec elle, sans qu'elle pût deviner mon déguisement, ni ma passion. Comme mon cœur n'étoit point corrompu, je ne méditois point le crime. Je crus que si je pouvois l'engager à m'aimer, elle abandonneroit son Etat pour partager ma Couronne. J'attendois toujours un moment favorable pour lui révéler mes sentimens; mais hélas! ce moment ne vint jamais.

Les Estales avoient coutume d'aller plusieurs fois l'année sur une haute montagne, pour y allumer le feu sacré, & immoler des victimes. Nous y montames toutes un jour, accompagnées seulement du vieux Bramine.

A peine le sacrifice fut-il commencé, que nous fumes enveloppées de plusieurs hommes armés d'arcs & de flèches; qui enleverent Selime & son pere. Ils étoient tous

à

à cheval ; je les suivis quelque tems ; mais ils entrèrent dans un bois , & je ne les revis plus. Je ne retournai point au Temple : Je me dérobai à la vue des Estales ; je changeai d'habits ; je pris un autre déguisement ; & j'abandonnai les Indes. J'oubliai mon Pere , ma Patrie , & tous mes devoirs ; je parcourus l'Asie entiere pour chercher Selime. Que ne peut point la force de l'amour dans un jeune cœur qui se livre à la passion.

En traversant le pays des Lyciens , je m'arrêtai dans une grande forêt pendant la chaleur du jour ; je vis passer bientôt une troupe de chasseurs , & peu de tems après plusieurs femmes , parmi lesquelles je crus reconnoitre Selime. Elle étoit en habit de chasse , montée sur un Courcier superbe , distinguée de toutes les autres par une couronne de fleurs. Elle passa avec tant de vitesse , que je ne pus m'assurer si mes conjectures étoient bien fondées. J'allai droit à la Capitale.

Les Lyciens étoient alors gouvernés par des femmes , voici à quelle occasion cette forme de gouvernement s'étoit établie parmi eux. Il y a quelques siècles que pendant une longue paix , les Lyciens s'étoient tel-  
lement

lement amollis, qu'ils n'étoient plus occupés que de leur parure; ils affectoient les discours, les manieres, les maximes & même les défauts des femmes, fans en avoir ni la douceur, ni la délicatesse. En s'abandonnant aux voluptés infames, les vices les plus honteux prirent la place des passions aimables; ils méprisèrent les Lyciennes: & les traiterent en esclaves. Une guerre étrangere survint, les hommes lâches & effeminés ne purent plus défendre la patrie; ils s'enfuirent, & se cachèrent dans les forêts & les cavernes: les femmes accoutumées à la fatigue par l'esclavage, prirent les armes, chasserent les ennemis, se rendirent maîtresses du pays, & établirent leur autorité par une loi immuable.

Depuis ce tems les Lyciens s'étoient accoutumés à cette forme de gouvernement, & la trouvoient la plus douce & la plus commode. Les Reines avoient un Conseil de vieillards qui les aidoient de leurs lumieres; les hommes propofoient les bonnes loix, mais les femmes les faisoient exécuter: la douceur du sexe prévenoit tous les maux de la tyrannie; & le conseil des Sages modéroit l'inconstance qu'on reproche aux Femmes.

J'appris

J'appris que la Mere de Selime ayant été detronée par l'ambition d'une de ses parentes, son premier Ministre s'étoit enfui dans les Indes avec la jeune Princesse ; qu'il y avoit vecû plusieurs années déguisé en Bramine, & elle en Estale ; que ce vieillard ayant toujours entretenu un commerce avec les amis de la Maison Royale, la jeune Reine avoit été retablie après la mort de l'Usurpatrice ; qu'elle gouvernoit avec la sagesse d'une personne qui avoit éprouvé le malheur ; & enfin qu'elle avoit toujours témoigné une opposition invincible pour le mariage.

Cette nouvelle me causa une joye inexprimable. Je remerciai les Dieux de m'avoir conduit par des voyes si merveilleuses près de l'objet de mon amour. J'implorai leurs secours, & je promis de ne jamais aimer qu'une seule fois, s'ils favorisoient ma passion.

Je méditai plusieurs moyens pour me faire connoitre à la Reine, & je trouvai que celui de la guerre étoit le plus propre. Je m'engageai dans les troupes, & je m'y fis bientôt distinguer. Je ne me rebutai d'aucune fatigue ; je recherchai les entreprises les plus dangereuses ; je m'exposai par tout.

Dans une bataille qui devoit décider de la liberté des Lyciens , les Cariens mirent nos troupes en désordre ; c'étoit dans une grande plaine , mais il n'y avoit de sortie pour ceux qui fuyoient que par un passage étroit. Je gagnai ce passage ; je menaçai de percer de mes dards quiconque oseroit s'y présenter ; je ralliai ainsi nos troupes ; je revins charger l'ennemi , je le mis en déroute , & je remportai une pleine victoire. Cette action m'attira l'attention de toute l'armée ; on ne parloit que de mon courage ; tous les soldats m'appelloient le libérateur de la patrie. Je fus conduit devant la Reine , qui ne me reconnut point ; nous avons été séparés depuis six ans ; les chagrins & les fatigues avoient changé mes traits.

Elle me demanda mon nom , mon pays , ma naissance , & m'examina avec attention : Je crus voir dans ses yeux un mouvement secret qu'elle tâchoit de cacher : Etrange bizarrerie de l'amour ! Je l'avois crû autrefois Estale , d'une basse naissance , & cependant je voulois partager ma Couronne avec Elle : Je conçus dans le moment le dessein d'être aimé comme j'avois aimé ; ainsi je déguisai mon pays & ma naissance , je dis que j'étois né dans un village de Bactriane , & que j'étois  
d'une



d'une origine très-obscure : Elle se retira brusquement sans me rien répondre.

Bientôt elle me donna par le conseil des Sénateurs, le commandement des armées ; j'eus par là un libre accès auprès de sa personne : Elle m'envoyoit souvent chercher, sous prétexte d'affaires, lors même qu'elle n'avoit rien à me dire : Elle prenoit plaisir à s'entretenir avec moi. Je lui peignois mes sentimens sous des noms empruntés ; la Mythologie grecque & égyptienne que j'avois apprises dans mes voyages, me fournissoient une ample matière pour prouver que les Divinités aimoient aut.fois les mortels, & que l'amour égale toutes les conditions.

Je me souviens qu'un jour, tandis que je lui racontois une histoire de cette espèce, elle me quitta dans une grande agitation ; je pénétrai par là tous ses sentimens cachés, & je goutai un plaisir inexprimable de sentir que j'étois aimé comme j'avois aimé. J'eus plusieurs entretiens avec elle, & par ces entretiens sa confiance augmentoit pour moi tous les jours. Je lui rappelai quelque fois les malheurs de son enfance : elle me raconta l'histoire de son séjour parmi les Étales, de son amitié pour Amana, & de leur tendresse réciproque ; à peine pouvois-je

moderer mes transports en l'entendant parler.

J'étois prêt à finir mon déguisement, mais ma fausse délicatesse demandoit encore que Selime fit pour moi ce que j'avois voulu faire pour elle; je fus bien-tôt satisfait: un événement singulier me donna occasion d'éprouver toute l'étendue & la force de son amour.

Selon la loi des Lyciens, il n'est pas permis à celle qui les gouverne d'épouser un étranger. Selime me fit appeller un jour, & me dit: Mes Sujets veulent que je prenne un époux; allez leur dire de ma part, que j'y consentirai, à condition qu'ils me laisseront libre dans mon choix. Elle prononça ces paroles avec un air majestueux, sans presque me regarder.

Je tremble d'abord, je me flatte ensuite, je doute enfin; car je savois l'attachement que les Lyciens avoient pour leurs loix: j'allai cependant exécuter les ordres de Selime. Le Conseil s'assembla, j'exposai les volontés de la Reine; après plusieurs disputes, on convint qu'il falloit lui laisser la liberté de se choisir un Epoux.

Je lui rapportai ce qu'on avoit résolu dans le Conseil; Elle m'ordonna d'assembler les

les troupes dans la même plaine , où j'avois remporté la victoire sur les Cariens , & de m'y tenir prêt pour obéir à ses ordres : Elle commanda aussi à tous les Chefs de la Nation de se rendre dans le même lieu. On y éleva un trône superbe ; la Reine y parut entourée de sa Cour , & parla ainsi :

Lyciens , depuis que je regne sur vous , j'ai observé vos loix , j'ai paru à la tête de vos armées , j'ai remporté plusieurs victoires ; mon unique étude a été de vous rendre libres & heureux ; est-il juste que celle qui a maintenu vos libertés , soit elle - même esclave ? Est-il juste que celle qui cherche sans cesse votre bonheur , soit elle - même infortunée ? Il n'est point de malheur semblable à celui de faire violence à son cœur : quand il est contraint , la grandeur & la Royauté ne servent qu'à nous faire sentir plus vivement notre esclavage : je demande d'être libre dans mon choix.

Toute l'assemblée applaudit à la sagesse de ce discours , & s'écrie : Vous êtes dispensée de la Loi. La Reine m'envoya dire d'avancer à la tête des troupes. Quand je fus près du trône , elle se leva , & dit en me montrant : Voilà mon Epoux : Il est étranger ; mais ses services le rendent Pere de la patrie :

patrie : Il n'est pas Prince ; mais son mérite l'égalé aux Rois.

Selime m'ordonna ensuite de monter sur le Trône ; je me prosternai à ses pieds , & je fis tous les sermens accoutumés ; je promis de renoncer à jamais à ma patrie , de regarder les Lyciens comme mes Enfans , & surtout de n'aimer jamais que la Reine.

Elle descendit alors de son Trône , & nous fumes reconduits à la Capitale avec pompe , au milieu des exclamations du peuple. Si-tôt que nous fumes seuls , Ah ! Selime , lui dis-je , ne reconnoissez-vous donc plus Amana ? La surprise , la tendresse , la joye , causerent à la Reine les transports les plus vifs ; elle me reconnoit , elle devine tout le reste ; je n'avois pas besoin de lui parler : nous gardâmes longtems le silence ; je lui appris ensuite mon histoire , mon origine , & tous les effets que l'amour avoit produit en moi.

Elle assembla aussi-tôt son Conseil , & déclara ma naissance. On envoya des Ambassadeurs aux Indes ; je renonçai pour toujours à ma Couronne , & mon Frere fut confirmé dans la possession de mon Trône.

Ce

Ce sacrifice me couta peu ; je possédois Selime, rien ne manquoit à mon bonheur. Mais, hélas ! ce bonheur ne fut pas de longue durée. En me livrant à ma passion, j'avois oublié ma patrie ; j'avois abandonné mon Pere dont je faisois la consolation ; j'avois sacrifié tous mes devoirs. Mon amour qui paroissoit si délicat, si généreux, & qui étoit admiré des hommes, ne fut pas approuvé des Dieux ; aussi m'en punirent-ils par le plus grand de tous les malheurs ; ils me séparèrent de Selime : elle mourut peu de temps après notre mariage. Je me livrai à la plus vive douleur, mais les Dieux ne m'abandonnerent point.

Je rentrai profondément en moi même ; la Sagesse descendit dans mon cœur, Elle défilla les yeux de mon esprit, & je compris alors le mystere admirable de la conduite d'Ormazde. La vertu est souvent malheureuse ; c'est ce qui choque les Hommes Aveugles qui ignorent que les maux passagers de cette vie sont destinés par les Dieux pour expier les fautes secretes de ceux qui paroissent les plus vertueux.

Ces reflexions me déterminerent à consacrer le reste de mes jours à l'étude de la sagesse. Selime étoit morte, mes liens

étoient rompus , je ne tenois plus à rien dans la nature ; toute la terre me paroiffoit un defert ; je ne pouvois plus regner en Lycie après la mort de Selime , & je ne voulois point refter dans un pays où tout renouvelloit fans cefse le fouvenir de ma perte.

Je retournai aux Indes , & j'allai vivre parmi les Bramines , où je me formai un nouveau plan de bonheur. Libre de cet efclavage qui accompagne toujours la grandeur , j'établis au dedans de moi-même un empire fur mes paffions & fur mes défirs , plus glorieux & plus confolant que le faux éclat de la Royauté. Malgré mon éloignement & ma retraite , mon frere prit des ombrages contre moi , comme fi j'euffe voulu remonter fur le Trône , & je fus obligé de quitter les Indes.

Mon exil devint pour moi une nouvelle fource de bonheur ; il ne depend que de nous de mettre à profit toutes nos difgraces. Je vifitai les Sages de l'Asie , je conversai avec les Philosophes des différens pays , j'appris leurs Loix , & leur Religion. Je fus charmé de trouver que les grands hommes de tous les temps & de tous les lieux , penfoient de même fur la Divinité ;

&

& sur la Morale; enfin je suis venu sur les bords de l'Arofis, où les Mages m'ont choisi pour leur Chef.

Ici Zoroastre finit. Cyrus & Cassandane furent trop attendris pour parler. Après quelques momens de silence, le Philosophe les entretint du bonheur que les Dieux préparent pour ceux qui ont le cœur exempt de corruption, & du plaisir que les vrais Amans retrouvent dans l'Empyrée, quand ils s'y rejoignent; puis il conclut par ces souhaits.

Puissiez-vous sentir long tems le bonheur de vous aimer uniquement; puissent les Dieux vous préserver de cette corruption du cœur, qui fait cesser les plaisirs lorsqu'ils deviennent légitimes; puissez-vous, après les transports d'une passion vive & pure pendant votre jeunesse, connoître dans un âge plus mûr tous les charmes de cette union qui diminue les peines, & qui augmente les biens en les partageant; puisse une longue & aimable vieillesse vous montrer vos neveux & vos arriere-neveux, multipliant la race des Héros sur la terre; puisse enfin le même jour voir recueillir vos cendres unies, pour vous épargner à tous deux le malheur de pleurer, comme

moi, la perte de ce que vous aimez. Je ne me console que par l'esperance de revoir Selime dans la sphère du feu, pur élément de l'amour. Les ames ne font ici-bas que faire connoissance; mais c'est là-haut que leur union se consume. O! Selime, Selime, je vous rejoindrai un jour, notre flamme fera éternelle; je sai que dans ces régions supérieures votre bonheur ne sera complet que lorsque je le partagerai avec vous; ceux qui se font aimés purement, s'aimeront à jamais; le véritable amour est immortel.

Le récit de l'histoire de Zoroastre, fit une vive impression sur le Prince & la Princesse de Perse: elle les confirma dans leur tendresse mutuelle, & dans leur amour pour la vertu. Ils passerent quelque tems avec ce Sage dans sa solitude, - avant que de retourner auprès de Cambyse.

Tandis que Cassandane s'entretenoit avec les femmes des Mages, & goutoit avec plaisir la douceur de leurs concerts, Zoroastre initia Cyrus dans tous les mysteres de la sagesse Orientale. Les Chaldeens, les Egyptiens, & les Gymnosophistes avoient une merveilleuse connoissance de la nature; mais ils l'enveloppoient d'allégories mythologiques: c'est



c'est sans doute ce qui a fait reprocher à l'antiquité de n'avoir connu la Physique que très-imparfaitement.

Zoroastre dévoila à Cyrus les secrets de la nature ; non seulement pour satisfaire à sa curiosité , mais pour lui faire reconnoître les marques d'une sagesse infinie répandues dans l'univers , & par-là le préparer à des instructions plus élevées sur la Divinité & sur la Religion.

Tantôt il lui faisoit admirer la structure du corps humain , les ressorts qui le composent , & les liqueurs qui y coulent : les canaux , les pompes , les réservoirs qui se forment par le simple entrelacement des nerfs , des artères & des veines pour séparer , pour épurer , pour conduire & pour reconduire les liquides dans toutes les extrémités du corps ; puis les leviers , les cordes & les poulies formées par les os , les muscles & les cartilages , pour faire tous les mouvemens des solides.

C'est ainsi , disoit le Mage , que notre corps n'est qu'un tissu merveilleux de tuyaux sans nombre , qui se communiquent , se divisent & se subdivisent sans fin ; tandis que des liqueurs différentes & proportionnées s'y

insinuent, & s'y préparent, selon les règles de la plus exacte mécanique.

Il lui fit comprendre par là, qu'une infinité de petits ressorts imperceptibles, dont nous ignorons la construction & les mouvemens, jouent sans cesse dans nos corps, & par conséquent qu'il n'y a qu'une Intelligence souveraine, qui ait pu produire, ajuster, & conserver une machine si composée, si délicate, & si admirable.

Un autre jour il lui expliqua la formation des plantes, & la transformation des insectes. On n'avoit pas alors nos verres Optiques pour rapprocher & grossir les objets: mais l'esprit pénétrant de Zoroastre voyoit encore plus loin.

Chaque semence, dit-il, contient une plante de son espece; cette plante d'autres semences, & ces semences d'autres petites plantes, & ainsi sans fin. La fécondité de la nature est inépuisable. L'accroissement des végétaux n'est que le développement des fibres, des membranes, des branches, par l'action du suc de la terre qui s'y infuse. La pression de l'air fait entrer dans les tuyaux des racines, le suc nourricier chargé de sels & de souffres.

---

La chaleur du Soleil pendant le jour, attire en haut la sève la plus subtile; & la fraîcheur de la nuit la fixe, la condense, & la meurit, pour produire les feuilles, les fleurs, les fruits, & former toutes les richesses de la nature, qui charment la vue, l'odorat & le goût.

La fécondité de la Nature dans la multiplication des insectes, n'est pas moins admirable. Leurs œufs repandus dans l'air, sur la terre, dans les eaux, n'attendent pour éclore qu'un rayon favorable du soleil. La sage nature fait jouer dans ces machines presque invisibles, des ressorts infinis, qui fournissent des liqueurs propres à leurs besoins.

Il raconta ensuite toutes leurs différentes métamorphoses. Tantôt ce sont des vermicifaux qui rampent sur la terre; tantôt des poissons qui nagent dans les liquides; & tantôt des volatiles qui s'élevent dans les airs.

Une autre fois le Mage conduisoit l'esprit de Cyrus jusques dans les régions supérieures, pour contempler tous les phénomènes extraordinaires qui arrivent dans l'air.

Il lui expliqua les merveilleuses qualités de ce fluide subtil & invisible qui environne la terre; son utilité & sa nécessité pour la vie des animaux, pour l'accroissement des plantes, pour le vol des oiseaux, pour la formation des sons, & pour tous les usages de la vie.

Ce fluide, lui dit-il, étant échauffé, agité, refroidi, comprimé, dilaté, tantôt par les rayons du soleil ou les feux souterrains, quelquefois par la rencontre des fels & des souffres qui y nagent, tantôt par le nitre qui le fixe & le roidit, d'autrefois par les nuages qui le resserrent, souvent par d'autres causes qui troublent l'équilibre de ses parties, produit toutes sortes de vents, dont les plus impétueux servent à dissiper les vapeurs nuisibles, & les plus tempérés à moderer les chaleurs excessives.

D'autres fois les rayons du soleil s'insinuant dans les petites gouttes d'eau qui couvrent ou qui arrosent la surface de la terre, les dilatent & les rendent par-là plus légères que l'air, de sorte qu'elles y montent, y forment des vapeurs, & y surnagent à différentes hauteurs, selon qu'elles sont plus ou moins pesantes.

Le Soleil ayant attiré ces vapeurs chargées de souffres, de minéraux, de fels différens, elles s'allument dans l'air, l'agitent, le troublent, & causent le bruit du tonnerre, & la lumière des éclairs.

D'autres vapeurs plus légères se ramassent en nuages, & flottent dans l'air; mais quand leurs poids devient trop grand, elles tombent en rosée, en pluie, en neige, en grêle, selon que l'air est plus ou moins échauffé.

Ces vapeurs tirées tous les jours de la mer, portées dans l'air par les vents au dessus des montagnes, y tombent, s'y infinent, & s'amassent dans leurs cavités intérieures, jusqu'à ce qu'elles trouvent quelque issue pour sortir, & forment par-là des sources abondantes d'eau vive pour désalterer les hommes; de-là coulent d'abord les ruisseaux, puis les rivières, ensuite les grands fleuves qui retournent dans la mer, pour réparer ce que le soleil avoit dissipé par l'ardeur de ses rayons.

C'est ainsi que toutes les irrégularités & les intemperies des élémens, qui paroissent détruire la nature dans une saison, servent à la ranimer dans une autre. Les chaleurs  
im-

immodérées de l'été, & les rigueurs excessives de l'hiver, préparent les beautés du printemps, & les richesses de l'automne : toutes ces vicissitudes qui semblent aux esprits superficiels les effets d'un concours fortuit de causes irrégulières, sont réglées avec poids & mesure, par une sagesse souveraine qui tient l'Univers dans sa main, qui pese la Terre comme un grain de sable, & la mer comme une goutte d'eau.

Après avoir fait admirer toutes ces merveilles, Zoroastre s'élevoit ensuite jusques aux Astres, pour expliquer comment ils nagent tous, dans un fluide invisible & pur.

La matière, disoit-il, est non seulement divisible à l'infini, mais elle se divise sans cesse par l'action continuelle du premier Moteur : Par-là se forment dans les espaces immenses, des fluides innombrables, dont la rapidité, le cours & la subtilité sont infiniment différentes ; ils se croisent, se pénètrent, & coulent les uns auprès les autres, comme l'eau, l'air & la lumière, sans se troubler, ni se confondre jamais.

L'action de ces fluides invisibles devient le ressort universel de tous les mouvemens célestes & terrestres ; elle fait tourner les  
étoiles.

étoiles fixes sur leur centre, tandis qu'elle fait rouler les planettes autour de ces astres. Certe matiere pure transmet jusques à nos yeux, avec une rapidité incroyable, la lumiere des corps celestes, comme l'air transmet les sons; & ses secouffes plus ou moins promptes produisent l'agréable variété des couleurs, comme celles de l'air forment les tons mélodieux de la Musique.

Enfin la fluidité des liqueurs, la confiance des solides, la pesanteur, le ressort, l'attraction des corps, viennent de l'action de cette matiere étherée. La même cause simple produit des effets infinis, & même contraires; sans que ces mouvemens innombrables se détruisent.

Cette matiere invisible n'agit pas selon les loix nécessaires d'une mécanique aveugle; elle est le corps du grand Oromaze, dont l'ame est la vérité: Toujours présent à son ouvrage, il donne sans cesse aux corps & aux esprits toutes leurs formes, & tous leurs mouvemens. Les Grecs appellent cette action du premier Moteur, la force unitive de la nature, à cause qu'elle unit par son attrait infini toutes les parties de l'Univers: Nos idées sont les mêmes, quoique nos expressions soient différentes.

Zoroastre expliqua enfin comment la distance des planètes & leurs revolutions, sont proportionnées à leurs grandeurs, & à la nature de leurs habitans; car les Gymnosophistes, & les Mages, croyoient toutes les sphères célestes peuplées de Génies fideles ou infideles.

Nous sommes surpris, continue le Philosophe, de voir toutes les merveilles de la nature qui se découvrent à nos foibles yeux; que seroit - ce si nous pouvions nous élever jusques dans les espaces étherées, & les parcourir d'un vol rapide; chaque astre paroîtroit un atome, en comparaison de l'immensité qui l'entourne: que seroit - ce si descendant ensuite sur la Terre, nous pouvions accommoder nos yeux à la petitesse des objets, & poursuivre le moindre grain de sable dans sa divisibilité infinie? chaque atome paroîtroit un monde, dans lequel nous découvririons sans doute de nouvelles beautés: c'est ainsi que le grand & le petit disparaissent tour à tour, pour présenter par tout une image de l'infinité répandue sur tous les ouvrages d'Oronaze.

Cependant ce que nous savons ici - bas de la Nature, ne regarde que ses propriétés superficielles; il ne nous est pas permis de  
pé-



pénétrer jusques dans l'essence intime des choses. Ce point de l'immenfité dans lequel nous sommes relegués, depuis que nous animons des corps mortels, n'est pas ce qu'il étoit autrefois; la force mouvante du premier Principe est suspendue & arrêtée; tout est devenu difforme, obscur, irrégulier, semblable aux intelligences qui furent entraînées dans la revolte d'Arimate.

Cyrus étoit charmé de ces connoissances; de nouveaux mondes sembloient se découvrir à son esprit; où ai-je vécu, disoit-il, jusqu'à présent? les objets les plus simples renferment des merveilles qui échappoient à mes yeux. Sa curiosité fut reveillée surtout, quand il entendit parler du grand changement arrivé dans l'Univers, & se tournant vers Araspe qui étoit présent à ces entretiens, il lui dit :

Ce qu'on nous a enseigné jusques ici d'Ormazde, de Mythras, d'Arimate, du combat du bon & du mauvais principe, des révolutions arrivées dans les sphères supérieures, & des Ames précipitées dans des corps mortels, nous a paru mêlé de tant de fictions absurdes, & enveloppé de tant d'obscurités impénétrables, que nous avons regardé ces idées comme vulgaires, méprisables

fâbles & indignes de la nature éternelle. Daignez, dit-il à Zoroastre, daignez nous découvrir ces mystères inconnus au peuple. Je vois à présent que le mépris pour la Religion ne peut venir que de l'ignorance.

Après tout ce que je vous ai montré aujourd'hui, reprit le Sage, je fatiguerois trop l'attention de votre esprit, si je voulois entrer dans ce détail ; il faut vous reposer cette nuit ; après avoir délassé votre corps par le sommeil, & calmé vos sens par la musique & le sacrifice du matin, je vous menerai dans ce monde invisible qui m'a été dévoilé par la tradition des Anciens.

Le lendemain Zoroastre conduisit Cyrus & Araspe dans une forêt sombre & solitaire, où regnoit un éternel silence, & où la vue ne pouvoit être distraite par aucun objet sensible.

Ce n'est pas, dit-il, pour jouir des plaisirs de la solitude, que nous abandonnons pour toujours la société des hommes ; cette retraite n'auroit pour objet qu'une indolence frivole ; indigne de la sagesse ; mais par cette séparation, les Mages se détachent de la matière, s'élevent à la contemplation des choses célestes, & entrent en commerce avec  
les.

les purs esprits qui leur découvrent tous les secrets de la nature. Ce n'est qu'après avoir remporté une pleine victoire sur toutes les passions, que le grand Oromaze favorise ainsi les mortels; & ce n'est qu'un très-petit nombre de sages les plus épurés qui ont joui de ce privilège. Imposez silence à vos sens, elevez votre esprit au dessus de tous les objets visibles, & écoutez ce que les Gymnosophistes ont appris par leur commerce avec les Intelligences. Ici Zoroastre tint silence pour quelque temps; il sembla se recueillir profondément en lui-même, puis il continua ainsi :

(c) Un feu pur & divin s'étend dans les espaces empyrés, par le moyen duquel se voyent non seulement les corps, mais les esprits: au milieu de cette immensité est le grand Oromaze premier principe de toutes choses; il se répand par tout, mais c'est là qu'il se manifeste d'une manière plus éclatante.

Auprès de lui est assis le Dieu Mythras, la première & la plus ancienne production de sa puissance; autour de son trône se voyent une infinité de Génies de plusieurs ordres

(c) Voyez le discours pag.

ordres différens; au premier rang font les Jynges, intelligences les plus sublimes; au deffous d'elles dans des sphères plus éloignées font les Synoches, les Teletarques, les Amilictes, les Cofinogoges\*, & un nombre innombrable de Génies de tous les degrés inférieurs.

Arimane Chef des Jynges aspira à l'égalité avec le Dieu Mythras, & par son éloquence perfuada peu-à-peu tous les esprits de son espece de troubler l'harmonie universelle, & la Monarchie céleste. Quelque élevés que soient les Génies, ils font toujours finis, & peuvent par consequent s'éblouir & se tromper. Or l'amour de sa propre excellence est la séduction la plus delicate & la plus imperceptible.

Pour détourner les autres Génies du même crime, & pour punir ces esprits audacieux, Oromaze ne fit que retirer ses rayons, & soudain la sphère d'Arimane devint un chaos, & une nuit éternelle, où la discorde,

\* Voyez les Oracles qui passent sous le nom de Zoroastre. Ils font sans doute supposés; mais ils contiennent les plus anciennes traditions & le style de la Théologie Orientale. Je ne m'en suis servi que pour donner des noms aux Génies.

scorde, la haine, la confusion, l'anarchie, & la force seule dominant.

Ces substances étherées se feroient tourmentées éternellement, si Oromaze n'avoit pas adouci leurs malheurs; dans ses punitions il n'est jamais cruel; il n'agit jamais par un motif de vengeance indigne de sa nature; il eut compassion de leur état; il leur presta sa puissance pour dissiper le chaos.

Aussi-tôt les atomes confus se débarrassent, les élémens se débrouillent, se séparent, & s'arrangent. Au milieu de l'abyme s'amasse un ocean de feu, qu'on appelle présentement le Soleil; sa clarté est ténébreuse, lorsqu'on la compare à ce pur Ether qui éclaire l'Empyrée.

Sept globes d'une matiere opaque roulent autour de ce centre enflammé, pour en emprunter la lumiere. Les sept Génies principaux, ministres & compagnons d'Arimané avec tous les esprits subalternes de son ordre, deviennent habitans de ces nouveaux mondes, & leur imposent leurs noms. Les Grecs les appellent SATURNE, JUPITER, MARS, VENUS, MERCURE, LA LUNE & LA TERRE.

Dans

Dans Saturne, se retirent les Génies paresseux, fâchés, & misanthropes, qui cherchent la solitude & le ténébreux, qui haïssent la société, & se consument dans un ennui éternel. De là sortent tous les projets noirs & malins, les trahisons perfides, & les trames homicides.

Dans Jupiter, habitent les Génies impies & sâvés, qui enfantent les erreurs monstrueuses; qui tâchent de persuader aux hommes, que l'Univers n'est pas gouverné par une sagesse éternelle, que le grand Oromaze n'est pas un principe lumineux, mais une Nature aveugle qui s'agite sans cesse au dedans d'elle-même, pour y produire une révolution éternelle de formes, (pêle mêle, & sans distinction.)

Dans Mars, regnent les Génies ennemis de la paix, qui soufflent par-tout le feu de la discorde, la vengeance inhumaine, la colère implacable, l'ambition forcenée, le faux héroïsme infatiable de conquérir ce qu'il ne peut gouverner, & la dispute furieuse qui veut dominer sur les esprits, qui cherche à les accabler, lorsqu'elle ne peut les convaincre, & qui est plus cruelle dans ses emportemens que tous les autres vices.

Dans

---

Dans Venus, les Génies impurs, les grâces affectées, la cupidité effrénée, sans goût, sans amitié, sans sentimens, sans autre vûe que la jouissance des plaisirs qui enfantent les maux les plus funestes.

Dans Mercure, les Ames foibles & incertaines, qui croient sans raison de croire, qui doutent sans raison de douter, les Enthoufiastes & les esprits forts, dont la credulité & l'incrédulité, viennent également des excès d'une imagination dérégée: Elle trouble la vûe des uns, de sorte qu'ils voyent ce qui n'est pas; & elle aveugle les autres de façon qu'ils ne voyent pas ce qui est.

Dans la Lune, les Génies bizarres, fantasques, & capricieux, qui veulent & ne veulent pas, qui haïssent dans un tems ce qu'ils aimoient éperdûment dans un autre, & qui par une fausse delicateffe d'amour propre, se défient sans cesse, & d'eux-mêmes, & de leurs meilleurs amis.

Tous ces Génies reglent l'influence des astres; ils sont fournis aux Mages, qui découvrent, en les évoquant, tous les secrets de la Nature. Ces esprits avoient été tous complices volontaires du crime d'Arimane: il en restoit un nombre de toutes les espe-

ces, qui avoient été entraînés par foiblesse, par inattention, par legereté, & oserai-je le dire ? par amitié pour leurs compagnons; ils étoient de tous les Génies les plus bornés, & par conséquent les moins criminels.

Oromaze en eut compassion, & les fit descendre dans des corps mortels: ils ne se souviennent plus de leur premier état, ni de leur ancien bonheur: c'est de cet amas de Génies de toutes les especes qu'il remplit la terre, & c'est pour cela qu'on y trouve des esprits de tous les caractères.

Le Dieu Mythras travaille sans cesse à les guérir, à les épurer, à les exalter, à les rendre capables de leur première félicité. Ceux qui suivent la vertu, s'envolent après la mort dans l'Empyrée, où ils se réunissent à leur origine; ceux qui se laissent corrompre par le vice, s'enfoncent de plus en plus dans la matière, tombent successivement dans les corps des plus vil's animaux, & parcourent un cercle perpétuel de nouvelles formes, jusqu'à ce qu'ils soient purgés de leurs crimes, par les peines qu'ils subissent.

Le mauvais Principe troublera tout pendant neuf mille ans: il viendra enfin un tems fixé par le Destin, où Arimane fera to-

ta-



talement détruit & exterminé; la terre changera de forme, l'harmonie universelle recommencera, & les hommes vivront heureux, sans aucun besoin corporel. Jusqu'à ce tems Oromaze se repose, & Mythras combat: cet intervalle semble long aux mortels, mais à un Dieu il ne paroît qu'un moment de sommeil.

Cyrus fut saisi d'étonnement en entendant parler de ces hautes connoissances, & s'écria: Je suis donc un rayon de lumière détaché de son principe, & je dois y retourner; vous mettez au dedans de moi une source intarissable de plaisirs que je ne connoissois pas auparavant: les revers de la fortune pourront à l'avenir m'ébranler, mais ils ne m'accableront jamais; tous les maux de la vie me paroîtront des songes passagers; toutes les grandeurs humaines s'évanouissent, je ne vois plus rien de grand, que d'imiter les immortels, pour rentrer dans leur société. O! mon Pere, dites-moi, par quel chemin les Héros remontent à l'Empyrée?

Que j'ai de joye, reprit Zoroastre, de voir que vous goûtez ces vérités, vous en aurez un jour besoin. Les Princes sont souvent entourés de ces hommes impies, &

profanes, qui rejettent tout pour flatter leurs passions; ils tâcheront de vous faire douter de la Providence éternelle, par les malheurs & les désordres qui arrivent ici-bas; ils ne savent pas que la terre entière n'est qu'une Roue détachée de la grande Machine, leur vue ne s'étend qu'à un petit cercle d'objets; ils ne voyent rien au-delà, cependant ils veulent raisonner & décider sur tout; ils jugent de la Nature, & de son Auteur, comme un homme né dans une caverne profonde, qui n'auroit jamais vu les objets qui l'environnent, qu'à la lueur obscure d'un triste flambeau.

Oui, Cyrus, l'harmonie universelle se rétablira un jour; & vous êtes destiné pour cette immortalité sublime; mais vous ne pouvez y parvenir que par la vertu, & la vertu de votre état est de rendre les hommes heureux.

Les discours de Zoroastre firent une forte impression sur l'esprit de Cyrus; il auroit demeuré encore long tems dans la solitude des Mages, si son devoir ne l'avoit point rappelé à la Cour de Perse.

Le bonheur de ce jeune Prince augmentoit tous les jours; plus il connoissoit Cas-  
sandane

Andane , plus il découvroit dans son esprit, dans ses sentimens & dans ses vertus, des charmes toujours nouveaux, qui ne se trouvent point dans la beauté toute seule. L'hymenée qui affoiblit souvent les passions les plus vives, & le goût presque invincible qu'ont tous les hommes pour le changement, ne diminuoient en rien la tendresse mutuelle de ces heureux amans; ils vécutent ainsi plusieurs années. Cassandane donna deux fils à Cyrus, Cambyse & Smerdis, & deux filles nommées Aristone & Meroé; elle mourut enfin, quoique dans la fleur de son âge.

Il n'y a que ceux qui ont éprouvé la force d'un amour véritable fondé sur la vertu, qui puissent imaginer la triste situation de Cyrus. Il perdoit tout par la mort de Cassandane; le goût, la raison, le plaisir & le devoir s'étoient unis pour augmenter sa passion pour la fille de Farnaspe: en l'aimant il avoit goûté tous les charmes de l'amour, sans connoître ni ses peines, ni ses dégoûts; il sentit la grandeur de sa perte, & refusa toute consolation. Ce ne sont pas les grandes révolutions politiques, ni les revers éclatans de la fortune qui accablent les Héros; les ames nobles & généreuses ne sont sensibles qu'aux maux qui intéressent le cœur. Cyrus se livre tout

tier à sa douleur ; il ne peut la soulager , ni par les pleurs , ni par les plaintes ; les grandes passions se taisent toujours ; un torrent de larmes succede enfin à ce profond silence : Mandane & Araspe qui ne le quittent point , ne cherchent à le consoler qu'en pleurant avec lui : les discours ne guérissent point la douleur ; l'amitié ne soulage les peines qu'en les partageant.


Après un long abattement , Cyrus retourna voir Zoroastre qui avoit autrefois éprouvé un malheur semblable au sien ; la conversation de ce grand homme contribua beaucoup à adoucir ses peines , mais elles ne se dissipèrent que peu-à-peu par les voyages qu'il continua pendant quelques années.



LES  
VOYAGES  
DE  
CYRUS.

---

LIVRE TROISIEME.

 Empire des Medes jouissoit alors d'une paix profonde. Cambyse crut que Cyrus ne pouvoit mieux employer ce tems qu'en sortant de la Perse, pour apprendre les mœurs, les Loix, & la Religion des autres peuples; il le fit appeller un jour, & lui parla ainsi :

Le grand Oromaze vous destine à étendre vos conquêtes sur toute l'Asie: il faut que vous vous mettiez en état de rendre les nations heureuses par votre sagesse, quand vous les aurez soumises par votre valeur. Je veux que vous voyagiez en Egypte qui est la Mere des Sciences; de là dans la Grèce où se voyent plusieurs Républiques fameuses; vous irez ensuite en Crete étu-

dier les Loix de Minos; vous reviendrez enfin par Babylone, & vous rapporterez ainsi dans votre patrie toutes les connoissances nécessaires pour polir l'esprit de vos Sujets, & pour vous rendre capable de remplir votre haute destinée. Allez, mon Fils, allez voir & étudier la nature humaine sous toutes ses formes différentes; ce petit coin de la terre qu'on appelle la patrie, est un tableau trop borné, pour pouvoir juger par là de l'humanité en général.

Cyrus obéit aux ordres de son pere, & quitta bientôt la Perse avec Araspe son ami: deux fideles esclaves faisoient toute sa suite; il vouloit voyager inconnu. Il descend l'Agradate, s'embarque sur le Golfe Persique, & aborde bientôt au Port de Gerra sur les côtes de l'Arabie heureuse.

De-là il continue sa route vers la ville de Macoraba\*; dans ce séjour délicieux la sérénité du Ciel, la douceur du climat, les parfums qui embaumoient l'air, une nature variée, féconde & riante de toute part, charmoient tous les sens.

Cyrus ne pouvoit se lasser d'admirer les beautés de ce pays, lorsqu'il vit un homme qui marchoit d'un pas grave, & qui sembloit ense-

\* C'est aujourd'hui la Mecque. Elle a été de tout tems un lieu saint pour les Arabes.

veli dans une profonde méditation ; il étoit déjà près de Cyrus , fans s'en être apperçû ; le Prince interrompoit la rêverie du vieillard , pour lui demander le chemin qui conduisoit à Badeo , où il devoit s'embarquer pour l'Egypte.

Amenophis , c'est ainsi qu'il s'appelloit , salua Cyrus & Araspe avec politesse , & leur ayant représenté que le jour étoit trop avancé pour continuer leur voyage , il offrit de les conduire dans sa retraite.

Il les mena par un chemin détourné , vers une colline prochaine , où il avoit creusé de ses propres mains plusieurs grottes champêtres ; une fontaine sortoit du penchant de la colline ; son onde transparente en s'enfuyant alloit arroser un petit jardin plus éloigné , & formoit ensuite un ruisseau , dont le doux murmure étoit le seul bruit qu'on entendoit dans ces lieux tranquilles.

Amenophis servit à ses hôtes des fruits secs , & des vins exquis , & pendant le repas il les entretint agréablement ; une joye naïve & paisible regnoit sur son visage , ses discours étoient pleins de sens & de sentimens , il avoit toute la politesse d'un homme élevé à la Cour des Rois : C'est ce qui

donna à Cyrus la curiosité de savoir la cause de sa retraite. Pour mériter la confiance d'Amenophis, Cyrus lui découvrit sa naissance, & le sujet de ses voyages; il lui fit ensuite entrevoir son désir, avec ce respect modeste qu'on doit avoir pour le secret d'un inconnu. Amenophis plein de reconnaissance pour le Prince, & encore plus touché de sa délicatesse & de sa retenue, commença ainsi l'histoire de sa vie & de ses malheurs.

Quoique je sois descendu d'une des plus anciennes familles d'Égypte, cependant par la succession des temps & la triste vicissitude des choses humaines, la branche, dont je sors est tombée dans une grande pauvreté. Mon Pere vivoit près de Diospolis ville de la Haute Égypte, & cultivoit de ses propres mains son champ paternel; il m'élevoit à goûter les vrais plaisirs dans la simplicité d'une vie champêtre, à mettre mon bonheur dans l'étude de la sagesse, & à trouver dans l'agriculture, la chasse & les beaux arts, mes plus douces occupations.

C'étoit l'usage du Roy Apriès de parcourir de tems en tems les différentes Provinces de son Royaume. Un jour qu'il passa  
par



par les forêts voisines du lieu où j'habitois, il m'aperçut à l'ombre d'un Palmier où je lisois les livres sacrés d'Hermés.

Je n'avois pas plus de seize ans : ma jeunesse & mon maintien attirèrent les regards du Roy ; il s'approcha de moi, & me demanda mon nom, mon état, & ce que je lisois ; mes réponses lui plurent ; il me fit conduire à sa Cour, avec le consentement de mon Pere, & ne négligea rien pour mon éducation.

Le goût qu'Apriés avoit pour moi, se changea peu-à-peu en confiance ; elle paroissoit augmenter à mesure que j'avançois en âge, & je me livrois sans réserve aux sentimens de tendresse & de reconnoissance. Comme j'étois jeune & sans expérience, je croyois que les Princes étoient capables d'amitié ; j'ignorois que les Dieux leur ont refusé cette douce consolation, pour contre-balancer leur grandeur.

Après avoir suivi le Roi dans ses guerres contre les Sidoniens & les Cypriotes, je devins son unique favori ; il me communiqua les secrets les plus importans de l'Etat, & m'honora de la première charge auprès de sa personne.

Je ne perdis jamais de vûe l'obscurité d'où le Roi m'avoit tiré; je n'oubliai point que j'avois été pauvre, & je craignis d'être riche; je confervois ainsi mon intégrité au milieu des grandeurs. J'allois de tems en tems voir mon Pere dans la Haute Egypte dont j'étois Gouverneur; je visitois avec plaisir le bocage où Apriés m'avoit rencontré: Heureuse solitude, disois-je en moi-même, où j'ai puisé d'abord les maximes de la vraye sagesse! Malheur à moi, si j'oublie l'innocence & la simplicité de mes premières années, où je ne sentois point les faux desirs, & ne connoissois pas les objets qui les excitent!

Je fus souvent tenté de renoncer à la Cour, pour rester dans cette aimable solitude; c'étoit sans doute un pressentiment des disgrâces qui devoient m'arriver; ma fidélité devint bien-tôt suspecte à Apriés.

\* Amasis qui me devoit sa fortune, tâcha de lui inspirer ces desiances; c'étoit un homme de basse naissance, mais d'une grande valeur: il avoit tous les talens naturels & acquis, mais les sentimens cachés de son cœur étoient corrompus. Quand on a beaucoup

\* Voyez Herodote Liv. 1. & 2.

coup d'esprit, & qu'on ne tient rien pour sacré, il est aisé de réussir auprès des Princes.

Le soupçon étoit éloigné de mon cœur, & je ne me défiois pas d'un homme que j'avois comblé de bienfaits; il se couvrit du voile d'une profonde dissimulation, pour me mieux trahir.

Je n'aimois point la basse flatterie, mais je n'étois pas insensible aux louanges délicates. Amasis sentit bientôt ma foiblesse, & s'en servit adroitement; il affectoit, pour me plaire, une candeur, une noblesse, & un désintéressement qui me charmerent; enfin il gagna tellement ma confiance, qu'il étoit à mon égard, ce que j'étois à l'égard du Roi. Je le presentai à Apriès comme un homme très capable de le servir; il eut bien-tôt un accès libre auprès du Prince.

Le Roi avoit de grandes qualités, mais il vouloit tout gouverner par sa volonté absolue; il s'étoit déjà affranchi des loix, il n'écoutoit plus le conseil des trente Juges.

Mon amour pour la vérité ne me permit pas toujours de suivre les regles d'une exacte prudence, & mon attachement pour le Roi me porta souvent à lui parler avec trop de force, & sans assez de ménagement.

Je m'apperçus peu-à-peu de sa froideur, & de la confiance qu'il prenoit en Amasis; loin de m'en allarmer, je me réjouissois de l'élévation d'un homme que je croyois non seulement mon ami, mais encore zélé pour le bien public.

Amasis me disoit souvent avec des regrets qui paroissent sincères: Je ne goûte point le plaisir de la faveur du Prince, puisque vous en êtes privé. N'importe, lui disois-je, par qui le bien se fasse, pourvu qu'il soit fait.

Ce fut alors que les Villes principales de la Haute Egypte m'adresserent leurs plaintes, sur les subides extraordinaires que le Roi exigeoit. J'écrivis des lettres circulaires, pour adoucir les esprits: Amasis fit saisir ces lettres, & contrefit exactement mon caractère; il manda dans celles qu'il envoya en mon nom aux habitans de Diospolis ma patrie, que, si je ne pouvois pas gagner le Roi par la persuasion, j'irois moi-même me mettre à leur tête, pour le forcer à les traiter avec moins de rigueur.

Ce peuple étoit naturellement porté à la revolte, & s'imaginant que j'étois auteur de ces lettres, il crut entrer avec moi dans  
un

un traité secret : Amasis entretint cette correspondance sous mon nom pendant plusieurs mois ; croyant enfin avoir des preuves suffisantes de mon infidélité , il alla se jeter aux pieds du Prince , lui découvrit toute la prétendue conspiration , & lui montra les lettres supposées.

Je fus arrêté sur le champ , & mis dans une étroite prison ; le jour fut fixé pour me faire mourir avec éclat , Amasis me vint voir ; il parut d'abord chancelant dans ses idées , incertain de ce qu'il devoit croire , arrêté par la connoissance qu'il avoit de ma vertu , ébranlé par la force des preuves , attendri sur mon sort.

Après l'avoir entretenu quelque tems , il sembla convaincu de mon innocence , me promit de parler au Prince , & de travailler à découvrir les auteurs de la perfidie.

Pour mieux cacher ses noirs projets , il alla trouver le Roi , & tâchant foiblement de l'engager à me pardonner , il lui fit entrevoir qu'il n'agissoit que par reconnoissance , & par compassion pour un homme à qui il devoit sa fortune : il le confirma aussi adroitement dans la persuasion où il étoit de mon crime ; le Roi naturellement soupçonneux & défiant , fut inexorable.

Le

Le bruit de ma trahison se répandit par toute l'Égypte ; les peuples des différentes Provinces accoururent à Saïs, pour voir le spectacle inhumain qu'on préparoit : enfin le jour fatal étant arrivé, plusieurs de mes amis parurent à la tête d'une foule nombreuse, & m'arrachèrent au supplice qui m'étoit destiné. Les troupes du Roi firent d'abord quelque résistance, mais la multitude se déclara pour moi. J'étois maître alors de faire la même révolution dans l'Égypte qu'Amasis fit depuis ; mais je ne profitai de cette conjoncture heureuse, que pour me justifier auprès d'Apriés : je lui envoyai un de mes libérateurs pour l'assurer que son injustice ne me faisoit pas oublier mon devoir, & que je ne voulois que le convaincre de mon innocence.

Il m'ordonna de l'aller trouver dans son Palais ; (ce que je pouvois faire sans risque, le peuple étant sous les armes, & l'ayant entouré.) Amasis étoit avec lui ; ce perfide, en continuant toujours sa dissimulation, courut au-devant de moi avec empressement, & me présentant lui-même au Roi, que j'ai de joye, lui dit-il, de voir que la conduite d'Amenophis ne vous laisse plus aucun prétexte de douter de sa fidélité ; je vois bien, répondit froidement Apriés, qu'Amenophis

n'26

n'aspire point à la Royauté, & je lui pardonne d'avoir voulu borner mon autorité pour plaire à ses concitoyens. Je repondis au Roi que je n'étois point coupable des crimes qu'on avoit voulu m'imputer, & que j'en ignorois l'auteur. Amasis chercha alors à faire tomber les soupçons de sa trahison, sur les meilleurs amis & les plus fideles serviteurs du Roi.

Je sentis que l'esprit du Prince n'étoit point guéri de ses défiances, & pour prévenir de nouvelles accusations, (après avoir disposé le peuple de se séparer,) je me retirai de Saïs; je retournai dans ma première solitude, & je ne rapportai de la Cour que mon innocence & ma pauvreté.

Après envoya des troupes à Diospolis, pour en empêcher le soulèvement, & ordonna de veiller sur ma conduite; il s'imaginait sans doute que je ne pourrois jamais me borner à une vie tranquille, après avoir vécu dans les emplois les plus éclatans.

Cependant Amasis devint maître absolu de l'esprit du Roi. Après se livra aveuglement à lui; ce Favori lui rendit suspects ses meilleurs Sujets, & les fit exiler, afin d'écarter du Trône ceux qui pouvoient empêcher  
l'usage

Pufurpation qu'il méditoit. Une occasion fe présenta bien-tôt pour exécuter fes projets.

\* Les Cyrénéens, Colonie des Grecs, qui s'étoient établis en Afrique, ayant pris aux Lybiens une grande partie de leurs terres, les Lybiens se donnerent à Apriés pour obtenir fa protection : le Roi d'Égypte envoya une grande armée dans la Lybie pour faire la guerre aux Cyrénéens ; - cette armée où il y avoit beaucoup de mécontents qu'Amasis avoit eu foïn d'éloigner, fut taillée en pièces ; les Egyptiens s'imaginèrent qu'Apriés avoit eu deffein de la faire périr, afin de regner plus despotiquement ; cette pensée les irrita ; il se forma une ligue dans l'Égypte inférieure, le peuple se souleva, & prit les armes.

Le Roi leur envoya Amasis pour les appaifer, & les faire rentrer dans le devoir ; c'est alors qu'éclaterent les deffeins de ce perfide ; loin de calmer les esprits, il les échauffa de plus en plus ; il se mit à la tête des féditieux, & se fit proclamer Roi ; la revolte devint bien-tôt universelle ; Apriés fut obligé de quitter Saïs, & de se sauver dans la Haute Égypte.

II

\* Voyez Herodote Liv. 1. & 2.



Il se retira à Diospolis ; j'engageai les habitans de cette Ville à oublier ses injustices , & à le secourir dans ses malheurs. Pendant tout le tems qu'il y demeura , j'avois un accès libre auprès de lui , mais j'évitois avec soin tout ce qui pouvoit lui rappeler le souvenir des disgrâces qu'il m'avoit fait essuyer.

Après tomba bientôt dans une mélancolie profonde ; cet esprit si fier dans la prospérité , qui s'étoit vanté qu'il n'étoit pas au pouvoir des Dieux mêmes de le détrôner , ne put soutenir l'adversité ; ce Prince d'une valeur si renommée , n'avoit point le vrai courage d'esprit ; il avoit mille & mille fois méprisé la mort , il ne favoit pas méprisé la fortune. Je tachai de le calmer , de le soutenir , & d'éloigner de son esprit toutes les funestes idées , qui l'accabloient ; je lui lisois souvent les livres d'Hermès , il étoit frappé sur tout de ce passage : Lorsque les Dieux aiment les Princes , ils versent dans la coupe du sort un mélange de biens & de maux , afin qu'ils n'oublient pas qu'ils sont hommes.

Ces réflexions le tranquilliserent , & adoucirent peu-à-peu ses chagrins ; je sentoisi un plaisir infini de voir que le Prince commençoit

çoit à goûter la vertu, & qu'elle le rendoit paisible au milieu des malheurs.

Après n'oublier rien pour se retirer de la triste situation où il étoit ; il ramassa trente mille Cariens & Ioniens, qui s'étoient établis en Egypte sous son regne. Je sortis avec lui de Diospolis ; nous marchâmes contre l'Usurpateur, & nous lui donnâmes bataille près de Memphis : comme nous n'avions que des troupes étrangères, nous fûmes entièrement défaits.

Amasis me fit chercher par-tout, mais le bruit de ma mort s'étoit répandu, & vingt années s'étant écoulées depuis ma retraite de la Cour, je fus confondu avec les autres prisonniers, & mis dans une haute tour à Memphis.

Le Roi fut amené à Saïs : Amasis lui rendit de grands honneurs pendant les premiers jours. Pour sonder les inclinations du peuple, il proposa de le rétablir ; mais en secret il formoit le dessein de lui ôter la vie. Tous les Egyptiens demandèrent la mort du Prince ; Amasis le leur abandonna. Il fut étranglé dans son propre Palais, & l'Usurpateur fut couronné solennellement.

A

\* Voyez Herodote Liv. 2. Diodore de Sicile Liv. 1.

A peine le peuple fut-il calmé, qu'il se livra à cette inconstance naturelle qui agite toujours la multitude; on commença à mépriser la basse naissance d'Amasis, & à murmurer contre lui; ce politique habile se servit heureusement de son adresse pour adoucir les esprits irrités, & prévenir la revolte.

Les Rois d'Egypte avoient coutume de donner des festins solennels à leurs Courtisans; les conviés lavoient alors les mains avec le Roi dans une cuvette d'or, destinée de tout tems à cet usage; Amasis fit faire de cette cuvette une Statue de Serapis, qu'il exposa à la vénération des peuples; il vit avec jeye les hommages empressés qu'on rendoit de toutes parts à sa nouvelle Divinité; il assembla les Egyptiens & leur fit cette harangue:

Citoyens, écoutez-moi; Cette Statue que vous adorez aujourd'hui, vous servoit autrefois pour les usages les plus vils; c'est ainsi que tout dépend de votre choix, & de votre opinion; toute autorité réside originaiement dans le peuple; arbitres absolus de la Religion & de la Royauté, vous créez également vos Dieux, & vos Souverains. Je vous affranchis des craintes frivoles des uns & des autres, en vous apprenant

nant vos véritables droits : tous les hommes naissent égaux , votre volonté seule les distingue ; quand il vous plait d'élever quelqu'un au rang suprême , il ne doit y demeurer que parceque vous le voulez : Je ne tiens mon autorité que de vous , vous pouvez la reprendre p ur la donner à un autre qui vous rendra plus heureux que moi ; montrez-moi cet homme , je descends du trône avec plaisir , & me confonds dans la multitude.

Par ce discours impie , mais flatteur pour le peuple , Amasis affermit solidement son autorité ; on le conjura de rester sur le trône ; il parut accepter la Royauté comme une grace qu'il faisoit au peuple : il est adoré par les Egyptiens qu'il gouverne avec douceur & modération ; la politique le demande , & son ambition est satisfaite ; il vit à Saïs dans un éclat qui éblouit ceux qui l'approchent , rien ne paroît manquer à son bonheur ; mais on m'assure que le dedans est bien différent de ce qui paroît au dehors ; il croit que tous les hommes qui l'entourent lui ressemblent , & qu'ils veulent le trahir comme il a trahi son Maître ; ces défiances continuelles l'empêchent de jouir du fruit de son crime : c'est par-là que les Dieux l'ont puni de son usurpation :

Les

Les cruels remords déchirent fans cesse son cœur, & les noirs foucis se répandent souvent sur son front; la colere du grand Osiris le poursuit partout; la splendeur de la Royauté ne fauroit le rendre heureux, parcequ'il ne goute ni la paix du cœur, ni l'amitié des hommes, ni la douce confiance qui fait le principal charme de la vie.

Amenophis alloit continuer son histoire, mais Cyrus l'interrompit pour lui demander comment Amasis avoit pris un tel ascendant sur l'esprit d'Apriés.

Le Roi, reprit Amenophis, ne manquoit ni de talens, ni de vertus, mais il n'aimoit point à être contredit; il ordonnoit souvent à ses Ministres de lui dire la vérité, cependant il ne pardonnoit jamais à ceux qui lui obissoient; il aimoit la flaterie, en affectant de la haïr: Amasis s'apperçut de cette foiblesse, & le ménagea avec art. Lorsqu'Apriés résistoit aux maximes despotiques que son Ministre lui inspiroit, ce perfide insinuoit au Roy que la multitude incapable de raisonner, doit être menée par l'autorité absolue, & que les Princes étant dépositaires du pouvoir des Dieux, peuvent agir comme eux, sans rendre raison de leur conduite; il assaisoït ses conseils de tant de

de principes apparens de vertu , & de tant de louanges délicates, que le Prince séduit s'étoit rendu haïsable à ses Sujets sans s'en appercevoir.

Alors Cyrus attendri sur le sort du Roi d'Egypte, dit à Amenophis : Il me semble qu'Après est plus à plaindre qu'à blamer ; comment les Princes peuvent-ils reconnoitre la perfidie , quand elle se cache avec tant d'art ?

Le bonheur du peuple, répondit Amenophis, fait celui du Prince ; leurs véritables intérêts se réunissent nécessairement, quelque effort qu'on fasse pour les séparer. Qui-conque inspire aux Princes des maximes contraires, doit être regardé comme ennemi de l'Etat.

De plus, les Rois doivent toujours craindre un homme qui ne les contredit jamais, & qui ne leur dit que des vérités agréables. Il ne faut point d'autres preuves de la corruption d'un Ministre, que de voir qu'il préfère la faveur, à la gloire de son Maître.

Enfin, un Prince habile doit favoir mettre à profit les talens de ses Ministres, mais il ne doit point s'abandonner aveuglement

ment à leurs conseils ; il peut se prêter aux hommes , mais il ne doit jamais s'y livrer.

Ah ! s'écria Cyrus , que la condition des Rois est malheureuse ! ils ne peuvent , dites-vous , que se prêter aux hommes , ils ne doivent jamais s'y livrer , ils ne connoîtront donc jamais les charmes de l'amitié. Que je suis à plaindre , si la royauté est incompatible avec le plus grand de tous les biens !

Quand un Prince bien né , répondit Aménophis , n'oublie point qu'il est homme , il peut trouver des amis qui n'oublieront pas qu'il est Roi : Mais son amitié ne doit jamais le faire agir par goût , ni par inclination dans les affaires de l'Etat. Comme particulier , il peut jouir des plaisirs d'une tendre amitié , mais comme Prince il doit ressembler aux Immortels qui n'ont aucune passion.

Après ces réflexions , Cyrus impatient de savoir le fort d'Aménophis , lui demanda comment il étoit sorti de prison , & le sage Egyptien continua ainsi son récit.

Je fus oublié quelques années dans ma prison à Memphis. Je ne pouvois voir a-

E

en

entretenir personne ; abandonné à la solitude , fans aucune consolation , je souffris les maux les plus cruels de l'ennui. L'homme ne trouve au dedans de lui-même qu'un vuide affreux qui le désole ; son bonheur ne vient que des amusemens qui l'empêchent de sentir son insuffisance naturelle. Je désirai la mort avec ardeur , mais je respectai les Dieux , & je n'osai me la procurer , persuadé que ceux qui m'ont donné la vie , ont seuls le droit de me l'ôter.

Un jour que j'étois accablé des plus tristes réflexions , j'entendis tout à coup un bruit sourd , comme si l'on avoit voulu percer le mur de ma prison. Ce bruit étoit causé par un homme qui cherchoit à se sauver ; il aggrandit assez l'ouverture en peu de jours , pour pénétrer dans ma chambre. Ce prisonnier quoiqu'étranger parloit parfaitement la Langue Egyptienne ; il m'apprit qu'il étoit Tyrien , qu'il se nommoit Arobal , qu'il avoit servi Apriès dans les troupes des Cariens , & qu'il avoit été pris dans le même tems que moi. Il avoit l'esprit vif , naturel , & aimable ; il s'énonçoit avec feu , délicatesse , & grace ; en redisant les mêmes choses , il ne les repétoit jamais. [ Nous nous racontames nos aventures & nos malheurs. ] Le plaisir que je trouvois dans les entre-

tiens



tiens de cet Etranger, me fit oublier la perte de ma liberté, (je contractai bientôt avec lui une étroite amitié).

Nous ne fumes tirés de prison que pour subir de nouvelles peines, on nous condamna aux mines: nous n'espérons plus de ressource que dans la mort; mais l'amitié soulagea nos maux, & nous conservâmes assez de courage pour nous faire des amusemens au milieu des malheurs même, par l'observation des merveilles cachées dans les entrailles de la terre.

Rien ne se produit par hazard; tout est l'effet d'une circulation qui unit, entretient, & renouvelle sans cesse toutes les parties de la nature. Les pierres & les métaux, sont des corps organisés qui se nourrissent, & croissent comme les plantes: les feux & les eaux, renfermés dans les cavités de la terre, semblables à notre Soleil, & à nos pluies, fournissent une chaleur, & un suc nourricier convenables à cette espèce de végétaux. Nous nous promenions avec plaisir au milieu de ces beautés inconnues à la plupart des mortels: Mais, hélas! la lumière du jour y manque; nous ne pouvions rien distinguer que par la sombre lueur des lampes.

Nous commençons déjà à nous accoutumer à cette nouvelle espèce de malheur, lorsque le ciel nous rendit la liberté par un coup également terrible & inespéré.

Les feux souterrains rompent quelquefois leurs prisons avec une violence qui paroît ébranler la nature jusques dans ses fondemens, semblables au tonnerre qui brise les nues pour vomir par tout des flammes, & remplir l'air de ses éclats. Nous entendîmes souvent ces bruits horribles. Un jour les secousses redoublèrent, la terre sembla mugir; nous n'attendîmes plus que la mort, lorsque ces feux impétueux nous ouvrirent un passage dans une caverne spacieuse: Ce qui devoit nous priver de la vie, nous procura la liberté.

Nous marchâmes long-tems à la clarté de nos lampes, avant que de revoir le jour; nous l'aperçûmes à la fin. Le souterrain aboutissoit à un vieux Temple que nous connumes avoir été consacré à Osiris, par les bas reliefs qu'on remarquoit sur l'autel; nous nous prosternâmes; & nous adorâmes la Divinité du lieu. Nous n'avions point de victimes à offrir, ni de quoi faire des libations;

tions ; pour tout sacrifice nous jurâmes d'aimer toujours la vertu.

Ce Temple étoit situé près du Golfe Arabique. Nous nous embarquâmes sur un vaisseau qui faisoit voile pour le port de Muza. Nous traversâmes une grande partie de l'Arabie Heureuse, & nous arrivâmes enfin dans cette solitude. Les Dieux semblent avoir caché les beaux endroits de la terre à ceux qui ne connoissent point le prix d'une vie tranquille. Nous trouvâmes dans ces bois & dans ces forêts, des hommes d'un naturel doux & humain, pleins de bonne foi & de justice.

Nous nous rendimes bien-tôt célèbres parmi eux. Arobal leur apprenoit à tirer de l'arc, & à lancer le javelot, pour détruire les bêtes féroces qui ravageoient leurs troupeaux. Je leur apprenois la Religion d'Hermès, & je guériffois leurs maladies par le secours des simples. Ils nous regardoient comme des hommes divins. Nous admirions tous les jours les mouvemens de la belle nature qui se remarquoient en eux, leur joye naïve, leur simplicité ingénue, & leur tendre reconnoissance

Nous comprimes alors que les grandes Villes, & les Cours magnifiques n'ont que trop servi à corrompre les mœurs & les sentimens; en réunissant une multitude d'hommes dans le même lieu, elles n'ont fait souvent que réunir leurs passions, & les multiplier. Nous remerciâmes les Dieux d'être défabusés des faux plaisirs, & même de ces fausses vertus politiques & militaires, que l'amour propre a introduites dans les grandes sociétés, pour tromper les hommes, & pour les rendre esclaves de leur ambition.

Mais, hélas! quelle est l'inconstance des choses humaines; quelle est la foiblesse de l'esprit de l'homme! Arobal, cet ami si vertueux, si tendre, si généreux, qui avoit soutenu la prison avec tant de courage, & l'esclavage avec tant de fermeté, ne put se contenter d'une vie simple & uniforme. Né pour la guerre, il soupiroit après les grands exploits; & plus Philosophe par l'esprit que par le cœur, il m'avoua qu'il ne pouvoit plus soutenir la simplicité d'une vie champêtre. Il me quitta, & je ne l'ai point revu depuis.

Je suis un être isolé sur la terre; Apries m'a persécuté, Amasis m'a trahi, Arobal m'aban-

m'abandonne. Je trouve par tout un vuide affreux. Je sens que l'amitié, le plus grand de tous les biens, est difficile à rencontrer; les passions, les foibleffes, mille contrariétés la refroidissent, ou la dérangent; on s'aime trop soi-même pour bien aimer son ami. Je connois à present les hommes; cependant je ne les hais point, mais je ne saurois les estimer; je leur veux, & je leur fais du bien sans espoir de récompense.

Tandis qu'Aménophis parloit, on voyoit sur le visage de Cyrus les sentimens & les passions que tous ces différens événemens devoient faire naitre en lui: Il conçut une haute estime pour le Philosophe Egyptien, & ne put se résoudre qu'avec peine à s'en séparer. Si j'étois né dans une condition privée, lui dit-il; je me trouverois heureux de passer le reste de mes jours avec vous dans cette retraite; mais le Ciel me destine aux travaux de la Royauté: J'obéis à ses ordres, moins, ce me semble, pour satisfaire mon ambition, que pour contribuer au bonheur de la Perse.

Allez, Cyrus, allez la rendre heureuse, répondit Aménophis, il n'est permis de goûter le repos qu'après avoir travaillé long-tems

pour la Patrie ; l'homme n'est pas né pour lui-même , mais pour la société. Cependant tout étant préparé pour le départ du Prince ; Cyrus & Araspe reprirent leur chemin , & traverserent le pays des Sabéens.

Pendant le voyage Araspe paroissoit quelquefois triste & rêveur ; Cyrus s'en aperçut , & lui en demanda la raison ; Araspe lui répondit ; Vous êtes Prince , & je n'ose vous parler à cœur ouvert. Oublions le Prince , dit Cyrus , & parlons en amis. Eh bien ! reprit Araspe , j'obéis. Tout ce qu'Aménophis nous a dit sur l'instabilité du cœur humain dans l'humanité , m'effraye. Je sens souvent ces contrariétés dont il a parlé : vos mœurs trop ennemies du plaisir , me blessent quelquefois ; sans doute mes défauts vous sont incommodes à leur tour ; que je serois malheureux , si cette différence de sentimens pouvoit alterer notre amitié.

Tous les hommes ont leurs foiblesses , repliqua Cyrus ; celui qui cherche un ami parfait , cherche inutilement : on n'est pas toujours également content de soi-même , comment le feroit-on de son ami ? [ Nous aimons toujours nous-mêmes avec toutes nos fautes , & nous devons aimer notre ami tout  
de

de même]. Vous avez vos foibleſſes, j'ai auſſi les miennes; mais notre candeur à nous avouer nos défauts, & notre indulgence à nous les pardonner réciproquement, doivent faire le lien de notre amitié: C'eſt traiter ſon ami comme ſoi-même, que de lui montrer ſon ame toute nue; cette ſimplicité fait diſparoître toutes les imperfections. Avec les autres hommes, il ſuffit d'être ſincere, en ne paroiffant jamais ce que l'on n'eſt pas; mais avec ſon ami, il faut être ſimple, juſqu'à ſe montrer tel qu'on eſt.

C'eſt ainſi qu'ils ſ'entretenoient enſemble pendant leur voyage; ils arriverent enſin ſur les bords du Golfe Arabique, où ils ſ'embarquerent pour paſſer en Egypte.

Cyrus fut ſurpris de trouver dans l'Egypte une nouvelle eſpece de beautés, qu'il n'avoit pas vues dans l'Arabie Heureuſe. Là tout étoit l'eſſet de la ſimple nature; ici l'art avoit tout perfectionné.

(\*) Il pleut rarement dans l'Egypte, mais le Nil l'arriſe par ſes débordemens réglés.

E 5

Elle

\* Tout ce qui eſt dit ici ſur l'Egypte, eſt tiré de Diodore de Sicile Liv. 1. Sect. 2 d'Herodote Liv. 2, & de Strabon Liv. 17.

Elle est traversée d'une infinité de canaux, qui portent par tout la fécondité avec leurs eaux, qui unissent les villes entre elles, qui joignent la grande mer avec la mer rouge, & qui entretiennent par là, le commerce au dedans & au dehors du Royaume.

Les villes élevées avec des travaux immenses, paroissent comme des Isles au milieu des eaux, & dominant sur la plaine inondée, & rendue fertile par ce fleuve bienfaisant. Lorsque ses inondations sont trop abondantes, de vastes réservoirs faits exprès reçoivent ses eaux débordées, pour en empêcher les ravages; des écluses ouvrent ou ferment ces réservoirs selon les besoins. Tel est l'usage du lac Méris, creusé par un des anciens Rois d'Egypte dont il porte le nom; son tour est de cent quatre-vingt lieues. (†)

Les Villes d'Egypte sont nombreuses, grandes, bien peuplées, & pleines de Temples magnifiques, & de Palais superbes, ornés de statues & de colonnes.

Cyrus

(†) Dix huit cens Stades, selon Herodote & Diodore de Sicile.



Cyrus parcourut avec plaisir toutes ces beautés, & alla ensuite voir le fameux Labyrinthe bâti par les douze Nomarques. Ce n'est pas un seul Palais, mais un magnifique amas de douze Palais disposés régulièrement. Trois mille chambres qui se communiquent par des terrasses, s'arrangent autour de douze salles, & ne laissent point de sortie à ceux qui s'y engagent sans guide. Il y a autant de bâtimens sous terre que dessus; ces souterrains sont destinés à la sépulture des Rois.

Dans ce Palais magnifique on voit partout sur les murs, des bas reliefs représentant l'histoire des Rois. Les Princes enterrés dans les souterrains, semblent revivre dans ces sculptures, de sorte que le même Palais contient des monumens qui montrent aux Monarques, & leur grandeur, & leur néant.

Outre les Temples consacrés pour le culte des Dieux, & les Palais destinés pour l'habitation des Princes, on voit encore dans l'Égypte, & sur-tout près de Memphis, des Pyramides qui servent de tombeaux aux grands hommes. Ce sage peuple croyoit devoir élever des monumens superbes aux

morts , pour éterniser le mérite , & perpétuer l'émulation.

[ La plus fameuse de ces Piramides étoit celle d'Hermès. Elle étoit de pierre polie; plus haute que 600. pieds , & en état de résister aux injures des tremblemens de terre , & des vents. Les Egyptiens avoient plus de goût pour le solide que pour l'ornement. Chaque porte de cette Piramide donnoit l'entrée dans sept appartemens qui portoient les noms des Planètes. Dans chacun d'eux on voyoit une statue d'or : mais la plus épaisse étoit dans celui du soleil ou d'Oliris , ayant un livre sur son front & sa main appliquée à sa bouche. Au dehors du livre se trouvoit cette inscription : Il doit être lû dans un profond silence , pour signifier , disent les Prêtres Egyptiens , que nous ne pouvons parvenir à la connoissance de la Nature Divine , qu'en imposant silence aux sens & à l'imagination. ]

Après avoir admiré toutes ces merveilles, Cyrus s'appliqua à connoître l'histoire , la politique , & les loix de l'ancienne Egypte; qui ont été le modèle de celles de la Grece.

Il apprit que les Prêtres Egyptiens avoient composé leur histoire d'une suite immense  
de

de siècles ; ils se perdoient avec plaisir dans cet abîme infini de tems, pendant lequel Osiris lui-même gouvernoit les hommes. Toutes les fictions dont ils ont rempli leurs annales sur le regne des Dieux, & des Demi-Dieux, ne sont que des allégories, pour exprimer le premier état des ames, avant leur descente dans des corps mortels.

Selon eux, l'Egypte étoit alors le séjour favori des Dieux, & le lieu de l'Univers où ils se plaisoient le plus. Après l'origine du mal, & la grande révolution arrivée par la revolte du monstre Typhon, ils croyoient que leur pays étoit le moins changé & le moins défiguré ; arrosé par le fleuve du Nil, il demeura fécond, pendant que tout le reste de la nature étoit stérile ; ils regardoient l'Egypte comme la mere des hommes, & des animaux.

Leur premier Roi se nomma Menés. Depuis son tems leur histoire se renferme dans des bornes raisonnables, & se réduit à trois âges. Le premier, jusques aux Rois Pasteurs, contient huit cens ans. Le second, depuis les Rois Pasteurs jusques à Sésostris, contient cinq siècles. Le troisième depuis

Sé-

Sésostris jusques à Amasis , renferme plus de sept cens ans (a).

Pendant le premier âge , l'Egypte fut divisée en plusieurs Dynasties , ou gouvernemens , qui avoient chacun ses Rois. Leurs principaux sieges étoient à Memphis , à Thanis , à This , à Eléphantis , & à Thebes : cette derniere Dynastie absorba toutes les autres , & en devint la maîtresse. L'Egypte , sans avoir aucun commerce au dehors , se bornoit alors à l'agriculture , & à la vie pastorale. Les Bergers étoient Héros & les Rois étoient Philosophes. Dès ce tems vivoit le premier Hermés , qui pénétra tous les secrets de la nature , & de la Théologie. C'étoit le siècle des sciences occultes. Les Grecs , disent les Egyptiens , s'imaginent que le monde dans son enfance étoit ignorant ; mais ils ne pensent ainsi que parcequ'ils sont toujours enfans eux-mêmes (b). Ils ne savent rien de l'origine du monde , de son antiquité , ni des révolutions qui y sont arrivées. Les hommes du siècle de Mercure se souvenoient encore de leur premier état sous le regne d'Osiris , & avoient plusieurs connoissances traditio-

(a) Voy. Marsham Canon. Chronicus.

(b) Expression de Platon dans son Politique , Voy. le Disc. p.

traditionnelles que nous avons perdues. Les Arts d'imitation, la Poësie, la Musique, la Peinture, tout ce qui est du ressort de l'imagination, ne sont que des jeux d'esprit en comparaison des hautes sciences, connues des premiers hommes. La Nature, ajoutoient-ils, obéissoit alors à la voix des Sages. Ils savoient remuer tous ses ressorts cachés. Ils produisoient, quand ils vouloient, les prodiges les plus merveilleux. Les Génies aériens leur étoient soumis : (a) ils entroient souvent en commerce avec les Esprits éthérées, & quelquefois avec les pures Intelligences qui habitent l'Empyrée. Nous avons perdu, dirent les Prêtres à Cyrus, ces connoissances sublimes, il ne nous en reste que quelques vestiges sur nos anciens obelisques, qui sont les monumens de notre Théologie, de nos misteres, & de nos traditions sur la Divinité & sur la Nature, & nullement les annales de notre histoire civile, comme s'imaginent les ignorans.

Le second âge fut celui des Rois Pasteurs venus d'Arabie ; ils inonderent l'Egypte avec une armée de deux cens mille hommes. La barbarie de ces Arabes grossiers & ignorans, fit mépriser & oublier les sciences sublimes & cachées ; ils ne pouvoient rien  
ima-

(a) Voyez Jambl, de Myst, Egypt.

imaginer qui ne fût matériel & sensible. C'est depuis leur tems que le génie des Egyptiens changea tout-à-fait, se tourna du côté des Arts, de l'Architecture, de la Guerre, & de toutes les connoissances superficielles, inutiles à ceux \* qui savent se contenter de la simple Nature. C'est alors que l'idolatrie entra dans l'Egypte. La Sculpture, la Peinture, & la Poësie, obscurcirent toutes les idées pures, & les transformerent en images sensibles. Le vulgaire s'y arrêta, sans pénétrer le sens caché des Allégories.

Peu de tems après cette invasion des Arabes, plusieurs Egyptiens qui ne pouvoient supporter le joug étranger, quitterent leur pays, & allerent établir des colonies dans toute la terre. De-là sont venus tous les grands hommes fameux dans les autres nations; le Belus des Babyloniens, le Cecrops des Athéniens, le Cadmus des Béotiens. De-là vient que tous les peuples de l'Univers doivent leurs loix, leurs sciences, & leur Religion à l'Egypte. C'est ainsi que les Prêtres parloient à Cyrus.

Dans ce siècle vivoit le second Hermès appelé Trismégiste. Il fut le restaurateur de l'ancienne Religion, il recueillit les loix & les sciences du premier Mercure & les re-

rédigea en quarante deux volumes, qu'on appelloit le Trésor des remedes de l'ame, parcequ'ils guérissent l'esprit de son ignorance, source de tous les maux.

Le troisième âge fut celui des conquêtes & du luxe. Les arts se perfectionnerent de plus en plus; les villes, les édifices & les pyramides se multiplierent. Le Pere de Sésostris fit amener à sa Cour tous les enfans qui naquirent le même jour que son fils, & les fit elever avec le même soin que ce jeune Prince. Lorsque le Roi mourut, Sésostris leva une armée formidable, & choisit pour Officiers les jeunes gens qui avoient été élevés avec lui. Il y en avoit près de deux mille, capables d'inspirer à toute l'armée, le courage, les vertus militaires, & l'attachement pour le Prince, qu'ils regardoient tout ensemble comme leur maitre, & comme leur frere. Sésostris forma le dessein de conquerir le monde entier; il pénétra dans les Indes plus loin que Bacchus & Hercule. Les Scythes se soumirent à son Empire. La Thrace & l'Asie Mineure sont pleines des monumens de ses victoires. On y voit les superbes inscriptions de Sésostris Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs. Ayant étendu les conquêtes depuis le Gange  
jusques

jusques au Danube, & depuis le Tanais jusqu'aux extrémités de l'Afrique, il revint après neuf années d'absence, chargé des dépouilles de tous les peuples vaincus, se faisant traîner dans un char par les Rois qu'il avoit soumis.

Son gouvernement fut tout à fait militaire & despotique. Il diminua l'autorité des Pontifes, & la transporta aux gens de guerre. Après sa mort, la division se mit parmi ces Chefs, & continua pendant trois générations. Ils se trouverent trop puissans pour demeurer unis & soumis à un seul Maître. Sous Anytis l'aveugle, Sabacon l'Ethiopien profita de leurs discordes pour envahir l'Egypte. Ce Prince religieux rétablit le pouvoir des Prêtres, gouverna pendant cinquante ans dans une paix profonde, & retourna ensuite dans sa patrie, pour obéir aux oracles de ses Dieux.

Le Royaume abandonné, tomba entre les mains de Séthon Pontife de Vulcain; il anéantit l'art militaire, & méprisa les gens de guerre. Le regne de la superstition qui amollit les cœurs succéda au despotisme, qui les avoit trop abattus.

Depuis



Depuis ce tems, l'Égypte ne se soutint plus que par des troupes étrangères: elle tomba peu-à-peu dans l'anarchie. Douze Monarques ou Gouverneurs choisis par le peuple, partagerent le Royaume entr'eux. Un d'eux nommé Psammétique, se rendit maître de tous les autres. L'Égypte se rétablit un peu durant cinq ou six regnes; enfin cet ancien Royaume devint tributaire de Nebucodonoser Roi de Babylone.

La source de tous ces maux vint des conquêtes de Sésostris. Cyrus sentit par là que les Princes infatiables de conquérir, sont ennemis de leur postérité; à force de vouloir trop étendre leur domination, ils fappent les fondemens de leur puissance.

L'autorité des anciennes Loix d'Égypte, avoit été fort affoiblie dès le Regne de Sésostris; [ du tems de Cyrus il n'en restoit plus que le souvenir. ] Ce Prince recueillit avec soin ce qu'il en put apprendre des grands hommes, & des sages vieillards qui vivoient alors. Ces Loix peuvent se réduire à trois, d'où dépendent toutes les autres. Elles régloient la conduite des Rois, la Police, & la Jurisprudence.

Le Royaume étoit héréditaire; mais les Rois étoient obligés plus que les autres à vivre selon les Loix. Les Egyptiens regardoient comme une usurpation criminelle sur les droits du grand Osiris, & comme une présomption insensée dans un homme; de mettre son caprice à la place de la raison.

Le Roi se levoit au point du jour, & dans ce premier moment où l'esprit est le plus pur, & l'ame le plus tranquille, on lui donnoit une idée claire & nette de ce qu'il avoit à décider pendant la journée. Mais avant que de prononcer le jugement, il alloit au Temple invoquer les Dieux par des sacrifices. Là environné de toute sa Cour, & les victimes étant à l'autel, il assistoit à une priere pleine d'instruction, dont voici la formule.

Grand Osiris ! l'œil du monde, & lumière des esprits ! donnez au Prince votre image, toutes les vertus royales, afin qu'il soit religieux envers les Dieux, & doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, généreux, ennemi du mensonge, maître de ses passions, punissant au dessous  
du.

du crime, & récompensant audeffus du mérite (a).

Le Pontife représentoit ensuite au Roi les fautes qu'il avoit faites contre les loix; mais on supposoit toujours qu'il n'y tomboit que par surprise, ou par ignorance, & l'on chargeoit d'imprécations les Ministres qui lui avoient donné de mauvais conseils, ou qui lui avoient déguisé la vérité. (Après la priere & le sacrifice ils lui lisoient les actions des Héros, & des grands Rois, afin que le Monarque imitât leur exemple, en maintenant les loix qui avoient rendu illustres ses Prédécesseurs & heureux leurs sujets.)

Que ne devoit-on pas esperer d'un Prince accoutumé à entendre chaque jour les vérités les plus fortes & les plus salutaires, comme une partie essentielle de sa religion? Il est arrivé aussi que la plupart des anciens rois d'Egypte ont été si chéris de leur peuple, que chacun pleuroit leur mort comme celle d'un pere.

La seconde Loi regardoit la Police, & la subordination des Rangs. Les terres étoient fé-

(a) Diod, de Sicil.

féparées en trois parties. La première faisoit le domaine des rois ; la seconde appartenoit aux pontifes ; & la troisième aux gens de guerre. Il paroissoit absurde d'employer pour le salut de la patrie, des hommes qui n'eussent aucun intérêt à la défendre.

Le peuple étoit divisé en trois classes, les Laboureurs, les Bergers, & les Artisans. Ces trois sortes d'hommes faisoient de grands progrès dans chacune de leurs professions ; ils profitoient des expériences de leurs ancêtres ; chaque famille transmettoit ses connoissances à ses enfans ; il n'étoit permis à personne de sortir de son rang, ni d'abandonner les emplois paternels ; par là les arts étoient cultivés, & conduits à une grande perfection ; & les troubles causés par l'ambition de ceux qui veulent s'élever au-dessus de leur état naturel, étoient prévenus.

Afin que personne n'eût honte de la bassesse de son état, les Arts étoient en honneur. Dans le corps politique, comme dans le corps humain, tous les membres contribuent de quelque chose à la vie commune. Il paroissoit insensé en Egypte, de  
mé-

mépriser un homme , parcequ'il fert la patrie par un travail pénible. On conservoit ainsi la subordination des rangs , sans que les uns fussent enviés , ni les autres méprisés.

La troisieme Loi regardoit la Jurisprudence. Trente Juges tirés des principa es villes , composoient le Conseil suprême qui rendoit la justice dans tout le royaume. Le Prince leur assignoit des revenus suffisans pour les affranchir des embarras domestiques , afin qu'ils pussent donner tout leur tems à composer & à faire observer les bonnes loix. Ils ne tiroient d'autre profit de leurs travaux , que la gloire & le plaisir de servir la patrie.

Pour éviter les surprises dans les jugemens , on défendoit dans les plaidoyers la fausse éloquence qui éblouit l'esprit & qui anime les passions : on exposoit la vérité des faits avec une précision claire , nerveuse , & dépouillée des faux ornemens du discours. Le Chef du Sénat portoit un collier d'or & de pierres précieuses , d'où pendoit une figure sans yeux , qu'on appelloit la Vérité ; il l'appliquoit au front & au cœur de celui , en faveur de qui la loi décide ;

doit ; c'étoit la maniere de prononcer les jugemens.

Il y avoit en Egypte une forme de Justice , inconnue aux autres peuples. Aussitôt qu'un homme avoit rendu le dernier soupir , on l'amenoit en jugement ; l'accusateur public étoit écouté. Si l'on prouvoit que la conduite du mort avoit été contraire aux loix , on condamnoit sa mémoire , & on lui refusoit la sépulture. S'il n'étoit accusé d'aucun crime contre les Dieux , ni contre la patrie , on faisoit son éloge , & on l'ensevelissoit honorablement.

Avant que de porter le corps au tombeau , on en ôtoit les entrailles , & on les mettoit dans une urne que le Pontife levoit vers le Soleil , en faisant cette priere au nom du mort. (a).

Grand Osiris ! vie de tous les êtres ! recevez mes manes , & réunissez-les à la société des immortels. Pendant ma vie j'ai taché de vous imiter , par la vérité , & par la bonté ; je n'ai commis aucun crime contre les devoirs de la société ; j'ai respecté les Dieux de mes peres , & j'ai honoré mes parens ; si j'ai commis quelques

fautes

(a) Porphyre de abst. lib. 4. §. 10.

fautes par foiblesse humaine, par intemperance, ou par le goût du plaisir, ces viles dépouilles de moi-même en font la cause. En prononçant ces paroles, on jettoit l'urne dans la riviere, & l'on dépoisoit le reste du corps embaumé dans les pyramides.

Telles étoient les idées des anciens Egyptiens. Remplis des espérances de l'immortalité, ils s'imaginoient que les foiblessees humaines étoient expiées par notre séparation d'avec le corps, & qu'il n'y avoit que les vices contre les Dieux & contre la société, qui empêchoient l'ame de se réunir à son origine.

Toutes ces découvertes donnerent à Cyrus une grande envie de s'instruire à fond de l'ancienne Religion d'Egypte. Pour cet effet il alla à Thebes. Cette Ville fameuse, dont Homere a chanté les cent portes, disputoit en magnificence, en grandeur, & en puissance, avec toutes les villes de l'univers. On dit qu'elle pouvoit autrefois faire sortir dix mille combattans par chacune de ses portes; il y a sans doute ici de la fiction poétique, mais tous conviennent que le peuple en étoit innombrable.

Cyrus avoit été adressé par Zoroastre à  
F Sonchis

Sonchis Souverain, Pontife de Thebes, afin qu'il l'instruisit dans tous les mysteres de la Religion de son pays. Sonchis conduisit le Prince dans une salle spacieuse, ornée par trois cens Statues des grands Prêtres Egyptiens; cette longue succession de Pontifes donna au Prince une haute idée de l'antiquité de leur Religion, & une grande curiosité d'en savoir les principes.

Pour vous faire connoître, lui dit le Pontife, l'origine de notre culte, de nos symboles, & de nos mysteres, il faut vous apprendre l'histoire d'Hermès Trismégiste, qui en est le fondateur.

Siphoas, ou Hermès second du nom, étoit de la race de nos premiers Souverains. Pendant que sa mere étoit enceinte, elle alla par mer en Lybie faire un sacrifice à Jupiter Hammon; en cotoyant l'Afrique, il s'éleva subitement un orage qui fit périr le vaisseau près d'une Isle déserte; la mere d'Hermès y fut jettée toute seule par une protection particuliere des Dieux.

Là elle vécut solitaire jusques au moment de son accouchement; elle en mourut. L'enfant demeura abandonné à l'inclemence des saisons, & à la fureur des bêtes; mais le  
Ciel



Ciel qui avoit de grands desseins sur lui, le preserva au milieu de ces malheurs. Une jeune chèvre, dont il y avoit grande abondance dans cette Isle, accourut à ses cris, & l'allaita jusqu'à ce qu'il fût forti de l'enfance.

Il brouta pendant ses premieres années l'herbe tendre avec sa nourrice; ensuite les dattes & les fruits sauvages lui parurent une nourriture plus convenable. Il sentit par les premiers rayons de raison qui commencerent à luire en lui, que sa figure n'étoit pas la même que celle des animaux, qu'il avoit plus d'esprit, plus d'invention, plus d'adresse qu'eux, & par conséquent qu'il pouvoit être d'une nature différente.

La chèvre qui l'avoit nourri, mourut accablée de vieillesse. Il fut fort surpris de ce nouveau phénomène qu'il n'avoit pas remarqué auparavant. Il ne put comprendre pourquoi elle demeuroit si long-tems immobile & froide. Il l'examina pendant plusieurs jours, il compara tout ce qu'il voyoit en elle, avec ce qu'il sentoit en lui, & s'apperçut enfin qu'il avoit un battement dans le cœur qu'elle n'avoit pas, & qu'il y avoit un principe de mouvement en lui, qui n'étoit plus en elle. Il la vit peu à peu pourrir,

se desécher, se dissiper, rien ne restoit que les os. L'esprit parle de soi-même, sans favoir les noms arbitraires que nous avons attachés à nos idées. Hermès raisonna ainsi : La chèvre ne s'est point donné ce principe de vie, puisqu'elle l'a perdu, & qu'elle ne peut plus se le rendre.

Comme il avoit une merveilleuse sagacité naturelle, il chercha long - tems quelle pouvoit être la cause de ce changement ; il remarqua que les plantes & les arbres sembloient mourir, & revivre tous les ans par l'éloignement & le retour du Soleil ; il s'imagina que cet astre étoit le principe de toute chose.

Il ramassa les os deséchés de sa mere nourrice, & les exposa aux rayons du Soleil, mais la vie ne revint point. Il vit par - là qu'il s'étoit trompé, & que le Soleil ne donnoit pas la vie aux animaux.

Il examina si ce ne seroit pas quelque autre astre ; mais il observa que la nuit, les étoiles n'avoient ni autant de chaleur, ni autant de lumiere que le Soleil, & que toute la Nature sembloit languir pendant l'absence du jour. Il sentit que les astres n'étoient point le premier principe de vie.

A proportion qu'il avança en âge, son esprit se meurit, & ses réflexions devinrent plus profondes.

Il avoit remarqué que les corps inanimés ne se remuoient point par eux-mêmes; que les animaux ne se rendoient point le mouvement, lorsqu'ils l'avoient perdu, & que le Soleil ne ranimoit point les corps morts; de-là il couclut qu'il y avoit un Premier Moteur plus puissant que le Soleil & les astres.

En réfléchissant ensuite sur lui-même, & sur toutes les remarques qu'il avoit faites depuis le premier usage de sa raison; il observa qu'il y avoit en lui quelque chose qui sentoit, qui pensoit, & qui comparoit ses pensées; après avoir médité plusieurs années entières sur toutes les opérations de son esprit, il conclut enfin que le Premier Moteur pouvoit avoir de l'intelligence aussi-bien que de la force, & que sa bonté devoit égaler sa puissance.

La solitude de l'homme, au milieu des Etres qui ne peuvent le secourir, est un état affreux; mais lorsqu'il découvre l'idée d'un Etre qui peut le rendre heureux, rien n'égale ses espérances, & sa joye.

F ;

L'amour

L'amour du bonheur, inséparable de notre nature, fit souhaiter à Hermés de voir ce Premier Moteur, de le connoître, & de l'entretenir. Si je pouvois, disoit-il, lui faire entendre mes pensées & mes desirs, sans doute il me rendroit plus heureux que je ne suis. Ses espérances & sa joye furent bien-tôt troublées par de grands doutes : Hélas ! disoit-il, si le Premier Moteur est aussi bon & aussi bienfaisant que je me l'imagine, pourquoi ne le vois-je pas ? pourquoi ne s'est-il point fait connoître à moi ? & sur tout pourquoi suis-je dans une si triste solitude, où je ne vois rien qui me ressemble, rien qui me paroisse raisonner comme moi, rien qui puisse me secourir ?

Dans ces agitations, la raison impuissante gardoit le silence, & ne pouvoit rien répondre. Le cœur parla, se tourna vers le premier Principe, & lui dit par ce langage muet que les Dieux entendent mieux que les paroles : Vie de tous les Etres, montrez-vous à moi, faites-moi savoir qui vous êtes, & ce que je suis ; venez me secourir dans l'état solitaire & malheureux où je me trouve.

Le grand Osiris aime les cœurs purs,  
il

il écoute toujours leurs désirs ; il ordonna au premier Hermés ou Mercure , de prendre une figure humaine & de l'aller instruire.

Un jour que le jeune Trismégiste s'étoit endormi au pied d'un chêne , Hermés vint s'asseoir auprès de lui. Trismégiste en s'éveillant fut surpris de voir une figure semblable à la sienne ; il forme des sons à l'ordinaire , mais ils n'étoient pas articulés ; il montre tous les mouvemens différens de son ame par les transports , les empressemens & les démonstrations ingénues & naïves , que la nature enseigne aux hommes , pour exprimer ce qu'ils sentent vivement.

En peu de tems Mercure apprit au Philosophe sauvage la langue Egyptienne ; il l'instruisit ensuite de ce qu'il étoit , ce qu'il alloit devenir , & de toutes les sciences que Trismégiste enseigna depuis aux Egyptiens. Il commença alors à voir dans la nature ce qu'il n'y avoit pas remarqué auparavant , des caracteres d'une sagesse & d'un pouvoir infini répandus par tout ; il reconnut par là l'impuissance de la raison humaine , quand elle est toute seule , & abandonnée à elle même sans instruction : il fut étonné de sa première ignorance , mais ses nouvelles lu-

mieres produisirent en lui de nouveaux embarras.

Un jour que Mercure lui parloit de la haute destinée de l'homme, de la dignité de sa nature, de l'immortalité qui l'attend, Hermès lui dit : Si le grand Osiris destine les hommes pour un bonheur si parfait, d'où vient donc qu'ils naissent dans une telle ignorance ? d'où vient qu'il ne se montre pas à eux pour dissiper leurs ténèbres ? Hélas ! si vous n'étiez point venu m'éclairer, j'aurois cherché long-tems sans découvrir le premier principe de toutes choses, tel que vous me l'avez fait connoître. Alors Mercure lui développa ainsi tous les secrets de la Théologie Egyptienne.

(\*) L'état primitif de l'homme étoit bien différent de ce qu'il est aujourd'hui : au dehors toutes les parties de l'Univers étoient dans une harmonie constante, au dedans tout étoit soumis à l'ordre immuable de la raison ; chacun portoit sa loi dans son cœur, & toutes les nations de la terre n'étoient qu'une république de sages.

Les hommes vivoient alors sans discorde, sans

(\*) Voyez la Mythologie Egyptienne dans le Disc. pag. am-

ambition, sans faste, dans une simplicité parfaite ; chacun avoit pourtant des qualités, & des inclinations différentes, mais tous les goûts conduisoient à l'amour de la vertu, & tous les talens conspiraient à la connoissance du vrai ; les beautés de la nature, & les perfections de son auteur, faisoient les spectacles, les jeux, & l'étude des premiers hommes.

L'imagination réglée ne présentait alors que des idées justes & pures ; les passions soumises à la raison, ne troublaient point le cœur, & l'amour du plaisir étoit toujours conforme à l'amour de l'ordre. Le Dieu Osiris, la Déesse Isis, & leur fils Orus, venoient souvent converser avec les hommes, & leur apprenoient tous les mystères de la sagesse.

Cette vie terrestre, quelque heureuse qu'elle fût, n'étoit pourtant que l'enfance de notre être, où les ames se préparoient à un développement successif d'intelligence & de bonheur. Après avoir vécu un certain tems sur la terre, les hommes changeoient de forme sans mourir, & s'envoloient dans les astres ; là, avec de nouveaux sens, & de nouvelles lumières, ils jouissoient de nou-

veaux plaisirs, & de nouvelles connoissances; de-là ils s'élevoient dans un autre ciel, ensuite dans un troisieme, & parcouroient ainsi les espaces immenses par des métamorphoses fans fin.

Un siecle entier, & selon quelques-uns, plusieurs siècles s'étoient passés de cette sorte; il arriva enfin un triste changement dans les esprits, & dans les corps. Typhon & ses compagnons, avoient habité autrefois le séjour des hommes; mais enivrés par leur orgueil, ils s'oublierent jusqu'à vouloir escalader les Cieux: ils furent précipités, & ensevelis dans le centre de la terre.

Ils sortirent de leurs abîmes, percerent l'œuf du monde, y répandirent le mauvais principe, & corrompirent par leur commerce l'esprit, le cœur, & les mœurs de ses habitans. L'ame du grand Osiris abandonna son corps, qui est la nature; elle devint comme un cadavre; Typhon en déchira, en découpa, & en dispersa tous les membres; il en flétrit toutes les beautés.

Depuis ce tems, le corps devint sujet aux maladies & à la mort, & l'esprit à l'erreur & aux passions. L'imagination de l'homme ne lui présenta plus que des chimères;



mères; sa raison ne sert qu'à contredire ses penchans, sans pouvoir les redresser. La plupart de ses plaisirs sont faux & trompeurs, & toutes ses peines même imaginaires, sont des maux réels; son cœur est une source féconde de désirs inquiets, de craintes frivoles, de vaines espérances, de goûts déréglés qui le tourmentent tour à tour; une foule de pensées vagues, & de passions turbulentes, causent en lui une guerre intestine, & le soulevent sans cesse contre lui-même, & le rendent en même tems idolatre & ennemi de sa propre nature.

Ce que chacun sent en soi, est une image de ce qui se passe dans la société des hommes. Trois empires différens s'élevent dans le monde, & partagent tous les caractères: L'empire de l'opinion; celui de l'ambition, & celui de la volupté; l'erreur préside dans l'un, la force domine dans l'autre, & le frivole regne dans le troisième.

Voilà l'état de la nature humaine. La Déesse Isis va par toute la terre chercher les âmes égarées, pour les ramener à l'Égypte, tandis que le Dieu Orus attaque sans cesse le mauvais Principe. On dit qu'il rétablira enfin le regne d'Osiris, & bannira à jamais le monstre Typhon. Jusqu'à ce tems

Les bons princes peuvent adoucir les maux des hommes, mais ils ne peuvent les guérir tout-à-fait.

Vous êtes, continue Mercure, de l'ancienne race des rois d'Égypte: Le grand Osiris vous destine pour aller réformer ce Royaume par vos sages loix; il ne vous a conservé que pour rendre un jour les hommes heureux; bien-tôt, cher Trismégiste, vous reverrez votre patrie.

Il dit, & soudain il s'éleve dans les airs, & disparoit comme l'étoile du matin qui s'enfuit devant l'aurore; son corps devient transparent; un nuage léger & pur, peint de toutes les couleurs, l'enveloppe comme un vêtement: il avoit une couronne sur la tête, des ailes aux pieds, & tenoit dans la main un caducée; on voyoit sur sa robe flotante tous les hiéroglyphes dont Trismégiste s'est servi depuis pour exprimer les mystères de la Théologie, & de la nature.

Méris premier qui regnoit alors en Égypte, fut averti en songe par les Dieux, de ce qui se passoit dans l'Isle déserte; il envoya chercher le Philosophe sauvage, & voyant, la conformité de l'histoire d'Hermès avec le songe divin, il l'adopta pour son  
fi ls.

ñls. Après la mort de ce prince, Trismégiste monta sur le trône, & rendit long-tems l'Egypte heureuse, par la sagesse de ses loix.

Il écrivit plusieurs Livres, qui contenoient la Théologie, la Philosophie, & la Politique des Egyptiens. Le premier Hermès avoit inventé l'art ingénieux d'exprimer toutes sortes de sons par les différentes combinaisons de peu de lettres; invention merveilleuse par sa simplicité, & qui n'est pas assez admirée, parcequ'elle est commune. Outre cette maniere d'écrire, il y en avoit une autre consacrée aux choses divines, & que peu de personnes entendoient.

Trismégiste désignoit les vertus & les passions de l'ame, les actions & les attributs des Dieux, par les figures des animaux, des insectes, des plantes, des astres, & par plusieurs caractères symboliques; c'est pour cela qu'on voit des vaches, des chats, des reptiles, & des crocodiles dans nos anciens temples, & sur nos obélisques; mais ils ne sont pas les objets de notre culte, comme les Grecs se l'imaginent follement.

Trismégiste cachoit les misteres de la Religion sous des hiéroglyphes & des allégories,

& ne laissoit voir au commun des hommes que la beauté de sa morale. C'est ainsi qu'en ont usé les Sages de tous les tems, & les Législateurs de tous les pays. Ils faisoient, ces hommes divins, que les esprits corrompus ne pouvoient goûter les vérités célestes, tant que leur cœur ne seroit pas purgé des passions ; c'est pourquoi ils répandirent sur la Religion un voile sacré, qui s'entreouvre, & disparoit, lorsque les yeux de l'esprit peuvent en soutenir l'éclat. C'est le sujet de l'inscription qu'on voit à Saïs sur la Statuë d' Isis : Je suis tout ce qui est, qui a été, & qui sera, & nul mortel n'a encore ôté le voile qui me couvre.

Cyrus comprit par cette histoire d'Hermès, que l'Osiris, l'Orus, & le Typhon des Egyptiens étoient les mêmes que l'Oromaze, le Mythras, & l'Arimane des Perses, & que la Mythologie de ces deux nations étoit fondée sur les mêmes principes. Ce n'étoient que des noms différens, pour exprimer les mêmes idées. Celles des Orientaux étoient plus simples, plus claires, & plus dépouillées d'images sensibles : celles des Egyptiens étoient plus allegoriques, plus obscures, & plus enveloppées de fictions.

Quand

Quand Sonchis eut entretenu Cyrus, il le conduisit au Temple, où il lui fit voir les cérémonies & les mystères du culte Egyptien, privilege qu'on n'avoit jamais accordé auparavant à aucun Etranger, qu'après les plus rudes épreuves.

Le Prince de Perse passa plusieurs jours avec le Pontife; il partit enfin de Thebes, & sortit de l'Egypte, sans se faire connoître à Amasis dont il détestoit le caractère & l'usurpation.



LES  
VOYAGES  
DE  
CYRUS.

---

LIVRE QUATRIEME.

**E**N quittant l'Egypte, Cyrus résolut de passer en Grece; il descendit le Nil depuis Memphis jusques à l'embouchure de ce fleuve, & s'embarqua sur la grande mer dans un vaisseau Phénicien, qui faisoit voile pour l'Argolide.

Tandis que les vents favorables enflaient les voiles, Cyrus rappelant les idées de Zoroastre & des Mages, s'entretenoit avec Araspe de toutes les merveilles qu'on découvre dans le vaste empire des ondes; de la conformation de ses habitans proportionnée à leur élément; de l'usage de leurs nageoires, dont ils se servent, tantôt comme de rames, & tantôt comme d'ailes pour fendre l'eau

en les remuant, ou pour s'arrêter en les étendant ; des membranes délicates qu'ils contiennent dans leur sein, & qu'ils enflent ou resserrent pour se rendre plus ou moins légers, selon qu'ils veulent monter ou descendre dans l'eau ; de la structure admirable de leurs yeux parfaitement ronds, pour rompre, & pour réunir plus promptement les rayons de lumière, sans quoi ils ne verroient pas dans l'élément humide.

Ils parlerent ensuite des lits de sel & de bitume, cachés dans le fond de l'Océan. La pesanteur de chaque grain de ces sels est réglée de telle façon, que le Soleil ne peut les attirer en haut ; ce qui fait que les vapeurs & les pluyes qui retombent sur la terre n'en sont pas surchargées, & deviennent des sources fécondes d'eaux douces.

Ils raisonnaient long tems du flux & du reflux, qui se fait moins sentir dans cette mer que dans le grand Océan ; de l'action de la Lune, qui cause ces mouvemens réglés ; de la distance & de la grandeur de cette planète sagement proportionnée à nos besoins. Si elle étoit plus grande, dirent-ils, si elle étoit plus près de nous, ou s'il y en avoit plusieurs,

feurs, la pression augmentée par là, rendroit les marées trop abondantes, & la terre seroit inondée à tout moment par des déluges. S'il n'y en avoit point, si elle étoit plus petite, ou plus éloignée, l'Océan ne contiendrait dans son vaste sein que des eaux dormantes, dont les exhalaisons empestées se repandroient par-tout, & détruiroient les plantes, les animaux & les hommes. Ils s'entretinrent enfin de cette Puissance souveraine, qui a arrangé toutes les parties de l'univers avec tant d'art & de symmetrie.

Après quelques jours de navigation, le vaisseau entre dans le golfe Saronique, aborde bien-tôt à Epidaure, & le Prince se hâte d'aller à Sparte.

Cette Ville fameuse étoit d'une figure ronde, & semblable à un Camp de guerriers. Elle étoit située dans un vallon sauvage & stérile, où coule l'Eurotas fleuve impétueux, qui ravage souvent le pays par ses inondations. Ce vallon est entouré d'un côté par des montagnes inaccessibles, & de l'autre par des collines arides, qui produisoient à peine ce qui est nécessaire pour soulager les véritables besoins de la nature. La situation du



du pays avoit beaucoup contribué au génie militaire & féroce de ses habitans.

En entrant dans la Ville, Cyrus n'y découvrit que des bâtimens simples & uniformes, bien différens des palais superbes qu'il avoit vûs dans l'Égypte. Tout y ressenoit encore la simplicité primitive des Spartiates; mais leurs mœurs alloient se corrompre sous le regne d'Ariston & d'Anaxandride, si Chylon un des sept Sages de la Grece n'avoit pas prévenu ce malheur. Ces deux rois de l'ancienne race des Héraclides, partageoient entre eux la Puissance suprême; l'un gouvernoit l'État, l'autre commandoit les Troupes.

Ariston d'un naturel aimable, bienfaisant, & doux, se confioit également à tous ceux qui l'environnoient: Anaxandride étoit d'un caractère opposé, sombre, soupçonneux, & défiant.

Prytanis favori d'Ariston, élevé dès sa jeunesse à Athenes, s'étoit abandonné à toutes sortes de voluptés. Comme son esprit étoit plein de graces, il avoit le secret de rendre ses défauts aimables; il favoit s'accommoder à tous les goûts, & parler le langage de  
tous

tous les caractères. Il étoit fobre avec les Spartiates, poli avec les Athéniens, ( il buvoit avec les Thraciens, ) & favant avec les Égyptiens. Il prenoit tour à tour toutes les formes différentes, non pour tromper, ( car il n'étoit pas méchant, ) mais pour flatter la passion dominante, qui étoit l'envie de devenir l'idole des hommes. En un mot, c'étoit un composé de ce qu'il y avoit de plus aimable, & de plus déréglé. Arifton aimoit Prytanis, & se livroit entierement à lui.

Le Favori entraîna son Maître; les Spartiates commencerent à s'amollir. ( Les sages loix de Lycurgue furent violées impunément.) Le Roi repandoit ses bienfaits sans distinction, & sans connoissance.

Anaxandride tenoit une conduite toute différente, mais aussi ruineuse pour l'Etat. Ne sachant point discerner les cœurs sincères & droits, il croyoit tous les hommes faux, & que ceux qui paroissoient bons, ne differoient des autres, que parcequ'ils ajoutoient l'hipocrisie à leur malice cachée; les meilleurs Officiers de son armée lui devinrent suspects, & surtout Léonidas. C'étoit le principal & le plus habile de ses Généraux;

il avoit une probité exacte, & une valeur distinguée; il aimoit sincèrement la vertu, mais il n'en avoit pas assez pour supporter les défauts des autres hommes; il les méprisoit trop; il ne se soucioit ni de leurs louanges, ni de leurs bienfaits; il ne ménageoit ni les Princes, ni leurs Courtisans. A force de haïr le vice, ses mœurs étoient devenues sauvages & féroces: il cherchoit toujours le parfait, & comme il ne le trouvoit jamais, il n'avoit de liaison intime avec personne. Nul ne l'aimoit tous le craignoient; c'étoit un abrégé des vertus les plus respectables, & les plus incommodes. Anaxandride s'en dégoûta, & l'exila. C'est ainsi que ce Prince affoiblissoit les forces de Sparte, tandis qu'Ariston en corrompit les mœurs.

Chilon qui avoit élevé les deux jeunes Princes, les alla trouver, & leur parla ainsi: Mon âge, mes longs services, les soins que je me suis donné pour votre éducation, m'autorisent à vous parler avec franchise: Vous vous perdez l'un & l'autre par des défauts contraires; Ariston s'expose à être souvent trompé par des favoris flatteurs; & vous Anaxandride, vous vous exposez à n'avoir jamais de véritables amis.

Vouloir

Vouloir toujours traiter les hommes avec toute la rigueur qu'ils méritent, c'est férocité, ce n'est pas justice; mais une bonté trop générale, qui ne fait pas punir le mal avec vigueur, ni récompenser le bien avec choix, n'est pas une vertu, c'est une foiblesse; elle fait souvent d'aussi grands maux que la malice même.

Pour vous Anaxandride, votre défiance fait encore plus de mal à l'Etat que la bonté trop confiante d'Ariston. Pourquoi vous défier des hommes sur de simples soupçons, quand leurs talens & leur capacité vous les ont rendus nécessaires? Lorsqu'un prince a une fois donné sa confiance à un Ministre pour de bonnes raisons, il ne doit jamais la retirer qu'après des preuves invincibles de perfidie. Il est impossible de tout faire par soi-même; il faut avoir le courage de hasarder quelquefois d'être trompé, plutôt que de manquer les occasions d'agir; il faut savoir se servir sagement des hommes, sans s'y livrer aveuglement, comme fait Ariston. Il y a un milieu entre la défiance outrée, & la confiance excessive. Il faut vous corriger, autrement votre empire ne peut être de longue durée.

Les

Les réflexions , & l'expérience diminuerent peu-à-peu les défauts d'Ariston , il éloigna Prytanis ; mais le naturel farouche d'Anaxandride ne fut corrigé que par les malheurs ; dans ses guerres contre les Athéniens il fut souvent défait , & sentit enfin la nécessité de rappeler Léonidas.

Cyrus se fit connoître aux deux Rois , qui le reçurent avec une politesse plus grande que les Spartiates n'en marquoient ordinairement pour les Etrangers. Il alla ensuite voir Chylon. Ce Philosophe avoit acquis par sa sagesse une grande autorité auprès des Rois , dans le Sénat , & sur le peuple ; on le regardoit comme un second Lycurgue , sans lequel rien ne se faisoit à Lacédemone.

Le sage Spartiate , pour donner à Cyrus une idée vivante de leurs loix , de leurs mœurs , & de la forme de leur gouvernement , le mena d'abord dans le Conseil des Gérontes établi par Lycurgue.

Ce Conseil, où les deux Rois présidoient , se tenoit dans une salle tendue de nattes & de joncs , de peur que la magnificence du lieu ne détournât l'attention. Il étoit composé d'environ quarante Sénateurs , & n'étoit

n'étoit point exposé au tumulte & à la confusion, qui regnoient souvent dans les délibérations populaires d'Athènes.

(\*) L'autorité des rois de Sparte avoit été absolue jusqu'au tems de Lycurgue : Eurytion un de ces rois s'étant relâché de ses droits pour complaire au peuple, il se forma un parti républicain qui devint audacieux & turbulent. Les Rois voulurent reprendre leur ancienne autorité, le peuple voulut la retenir; & ce combat continuel de puissances opposées déchiroit sans cesse l'Etat.

Pour tenir en équilibre le pouvoir royal & le pouvoir populaire, qui panchoient tour à tour vers la tyrannie ou vers la confusion, Lycurgue établit un Conseil de vingt-huit Vieillards; cette autorité mitoyenne entre la sujétion tyrannique, & l'excessive liberté, sauva Sparte de ses dissensions domestiques.

Cent trente ans après lui, Théopompe ayant remarqué que ce qui étoit résolu par les Rois, & par leur Conseil, n'étoit pas toujours agréable à la multitude, établit des Ephores dont la Magistrature ne duroit qu'un an; ils étoient choisis par le peuple, & con-

cou-

(\*) Voyez Plut, Vie de Lycurgue.

couroient en son nom à tout ce qui étoit déterminé par les Rois, & par le Sénat. Chacun regardoit ces délibérations unanimes comme faites par lui-même, & c'étoit dans cette union des Chefs & des membres, que consistoit la vie du corps politique à Sparte.

Après que Lycurgue eut réglé la forme du Gouvernement, il donna aux Spartiates des Loix propres à prévenir tous les excès que causent dans les autres Etats l'avarice, l'ambition, & l'amour. Pour bannir de Sparte le luxe, & l'envie, ce grand Législateur voulut en chasser à jamais la richesse, & la pauvreté. Il persuada à ses Citoyens de faire un partage égal de tous les biens, & de toutes les terres; il décria l'usage de l'or, & de l'argent, & ordonna qu'on ne se serviroit que de monnoye de fer, qui n'avoit point de cours dans les pays étrangers; il aima mieux priver les Spartiates des avantages du commerce avec les voisins, que de les exposer à rapporter de chez les autres peuples, les instrumens d'un luxe, qui pouvoit les corrompre.

Pour affermir l'égalité parmi les Citoyens, ils mangeoient tous ensemble dans des salles publiques, mais séparées. Chaque société

G

élevoit

étoit librement son convive. Nul n'y étoit admis que par le consentement de tous, afin que la paix ne fût pas troublée par la différence des humeurs ; précaution nécessaire pour des hommes d'un naturel guerrier, & sauvage.

Cyrus entra dans ces salles publiques, où les hommes étoient assis sans autre distinction que celle de leur âge : ils étoient entourés d'enfans qui les servoient. Leur tempérance, & l'austérité de leur vie étoient si grandes que les autres nations disoient, qu'il valoit mieux mourir que de vivre comme les Spartiates. En mangeant ils s'entrenoient de matières graves & sérieuses, des intérêts de la patrie, de la vie des grands hommes ; de la différence du bon & du mauvais Citoyen, & de tout ce qui pouvoit former la jeunesse au goût des vertus militaires. Leurs discours renfermoient un grand sens en peu de paroles ; c'est pour cela que le stile Laconique a été admiré dans toutes les nations. En imitant la rapidité des pensées, il peignoit tout dans un moment, & donnoit le plaisir de pénétrer un sens profond. Les graces & les délicatesses Attiques étoient inconnues à Lacédémone. On y vouloit de la force dans les esprits, comme dans les corps.

Le



Le jour d'une fête solemnelle, Cyrus & Araspe assisterent aux assemblées des Spartiates. Dans une grande enceinte, entourée de plusieurs sieges de gazon élevés en amphithéâtre, les jeunes filles presque nues, & les jeunes garçons, disputoient le prix de la course, de la lutte, de la danse, & de tous les exercices pénibles. Il n'étoit permis aux Spartiates d'épouser, que celles qu'ils avoient vaincues dans ces jeux.

Cyrus fut choqué de voir la liberté qui regnoit dans ces assemblées publiques entre des personnes d'un sexe different, & il ne put s'empêcher de le représenter à Chylon : il me paroît, lui dit-il, qu'il y a une grande contradiction dans les Loix de Lycurgue ; il ne veut qu'une République de Guerriers, endurcis à toutes fortes de travaux, & cependant il n'a point craint de les exposer à la volupté qui amollit les courages.

Le dessein de Lycurgue en établissant ces fêtes, reprit Chylon, étoit de conserver & de perpetuer les vertus guerrieres dans sa République. Ce grand Législateur avoit une profonde connoissance de la nature humaine. Il savoit comoiien les inclinations, & les dispositions des meres influent sur les enfans.

Il a voulu que les femmes Spartiates fussent des Héroïnes, afin qu'elles ne donnassent à la République que des Héros.

Au reste, continua Chilon, l'amour délicat & la volupté grossière sont également inconnues à Lacédémone. Ce n'est que dans ces fêtes publiques qu'on souffre cette liberté qui vous choque. Lycurgue crut pouvoir amortir la volupté, en accoutumant quelquefois la vûe aux objets qui l'excitent. Dans tous les autres tems, les filles sont fort retirées : il n'est même permis, suivant nos Loix, aux personnes nouvellement mariées, de se voir que rarement & en secret. On forme ainsi la jeunesse à la tempérance & à la modération dans les plaisirs même les plus légitimes.

D'un autre côté, le cœur & le goût ont peu de part à nos unions : Par-là les amours furtifs, & la jalousie sont bannis de Sparte. Les maris malades ou avancés en âge, prêtent leurs femmes à d'autres, & les reprennent ensuite sans scrupule. Les femmes se regardent comme appartenant plus à l'Etat, qu'à leurs maris. Les enfans sont élevés en commun, & souvent sans connoître d'autre mere que la République, ni d'autres peres que les Sénateurs.

Cyrus

Cyrus rappelant ici sa tendresse pour Cassandane, & la pureté de leur union, soupira en lui-même, ayant en horreur de telles maximes. Il méprisoit la volupté qui amollit les cœurs, mais il ne pouvoit goûter la férocité Spartiate qui sacrifioit à l'ambition, les plus doux charmes de la société, & qui croyoit les vertus guerrieres incompatibles avec les sentimens tendres : sachant néanmoins que Chilon ne sentiroit point ces délicatesses, il se contenta de lui dire :

L'amour paternel me paroît d'une grande utilité dans un Etat. Les peres ont soin de l'éducation de leurs enfans, cette éducation oblige les enfans à la reconnoissance : de-là naissent les premiers liens de la société. La patrie n'est que l'union de toutes les familles ensemble. Si l'amour de la famille est affoibli, que deviendra l'amour de la patrie qui en dépend ? Il faut, ce me semble, craindre les établissemens qui détruisent la nature, sous prétexte de vouloir la perfectionner.

Les Spartiates, repond Chilon, ne font tous qu'une même famille. Lycurgue avoit remarqué que les peres indignes, & les enfans ingrats manquent souvent à leurs devoirs réciproques ; il confia l'éducation des

enfans à plusieurs vieillards , qui se regardant comme les peres communs , ont un soin égal de tous.

En effet les enfans n'étoient nulle part mieux élevés qu'à Sparte. On leur apprenoit principalement à bien obéir , & supporter le travail , à vaincre dans les combats , & à montrer du courage contre les douleurs & contre la mort. Ils alloient la tête , & les pieds nus , couchoient sur des roseaux , & mangeoient très peu : Encore falloit-il qu'ils prissent ce peu par adresse dans les salles publiques des convives. Ce n'est pas qu'on autorisât à Sparte les vols , & les larcins. Comme tout étoit commun dans cette République , ces vices n'y pouvoient avoir aucun lieu ; mais on vouloit accoutumer les enfans destinés pour la guerre , à surprendre l'attention de ceux qui veilloient sur eux , & à s'exposer avec courage aux punitions les plus sévères , s'ils n'avoient point l'adresse qu'on exigeoit d'eux.

Lycurgue avoit senti que les spéculations subtiles & les raffinemens des sciences , ne servoient souvent qu'à gâter l'esprit , & qu'à corrompre le cœur , c'est pourquoi il en fit peu de cas. On ne négligeoit pourtant rien pour réveiller dans les enfans le goût de la  
pure

pure raison, & pour donner de la force à leur jugement : mais toutes les connoissances qui ne servoient point aux bonnes mœurs, étoient regardées comme des occupations inutiles, & dangereuses.

Les Spartiates croyoient que dans cette vie, l'homme est fait moins pour connoître, que pour agir ; & que les Dieux l'ont formé plutôt pour la société, que pour la contemplation.

Cyrus alla ensuite dans les Gymnases, où s'exerçoit la jeunesse. Lycurgue avoit renouvelé les Jeux Olympiques institués par Hercule, & avoit dicté à Iphitus les statuts & les cérémonies de ces Fêtes. La Religion, le génie guerrier, & la politique, s'unifesoient pour en maintenir l'usage. Ils servoient non seulement à honorer les Dieux, à célébrer la vertu des Héros, à disposer les corps aux fatigues de la guerre, mais aussi à rassembler de tems en tems dans un même lieu, & à réunir par des sacrifices communs, divers peuples dont l'union faisoit la force.

Les exercices par lesquels on se préparoit à disputer les prix dans ces Jeux, faisoient le seul travail des Citoyens de Lacédemone.

Les Ilotes qui étoient leurs esclaves, labou-  
roient les champs, & exerçoient tous les  
métiers: les Spartiates regardoient comme  
vile, toute occupation qui se bornoit au  
simple entretien du corps.

L'agriculture & les arts, dit Cyrus, (ayant  
appris cette maxime des Spartiates) sont  
absolument nécessaires pour préserver le  
peuple de l'oisiveté, qui enfante les discor-  
des, la mollesse, & tous les maux ruineux  
pour la société. Il me paroît que Lycurgue  
s'écarte toujours un peu trop de la nature  
dans toutes ses loix.

Les plaisirs tranquilles, reprit Chilon, &  
le doux loisir qu'on goûte dans une vie  
champêtre, paroissent à Lycurgue contrai-  
res au génie guerrier. Au reste les Sparta-  
tes ne sont jamais oisifs; on les occupe  
sans cesse, comme vous le voyez, à tous  
les travaux qui sont des images de la guerre,  
& sur tout à marcher, à camper, à ranger  
les armées en bataille, à défendre, à atta-  
quer, à bâtir, & à détruire des forteresses.

Par-là on entretient dans les esprits pen-  
dant la paix, une noble émulation, sans  
exciter la haine, & sans répandre de sang.  
Chacun y dispute le prix avec ardeur, &  
lés.

les vaincus se font gloire de couronner les vainqueurs. On oublie les fatigues par les plaisirs qui accompagnent ces spectacles, & ces fatigues empêchent que le repos n'amolisse les courages.

Ce discours donna la curiosité à Cyrus de connoître la discipline militaire des Spartiates; il le témoigna à Chilon. Le lendemain les deux Rois ordonnerent à Léonidas d'assembler les troupes de Lacédemone, dans une grande plaine près de la Ville, pour les faire passer en revue devant Cyrus, & lui montrer tous les exercices en usage chez les Grecs.

Léonidas parut revêtu de ses habits militaires. Son casque étoit orné de trois oiseaux, dont celui du milieu faisoit l'aigrette. Sur sa cuirasse se voyoit une tête de Meduse, & sur son bouclier hexagone étoient représentés tous les attributs du Dieu Mars; il tenoit dans sa main un bâton de commandement.

Cyrus & Araspe monterent deux Courriers superbes, & sortirent de la Ville avec le Général Spartiate, qui, sachant le goût que le jeune Prince avoit de s'instruire, l'entretint ainsi pendant le chemin.

La Grèce est partagée en plusieurs Républiques, & chaque État entretient une armée proportionnée à sa grandeur. Nous ne voulons pas, comme les Asiatiques, des armées énormes, mais des troupes bien disciplinées; les grands corps sont difficiles à mouvoir, & coûtent trop à l'État. Nous avons pour règle invariable de camper sûrement, afin de n'être jamais obligés de combattre malgré nous. Une petite armée bien aguerrie, peut en se retranchant à propos, dissiper les plus nombreuses troupes, qui se détruisent d'elles-mêmes, faute de vivres.

Lorsqu'il s'agit de la défense commune de la Grèce, tous ces corps séparés se réunissent, & alors il n'y a aucun État qui osât nous attaquer. A Lacédémone tous les Citoyens sont soldats. Dans les autres Républiques on n'enrôle point les hommes de la lie du peuple, mais on choisit les meilleurs Citoyens, hardis, robustes, à la fleur de leur âge, & endurcis aux travaux pénibles. Les qualités requises dans les Chefs, sont l'intrepidité, la tempérance, & l'expérience. Il faut qu'ils passent par les plus rigoureuses épreuves, avant que d'être élevés à ces emplois. Il faut qu'ils aient donné des marques éclatantes de toutes les différentes.



rentes espèces de courage , en entreprenant, en exécutant, & sur-tout en se montrant supérieurs même aux plus funestes événemens. Par ce moyen chaque République a toujours une milice réglée , des Chefs habiles, des soldats accoutumés à la fatigue, des armées peu nombreuses, mais invincibles.

A Sparte, on modere dans le tems des guerres la sévérité des exercices, & l'austérité de la vie. Les Lacédemoniens font le seul peuple du monde à qui la guerre est une espèce de repos; nous jouissons alors de tous les plaisirs qu'on nous refuse pendant la paix.

Le jour d'une bataille nous disposons nos troupes de telle sorte, qu'elles ne combattent pas toutes à la fois, comme celles des Egyptiens; mais elles se succèdent, & se soutiennent sans s'embarasser jamais. Nous n'opposons point à l'ennemi un ordre de bataille semblable au sien, & nous mettons les plus vaillans soldats aux ailes afin qu'ils puissent s'étendre & envelopper l'armée ennemie.

Quand elle est en déroute, Lycurgue nous a ordonné d'exercer envers les vaincus toute sorte de clémence, non seulement par humanité, mais encore par politique. Nous

adouciſſons ainſi la ferocité de nos ennemis. L'eſpérance d'être bien traités , s'ils rendent les armes , les empêche de ſe livrer à cette fureur qui eſt ſouvent fatale même aux victorieux.

Tandis qu'il parloit , ils arriverent dans la plaine où les troupes étoient aſſemblées. Léonidas les fit paſſer devant Cyrus. Elles étoient diviſées en pluſieurs cohortes à pied & à cheval. A leur tête ſe voyoient les Polémarques , & les Commandans des différentes bandes. Les ſoldats étoient vêtus de rouge , afin que dans la chaleur du combat, la vue de leur ſang ne pût les effrayer , ni alarmer leurs compagnons. (a) Tous marchoient au ſon des flutes , la tête couronnée de fleurs , en chantant l'hymne de Caſtor.

Léonidas ordonne , & tout d'un coup les troupes s'arrêtent. Au moindre ſignal de leurs Chefs , les différentes cohortes ſe raſſemblent , ſe ſéparent , s'entrelaſſent , s'étendent , doublent , redoublent , s'ouvrent , ſe referrent , & ſe forment par pluſieurs évolutions & converſions , en quarrés parfaits ; en quarrés longs , en lozanges , en figures triangulaires pour ouvrir les rangs de l'ennemi.

L'armée

(a) Remarque d'Elie.

L'armée se partage ensuite en deux corps séparés , pour représenter un combat. L'un s'avance contre l'autre , les piques se baissent , chaque phalange se ferre , le bouclier touche au bouclier , le casque au casque , l'homme à l'homme , les deux corps s'attaquent , se mêlent , se combattent , & s'enfoncent. Enfin après beaucoup de résistance , les uns remportent la victoire , les autres fuient & gagnent une forteresse prochaine.

On ne connoissoit pas alors dans la Grece les machines guerrieres inventées depuis ; on attaquoit ordinairement les Villes en disposant les troupes dans un ordre que l'on appelloit la Tortue.

Léonidas parle , & soudain les Assiégeois se réunissent ; les premiers rangs se couvrent de leurs boucliers quarrés , les autres les lèvent par-dessus les têtes , les ferment les uns contre les autres , & se baissant par degrés , forment ensemble un toit penchant impenétrable aux flèches. Un triple étage de Tortues s'éleve jusqu'à la hauteur des murs ; les assiégés font pleuvoir une grêle de pierres & de dards , mais enfin les Assiégeois se rendent maitres de la place.

Quand

Quand Cyrus fut de retour à Sparte, il repassa dans son esprit tout ce qu'il avoit vû & entendu; il se forma de grandes idées sur l'art militaire, & résolut de le perfectionner un jour en Perse. Puis il dit à Araspe lorsqu'ils furent seuls :

Il me paroît que la République de Sparte est un camp toujours subsistant, une assemblée de guerriers toujours sous les armes. Quelque respect que j'aye pour Lycurgue je ne saurois admirer cette forme de Gouvernement. Des hommes élevés uniquement pour la guerre, qui n'ont d'autre travail, d'autre étude, d'autre profession que celle de se rendre habiles à détruire les autres hommes, doivent être regardés comme ennemis de la société. La bonne politique doit pourvoir non seulement à la liberté de chaque Etat, mais même à la sûreté de tous les Etat voisins. Se détacher du reste du genre humain, se regarder comme fait pour le conquérir, c'est armer toutes les nations contre soi. C'est encore ici où Lycurgue a manqué à la nature, & à la justice. En accoutumant chaque Citoyen à la frugalité, il auroit dû apprendre à la nation en général à borner son ambition. La conduite des Spartiates ressemble à celle des avarés, ils sont avides.

avides de tout ce qu'ils n'ont pas, tandis qu'ils se refusent la jouissance de tout ce qu'ils possèdent.

Après que Cyrus eut étudié à fond les Loix, les mœurs, & l'art militaire des Spartiates, il quitta Lacedemone, pour aller visiter les autres Républiques de la Grece.

Chilon & Léonidas le conduisirent jusqu'aux frontieres de leur pays. Il leur jura à tous deux une amitié éternelle, & promit d'être toujours l'allié fidèle de leur République. Il garda sa promesse; les Perses n'ont jamais eu dans le tems de ce Conquerant aucune guerre avec les Grecs.

Avant que de quitter le Péloponese, Cyrus voulut en parcourir les Villes les plus considerables. Il passa à Arges, & à Mycenes, où avoit regné Persée, de qui descendoient les Rois de la Perfide; il alla ensuite à Sicyone; il s'arrêta enfin à Corinthe, qui étoit la plus florissante République de la Grece, après celles de Sparte & d'Athènes.

En entrant dans la Ville, il fut surpris d'y voir tout le peuple en deuil; il apperçut une pompe funebre, plusieurs joueurs de flutes la devançoient, & augmentoient la douleur  
leur

leur publique par leurs sons lugubres. Quarante jeunes filles, pieds nus, & les cheveux épars, vêtues de longues robes blanches, entouroient le cercueil, & fendoient en larmes en chantant les louanges du mort. Peu après suivoient les soldats, d'un pas lent, d'un air triste, les yeux baissés, & les piques renversées. Un vieillard vénérable marchoit à leur tête, son air noble & militaire, sa taille haute & majestueuse, la douleur amère qui étoit peinte sur son visage, attirèrent les regards de Cyrus. Le jeune Prince ayant demandé son nom, apprit que c'étoit le Roi Periandre qui conduisoit au tombeau son fils Lycophon.

Cyrus & Araspe se melent parmi la foule qui alloit vers une forteresse appelée AcroCorinthe. Elle étoit bâtie sur le sommet d'une haute montagne, d'où l'on découvroit la mer Egée & la mer Jonienne, ce qui la fit nommer l'œil de la Grèce.

Périandre étant arrivé à la forteresse, lieu de la sépulture des Rois, versa d'abord sur le corps de son fils; du vin, du lait, & du miel; il alluma ensuite lui-même le bucher sur lequel on avoit répandu de l'encens, des aromates, & des huiles odoriferantes; il demeura muet, immobile, & les yeux  
noyés.

noyés de larmes , tandis que les flammes dévorantes confumoient le corps. Après avoir arrosé de liqueurs parfumées les cendres encore fumantes , il les recueillit enfin dans une urne d'or ; puis il fit signe au peuple qu'il vouloit parler , & rompit ainsi le silence qu'il avoit gardé jusques alors : Peuple de Corinthe , les Dieux ont pris soin eux-mêmes de vous venger de mon usurpation , & de vous délivrer de la servitude ; Lycophon est mort , toute ma race est éteinte , je ne veux plus regner ; Citoyens , reprenez vos droits , & votre liberté.

Après avoir prononcé ces paroles , il ordonne à toute l'assemblée de se retirer , fait couper ses cheveux pour marque de sa douleur , & s'enferme dans le tombeau avec son fils. Cyrus frappé vivement de ce spectacle , voulut en savoir la cause ; voici ce qu'on lui raconta.

(\*) Corinthe avoit été gouvernée d'abord par des Rois , mais la Monarchie ayant été abolie , l'on établit à leur place des Prytanes , ou des Magistrats annuels. Ce gouvernement populaire dura pendant un siècle entier,

(\*) Le fondement de cette histoire est tiré d'Hérodote , liv. 5. & de Diogene Laërce , vie de Périandre.

tier, & Corinthe augmentoit tous les jours en richesses & en splendeur, lorsque Cypsele pere de Périandre usurpa l'Autorité Royale. Après avoir regné plus de trente ans, ses passions étant satisfaites, les remords commencerent à troubler son cœur, la raison reprit ses droits, & il vit avec horreur le crime qu'il avoit commis; il résolut de délivrer les Corinthiens de leur servitude, mais la mort le prévint. Il appella Périandre en expirant, & lui fit jurer de rendre la liberté à ses Citoyens. Le jeune Prince, aveuglé par son ambition, oublia bien-tôt ses sermens: voilà la première source de tous ses malheurs.

Les Corinthiens chercherent à le détrôner, & se souleverent plusieurs fois contre lui; mais il dompta les rebelles, & affermit de plus en plus son autorité. Pour se mettre à l'abri de ces insultes populaires, il rechercha l'alliance de Melisse héritière de la Couronne d'Arcadie, & l'épousa. C'étoit la plus belle Princesse de son siècle, d'une vertu parfaite, & d'un grand courage.

Plusieurs années après son mariage, Périandre déclara la guerre aux Corcyréens, & se mit à la tête de ses troupes. Pendant son absence les Corinthiens se révolterent de  
nouveau.



nouveau. Melisse se renferma dans la forteresse, en soutint vigoureusement le siege, & envoya demander du secours à Proclès Roi d'Epidaure, qui avoit toujours paru l'allié fidèle de Périandre. Le Tiran d'Epidaure, qui méditoit depuis long-tems d'étendre sa domination sur toute la Grece, profita de cette occasion pour s'emparer de Corinthe; il la regardoit comme une Ville très-propre à devenir la Capitale d'un grand Empire. Il y arriva avec une armée nombreuse, & s'en rendit maître en peu de jours.

Melisse qui ignoroit ses desseins, ouvrit les portes de la forteresse, & le reçut comme l'ami de Périandre & son libérateur. Proclès se voyant maître de Corinthe, y établit le siege de son Royaume, & fit dire à Périandre de se contenter de regner à Corcyre, que ce Prince venoit de conquérir.

Melisse s'apperçut bien-tôt que l'usurpation de Proclès n'étoit pas le seul crime dont il étoit coupable. Il avoit conçu pour la Reine une passion violente, il essaya tous les moyens de la satisfaire. Après avoir employé en vain les caresses & les menaces, il la fit enfermer inhumainement avec son fils Lycophon dans une haute tour située sur le bord de la mer,

Cepen-

Cependant Périandre apprit la trahison de Proclès , & son amour pour Melisse : on l'assura en même tems qu'elle avoit non seulement favorisé les projets perfides du Tiran d'Epidaure , mais même qu'elle répondit à sa passion.

Le Roi de Corinthe écouta trop facilement ces calomnies ; la jalousie s'empara de son cœur. Il équipe une grande flotte , & s'embarque pour Corinthe , avant que Proclès pût en être averti. Il étoit prêt à entrer dans le port , lorsqu'une tempête violente s'éleve & dissipe ses vaisseaux. Melisse ignoroit les sentimens de Périandre , & benissoit déjà les Dieux de sa délivrance prochaine , quand elle vit périr devant ses yeux une partie de la flotte ; le reste poussé par les vents sur les côtes de l'Afrique , y fit naufrage ; le vaisseau où étoit Périandre échappa seul à la fureur des flots irrités.

Ce Prince retourne à Corcyre , où il tombe dans une tristesse profonde. Son courage lui avoit fait supporter la perte de ses Etats , mais il ne pouvoit soutenir l'idée du crime dont il croyoit Melisse coupable. Il l'avoit aimée uniquement ; il succombe sous le poids de sa douleur , son esprit se trouble & s'égaré.

Cepen-

Cependant Melisse enfermée dans la tour, croyoit Périandre mort, & le pleuroit amèrement. Elle se voyoit de nouveau exposée aux insultes d'un Prince barbare, qui n'avoit pas d'horreur des plus grands crimes.

Tandis qu'elle imploroit le secours des Dieux, & les conjuroit de protéger son innocence, celui que Proclès avoit commis à sa garde, touché de ses malheurs lui apprend que Périandre étoit vivant, & s'offre de la conduire à Corcyre avec son fils. Ils se sauverent tous trois par un souterrain. En marchant la nuit par des routes détournées, ils sortirent en peu de jours du pays de Corinthe; mais ils errerent long-tems sur les côtes de la mer Egée, avant que de pouvoir passer à Corcyre.

Proclès désespéré de leur évasion, fit passer des avis secrets pour confirmer Périandre dans tous ses soupçons, & le faire avertir que Melisse alloit bien-tôt arriver dans l'Isle de Corcyre pour l'empoisonner. L'infortuné Roi de Corinthe écouta avec avidité tout ce qui pouvoit aigrir sa jalousie, & redoubler sa rage.

Cependant Melisse & Lycophon arrivèrent à Corcyre avec leur conducteur, & se hate-

haterent d'aller trouver Périandre. Il n'étoit pas dans son Palais, mais dans une sombre forêt où il se retiroit souvent pour se livrer à sa douleur. Si-tôt qu'il voit de loin Melisse, la jalousie & la fureur s'emparent de son ame; il court; elle tend les bras pour le recevoir, mais étant près d'elle il lui plonge un poignard dans le sein; elle tombe en lui disant: Ah! Périandre, est-ce ainsi que vous récompensez mon amour & ma fidélité? Elle veut continuer, mais la mort la délivre d'une vie pleine de maheurs, & son ame s'envole vers les Champs Elises, pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Lycophron voit sa mere nageant dans son sang, fond en larmes, & s'ecrie: Justes Dieux, vengez la mort d'une Mere innocente, sur un Pere barbare que la nature me defend de punir! Après ces paroles, il ne parla plus, il s'enfonça dans le bois, & ne voulut jamais revoir son pere. Le fidele Corinthien qui les accompagnoit, instruisit alors Périandre de l'innocence, & de la fidélité de Melisse, & de tous les maux que Proclès lui avoit fait souffrir dans sa prison.

Le malheureux Roi de Corinthe s'apperçoit trop tard de sa credulité, se livre à son desespoir, & se frappe du même poignard;  
mais

mais le coup ne fut point mortel. Il alloit lever le bras une seconde fois, on le retient. Il se jette sur le corps de Melisse, & repete souvent ces paroles : Grand Jupiter ! consommez par vos foudres la punition que les hommes m'empêchent d'achever ! Ah ! Melisse ! Melisse ! l'union la plus tendre devoit-elle fuir par la cruauté la plus barbare ?

En prononçant ces mots, il porte ses mains à sa blessure qu'il veut déchirer, mais on l'arrête, & on le conduit à son Palais. Il continue de refuser tout soulagement, & reproche à ses amis leur cruauté, de vouloir lui conserver une vie qu'il déteste.

On ne put tranquilliser son esprit, qu'en lui remontrant que lui seul pouvoit punir les crimes de Proclès. Cette espérance l'appaise, il se laisse guerir.

Si-tôt qu'il fut rétabli, il alla chez ses alliés représenter ses disgraces, & les crimes de l'Usurpateur. Les Thebains lui prêterent des troupes. Il assiege Corinthe, prend Proclès prisonnier, & le fait immoler sur le tombeau de Melisse.

Lycophon resta toujours à Corcyre, & refusa de revenir à Corinthe, pour ne pas voir

voir dans un pere, le meurtrier d'une mere vertueuse qu'il avoit aimée tendrement. Périandre traîna le reste d'une vie malheureuse, sans jouir de sa grandeur; il avoit poigné une femme qu'il adoroit; il aimoit un fils qui ne pouvoit soutenir sa presence. Il résolut enfin de se demettre de la Royauté, de faire couronner son fils, & de se retirer à Corcyre, pour y pleurer à jamais ses malheurs, & pour expier dans la retraite des crimes qu'il avoit commis.

Cependant il fit équiper un vaisseau qu'il envoya à Corcyre, pour chercher Lycophon, & pour le ramener à Corinthe, (chargeant le Messager, de lui dire, que son père le vouloit mettre sur le thrône. Car il se flattoit d'appaîser, par ce sacrifice, le mécontentement du Prince, & tenoit tout prêt le diademe pour son Couronnement. Le Roi alloit souvent sur les bords de la mer, impatient de voir arriver son fils. Le vaisseau parut enfin; Périandre courut avec empressement sur le rivage; mais quelle fut sa surprise & sa douleur, lorsqu'il vit Lycophon dans un cercueil!

Les Corcyréens gémissans sous le joug de Périandre, dont ils détestoient la barbarie, s'étoient révoltés; & pour détruire à jamais

la

la race du Tiran , ces cruels infulaires assassinerent Lycophon , & le renvoyerent mort dans le vaisseau pour marque de leur haine éternelle.

Périandre frappé de cet horrible spectacle, rentre profondément en lui-même, reconnoit la vengeance céleste , & s'écrie : J'ai violé les sermens faits à un pere mourant : Je n'ai pas voulu rendre la liberté à mes Citoyens ; O Melisse ! ô Lycophon ; ô Dieux vengeurs ! Je n'ai que trop mérité tous les maux qui m'accablent ! Il fit préparer ensuite une pompe funebre , & commanda à tout le peuple de s'y trouver.

Cyrus qui avoit été présent à ces funeraillies , apprit quelques jours après que Périandre avoit ordonné à deux Esclaves d'aller la nuit dans un lieu qu'il leur marqua, tuer le premier homme qu'ils rencontreroient, & de jeter son corps dans la mer. Perianne s'y rendit lui-même & fut assassiné. On n'a jamais pû retrouver son corps , ni lui rendre les honneurs de la sépulture. Ce Prince s'étant livré à un desespoir sans exemple, voulut se punir ainsi lui-même, afin que son ombre errante & vagabonde sur les rives du Styx ne passât jamais dans

le séjour des Héros. Quelle affreuse suite de crimes & de malheurs ! Le mari poignarde sa femme , des sujets rebelles assassinent leur Prince , & le Roi se fait immoler lui-même ! La Justice vengeresse des Dieux, après avoir éteint toute la famille du tiran, le poursuit encore au-delà du tombeau. Quel spectacle ! & quelle instruction pour Cyrus !

Il se hâte de quitter un lieu si plein d'horreurs , & passe à Thebes, où il vit de nouveaux monumens des malheurs des Rois. Il visita le tombeau d'Oedipe & de Jocaste , & apprit l'histoire de leur race infortunée , livrée à des discordes éternelles. Il remarqua sur-tout que cette Ville fameuse avoit changé la forme de son gouvernement , qui pour lors étoit populaire. Il avoit vû des révolutions semblables dans plusieurs villes de la Grece. Tous ces petits Etats avoient été d'abord Monarchiques , mais par la foiblesse , ou la corruption des Princes, ils s'étoient changés en Républiques.





❧ ( 171 ) ❧

LES  
VOYAGES  
DE  
CYRUS.

---

*LIVRE CINQUIEME.*

**E**N sortant de Thebes, Cyrus tra-  
versa la Béotie, alla dans l'Atti-  
que, & arriva bien-tôt à Athè-  
nes, où regnoit Pisistrate. Le  
jeune Prince fut saisi d'admira-  
tion à la vûe des Temples, des édifices &  
des richesses éclatantes de cette Ville, où les  
sciences & les beaux arts florissoient. Il par-  
vint enfin au Palais du Roi : L'architecture  
en étoit noble, & simple, & tous les orne-  
mens en paroissoient nécessaires. Sur les fri-  
ses se voyoient en bas-relief les travaux d'Her-  
cule, les exploits de Thésée, la naissance  
de Pallas & la mort de Codrus. On entroit  
par une colonnade d'ordre Jonien, dans une  
grande galerie ornée de peintures, de sta-

tues de bronze , & de marbre , & de tout ce qui pouvoit arrêter & charmer les yeux.

Pisistrate reçut le Prince de Perse avec joye , & le fit asseoir auprès de lui. Autour d'eux étoient rangés sur de riches tapis , les principaux Sénateurs & plusieurs jeunes Athéniens. Un magnifique repas fut servi selon la mode du pays. On versa des vins les plus exquis dans des coupes d'or richement ciselées ; mais le sel Attique , & la politesse Athenienne qui regnoient dans la conversation de Pisistrate , faisoient le plus grand agrément du festin.

Pendant le repas le Roi d'Athènes entretenoit Cyrus des révolutions arrivées sous son regne , des causes de son exil , & de son rétablissement après avoir été détrôné deux fois. Il peignoit avec art les troubles du gouvernement populaire , pour en inspirer de l'horreur. Il assaisonna ses discours de récits agréables , de traits vifs , & de tours ingénieux , qui repandoient la joye dans toute l'assemblée.

Pisistrate se servoit ainsi avec adresse des charmes de la conversation , & de la liberté qui regne dans les festins , pour affermir son autorité , & se concilier l'amitié de ses Citoyens.

toyens. Les Sénateurs & les jeunes Athéniens qui l'écoutoient, sembloient en le regardant oublier leur aversion naturelle pour la Monarchie.

Cyrus sentit avec plaisir par cet exemple, l'empire que les Princes aimables peuvent acquérir sur le cœur des hommes, même les plus ennemis de leur puissance.

Le jour suivant Cyrus marqua à Pisistrate son impatience de connoître Solon, dont la réputation s'étoit répandue dans toute l'Asie. Ce Philosophe avoit refusé de revenir à Athènes après ses voyages, parceque Pisistrate s'étoit fait déclarer Roi; mais ayant appris la sagesse, & la modération de ce Prince, il se réconcilia avec lui.

Solon avoit choisi sa demeure sur la colline de Mars, où se tenoit le fameux conseil de l'Aréopage, près du tombeau des Amazones. Pisistrate voulut y conduire le jeune Prince, & le présenter lui-même au Législateur d'Athènes.

Ce Philosophe conservoit encore dans un âge très-avancé, les restes de son ancienne vivacité, cet enjouement, & ces graces qui ne vieillissent jamais. Il embrassa Cyrus avec

cet attendrissement naturel aux vieillards, qui voyent de jeunes gens rechercher leurs conseils & leurs entretiens pour apprendre la sagesse. Pisistrate sachant que le dessein de Cyrus en visitant Solon , étoit de s'instruire à fond des Loix d'Athènes , se retira , & les laissa seuls.

Pour s'entretenir avec plus de liberté & d'agrément , Solon conduisit Cyrus sur le haut de la colline. Ils y trouverent une verdure agréable , & s'assirent au pied d'un chêne sacré.

De ce lieu l'on découvroit les plaines fertiles , & les montagnes escarpées de l'Attique qui bornoient la vûe d'un côté , & formoient un agréable mélange de tout ce que la nature a de plus riant & de plus sauvage. De l'autre part , le Golfe Saronique en s'élargissant peu-à-peu , laissoit voir plusieurs îles qui sembloient flotter sur les ondes. Plus loin les côtes élevées de l'Argolide paroissoient se perdre dans les nues , pendant que la grande mer qu'on croyoit unie au ciel, terminoit la vûe fatiguée de parcourir tant d'objets différens.

Au-dessous d'eux la ville d'Athènes s'étendoit sur la pente d'un long côteau. Ses  
nom-

nombreux édifices s'élevoient les uns au-dessus des autres, & leur diversité montrait encore les différens âges de la République. On y retrouvoit la première simplicité des tems Héroïques, & l'on y admiroit la magnificence naissante dans le siècle de Solon.

Ici l'on voyoit des temples accompagnés de bois sacrés, des palais, des jardins, & plusieurs maisons superbes d'une architecture régulière. Là des Tours élevées, de hautes murailles, de petits bâtimens inégaux, d'une figure bizarre qui sentoient l'antiquité rustique & guerrière. La rivière d'Illissus qui couloit près de la Ville, ajoutoit en serpentant dans les prairies, des agrémens naturels à tous les ouvrages de l'art.

Cyrus profita de cette aimable solitude, pour prier Solon de lui expliquer l'état général de la Grèce, & surtout celui d'Athènes: Le sage Législateur satisfit ainsi sa curiosité:

Toutes les familles Grecques descendent d'Hellen fils de Deucalion, dont les trois enfans donnerent leurs noms aux trois différens peuples de la Grèce; aux Eoliens, aux Doriens, & aux Joniens. Ces peuples se bâtirent plusieurs Villes, & de ces Villes furent. Hercule, Thésée, Minos, & tous ces:

premiers Héros à qui l'on a accordé les honneurs divins, pour montrer que la vertu ne peut être recompensée dignement que dans les cieux.

L'Égypte inspira d'abord aux Grecs le goût des arts & des sciences, les initia dans ses misteres, & leur donna des Dieux, & des Loix. La Grece ainsi policée se forma peu-à-peu en plusieurs Républiques. Le Conseil suprême des Amphyctions, composé des députés des principales Villes, les réunissoit toutes dans la même vûe; c'étoit de conserver l'indépendance au dehors, & l'union au dedans.

Une telle conduite les éloignoit de toute licence effrénée, & leur inspiroit l'amour d'une liberté soumise aux Loix. Mais ces idées pures ne subsisterent pas toujours. Tout dégénere chez les hommes. La sagesse & la vertu ont leurs vicissitudes dans le corps politique, comme la santé & la force dans le corps humain.

Parmi toutes ces Républiques, Athènes, & Lacedémone font sans comparaison les principales. L'esprit, les graces, la politesse, toutes les vertus aimables, & propres pour la société forment le caractère d'Athènes.

La

La force, la tempérance, les vertus guerrières & la raison toute pure dépouillée d'ornemens, composent le génie des Spartiates. Athènes aime les sciences & les plaisirs; tous ses goûts tendent à la volupté. La vie des Spartiates est dure & sévère: toutes leurs passions se tournent du côté de l'ambition. De ce génie différent des peuples, sont venues les différentes formes, & révolutions de leurs Gouvernemens.

Lycurgue suivit son naturel austere, & le génie féroce de ses Concitoyens, lorsqu'il réforma les abus de Lacédémone. Il crut que le bonheur de la patrie consistoit dans les conquêtes & dans la domination; c'est sur ce plan qu'il forma toutes les Loix dont on vous a instruit à Sparte. Je ne pouvois pas l'imiter.

Athènes dans sa naissance eut des Rois, mais ils n'en avoient que le nom. Ils n'étoient point absolus comme à Lacédémone. Le génie des Athéniens, si différent de celui des Spartiates leur rendit la Royauté insupportable. Toute la puissance des Rois presque restrainte au commandement des armées, s'évanouissoit dans la paix. On en compte dix depuis Cecrops jusqu'à Thésée, & iept depuis Thésée jusqu'à Codrus, qui s'immola  
H 5 . lui-

lui-même pour le salut de la Patrie. Ses enfans Medon & Nilée disputèrent pour la Royauté. Les Athéniens en prirent occasion de l'abolir tout-à-fait, & déclarèrent Jupiter, seul Roi d'Athènes; spécieux prétexte pour favoriser la revolte, & secouer le joug de toute autorité réglée.

A la place des Rois, ils créèrent sous le nom d'Archontes, des Gouverneurs perpétuels, mais cette foible image de la Royauté parut encore trop odieuse. Pour en anéantir jusqu'à l'ombre, ils établirent des Archontes decennaux. Ce peuple inquiet & volage, ne se borna pas là. Il ne voulut enfin que des Archontes annuels, afin de refaisir plus souvent l'autorité suprême, qu'il ne transféroit qu'à regret à ses Magistrats.

Une puissance aussi limitée contenoit mal des esprits si remuans. Les factions, les brigues & les caballes renaissoient tous les jours. Chacun venoit le Livre des Loix à la main disputer du sens de ces Loix. Les génies les plus brillans sont ordinairement les moins solides. Ils croient que tout est dû à leurs talens superficiels. Sous prétexte que tous les hommes naissent égaux, ils cherchent à confondre les rangs, & ne pré-

chent:



chent cette égalité chimérique, que pour dominer eux-mêmes.

Le Conseil d'Aréopage institué par Cécrops, honoré dans toute la Grèce, & si célèbre par son intégrité qu'on dit que les Dieux mêmes ont déferé à son jugement, n'avoit plus d'autorité. Le peuple s'en étoit emparé; il jugeoit de tout en dernier ressort; mais ses décisions n'étoient pas fixes, parce que la multitude est toujours bizarre & inconstante. Tout irritoit les présomptueux; tout soulevoit les imprudens; tout armoit les furieux corrompus par une liberté excessive.

Athènes demeura ainsi long tems hors d'état d'étendre sa domination; trop heureuse de se conserver au milieu des dissensions qui la déchiroient. C'est dans cette situation, que je trouvai ma Patrie, lorsque j'entrepris de remédier à ses maux.

(a) Dans ma jeunesse je m'étois abandonné au luxe, à l'intempérance, & à toutes les passions de cet âge: Je n'en fus guéri que par l'amour des sciences: Les Dieux m'en avoient donné le goût dès mon en-

H 6

fance.

(a) Voyez Plut; vie de Solon.

fance. Je m'appliquai à l'étude de la Morale & de la Politique; & ces connoissances eurent pour moi des charmes qui me degouterent bien-tôt d'une vie dérégée.

L'ivresse des passions s'étant dissipée par les réflexions sérieuses, je vis avec douleur le triste état de ma Patrie. Je formai le dessein de la secourir, & je communiquai mes vûes à Pisistrate, qui étoit revenu comme moi des égaremens de la jeunesse.

Vous voyez, lui dis-je, les malheurs qui nous menacent. Une licence effrénée a pris la place de la vraie liberté. Vous descendez de Cécrops, je descends de Codrus. Nous aurions plus de droit que les autres de prétendre à la Royauté, mais gardons-nous bien d'y aspirer. Ce seroit faire un dangereux échange de passions, que d'abandonner la volupté qui ne fait tort qu'à nous-mêmes, pour suivre l'ambition qui pourroit ruiner la Patrie. Tâchons de la servir, sans vouloir y dominer.

Une occasion se presenta bien-tôt pour faciliter mes projets. Les Athéniens me choisirent pour chef d'une expédition contre les Mégariens qui s'étoient emparés de l'Isle de Sala-

Salamine. Je fis armer cinq cens hommes; je débarquai dans l'Isle, je pris la Ville, & j'en chassai les ennemis. Ils s'opiniâtrèrent à soutenir leurs droits, & eurent recours aux Lacédémoniens, qu'ils prirent pour Juges. Je plaidai la cause commune, & je la gagnai.

Ayant aquis par-là du crédit parmi mes Citoyens, ils me presserent d'accepter la Royauté; mais je la refusai; je me contentai de la dignité d'Archonte, & je m'appliquai à remédier aux maux publics.

La premiere source de ces maux venoit des excès de l'autorité populaire. La Monarchie modérée par un Sénat, est la forme du gouvernement primitif de toutes les nations sages. J'aurois voulu imiter Lycurgue en l'établissant; mais je connoissois trop le naturel de mes Citoyens pour l'entreprendre. Je savois que s'ils se laissoient dépouiller pour un moment de la puissance souveraine, ils la reprendroient bien-tôt à force ouverte. Je me contentai donc de modérer le pouvoir excessif du peuple.

Je sentis que nul Etat ne peut subsister sans subordination. Je distribuai le peuple en quatre classes; je choisiss cent hommes  
de

de chaque classe que j'ajoutai au Conseil de l'Areopage. Je montrai à ces Chefs que l'autorité suprême de quelque espèce qu'elle soit, est un mal nécessaire, pour empêcher de plus grands maux ; & qu'on ne doit l'employer que pour reprimer les passions des hommes. Je representai au peuple les malheurs qu'il avoit soufferts en s'abandonnant à ses propres fureurs. Par-là je disposai les uns à commander avec modération, & les autres à obéir avec docilité.

Je fis punir sévèrement ceux qui enseignoient que tous les hommes naissent égaux, que le mérite seul doit régler les rangs, & que le plus grand mérite est l'esprit. Je fis sentir les funestes suites de ces fausses maximes.

Je prouvai que cette égalité naturelle, est une chimere fondée sur les fables poétiques des compagnons de Cadmus, & des enfans de Deucalion ; qu'il n'y a jamais eû de tems où les hommes soyent sortis de la terre avec toute la force d'un âge parfait ; que c'étoit manquer de sens que de donner ainsi des jeux d'imagination pour des principes ; que depuis le siècle d'Or l'ordre de la génération avoit mis une dépendance, & une inégalité nécessaire entre les hommes ; & qu'en-

qu'enfin l'Empire paternel avoit été le premier modèle de tous les Gouvernemens.

Je fis une Loi, par laquelle il fut arrêté que tout homme qui n'avoit jamais donné d'autres preuves de son esprit que les faillies vives de son imagination, les discours fleuris, & le talent de parler de tout sans avoir jamais rien approfondi, seroit incapable des Charges publiques.

Cyrus interrompit ici Solon, & lui dit : il me semble que le mérite seul distingue les hommes. L'esprit est le moindre de tous les mérites, parcequ'il est toujours dangereux lorsqu'il est seul ; mais la sagesse, la vertu, & la valeur donnent le droit naturel de gouverner. Celui-là seul doit commander aux autres, qui a plus de sagesse pour découvrir ce qui est juste, plus de vertu pour le suivre, & plus de courage pour le faire exécuter.

Le mérite, reprit Solon, distingue essentiellement les hommes, il devrait seul décider des rangs : Mais l'ignorance & les passions nous empêchent souvent de le connoître ; l'amour propre fait que chacun se l'attribue. Ceux qui en ont le plus, sont toujours modestes, & ne cherchent point à domi-

dominer. Enfin ce qui paroît vertu, n'est quelquefois qu'un masque trompeur.

Les disputes, les discordes, les illusions feroient éternelles, s'il n'y avoit point quelque moyen plus fixe, & moins équivoque pour régler les rangs, que le mérite seul.

Dans les petites Républiques ces rangs se reglent par élection; dans les grandes Monarchies par la naissance. J'avoue que c'est un mal d'accorder les dignités à ceux qui n'ont aucun vrai mérite; mais c'est encore un mal nécessaire, & cette nécessité est la source de presque tous les établissemens politiques: voilà la différence entre le droit naturel & le droit civil. L'un est toujours conforme à la plus parfaite justice: l'autre souvent injuste dans les suites qui en résultent, devient pourtant inévitable, pour prévenir la confusion & le desordre.

Les rangs & les dignités ne sont que les ombres de la vraie grandeur: le respect extérieur & les hommages qu'on leur rend, ne sont aussi que les ombres de cette estime qui n'appartient qu'à la vertu seule. N'est-ce pas une grande sagesse dans les premiers Législateurs, d'avoir conservé l'ordre de la société, en établissant des Loix, par lesquelles

quelles ceux qui n'ont que l'ombre des vertus , se contentent de l'ombre de l'estime ?

Je vous conçois , dit Cyrus ; La souveraineté , & les rangs font des maux nécessaires pour contenir les passions. Les petits doivent se contenter de mériter l'estime intérieure des hommes par leur vertu simple & modeste , & les Grands doivent se persuader qu'on ne leur accordera que les hommages extérieurs , à moins qu'ils n'aient le vrai mérite. Par-là les uns ne s'aigriront pas de leur bassesse , & les autres ne s'enorgueilliront point de leur grandeur. Les hommes sentiront qu'il faut des Rois , & les Rois n'oublieront point qu'ils sont hommes. Chacun se tiendra à sa place , & l'ordre de la société ne fera point troublé. Je comprends la beauté de ce principe. J'ai grande impatience d'apprendre vos autres Loix.

La seconde source , dit Solon , de tous les maux d'Athènes , étoit la richesse excessive des uns , & la pauvreté extrême des autres. Cette inégalité affreuse dans un Gouvernement populaire , causoit des discordes éternelles. Pour remédier à ces desordres, je ne pouvois pas établir , comme on a fait à Sparte , la communauté des biens. Le génie des Athéniens qui les porte vers le  
luxe

luxe & les plaisirs, n'auroit jamais souffert cette égalité. Pour diminuer nos maux je fis acquitter les dettes publiques, je commençai par remettre toutes les sommes qui m'étoient dues; j'affranchis mes esclaves, & je ne voulus plus qu'il fût permis d'emprunter en engageant sa liberté.

Jamais je n'ai goûté tant de plaisir qu'en soulageant les misérables: j'étois encore riche, mais je me trouvois pauvre, parceque je n'avois pas de quoi distribuer à tous les malheureux. J'établis à Athènes cette grande maxime, que les Citoyens d'une même République doivent sentir & plaindre les maux les uns des autres, comme membres d'un même corps.

La troisieme source de nos maux étoit la multiplicité des Loix, marque aussi évidente de la corruption d'un Etat, que la diversité des remedes en est une des maladies du corps.

C'est encore ici où je ne pouvois pas imiter Lycurgue: La communauté des biens, & l'égalité des Citoyens, avoient rendu inutile à Sparte cette foule des Loix, & de formes qui sont absolument nécessaires partout.



tout où se trouve l'inégalité des rangs & des biens. Je me contentai de rejeter toutes les Loix qui ne servoient qu'à exercer le génie subtil des Sophistes, & la science des Jurisconsultes : Je n'en réservai qu'un petit nombre, simples, courtes & claires. Par là j'évitai la chicane, monstre inventé par la vaine subtilité des hommes pour anéantir la justice. Je fixai des tems pour finir les procès, & j'ordonnai des punitions rigoureuses, & deshonorantes pour les Magistrats qui les étendroient au de-là des bornes. J'abolis enfin les Loix trop sévères de Dracon, qui punissoient également de mort les moindres foiblesses, & les plus grands crimes ; Je proportionnai les punitions aux fautes.

La quatrième source de nos maux étoit la mauvaise éducation des enfans. On ne cultivoit dans les jeunes gens que les qualités superficielles, le bel esprit, l'imagination brillante, la politesse efféminée. On négligeoit le cœur, la raison, les sentimens, & les vertus solides. On mettoit le prix aux hommes & aux choses selon les apparences, & non selon la réalité. On regardoit le frivole sérieusement, & les choses solides comme trop abstraites.

Pour

Pour prévenir ces abus , j'ordonnai à l'Aréopage de veiller à l'éducation des enfans. Je ne voulois pas qu'ils fussent élevés dans l'ignorance comme les Spartiates , ni qu'on se bornât , comme auparavant , à leur apprendre l'éloquence , la poésie & les sciences qui ne servent qu'à orner l'imagination. Je voulus qu'on les appliquât à toutes les connoissances qui fortifient la raison , & qui accoutument l'esprit à l'attention , à la pénétration , & à la justesse : la proportion des nombres , le calcul des mouvemens célestes , la structure de l'Univers ; la grande science de remonter aux principes , descendre aux conséquences , & dévoiler l'enchaînement des vérités.

Ces sciences spéculatives ne servent pourtant qu'à exercer , & à former l'esprit pendant la tendre Jeunesse. Dans un âge plus mûr les Athéniens étudient les Loix , la Politique , & l'Histoire , pour connoître les révolutions des Empires , les causes de leur établissement , & les raisons de leur décadence ; en un mot , ils s'instruisent de tout ce qui peut contribuer à la connoissance de l'homme , & des hommes. (a)

La

(a) Pisistrate établit une espece d'Académie pour cultiver toutes ces sciences , & forma une  
Biblio-

La cinquieme & derniere source de nos maux étoit le goût effréné des plaisirs. Je favois que le génie des Athéniens demandoit des amusemens & des spectacles. Je sentis que je ne pouvois dompter ces ames républicaines & indociles qu'en me servant de leur penchant pour le plaisir , afin de les captiver & de les instruire.

Je leur fis représenter dans ces spectacles, les funestes suites de leur defunion & de tous les vices ennemis de la société. Les hommes assemblés dans un même lieu passoient ainsi des heures entieres à entendre une morale sublime. Ils auroient été choqués de préceptes , & de maximes ; il falloit les éclairer , les reunir & les corriger sous prétexte de les amuser : Telles étoient mes Loix.

Je vois bien , dit Cyrus , que vous avez plus consulté la nature que Lycurgue. Mais n'avez-vous pas aussi trop accordé à la foiblesse humaine ? Dans une Republique qui a toujours aime la volupté , il me paroît dangereux de vouloir unir les hommes par le goût des plaisirs.

Je

Bibliothèque magnifique contenant un recueil de tous les anciens Poètes , Philosophes , & Historiens.

Je ne pouvois pas , reprit Solon , changer la nature de mes Citoyens ; Mes Loix ne font pas parfaites , mais elles font les meilleures qu'ils puissent supporter. Lycurgue trouva dans ses Spartiates , un génie propre pour toutes les vertus héroïques ; je trouvai dans les Athéniens , un penchant pour tous les vices qui rendent les hommes effeminés. J'ose dire que les Loix de Sparte en outrant les vertus , les transforment en défauts. Mes Loix au contraire , tendent à rendre les foibleffes mêmes utiles à la société. Voilà tout ce que peut faire la politique : elle ne change point les cœurs ; elle ne fait que mettre à profit les passions.

Je crus , continua Solon , avoir prévenu & guéri la plupart de nos maux par l'établissement de ces Loix ; mais l'inquiétude d'un peuple accoutumé à la licence , me causoit tous les jours des importunités extrêmes. Les uns blamoient mes reglemens ; les autres feignoient de ne les pas entendre : Quelques-uns vouloient y ajouter ; d'autres vouloient en retrancher. Je sentis alors l'inutilité des plus excellentes Loix , quand on n'a point une autorité fixe & stable pour les faire exécuter. Que le sort des mortels est malheureux ! En évitant les maux affreux du gouvernement populaire , on court risque de  
tomber

tomber dans l'esclavage : En fuyant les inconveniens de la Royauté, on s'expose peu-à-peu à l'Anarchie. De tout côté le chemin politique est bordé de précipices. Je vis que je n'avois encore rien fait. J'allai trouver Pisistrate, & je lui dis :

Vous voyez tout ce que j'ai entrepris pour soulager les maux de l'Etat. Tous mes remedes sont inutiles, puisqu'il n'y a point de medecin pour les appliquer. Ce peuple impatient du joug craint l'empire de la Raison même ; l'autorité des Loix le revolte ; chacun veut les reformer à sa mode. Je vais m'absenter pendant dix ans de la Patrie ; j'éviterai par là les embarras où je suis exposé tous les jours de gâter la simplicité de mes Loix, en les multipliant, & en y ajoutant. Tâchez pendant mon absence d'y accoutumer les Athéniens : n'y souffrez aucun changement. Je n'ai pas voulu accepter la Royauté qui m'étoit offerte. Un vrai Législateur doit être desintéressé. Mais pour vous, Pisistrate, vos vertus militaires vous rendent propre à commander aux hommes, & votre naturel doux vous empêchera d'abuser de votre autorité. Rendez les Atheniens soumis, sans être esclaves, & reprimez leur licence, sans leur ôter la liberté. Fuyez le

nom

nom de Roi , & contentez-vous de celui d'Archonte.

Après avoir pris cette résolution je partis aussi-tôt , & j'allai voyager en Egypte & en Asie. Pendant mon absence , Pisistrate monta sur le Trône malgré l'aversion des Athéniens pour la Royauté. Son adresse & son courage l'y éleverent , sa douceur & sa modération l'y maintiennent. Il ne se distingue de ses Citoyens , que par une exacte soumission aux Loix ; il mene une vie simple & sans faste. De plus , étant descendu de Cécrops , les Atheniens le respectent , parcequ'il n'a repris l'autorité de ses Ancêtres, que pour le bien de la Patrie. Pour moi, je vis ici solitaire , sans me mêler du gouvernement , je me contente de présider à l'Aréopage , & d'expliquer mes Loix , quand il s'éleve quelque dispute.

Le Prince de Perse comprit par les discours de Solon , les inconvéniens d'un gouvernement populaire , & sentit que le despotisme de la multitude , est encore plus insupportable que l'autorité absolue d'un seul.

Cyrus instruit des Loix de Solon , & du gouvernement des Athéniens , s'appliqua ensuite à connoître leurs forces militaires. Elles

les consistoient principalement dans leurs flottes. Pisistrate conduisit Cyrus à Phalere, ville maritime située à l'embouchure de l'Ilissus. C'étoit la retraite ordinaire des vaisseaux Athéniens. Le fameux port de Pyrée fut bati depuis par Thémistocle.

Ils descendirent la riviere dans un bâtiment fait exprès, accompagnés d'Arafpe, & de plusieurs Sénateurs. Pendant qu'une musique délicieuse charmoit l'oreille, & régloit la manœuvre des rames, Pisistrate entretenoit le Prince des forces navales des Athéniens, des projets qu'il méditoit pour les augmenter, des avantages qu'on pourroit en tirer pour la sûreté de la Grece contre les invasions étrangères, & enfin de l'utilité du Commerce pour la Marine.

Jusques ici, dit-il, les Athéniens ont songé plutôt à s'enrichir, qu'à s'agrandir; c'est ce qui a été la source de notre luxe, de notre licence, & de nos discordes populaires. Par tout où les Citoyens ne font le commerce que pour augmenter leurs trésors, l'Etat n'est plus une République, mais une société de Marchands, qui n'ont d'autre lien que la passion de s'enrichir; ils ne songent plus à l'amour généreux de la Patrie; ils croient pouvoir y renoncer, quand le bien

I

général

général est contraire à leurs intérêts particuliers.

J'ai tâché de prévenir ces inconveniens, (en élevant des mariniers sur nos vaisseaux marchands, nous sommes toujours en état de quoi fournir nos flottes), & ainsi nos vaisseaux subsistent par leur négoce pendant la paix, & pendant la guerre, ils servent à défendre la Patrie. Par là le commerce contribue non seulement à enrichir les Citoyens, mais aussi à augmenter les forces de l'État. Il ne diminue point les vertus militaires, & le bien public s'accorde avec celui de chaque particulier.

C'est ainsi que Pisistrate parloit à Cyrus, quand ils arriverent à Phalere. Son port s'étendoit en forme d'un croissant; de grosses chaines le traversoient pour servir de barrière aux vaisseaux: Plusieurs tours regnoient de distance en distance pour faire la sûreté du mole.

Pisistrate avoit fait préparer un combat naval. Les vaisseaux s'arrangent, une forêt de mâts forme d'une part trois allées à perte de vue, tandis qu'une triple flotte se recourbant en demie lune, élève sur l'onde une forêt opposée. Les soldats pesamment armés



més étoient placés sur les ponts , les archers & les frondeurs occupoient la proue & la poupe.

On continue ce spectacle pendant plusieurs heures , pour montrer au Prince toute la différente manœuvre des vaisseaux, pendant un combat naval. Aussi-tôt qu'il fut fini, Cyrus descendit au port pour voir la construction des navires, & pour s'instruire des noms & des usages de chacune de leurs différentes parties.

Le lendemain il monta avec Pisistrate dans un char superbe : Ils retournerent ensemble à Athènes par une terrasse qui regnoit le long des bords de la riviere d'Ilissus. Pendant le chemin , le Prince de Perse pria le Roi d'Athènes de lui apprendre le détail des différentes revolutions qui étoient arrivées sous son regne ; & Pisistrate contenta ainsi sa curiosité.

(a) Vous savez que deux factions déchiroient l'Etat , lorsque je montai sur le trône. Lycurgue & Megacles en étoient les Chefs.

I 2

Solon

(a) Toute cette histoire est fondée sur le récit d'Hérod. Liv. 1.

Solon appaîsa nos discordes par la sagesse de ses Loix , & partit bien-tôt après pour l'Asie. Pendant son absence , je tâchai de gagner le cœur des Athéniens. J'obtins par mes artifices & par mon adresse , des gardes pour ma personne. Je m'emparai de la forteresse , & je me fis proclamer Roi.

Pour me concilier de plus en plus l'amitié du peuple , je méprisai l'alliance de tous les Princes de la Grece , & j'épousai Phya, fille d'un riche Athénien de la Tribu Péanée. L'amour s'accordoît avec la politique ; Phya ajoutoit à une beauté merveilleuse , toutes les qualités dignes du trône , & toutes les vertus d'une ame noble. Je l'avois aimée dès ma tendre jeunesse ; mais l'ambition m'avoit distrait de cet amour.

Après avoir gouverné paisiblement pendant quelques années , l'inconstance des Athéniens éclata de nouveau. Lycurgue excita les murmures des nobles , & du peuple contre moi , sous prétexte que j'épuisais les trésors de l'Etat pour entretenir des flottes inutiles. Il répandit avec art que je ne faisois augmenter les forces navales , que pour me rendre maître de la Grece , & pour détruire ensuite la liberté des Athéniens ; il

trama

trama une conspiration secrète contre ma vie. Il communiqua ses desseins à Mégacles qui en eut horreur, & m'en fit avertir.

Je pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas devenir la victime de la jalousie de Lycurgue. Mais il trouva le moyen de soulever le peuple, dont la fureur alla jusqu'à mettre le feu à mon palais pendant la nuit. Je courus vers l'appartement de Phya, il étoit déjà consumé par les flammes : Je n'eus que le tems de me sauver avec mon fils Hippias. Je me retirai pendant l'obscurité, & je m'enfuis dans l'Isle de Salamine, où je fus caché deux années entieres. Je croyois que Phya avoit péri dans l'incendie, & quelque violente que fût mon ambition, je ne regrettai pas moins la mort de mon Epouse, que la perte de ma Couronne.

Pendant mon exil, la haine de Mégacles se ralluma contre Lycurgue, & la Ville fut livrée à de nouvelles discordes. Je fis instruire Mégacles de mon fort & de ma retraite. Il me fit proposer de revenir à Athènes, & m'offrit sa fille en mariage.

Pour engager les Athéniens à favoriser nos-projets, nous eumes recours à la Religion ;

nous gagnames les Prêtres de Minerve, & je quittai l'Isle de Salamine. Mégacles me joignoit à un Temple qui étoit à quelques stades d'Athènes ; il étoit accompagné de plusieurs Sénateurs, & d'une foule de peuple. On offrit des sacrifices, on consulta les entrailles des victimes ; le Pontife déclara au nom de la Déesse, que sa Ville ne pouvoit être heureuse qu'en me rétablissant, & je fus couronné solennellement.

Pour imposer davantage au peuple, Mégacles fit choisir parmi les jeunes Prêtresses, celle qui avoit la taille la plus majestueuse. On la fit armer comme la fille de Jupiter : la redoutable Egide couvroit sa poitrine ; elle tenoit dans sa main une lance brillante, mais son visage étoit voilé. Je montai avec elle dans un char de triomphe, & nous fumes conduits à la Ville, précédés par des Trompettes & des Hérauts qui crioient à haute voix, Peuples d'Athènes, recevez Pisistrate que Minerve, voulant honorer au-dessus des autres mortels, vous ramene par sa Prêtresse.

On ouvrit les portes de la Ville, & nous allames à la Forteresse, où l'on devoit célébrer mes noces. La Prêtresse descendit de son char, & me prenant par la main, elle  
me

me mena dans l'intérieur du Palais. Quand nous fumes seuls, elle leva son voile, & je reconnus que c'étoit Phya. Jugez de mes transports. Mon amour & mon ambition étoient satisfaits & couronnés dans le même jour. Elle me raconta en peu de mots tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation, comment elle m'avoit cherché, & sa retraite dans le Temple de Minerve, sur le bruit qui s'étoit repandu de ma mort certaine.

Mégacles voyant ses projets déconcertés par le retour de la Reine, ne songea qu'à me déposséder de nouveau. Il se persuada que j'avois été de concert avec Phya pour le tromper. Il fit repandre le bruit à Athènes que j'avois corrompu le Pontife, & que je m'étois servi de la Religion pour abuser le peuple. On se souleva une seconde fois contre moi, & on assiegea la Forteresse. Phya voyant les cruelles extrémités où j'étois réduit, & craignant pour moi la fureur d'un peuple superstitieux, & irrité, prit la résolution de me quitter. Je n'appris son départ que par cette Lettre.

Il seroit injuste de priver les Athéniens d'un Roi comme Pisistrate. Il peut seul sauver la Patrie de sa ruine. Je veux me sa-

sacrifier au bonheur de mes Citoyens ; & Minerve m'inspire ce sacrifice pour sa Ville favorite.

Cet exemple de générosité me remplit d'admiration , me combla de douleur , & redoubla ma tendresse. Mégacles ayant appris la fuite de Phya me fit offrir la paix à condition de repudier la Reine pour épouser sa fille. Mais je résolus de renoncer à ma couronne plutôt que de trahir mon devoir & mon amour. Le Siège recommença avec plus de fureur que jamais : Enfin après une longue résistance je fus obligé de céder. Je quittai l'Attique , & je me sauvai dans l'Eubée.

J'errai pendant long-tems , mais ayant été découvert & poursuivi par Mégacles , je me retirai dans l'Isle de Naxos. J'entrai dans un Temple de Minerve pour rendre mes hommages à la protectrice d'Athènes. Après avoir achevé ma prière , je vis sur l'autel une urne qui attira mes regards : Je m'approchai & je lus cette inscription. Ici reposent les cendres de Phya qui aima Pisistrate & sa Patrie , jusqu'à se sacrifier pour leur bonheur.

Ce triste spectacle renouvela toutes mes peines , cependant je ne pouvois m'arracher de

de ce lieu funeste. J'y venois sans cesse pleurer mes malheurs. C'étoit la seule consolation qui me restoit dans une solitude affreuse, où je souffris la faim, la soif, l'inclemence des saisons, & toutes sortes de miseres, (& tous les défastres d'un homme exilé, & qui manquoit d'ami en qui il se pût fier.)

Tandis que je m'y livrois aux plus cruelles réflexions dans un profond silence, je ne sai si ce fut une vision ou un songe divin, mais le sommet du temple s'ébranla, & s'entre-ouvrit, je vis Minerve dans les airs, telle qu'elle sortit autrefois de la tête de Jupiter, & je crus l'entendre prononcer ces paroles d'un ton fier & menaçant : C'est ainsi que les Dieux punissent ceux qui abusent de la Religion, pour flatter leurs désirs ambitieux. Une sainte horreur s'empare de mon ame, la présence de la Divinité me confond, & me dévoile tous mes crimes; je demeure long-tems immobile & insensible.

Dans ce moment mon cœur fut changé; je reconnus la vraie source de mes malheurs. Je détestai la fausse politique, qui se sert des ruses, des artifices, & de la basse dissimulation. Je résolus de n'employer

à l'avenir que des voyes nobles , justes , & magnanimes , & de rendre les Athéniens heureux , si les Dieux s'appaisoient , & me permettoient de remonter sur le trône. Les Dieux s'appaisèrent en effet , & me délivrèrent de mon exil.

Hippias mon fils engagea les Argiens , & plusieurs Villes de la Grece à me secourir. J'allai le joindre dans l'Attique. Je pris d'abord Marathon , & je m'avançai vers Athènes. Les Athéniens sortirent de la Ville pour me combattre. Je fis monter à cheval une troupe d'enfans pour leur dire que mon dessein n'étoit pas de donner atteinte à leurs libertés , mais de faire regner les Loix de Solon. Cette modération les rassura , ils me reçurent avec des exclamations de joye , & je remontai une troisieme fois sur le trône. Depuis ce tems , mon regne ne fut plus troublé.

Cyrus étant de retour à Athènes , Solon & Pisistrate le conduisirent aux spectacles publics. On ne connoissoit pas encore les théâtres superbes , les decorations pompeuses , ni les regles ingénieuses qu'on a inventées depuis. La tragédie n'étoit point dans la perfection que lui donna Sophocles ; mais elle



elle répondoit à toutes les vûes politiques qu'on avoit eues en l'établissant.

Les Poètes Grecs dépeignoient ordinairement dans leurs pièces dramatiques la tyrannie des Rois, pour fortifier l'opposition que les Athéniens avoient pour la Royauté; mais Pisistrate fit représenter la délivrance d'Andromede. Le Poète avoit répandu dans sa Tragédie plusieurs louanges, qui étoient d'autant plus délicates, qu'elles pouvoient être appliquées non seulement à Persée, mais encore à Cyrus qui descendoit de ce Héros.

Après ce spectacle, Solon mena le jeune Prince dans sa retraite, où il trouva un repas plus frugal, mais aussi agréable que celui qu'il avoit fait chez Pisistrate. Pendant ce repas Cyrus pria le sage vieillard de lui expliquer le dessein politique & les principales parties de la Tragédie, qu'il ne connoissoit pas encore. Solon qui étoit Poète lui dit :

Le Théâtre est un tableau vivant des vertus, & des passions humaines. L'esprit trompé par l'imitation croit voir les objets: Tout paroît présent & non représenté.

Vous avez lû autrefois notre Poète Homère: on n'a fait que racourcir le poëme épique

que pour composer le dramatique. L'un est une action récitée, l'autre est une action représentée. L'un raconte le triomphe succellif de la vertu sur les vices, & sur la fortune; l'autre fait voir les maux inopinés causés par les passions. Dans l'un on peut prodiguer le merveilleux & le surnaturel, parcequ'il s'agit des actions héroïques que les Dieux seuls inspirent; dans l'autre il faut joindre le surprenant au simple, & montrer le jeu naturel des passions humaines. En entassant merveilles sur merveilles, on transporte l'esprit au de-là des bornes de la nature, mais on ne fait qu'exciter l'admiration. En peignant au contraire les effets que les vertus & les vices produisent au dehors & au dedans de nous, on ramene l'homme à lui-même, & l'on interesse le cœur en amusant l'esprit.

Pour atteindre au genre sublime, il faut que le Poëte soit Philosophe. Les fleurs, les graces, & les peintures les plus aimables ne flattent que l'imagination; elles laissent notre cœur vuide, & notre esprit sans lumiere. Il faut répandre par tout les principes solides, les sentimens nobles, & les divers caractères, pour faire connoître la vérité, la vertu, & la nature. On doit peindre l'homme.

me tel qu'il est , & tel qu'il paroît dans son naturel & dans ses déguisemens , afin de présenter à l'esprit un tableau conforme à l'original , où l'on voit presque toujours le contraste bizarre de défauts , & de vertus. Il faut cependant ménager la foiblesse de l'esprit. Trop de moralités ennuyent , trop de raisonnemens refroidissent. On doit tourner les maximes en action , montrer les grandes idées par un seul trait , & instruire plutôt par les mœurs qu'on donne aux Héros , que par leurs discours.

Voilà les grandes regles fondées sur la nature de l'homme : Voilà les ressorts qu'il faut remuer pour faire servir le plaisir à l'instruction. Je prévois qu'on pourra un jour perfectionner ces regles. Jusqu'ici je me suis contenté de rendre le théâtre une école de Philosophie pour les jeunes Athéniens , & de faire servir les spectacles à leur éducation. C'est méconnoître la nature humaine , que de vouloir la conduire tout d'un coup à la sagesse par la contrainte & la sévérité. Dans une jeunesse vive & bouillante , on ne peut fixer l'attention de l'esprit qu'en l'amusant. Cet âge est toujours en garde contre les préceptes : il faut pour les lui faire goûter , les déguiser sous la forme du plaisir.

Cyrus.

Cyrus admira les grandes vûes politiques & morales du Poëme dramatique, & sentit en même tems que les principales regles de la Tragédie, ne sont point arbitraires, mais doivent être puisées dans la nature. Il crut ne pouvoir mieux remercier Solon de ses instructions, qu'en lui marquant l'impression qu'elles avoient faite sur lui.

Je vois à present, dit-il, que les Egyptiens ont grand tort de mépriser les Grecs & sur-tout vos Athéniens. Ils regardent vos graces, vos délicatesses, & vos tours ingénieux comme des pensées frivoles, des ornemens superflus, des gentilleses qui marquent toujours l'enfance de votre esprit, & la foiblesse de votre génie qui ne fait pas s'élever plus haut. Je vois que vous sentez plus finement que les autres nations, que vous connoissez plus parfaitement la nature humaine, & que Vous savez tourner tous les plaisirs en instructions. On ne peut intéresser les autres peuples que par les pensées fortes, les mouvemens violens, & les catastrophes sanglantes. C'est par défaut de sensibilité que nous ne distinguons pas comme vous, les nuances fines des pensées, & des passions humaines, & que nous ne connoissons point ces plaisirs doux & tendres qui naissent des sentimens délicats.

Selon

Solon touché de la politesse de ce discours, ne put s'empêcher de dire à Cyrus en l'embrassant avec tendresse : Heureuse la nation gouvernée par un Prince qui parcourt la terre & les mers pour rapporter dans sa Patrie tous les trésors de la sagesse !

Cyrus se prépara enfin à partir d'Athènes. En quittant Pisistrate & Solon, il leur fit les mêmes promesses qu'il avoit faites à Chilon & Léonidas, d'être toujours l'allié fidèle de la Grece. Il s'embarqua avec Araspe au port de Phalere sur un vaisseau Rhodien, qui faisoit voile pour la Crete.

Le dessein du Prince de Perse en passant dans cette Isle, étoit non seulement d'étudier les Loix de Minos, mais aussi de voir Pythagore qui s'y étoit arrêté, avant que d'aller à Crotone. Tous les Mages de l'Orient chez qui ce Sage avoit voyage, en avoient parlé à Cyrus avec éloge. On le regardoit comme le plus grand Philosophe de son siècle, & celui qui entendoit le mieux l'ancienne Religion d'Orphée. Ses disputes avec Anaximandre le Phisicien, avoient rempli la Grece, & partagé tous les esprits. Araspe s'en étoit fait instruire par les Philosophes d'Athènes, & voici ce qu'il apprit à Cyrus pendant leur navigation.

Pytha-

Pythagore descendu des anciens Rois de l'Isle de Samos, avoit aimé la sagesse dès sa tendre enfance. Il marquoit dès-lors un génie supérieur, & un goût dominant pour la vérité. Comme il n'y avoit à Samos aucun Philosophe qui pût remplir l'avidité qu'il avoit d'apprendre, il en sortit à l'âge de dix-huit ans, pour chercher ailleurs ce qu'il ne trouvoit pas dans sa patrie. Après avoir voyagé pendant plusieurs années en Egypte & en Asie, il retourna enfin dans son isle, plein de toutes les sciences des Chaldéens, des Egyptiens, des Gymnosophistes, & des Hébreux. La sublimité de son esprit égaloit l'étendue de ses connoissances, & les sentimens de son cœur surpassoient l'une & l'autre : son imagination vive & féconde, ne l'empêchoit pas de raisonner avec justesse,

Anaximandre avoit passé de Milet sa patrie dans l'Isle de Samos. Il avoit tous les talens qu'on peut acquérir par l'étude, mais son esprit étoit plus subtil que profond, ses idées plus brillantes que solides, & son éloquence séductrice étoit pleine de sophismes. Impie jusques dans le fond de l'ame, il affectoit tous les dehors d'une superstition outrée. Il divinisoit les Fables Poétiques; il s'attachoit au sens littéral des allégories. Il adoptoit pour principes toutes les opinions vulgai-

vulgaires , afin de dégrader la Religion , & de la rendre monstrueuse. ( Son impieté provenoit non seulement de la vanité de se faire chef d'une nouvelle Secte , mais aussi d'un mauvais naturel. Il haïssoit les humains , & pour satisfaire à sa passion , il tâchoit d'anéantir tous les vrais plaisirs de l'ame , & toutes les délectables espérances fondées dans l'idée de l'immortalité. )

Pythagore s'opposa hautement à ces funestes maximes , & tâcha de purifier la Religion des opinions absurdes qui la deshonoreroient. Anaximandre se couvrant du voile d'une hypocrisie profonde , prit de-là occasion de l'accuser d'impieeté.

Il employa les ressorts les plus cachés pour aigrir le peuple , & pour allarmer Polycrate , qui regnoit à Samos. Il s'adressa aux Philosophes de toutes les sectes , & aux Prêtres des Divinités différentes , pour leur persuader que le sage Samien , en enseignant l'unité d'un seul principe , détruisoit les Dieux de la Grece. Le Roi estimoit & aimoit Pythagore ; cependant il se laissa surprendre par les discours pleins d'artifices qu'Anaximandre fit parvenir jusques à lui. Le Sage fut banni de la Cour , & obligé d'abandonner sa Patrie.

Le

Le récit de cet événement augmenta le desir qu'avoit Cyrus , de voir le Philosophe, & de connoître le détail de sa dispute. Les vents continuerent à être favorables , & le vaisseau aborda en peu de jours à l'Isle de Crete.





LES  
VOYAGES  
DE  
CYRUS.

---

LIVRE SIXIEME.



CYRUS ne fut pas plutôt arrivé en Crete, qu'il se hâta d'aller à Gnoflus Capitale de cette Isle, où l'on admire le fameux Labyrinthe de Dédale, & le superbe Temple de Jupiter Olympien. Ce Dieu y est représenté sans oreilles, pour marquer que le souverain Maître de l'Univers n'a pas besoin d'organes corporels, pour entendre les plaintes & les prieres des humains. (a)

Dans une grande enceinte, au milieu d'un bois sacré, s'éleve un magnifique bâtiment. On entre d'abord par un portique de vingt colonnes

(a) Plut. de Ifid & Ofirid.

colonnes de Granite orientale. La porte est de bronze d'une riche sculpture. Deux grandes figures ornent le portail, l'une représente la Vérité, l'autre la Justice.

L'intérieur est une voute immense, éclairée seulement par le haut, pour dérober à la vûe tous les objets du dehors, excepté celui du ciel. Le dedans du Temple est un Perùtile de Porphyre, & de marbre Numide.

L'on y voit de distance en distance plusieurs autels consacrés aux Dieux célestes, & les statues des Divinités terrestres s'élevent entre chaque colonne. Le dome est couvert de lames d'argent, & le dedans de ce dôme est orné des simulachres des Héros qui ont mérité l'Apothéose.

Cyrus entre dans ce Temple. Le silence & la majesté du lieu le remplissent de crainte & de respect. Il se prosterne, & adore la Divinité présente. Il avoit appris de Zoroastre que le Jupiter Olympien (a) des Grecs, étoit le même que l'Oromaze des Perfes, & l'Osiris des Egyptiens.

## II

(a) Le Jupiter Olympien des Grecs étoit leur Dieu suprême, supérieur au Jupiter Conducteur, & le même que Saturne & Cœlus.

Il parcourt ensuite toutes les merveilles de l'art qui éclatent dans ce lieu. Il fut moins frappé de la richesse, & de la magnificence des autels, que de la noblesse & de l'expression des statues. Comme il avoit appris la Mythologie des Grecs, il reconnut sans peine toutes les Divinités, & tous les mystères qu'on avoit dépeints dans les figures allégoriques qui se présentoient à sa vue.

Ce qui attira sur-tout l'attention du jeune Prince, fut de voir que chaque Divinité céleste tenoit dans sa main une table d'or : Sur ces tables étoient gravées les hautes idées de Minos sur la Religion, & les différentes réponses que les Oracles rendirent à ce Législateur, lorsqu'il les consulta sur la nature des Dieux, & sur le culte qu'ils demandent.

Sur la table de Jupiter Olympien on lisoit ces paroles : Je donne l'être, la vie & le mouvement à toutes les Créatures (b). Nul ne peut me connoître, que celui qui veut me ressembler (c).

Sur celle de Pallas : Les Dieux se font sentir au cœur, & se cachent à ceux qui veulent les comprendre par l'esprit seul. (d)

Sur

(b) Voy. le Disc. pag.

(c) Platon Epinom.

(d) Ibid.

Sur celle de la Déesse Uranie : Les Loix divines ne font pas des chaînes qui nous lient , mais des ailes qui nous élevent vers l'éclatant Olympe. (e)

Sur celle d'Apollon Pythien , on voyoit cet ancien Oracle : Les Dieux habitent avec moins de plaisir dans le Ciel , que dans l'ame des justes qui est leur vrai temple. (f)

Tandis que Cyrus méditoit le sens sublime de ces paroles , un vieillard vénérable entre dans le Temple , se prosterne devant la statue d'Harpocrate , & y demeure long tems enseveli dans un profond silence. Cyrus soupçonne que c'est Pythagore , mais il n'ose interrompre sa priere , ( & continue à lire ce qu'il trouve écrit sur les tables d'or. )

Pythagore , car c'étoit lui-même , ayant rendu ses hommages aux Dieux , se leve , & apperçoit les deux étrangers. Il croit voir dans l'air & dans le visage de Cyrus , les mêmes traits que Solon lui avoit dépeints , en lui annonçant le départ de ce Prince pour la Crète. Il l'aborde , le salue & se fait connoître à lui.

Le

(e) Plat. de Rep.

(f) Hieroc, Aur, Carm.

Le Sage Samien , pour ne pas interrompre plus long-tems le silence qu'on doit garder dans un lieu destiné au culte des Immortels , mèna Cyrus & Arafpe dans le bois sacré voisin du Temple.

Alors Cyrus lui dit : Ce que j'ai vù sur les tables d'or , me donne une haute idée de votre Religion. Je me suis hâté de venir ici non-seulement pour connoître les Loix de Minos , mais encore pour apprendre de vous la doctrine d'Orphée sur le siecle d'Or. On m'a dit qu'elle ressemble à celle des Perles sur l'Empire d'Oromaze , & à celle des Egyptiens sur le regne d'Osiris. Je me plais à voir dans tous les pays les traces de ces grandes vérités ; daignez me développer ces traditions antiques.

Solon , reprit Pythagore , m'a fait favoir votre départ pour cette Isle. Je devois aller à Crotone , mais j'ai differé mon voyage pour avoir le plaisir de voir un Héros, dont la naissance & les conquêtes ont été prédites par les Oracles de presque toutes les Nations. Je ne vous cacherai rien des misteres de la sagesse , parceque je sai que vous ne deviendrez un jour le conquérant de l'Asie , que pour en être le Legislatteur.

Ils

Ils s'affirent ensuite près d'une statue de Minos placée au milieu du bois sacré, & le Philosophe leur récita la Mythologie des premiers Grecs, en se servant du stile-poétique d'Orphée, qui rendoit sensibles par ses peintures, les vérités les plus sublimes.

(a) Pendant le siècle d'or les Habitans de la Terre vivoient dans une innocence parfaite. Tels que sont les champs Elisées pour les Héros, tel étoit alors l'heureux séjour des hommes. On n'y connoissoit point les intemperies de l'air, ni le combat des éléments. Les Aquilons n'étoient pas encore fortis de leurs grottes profondes; Les Zéphirs seuls animoient tout par leurs douces haleines. On n'y ressentoit jamais ni les ardeurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver. Le printems couronné de fleurs, s'unissoit à l'automne chargée de fruits. La mort, les maladies & les crimes n'osoient approcher de ces lieux fortunés.

Tantôt ces premiers hommes se reposant dans les bocages odoriferans sur des gazons toujours verts, goutoient les plaisirs purs de l'amitié. Tantôt assis à la table des Dieux, ils se raffaioient de nectar & d'ambrosie.

Quel

(a) Toute cette Mythologie est tirée de Platon. Voyez le Discours pag. &c.

Quelquefois Jupiter suivi de toutes les Divinités atteloit son char ailé , & les conduisoit au-dessus des cieux. Les Poëtes n'ont point connu ni célébré ce lieu suprême. Là les ames voyoient la vérité, la justice & la sagesse dans leur source. Là elles contemploient par les yeux du pur esprit, l'essence premiere, dont Jupiter & les autres Dieux ne sont que des rayons. Là elles se nourrissoient de cette vûe , jusqu'à ce que n'en pouvant plus soutenir la splendeur , elles redescendoient dans leur séjour ordinaire.

Les Dieux ( inférieurs ) fréquentoient les jardins des Hespérides , & prenoient plaisir à converser avec les hommes. Les bergeres étoient aimées des Dieux , & les Déesses ne dédaignoient point l'amour des bergers. Les graces les accompagnoient partout , & ces graces étoient les vertus même. Mais hélas ! ce siecle d'or ne dura par long-tems.

Un jour les hommes ne suivirent point le char de Jupiter , ils resterent dans le champ d'Hecate , s'enyvrerent de nectar, perdirent leur goût pour la vérité pure , & divisèrent l'amour du plaisir , d'avec l'amour de l'ordre. Les bergeres se regarderent dans

les fontaines , & devinrent idolatres de leur propre beauté. Chacune ne fut plus occupée que d'elle même. L'Amour abandonna la terre , & avec l'Amour toutes les Divinités célestes disparurent. Les Dieux Silvains furent changés en Satyres , les Nappées en Bacchantes , & les Nayades en Syrenes. Les vertus & les graces se séparèrent , & le faux amour de soi-même , pere de tous les vices , enfanta la volupté , source de tous les maux.

Toute la nature change de forme dans cette sphere inférieure. Le soleil n'a plus la même force ni la même douceur , sa lumiere s'obscurcit. La terre s'enveloppe d'une croûte épaisse , opaque , & difforme. Les jardins des Hespérides sont détruits , notre globe s'écroule ; les abymes s'ouvrent , & l'inondent ; il se divise par les mers en Isles & en continens. Les collines fertiles s'élevent en rochers escarpés ; les vallons agréables deviennent des précipices affreux. On ne voit plus que les ruines de l'ancien monde noyé dans les eaux.

Les ailes de l'ame sont abbattues ; son char subtil se brise , & les esprits sont précipités dans des corps mortels , où ils subissent plusieurs métémpsycofes , jusqu'à ce qu'ils



Qu'ils soient purgés de leurs crimes par des peines expiatrices. C'est ainsi que le siècle de fer succéda au siècle d'or : Il durera dix mille ans ; pendant ce tems Saturne se cache dans une retraite inaccessible ; mais à la fin il reprendra les rênes de son Empire, & retablira l'Univers dans son premier éclat. Alors toutes les ames seront réunies à leur Principe.

Voilà , continue Pythagore , l'allégorie par laquelle Orphée & les Sybilles nous ont fait comprendre le premier état de l'homme, & le malheur où il est tombé. Le corps mortel qui nous enveloppe est la punition de nos crimes , & le désordre de notre cœur, est une marque évidente de notre dégradation.

Je vois bien , dit Cyrus , que les principes de Zoroastre , d'Hermes , & d'Orphée sont les mêmes. Toutes leurs allegories sont pleines des vérités les plus sublimes. Pourquoi donc vos Pontifes veulent-ils tout réduire au seul culte extérieur ? Ils ne m'ont parlé de Jupiter que comme d'un Législateur qui promettoit son nectar & son ambrosie , non aux vertus solides , mais à la croyance de certaines opinions , & à l'observance de quelques cérémonies extérieures

K 2

qui

qui ne servent ni à éclairer l'esprit , ni à épurer le cœur.

La corruption des Prêtres , & leur avarice , est , reprit Pythagore , la source de tous ces maux. Les Ministres des Dieux établis d'abord pour rendre les hommes bons, tournent souvent le Sacerdoce en un vil métier, & ne s'attachent quelquefois qu'au spectacle de la Religion. Les hommes vulgaires n'entendant plus le sens mystérieux des Rites sacrés , tombent dans la superstition , pendant que les esprits téméraires se livrent à l'impiété.

Voilà la source des différentes Sectes qui inondent la Grece. Les unes méprisent ce que l'antiquité a de plus pur ; les autres nient la nécessité d'un culte ; d'autres attaquent la sagesse éternelle à cause des maux & des crimes qui arrivent ici-bas. Anaximandre & son école audacieuse osent soutenir que la Nature , & Dieu sont la même chose. Chacun se forme un système à sa mode , sans respecter la doctrine des anciens.

Cyrus ayant entendu nommer Anaximandre , dit à Pythagore : On m'a raconté la  
cause

causé de vos disgraces , & de votre exil ; J'ai un grand désir de savoir le détail de votre dispute avec le Philosophe Milésien. Apprenez-moi comment vous avez combattu sa doctrine. J'en aurai peut-être besoin pour me garantir de ces maximes dangereuses. J'ai déjà vû à Ecbatane plusieurs Mages qui parloient le même langage qu'Anaximandre. Les égaremens de l'esprit humain sont à peu près les mêmes dans tous les pays, comme dans tous les tems.

Le détail de cette dispute , repond Pythagore , fera long , mais je n'affecterai point de l'abrégér, de peur d'y jeter de l'obscurité.

En retournant à Samos , après une longue absence , je trouvai qu'Anaximandre , déjà fort avancé en âge , avoit repandu par-tout sa doctrine impie. Les jeunes gens l'avoient adoptée ; le goût de la nouveauté , l'envie de flatter leurs passions , la vanité de se croire plus habiles que les autres hommes , les avoient éblouis & entraînés dans ces erreurs.

Pour remédier à ces maux , j'attaquai le principes du Milésien. Il me fit citer devant un Tribunal de Pontifes dans le Temple d'Apollon , où le Roi & tous les Grands étoient assemblés. Il commença par présenter ma doctrine sous la forme la plus odieuse ;

il donna des tours faux & malins à mes paroles ; il tâcha de me rendre suspect de l'impieté dont il étoit lui même coupable. Alors je me levai , & je parlai de cette maniere :

O Roi ! image du grand Jupiter ! Pontifes d'Apollon ! & vous Citoyens de Samos ; écoutez-moi & jugez de mon innocence. J'ai voyagé chez tous les peuples de l'univers, pour apprendre la sagesse , qui ne se rencontre que dans la tradition des anciens. J'ai découvert que dès l'origine des choses on n'adoroit qu'un seul principe éternel ; que tous les Dieux de la Grece ne sont que des noms différens pour exprimer les attributs de la Divinité , les propriétés de la Nature, ou les vertus des Héros.

Je trouve que c'est une maxime constante chez toutes les nations , que les hommes ne sont plus ce qu'ils étoient pendant le siecle d'or , qu'ils se sont avilis & dégradés ; que la religion est le seul moyen de rétablir l'ame dans sa premiere grandeur , de faire croître de nouveau ses ailes , & de l'élever aux régions étherées d'où elle est tombée.

Il faut d'abord devenir homme par les vertus civiles & sociables ; il faut ensuite ressembler aux Dieux par cet amour du beau , qui fait aimer la vertu pour elle-même. Voilà le seul culte.

te digne des Immortels , & voilà toute ma doctrine.

Anaximandre se leve au milieu de l'assemblée ; son âge , ses talens & sa réputation attirerent l'attention , & firent regner partout un profond silence. Pythagore , dit-il , détruit la Religion par ses raffinemens. Son amour du beau est une chimere. Consultons la Nature , pénétrons tous les plis & les replis du cœur humain , interrogeons les hommes de toutes les nations , nous verrons que l'amour propre est la source de toutes nos actions , de toutes nos passions , & même de toutes nos vertus. Pythagore se perd dans les raisonnemens abstraits : Je me borne à la simple Nature , j'y trouve tous mes principes , le sentiment de tous les cœurs les autorise , & les preuves de sentiment sont les plus courtes & les plus convaincantes.

Anaximandre , dis-je alors , substitue les passions à la place des sentimens. Il affirme hardiment , mais il ne prouve rien. Je n'agis pas de même ; voici mes preuves.

Les Dieux font le bien pour le seul amour du bien ; l'ame est une parcelle de leur substance ; elle peut par conséquent les imiter , elle peut aimer la vertu pour elle-même. Telle est la nature primitive de l'homme ; Anaximandre ne sauroit le nier , sans renverser la Religion.

Cette doctrine influe sur tous les devoirs de la société. Si l'on ne peut rien aimer que par rapport à soi, tous les Citoyens se regarderont peu-à-peu comme des êtres indépendans faits pour eux-mêmes. On ne pourra plus sacrifier ses intérêts particuliers pour le bien général. On détruira les sentimens nobles, & les vertus héroïques. Ce n'est pas tout : On autorisera bien-tôt tous les crimes cachés. Si la vertu n'est point aimable pour elle-même, chacun l'abandonnera lorsqu'il pourra se dérober aux yeux du public. On se livrera au crime sans remords, quand l'intérêt y pousse, & que la crainte ne retient pas. Voilà l'anéantissement de toute société. Soit donc qu'on considère la Religion ou la Politique, tout conspire à prouver ma doctrine.

Ici Anaximandre réplique : Pythagore non-seulement ne connoit point la nature humaine, il ignore encore l'histoire des Dieux. Il dit qu'il faut leur ressembler. Les Dieux nagent là-haut dans les délices, rien ne trouble leur repos ; pour les imiter, il faut aimer le plaisir. Ils ne donnent des passions que pour les satisfaire ; Jupiter lui-même nous en montre l'exemple. Le plaisir est la grande loi des Mortels, & des Immortels ;  
son

son attrait est invincible , c'est l'unique resort du cœur humain.

Nous aimons toujours avec plaisir , répondis-je , mais nous n'aimons pas toujours pour le plaisir. On peut aimer la justice pour le bien qu'elle nous procure ; on peut aussi l'aimer pour elle-même. C'est ce qui fait la différence entre la vertu héroïque & la vertu commune. Le véritable Héros fait de grandes actions par de grands motifs.

O Samiens ! Anaximandre cherche à corrompre vos mœurs aussi-bien que votre esprit. Il vous trompe en s'attachant trop au sens littéral de votre Mythologie. Les Dieux exempts de nos foiblesses ne descendent point sur la terre pour contenter leurs passions. Tout ce que la sage antiquité nous raconte des amours de Jupiter , & des autres Divinités , n'est qu'une allégorie ingénieuse pour représenter le pur commerce des Mortels & des Immortels pendant le siècle d'or. Mais les Poètes qui ne cherchent qu'à plaire , & qu'à frapper l'imagination en entassant merveilles sur merveilles , ont défiguré votre Mythologie par leurs fictions.

Anaximandre m'interrompit alors & s'écria : Souffrirez-vous , ô Samiens , qu'on  
K 5. anéan-

anéantisse ainfi votre Religion , en tournant :  
 fes myfteres en allégories , en blasphémant :  
 contre les Livres facrés de vos Poètes ; en  
 niant les faits les plus confans de la tradi-  
 tion ? Pythagore renverfe vos autels , vos  
 temples , & votre facerdoce , pour vous con-  
 duire à l'impicté , fous prétexte de détruire  
 la fuperftition.

Un murmure confus s'éleve auffi-tôt dans  
 l'afsemblée. Les fentimens fe partagent. La  
 plûpart des Prêtres me traitent d'impie , &  
 d'ennemi de la Religion. Voyant alors la  
 profonde difsimulation d'Anaximandre , & le  
 zèle aveugle d'un peuple féduit par des fo-  
 phifmes , il me fut impoffible de me con-  
 tenir , & je dis en élevant la voix :

Roi , Pontifes , Samiens ! écoutez - moi :  
 pour la derniere fois. Je n'ai pas voulu dé-  
 voiler les myfteres du monftrueux fystème  
 d'Anaximandre , ni chercher dans une af-  
 femblée publique à rendre fa perfonne odieu-  
 fe , comme il a tâché de noircir la mienne.  
 Jufqu'ici j'ai respecté fa vieilleffe ; mais à  
 prefent que je vois l'abyme dans lequel il  
 veut vous précipiter , je ne faurois plus me  
 taire , fans trahir les Dieux & la Patrie.

Anaxi-



Anaximandre vous paroît zelé pour la Religion, mais dans le fond il ne cherche qu'à l'anéantir. Voici les principes qu'il débite & qu'il enseigne secretement à ceux qui veulent l'entendre.

Tout n'est que matiere & mouvement. Dans le sein fécond d'une immense nature tout se produit par une révolution éternelle de formes. La destruction des unes fait la naissance des autres. Le différent arrangement des atomes fait seul la différence forte d'esprits ; mais tout se dissipe , & se replonge dans le même abyme après la mort. Selon Anaximandre , ce qui est à présent pierre , bois , métal , peut se dissoudre , & se transformer non-seulement en eau , en air , en flamme pure , mais même en esprit raisonnable. Selon lui nos craintes frivoles ont creusé les enfers , & notre imagination effrayée est la source des fleuves fameux , qui coulent dans le noir Tartare. Notre superstition a peuplé les régions célestes de Dieux & de demi-Dieux , & notre vanité nous fait croire que nous boirons un jour le nectar dans leur société. Selon lui , la bonté , la malice , la vertu , le crime , la justice , l'injustice , ne sont que des noms que nous donnons aux choses , suivant qu'elles nous plaisent ou nous déplaisent. Les hommes

naissent vicieux ou vertueux , comme les ours naissent féroces , & les agneaux doux. Tout est l'effet d'une fatalité invincible , & l'on ne croit choisir que parceque le plaisir cache par sa douceur la force qui nous entraîne. Voilà , ô Samiens ! le précipice affreux dans lequel Anaximandre veut vous conduire.

Tandis que je parlois les Dieux se déclarent. On entend par-tout gronder le tonnerre ; les vents impétueux mélangent & confondent les élémens ; tous sont remplis d'horreur & d'épouvante. Je me prosterne aux pieds des autels , & je m'écrie : Puissances célestes ! rendez témoignage à la vérité dont vous seules inspirez l'amour. Aussitôt un calme profond succede à l'orage ; la nature s'apaise & se tait ; une voix divine semble sortir du fond du Temple , & parler ainsi : Les Dieux font le bien pour le seul amour du bien ; On ne peut les honorer dignement qu'en leur ressemblant. a)

Les Prêtres & la multitude plus frappés du merveilleux qu'ils ne l'avoient été du vrai , changent de sentiment , & se réunissent en ma faveur. Anaximandre s'en aperçoit , & persuadé que j'avois corrompu  
les

(a) Vid. Hier aur. carn.

les Pontifes pour séduire le peuple, il s'enveloppe dans une nouvelle espece d'hypocrisie, & dit à l'assemblée: l'Oracle a parlé, & je dois me taire: Je crois, mais je ne suis pas encore éclairé; mon cœur est touché, mais mon esprit n'est pas convaincu: Je veux entretenir Pythagore seul, & m'instruire par ses raisonnemens.

Attendri par ces paroles que je crus sinceres, j'embrasse le vieillard avec des larmes de joye, en présence du Roi & des Pontifes, & je le conduis chez moi. L'impie s'imaginant qu'on ne pouvoit avoir de l'esprit, sans penser comme lui, croyoit que je n'affectois ce zèle pour la Religion, qu'afin d'éblouir le peuple & de gagner son suffrage. Quand nous fumes seuls, il changea de langage & me dit:

Notre dispute se réduit à favoir si la Nature éternelle agit avec sagesse & dessein, ou si elle prend toutes sortes de formes par une nécessité aveugle. Ne nous éblouissons point par les préjugés vulgaires. Un Philosophe ne doit croire que lorsqu'il y est forcé par une évidence entiere. Je ne raisonne que sur ce que je vois, & je ne vois dans toute la Nature qu'une matiere immense, & une force infinie. Cette matiere agissante  
est

est éternelle. Or dans un tems infini, une force toute puissante doit donner nécessairement toutes fortes de formes à une matiere immense. Elle en a eû d'autres que celles que nous voyons aujourd'hui; elle en prendra de nouvelles : Tout a changé, tout change, tout changera. Voilà le cercle éternel dans lequel roulent les atomes.

Voilà, repris-je, un sophisme & non une preuve. Vous ne voyez, dites-vous, dans toute la Nature qu'une force infinie & une matiere immense. J'en conviens : mais s'enfuit-il que la force infinie soit une propriété de la matiere? La matiere est éternelle, ajoutez-vous, cela se peut, (a) parceque la force infinie toujours agissante l'a pû produire de tout tems; mais concluez-vous de-là qu'elle soit l'unique substance existante? Je conviendrai encore que la force toute puissante peut donner dans un tems infini toutes fortes de formes à une matiere immense; mais est-ce là une preuve que cette force agit par une nécessité aveugle & sans dessein? Quand j'admettrois vos principes, je nierai cependant vos conséquences, qui me paroissent absolument fausses; en voici les raisons.

L'idée:

(a) Voyez le Discours, pag.

L'idée que nous avons de la matiere ne renferme point celle de force. Elle ne cesse point d'être matiere quand elle est dans un parfait repos ; elle ne sauroit se rendre le mouvement lorsqu'elle l'a perdu. I e-là je conclus qu'elle n'est pas active par elle-même, & par conséquent que la force infinie n'est pas une de ses propriétés.

De plus , j'apperçois en moi & dans plusieurs Etres qui m'entourent , un Principe comparateur qui sent , qui raisonne , & qui juge. Or il est absurde de supposer qu'une matiere sans pensée & sans sentiment , puisse sentir & devenir intelligente en changeant de lieu ou de figure ; Il n'y a aucune liaison entre ces idées. Il est vrai que la vivacité de nos sentimens , dépend souvent du mouvement de nos humeurs ; cela prouve que l'esprit & le corps peuvent être unis , mais nullement qu'ils font un. De-là je conclus qu'il y a dans la Nature une autre substance que la matiere , & par conséquent qu'il peut y avoir une Intelligence souveraine fort supérieure à mon ame , à la vôtre , & à celles de tous les autres hommes.

Pour savoir s'il y a une telle Intelligence, je parcours toutes les merveilles de l'univers ; j'observe la constance & la régularité de  
de

de ses loix , la fécondité & la variété de ses productions , la liaison & la convenance de ses parties , la conformation des animaux, la structure des plantes , l'ordre des élémens, la révolution des astres. Alors je ne puis plus douter que tout ne soit l'effet d'un dessein , d'un art , & d'une sagesse suprême. De-là je conclus que la force infinie que vous reconnoissez dans la nature est une Intelligence souveraine.

Je me rappelle , dit Cyrus , que Zoroastre me dévoila autrefois toutes ces vérités. Une vûe superficielle de ces prodiges peut laisser l'esprit dans l'incertitude ; mais lorsqu'on descend dans le détail , lorsqu'on entre dans le sanctuaire de la Nature , lorsqu'on étudie à fond ses secrets , on ne peut plus hésiter. Je ne vois pas comment Anaximandre a pu résister à la force de ces preuves.

Après lui avoir exposé , reprit le sage Samien , les raisons qui me faisoient croire, je le priai de me dire celles qui le portoient à douter. .

Un Etre infiniment sage & puissant , répondit-il , doit avoir toutes sortes de perfections ; Sa bonté & sa justice doivent égaler sa sagesse & sa puissance. Cependant l'univers est rempli.

rempli de défauts & de vices ; Je vois partout des Etres malheureux & méchans. Or je ne saurois concevoir comment les souffrances & les crimes peuvent commencer ou subsister sous l'Empire d'un Etre souverainement bon, sage, & puissant. L'idée d'une cause infiniment parfaite me paroît incompatible avec des effets si contraires à sa nature bienfaisante. Voilà la raison de mes doutes.

Quoi ! repliquai-je , niez-vous ce que vous voyez clairement , parceque vous ne voyez pas plus loin ? La plus petite lumiere nous porte à croire , mais la plus grande obscurité n'est pas une raison de nier. Dans ce crépuscule de la vie humaine , les lumieres de l'esprit sont trop foibles , pour nous montrer les premieres vérités dans une clarté parfaite. On ne fait que les entrevoir de loin par un rayon échappé qui suffit pour nous conduire ; mais ce n'est pas une évidence qui dissipe tous les nuages. Rejetterez-vous les preuves les plus convaincantes de l'existence d'une Intelligence souveraine à cause que vous ne voyez pas les raisons secrètes de sa conduite ? Vous niez la sagesse éternelle , parceque vous ne concevez pas comment le mal peut subsister sous son Empire. O Anaximandre , est-ce là raisonner !

Une

Une chose n'est pas, parceque vous ne la voyez point. Voilà à quoi se reduisent toutes vos difficultés.

Vous me faites injustice, reprit Anaximandre : Je ne nie & je n'affirme rien, mais je doute de tout, parceque je ne vois rien de démontré. Je suis dans la triste nécessité de flotter éternellement dans une mer d'incertitudes. (a)

Je sentoie que son aveuglement l'alloit conduire à toutes sortes d'absurdités. Je voulois le suivre jusqu'au bord du précipice, & lui montrer les horreurs de l'abyme où il se jettoit. Examinons pas à pas, lui dis-je, les conséquences de votre systéme.

Démontrer, (a) c'est prouver non seulement qu'une chose est, mais encore l'impossibilité qu'elle ne soit pas. L'on ne fauroit prouver ainsi l'existence des corps; osez-vous en douter sérieusement? On peut démontrer la liaison des idées, mais les faits  
ne

(a) La narration remarque les différens progrès de l'esprit dans l'incrédulité : L'Athée qui vouloit démontrer, devient ici Pyrrhonien. Voyez le Discours, pag.

(b) Je parle ici de la démonstration géométrique & métaphysique.



né. se prouvent que par le témoignage des sens. Demander des démonstrations où il s'agit de sentimens, placer les sentimens où il faut des démonstrations, c'est renverser la nature des choses; c'est vouloir voir des sons & entendre des couleurs. Quand tout nous porte à croire, quand rien ne nous force à douter, l'esprit doit se rendre à cette évidence. Ce n'est pas une démonstration géométrique; ce n'est pas non plus une simple probabilité; mais c'est une preuve suffisante pour nous déterminer. (b)

Les sens nous trompent souvent, s'écriait-il, l'on ne doit point se fier à leur témoignage. La vie n'est peut-être qu'un songe perpétuel, semblable aux illusions du sommeil.

Je conviens, répondis-je, que les sens nous trompent souvent: mais est-ce une preuve qu'ils nous trompent toujours? Je crois qu'il

(a) La source du Pyrrhönisme vient de ce que l'on ne distingue pas entre une démonstration, une preuve & une probabilité. Une démonstration suppose l'idée contradictoire impossible; Une preuve de fait est où toutes les raisons portent à croire, sans qu'il y ait aucun prétexte de douter. Une probabilité est où les raisons de croire sont plus fortes, que celles de douter.

qu'il y a des corps , non sur le témoignage d'un seul , ni de plusieurs sens , mais sur le consentement unanime de tous les sens , dans tous les hommes , dans tous les tems , & dans tous les lieux. Or comme les idées universelles & immuables nous tiennent lieu de démonstrations dans les sciences , de même l'uniformité continuelle , & la liaison constante de nos sentimens , nous tiennent lieu de preuves , lorsqu'il s'agit de faits.

Vous voilà , dit Anaximandre , où je voulois vous conduire. Nos idées sont aussi incertaines que nos sentimens. Il n'y a point de démonstrations ; il n'y a point de vérités immuables & universelles. ( J'ignore en effet si d'autres Etres hors de moi existent. Mais s'il y en avoit , ce qui paroît vrai aux uns , pourroit être jugé faux par d'autres. ) Il ne s'agit pas qu'une chose soit vraie parcequ'elle nous paroît telle. Tout esprit qui se trompe souvent , peut se tromper toujours ; & cette simple possibilité suffit pour me faire douter de tout.

Telle est la nature de notre esprit , repris-je , nous ne pouvons pas refuser de rendre hommage à la vérité quand elle est clairement apperçue ; nous sommes même forcés d'y acquiescer : le doute n'est pas libre.

Or

Or cette impossibilité de douter , est ce qu'on appelle conviction : L'esprit humain ne peut pas aller plus loin.

O Anaximandre , vous croyez raisonner mieux que les autres hommes ; mais à force de subtiliser , vous anéantissez la pure raison. Remarquez l'inconstance de votre esprit & la contradiction de vos raisonnemens. Vous avez voulu d'abord me démontrer qu'il n'y a point d'Intelligence souveraine. Quand je vous ai fait voir que vos prétendues démonstrations étoient des suppositions vagues , vous vous êtes jetté dans un doute universel ; votre Philosophie se termine enfin à détruire la raison , à rejeter toute évidence , & à soutenir qu'il n'y a aucune règle qui puisse fixer nos jugemens. Il est par conséquent inutile de raisonner plus long-tems avec vous.

Ici je cessai de parler pour écouter ce qu'il alloit me répondre ; mais voyant qu'il gardoit le silence , je continuai ainsi : Je suppose que vous doutez sérieusement ; mais est-ce le défaut de lumière ou la crainte d'en être éclairé qui cause vos doutes ? Rentrez en vous-même ; la sagesse se fait mieux sentir que comprendre. Ecoutez la voix de la nature qui parle en vous ; elle se souleva

vera bien-tôt contre vos subtilités. Votre cœur né avec une soif infatiable de félicité, démentira votre esprit qui se réjouit dans l'espérance dénaturée de sa prochaine extinction. Encore une fois, rentrez en vous-même ; imposez silence à votre imagination, ne vous laissez plus éblouir par vos passions, & vous trouverez dans le fond de votre ame, un sentiment de la Divinité qui dissipera vos doutes. C'est en écoutant ce sentiment intérieur que votre esprit fera d'accord avec votre cœur. Cet accord fait la tranquillité de l'ame, & c'est dans cette paix seule qu'on entend la voix de la sagesse, qui supplée à la foiblesse de nos raisonnemens. Ici Pythagore cessa de parler, & Cyrus lui dit :

Vous unissez les sentimens les plus touchans avec les raisonnemens les plus solides. Soit qu'on consulte l'idée de la première cause ou la nature de ses effets, le bonheur de l'homme ou le bien de la société, la raison ou l'expérience, tout conspire à prouver votre système. Mais pour penser comme Anaximandre, il faut supposer contre toute raison, que le mouvement est une propriété essentielle de la matière ; que la matière est l'unique substance existante ; que la

La force infinie agit fans connoissance , & fans deffein , malgré toutes les marques de sagesse repandues dans l'univers.

Je ne conçois pas comment les hommes peuvent balancer entre ces deux systêmes. L'un est ténébreux pour l'esprit , désolant pour le cœur , destructeur de la société ; l'autre est plein d'idées consolantes , il produit les sentimens nobles , il nous affermit dans tous les devoirs de la vie civile.

Ce n'est pas tout. Il me semble que vous avez été trop modeste sur la force de vos preuves. Elles me paroissent invincibles , & démontrées. Il faut que l'un des deux systême soit vrai. La Nature éternelle est une matiere aveugle , ou une Intelligence éclairée ; il n'y a point de milieu. Vous avez prouvé que la première opinion est fautive & absurde ; il s'ensuit évidemment que l'autre est véritable & solide. Hâtez-vous , sage Pythagore , hâtez-vous de me dire l'impression que firent vos entretiens sur Anaximandre.

Il se retira , repondit le Philosophe , désespéré , & résolu de me perdre. Tels que de foibles yeux que la lumière du soleil éblouit & aveugle , tel étoit le cœur d'Anaximandre. Ni les prodiges , ni les preuves,

ves, ni les sentimens ne peuvent ebranler l'ame, lorsque l'erreur s'est emparé de l'esprit par la corruption du cœur.

Depuis mon départ de Samos, j'apprens qu'il est tombé dans l'égarement que j'avois prévu. A force de ne vouloir rien croire que ce qu'on peut démontrer avec une évidence géométrique, il est parvenu non seulement à douter des vérités les plus certaines, mais même à croire les plus grandes absurdités. Il soutient sans aucune allégorie que tout ce qu'il voit n'est qu'un songe; que tous les hommes qui l'entourent sont des fantômes; que c'est lui-même qui se parle, & qui se répond; que le ciel & la terre, les astres, & les élémens, les plantes & les arbres ne sont que des illusions; & enfin qu'il n'y a rien de réel que lui.

Il vouloit d'abord anéantir l'essence divine, pour substituer à sa place une Nature aveugle; à présent il a détruit cette Nature même, pour soutenir qu'il est le seul Etre qui existe dans l'univers. (a)

Cyrus

- (a) Les Egomistes se servent aujourd'hui de ce langage, & Carneades autrefois parloit à peu près de même, pour prouver qu'on ne peut être assuré de rien que de sa propre existence. Ici l'Athée de Pyrrhonien devient Egomiste. Voyez le Disc. pag.

Cyrus sortit de cet entretien pénétré de la foiblesse de l'esprit humain. Il sentit par l'exemple d'Anaximandre, que les génies les plus subtils peuvent aller de degré en degré depuis l'impiété jusques à l'extravagance, & tomber dans un délire philosophique qui n'est pas moins insensé que la folie la plus grossière.

Le jeune Prince ( étant instruit de la Religion des Grecs, ) alla le lendemain voir Pythagore pour l'interroger sur les Loix de Minos.

La profonde paix qui regne dans la Perse, dit-il au sage Samien, me donne le loisir de voyager. Je cherche dans tous les pays à recueillir des connoissances utiles. J'ai passé par l'Egypte dont j'ai appris les Loix & le Gouvernement ; j'ai parcouru la Grece pour connoitre les différentes Républiques, qui la composent, & sur-tout celles de Lacedémone & d'Athènes.

Les anciennes Loix d'Egypte m'ont paru excellentes, & fondées sur la Nature ; mais la forme de son Gouvernement étoit defectueuse. Il n'y avoit aucun frein pour retenir les Rois. Les trente Juges ne partageoient point avec eux la puissance suprême,

L

ils

ils n'étoient que les interpretes des Loix. Le despotisme & les conquêtes ont enfin détruit cet Empire.

Je crains qu'Athènes ne périsse par le défaut contraire. Son Gouvernement est trop tumultueux & trop populaire. Les Loix de Solon sont bonnes, mais il n'a pas eu assez d'autorité pour réformer le génie d'un peuple qui a un goût démesuré pour la liberté, pour le luxe & pour le plaisir.

Lycurgue a remédié aux maux qui ont ruiné l'Égypte, & qui perdront Athènes. Mais ses Loix sont trop contraires à la nature. L'égalité des rang & la communauté des biens ne peuvent pas durer long-tems. Si-tôt que les Lacédémoniens auront étendu leur pouvoir dans la Grece, ils s'affranchiront sans doute de ces Loix; elles bornent les passions d'un côté, mais elles les flattent trop d'un autre; en proscrivant la volupté, elles autorisent l'ambition.

Aucune de ces trois formes de Gouvernement ne me paroît parfaite. On m'a dit que Minos en établit une autrefois dans cette Isle qui remédie à tous ces excès.

Pytha-



Pythagore admira la pénétration du jeune Prince, & le conduisit au Temple, où les Loix de Minos étoient conservées dans un coffre d'or.

Cyrus y lut tout ce qui regardoit la Religion, la Morale, & la Politique, & tout ce qui pouvoit servir à la connoissance des Dieux, de soi-même, & des autres hommes. Il trouva dans ce Livre sacré ce qu'il y avoit de meilleur dans les Loix d'Égypte, de Sparte, & d'Athènes, & sentit par-là que comme Minos avoit profité des lumieres des Égyptiens, de même Lycurgue & Solon devoient au Législateur de Crete ce qu'il y avoit de plus excellent dans leurs institutions. C'est aussi sur ce modele que Cyrus forma les Loix admirables qu'il établit dans son Empire après avoir conquis l'Asie.

Pythagore lui expliqua ensuite la forme du Gouvernement de l'ancienne Crete, & après lui avoir montré comment elle prévenoit également le despotisme & l'anarchie, il lui dit : On croiroit qu'un Gouvernement si parfait dans toutes ses parties auroit dû subsister toujours, mais on n'en voit presque plus aucun vestige. Les successeurs de Minos regnerent pendant quelques siècles en dignes enfans d'un tel Pere; leurs descen-

dans dégénérent peu à peu : Ils ne se crurent pas assez grands pendant qu'ils n'étoient que conservateurs des Loix ; ils voulurent substituer à la place de ces Loix leurs volontés absolues. Les Cretois résistèrent aux innovations. De-là naquirent les discordes, & les guerres civiles. Dans ces tumultes les Rois furent détrônés, exilés, ou assassinés ; des Usurpateurs se mirent à leur place. Ces Usurpateurs affoiblirent l'autorité des Nobles. Les Députés du peuple s'emparèrent de la puissance souveraine ; la Monarchie fut éteinte, & le Gouvernement devint populaire.

Tel est le triste état des choses humaines. Le désir de l'autorité sans bornes dans les Princes, l'amour de l'indépendance dans les peuples, exposent tous les Etats à des révolutions inévitables. Rien n'est fixe, rien n'est stable parmi les hommes. (Leurs Passions, tôt ou tard l'emportent sur les meilleures loix.)

Cyrus comprit par ce discours que ce n'est pas seulement dans la sagesse des Loix, mais plus encore dans celle des Souverains qu'on trouve le salut & le bonheur d'un Etat. (Dans tous les pays cinq ou six hommes hardis, artificieux, éloquens, entraînent presque

que toujours le Monarque ou le (Sénat.)  
Tous les Gouvernemens sont bons , lorsque  
ceux qui regnent ne cherchent que le bien  
public ; mais ils seront toujours défectueux,  
parceque les hommes qui y president sont  
imparfaits.

Après plusieurs entretiens semblables avec  
le sage Samien , Cyrus se prepara enfin à  
continuer ses voyages. En quittant Pytha-  
gore , il lui dit : Que j'ai de regret de vous  
voir abandonné aux caprices du fort qui vous  
persécute ! Que je serois heureux de passer  
ma vie avec vous dans la Perse ! Je ne vous  
offrirois ni les plaisirs , ni les richesses qui  
flattent les autres hommes ; Je sai que vous  
en seriez peu touché : Vous êtes au-dessus  
des faveurs des Rois , parceque vous êtes  
détrompé de toutes les fausses grandeurs.  
Mais je vous offre dans mes Etats , la paix,  
la liberté , & le doux loisir que les Dieux  
accordent à ceux qui aiment la sagesse.

J'aurois une vraie joye , reprit Pythagore,  
de vivre sous votre protection avec Zoroastre  
& les Mages ; mais il faut que je suive les  
ordres d'Apollon. Un grand Empire s'eleve  
en Italie qui deviendra un jour maître de  
l'univers ; la forme de son Gouvernement est  
semblable à celle que Minos établit en Crete..

Le génie de ses peuples est aussi guerrier que celui des Spartiates. L'amour généreux de la Patrie, le goût de la pauvreté personnelle pour augmenter la richesse publique, les sentimens nobles & desintéressés qui regnent parmi ses Citoyens, le mépris du plaisir qu'ils unissent avec un zèle ardent pour la liberté, les rendent propres à conquérir le monde entier. J'y dois porter la connoissance des Dieux & des Loix. Je vous quitte, mais je ne vous oublierai jamais; mon cœur vous suivra par-tout. Vos conquêtes s'étendront selon les oracles. Puissent les Dieux vous préserver alors de l'ivresse de l'autorité suprême! Pussiez-vous sentir long-tems le plaisir de ne regner que pour rendre les hommes heureux! La Renommée m'instruira de votre sort. Je demanderai souvent, la grandeur n'a-t-elle pas changé le cœur de Cyrus? Aime-t-il toujours la vertu? Craint-il toujours les Dieux? Il faut que je vous quitte, mais nous nous rejoindrons dans le séjour des Justes. Ah Cyrus! quelle sera ma joye de vous revoir après la mort parmi les bons Rois que les Dieux couronnent d'une gloire immortelle! Adieu, Prince, adieu; souvenez-vous de n'employer jamais votre puissance, que pour faire sentir des effets de votre bonté.

Cyrus

Cyrus ne put rien répondre, son cœur s'attendrit, il embrasse le Philosophe avec vénération, il mouille son visage de ses larmes. Il fallut enfin se séparer. Pythagore partit bien-tôt pour l'Italie; & Cyrus s'embarqua sur un vaisseau Phénicien pour aller à Tyr.

En s'éloignant de Crete & des côtes de la Grece, il les quitte avec regret, & se ressouvenant de tout ce qu'il y avoit vû, il dit à Araspe : Quoi ! c'est donc là cette nation qu'on croit superficielle & frivole ? J'y ai trouvé de grands hommes de toutes les especes, des Philosophes profonds, des Capitaines habiles, de grands Politiques, des génies capables d'atteindre à tout, & de tout approfondir.

Ils préfèrent les connoissances agréables aux idées abstraites : les arts d'imitation aux recherches subtiles : mais ils ne méprisent pas les sciences sublimes, au contraire ils y excellent, quand ils veulent s'y appliquer.

Ils aiment les étrangers plus que ne font les autres nations, & par-là leur pays mérite d'être appelé la Patrie commune du genre humain. Ils paroissent quelquefois trop occupés de bagatelles & d'amusemens ; mais

les grands hommes parmi eux ont le secret de préparer les affaires les plus importantes, même en s'amusant. Ils sentent que l'esprit a souvent besoin de repos ; mais en se délassant ils savent mouvoir les plus grandes machines par les plus petits ressorts. Ils regardent la vie comme un jeu , mais un jeu semblable aux Jeux Olympiques , où les danses enjouées se mêlent avec les travaux pénibles.

J'admire , dit Araspe , la politesse des Grecs , & toutes les qualités qu'ils ont pour la société ; mais je ne saurois estimer ni leurs talens , ni leurs sciences. Les Chaldéens & les Egyptiens les surpassent infiniment dans toutes les connoissances solides.

Je suis , relinqua Cyrus , d'un sentiment bien différent du vôtre. Il est vrai qu'on trouve chez les Chaldéens , & chez les Egyptiens de grandes idées , & des découvertes utiles ; mais leur science est souvent pleine d'obscurité. Ils ne savent pas , comme les Grecs , parvenir aux vérités inconnues par l'enchaînement des vérités connues. Cette méthode ingénieuse de mettre chaque idée à sa place , de mener l'esprit par degrés des vérités les plus simples aux vérités les plus composées avec ordre , clarté ,

&c.

& précision , est un secret peu connu des Chaldéens & des Egyptiens , qui se vantent d'avoir plus de génie original. C'est là pourtant la véritable science qui apprend à l'homme l'étendue & les bornes de son esprit ; c'est par-là que je préfère les Grecs aux autres peuples , & non à cause de leur politesse.

La vraie politesse est propre aux ames délicates de toutes les nations , & n'est point attachée à aucun peuple en particulier. La civilité extérieure n'est que la forme établie dans les différens pays pour exprimer cette politesse de l'ame. Je préfère la civilité des Grecs à celle de tous les autres peuples, parcequ'elle est plus simple , & moins embarrassante ; elle rejette toutes les formalités superflues ; elle n'est occupée qu'à rendre la société libre & agréable. La politesse intérieure est bien différente de cette civilité superficielle.

Vous n'étiez pas présent le jour que Pythagore m'en parla. Voici comme il la définit ; voici comme il la pratique. C'est une égalité d'Ame qui exclut tout à la fois l'empressement & l'insensibilité. Elle suppose un discernement vif qui s'apperçoit d'abord de tout ce qui peut convenir aux différens

férans caractères. C'est une douce condescendance qui fait s'accommoder au goût des autres, non pour flatter, mais pour apprivoiser leurs passions. C'est un oubli de soi-même qui cherche avec délicatesse le plaisir d'autrui, sans faire appercevoir cette recherche. Elle fait contredire avec respect, elle fait plaire sans adulation, elle est également éloignée de la fade complaisance, & de la basse familiarité.

Cyrus s'entretenoit ainsi avec Araspe, lorsque les vents contraires arrêterent leur course, & les obligèrent à relâcher dans l'isle de Chypre. Le jeune Prince profita de cette occasion pour visiter le Temple de Paphos, & les bocages d'Idalie, consacrés à la mere des Amours. En voyant ces lieux fameux, il se rappella les remarques de Pythagore sur la corruption des Poëtes Grecs, & sur les effets monstrueux de leur imagination dereglee. Ils avoient dégradé la Théologie primitive d'Orphée, pour faire descendre de l'Empyrée les Puissances célestes, pour les placer sur les montagnes de la Grece comme dans leur Ciel suprême, & pour leur attribuer non seulement les passions humaines, mais encore les vices les plus honteux. Il se hâta de quitter l'Isle profane, & débarqua bien-tôt à Tyr.

LES



LES  
VOYAGES  
DE  
CYRUS.

---

LIVRE SEPTIEME.



LE Roi de Babylon ayant détruit ( après un siège de trente ans ) l'ancienne Tyr , les habitans avoient bâti une Ville nouvelle dans une Isle voisine à trente stades du rivage.

Cette isle s'étendoit en croissant , pour embrasser un golfe où les vaisseaux étoient à l'abri des vents. Plusieurs allées de cedres regnoient le long du port , & à chacune de ses extrémités une forteresse inaccessible faisoit la sureté de la Ville , & des navires qui y abordoient.

Au milieu du mole un portique soutenu de douze rangs de colonnes , formoit plusieurs

ieurs galeries où s'assembloient à certaines heures du jour les Négocians de tous les pays. On y entendoit parler toutes sortes de langues, & l'on y distinguoit les mœurs des différentes nations. La ville de Tyr sembloit être la Capitale de l'Univers.

Un nombre prodigieux de vaisseaux couvroit la mer; les uns partoient, les autres arrivoient. Ici l'on replioit les voiles, tandis que les rameurs fatigués goûtoient le repos. (Là on coupoit les Cedres du Liban.) Là on lançoit à la mer les bâtimens nouvellement construits, (avec des grands bruits, qui faisoient resonner tout le rivage.) Une foule innombrable du peuple inondoit le port: Ceux-ci s'occupoient à décharger les navires, ceux-là à transporter les Marchandises, d'autres à remplir les magasins. Tous étoient en mouvement, tous s'empressoient au travail, tous s'animoient au commerce.

Ce spectacle (d'agitation & d'occupation,) arrêta long tems la vûe de Cyrus: Il s'avance ensuite vers une des extrémités du mole, & rencontre un homme qu'il croit reconnoître. Me trompé-je, s'écria le Prince, n'est-ce point Aménophis qui a quitté sa solitude pour rentrer dans la société des hommes? C'est moi-même, repliqua ce sage Egyptien;

Egyptien ; J'ai abandonné l'Arabie Heureuse pour me retirer au pied du Mont Liban. Cyrus surpris de ce changement lui en demanda les raisons. Arobal, dit Aménophis, en est la cause. Cet Arobal dont je vous ai parlé, autrefois prisonnier avec moi à Memphis, & esclave dans les mines d'Egypte, étoit fils du Roi de Tyr, mais il ignoroit sa haute naissance. Il est remonté sur le trône de ses Ancêtres, & son véritable nom est Ecnibal. Je jouis d'une tranquillité parfaite dans ses Etats. Venez voir un Prince qui est digne de votre amitié. Je m'intéressois à son sort, reprit Cyrus, par l'amitié que vous aviez conçue pour lui, mais je ne pouvois lui pardonner de vous avoir quitté. Je partage avec vous le plaisir d'avoir retrouvé votre ami : Apprenez-moi ce qui lui est arrivé depuis votre séparation.

Aménophis conduisit Cyrus & Araspe dans l'enfoncement d'un rocher, d'où l'on découvroit la mer, la ville de Tyr, & les campagnes fertiles qui l'environnent. D'un côté le Mont Liban bornoit la vue, & de l'autre l'Isle de Chypre sembloit s'enfuir sur les eaux. Ils s'assirent tous trois sur un lit de mousse, & le sage Egyptien se hâta de raconter à Cyrus les aventures du Roi de Tyr.

Le

Le pere d'Ecnibal , dit-il , mourut , pendant qu'il étoit encore au berceau. Itobal son oncle , aspirant à la Royauté , résolut de se défaire du jeune Prince. Bahal à qui l'éducation d'Ecnibal avoit été confiée , pour le soustraire à la cruauté du Tyrann , répandit le bruit de sa mort : Il l'envoya dans une campagne solitaire au pied du Mont Liban , où il le fit passer pour son fils sous le nom d'Arobal. ( Il y vint souvente fois pour s'entretenir avec le Prince , ) sans lui découvrir sa naissance. Quand Ecnibal eut atteint sa quatorzième année , Bahal forma le dessein de le rétablir sur le trône de ses Ancêtres. L'Usurpateur ayant découvert les projets de ce fidèle Tyrien , le fit enfermer dans une prison étroite , & le menaça de la mort la plus cruelle , s'il ne lui livroit pas le jeune Prince. Bahal garda le silence , résolu de mourir plutôt que de trahir son devoir , & sa tendresse pour Ecnibal.

Cependant Itobal étant instruit que l'héritier de la couronne vivoit encore , se trouble & s'agite. Pour calmer ses inquiétudes , & pour assoupir sa rage , il ordonna qu'on fit mourir tous les enfans de Bahal. Un fidèle Esclave en fut averti , & fit sauver Ecnibal. C'est ainsi que ce jeune & malheureux Prince quitta

quitta la Phénicie sans favoir le secret de sa naissance.

Bahal se sauva de sa prison en s'élançant d'une haute Tour dans la mer; il gagne le rivage en nageant, & se retira à Babylone, où il se fit connoître à Nabucodonosor. (Pour se vanger du massacre de ses enfans,) il excita ce Conquerant à faire la guerre à Itobal, & entreprendre le long siege de Tyr. Le Roi de Babylone instruit de la capacité & de la vertu de Bahal, le choisit pour commander en chef cette expédition. Itobal y fût tué, & après la prise de la Ville, Bahal fut élevé sur le trône de Tyr par Nabuchodonosor, qui reconnut ainsi ses services & son attachement.

Bahal ne se laissa point éblouir par l'éclat de la Royauté. Ayant appris qu'Ecnibal étoit échappé à la fureur du Tyran, son premier soin fut d'envoyer par toute l'Asie pour le chercher, mais il n'en put apprendre aucune nouvelle; nous étions alors dans les mines d'Egypte.

Arobal ayant erré long-tems dans l'Afrique, & perdu l'Esclave qui le conduisoit, s'engagea dans les troupes des Cariens, résolu de finir ses jours, ou de se distinguer  
par

par quelque action éclatante. Je vous ai raconté autrefois notre première connoissance (a), notre amitié réciproque, notre esclavage commun, & notre séparation.

Après m'avoir quitté, il alla à Babylone : C'est là qu'il apprit la révolution de Tyr, & que Bahal qu'il croyoit son pere, étoit élevé sur le trône. Il quitta promptement la Cour de Nabuchodonosor, & arriva bientôt dans la Phénicie, où il se fit annoncer à Bahal.

Le bon vieillard accablé par l'âge reposoit sur un riche tapis. La joye lui donne des forces; il se leve, il court vers Arobal, il l'examine, il lui fait plusieurs questions, il rappelle tous ses traits, & le reconnoit enfin. Il ne peut plus se contenir, il se jette à son col, il le serre entre ses bras, il mouille son visage de ses larmes, & s'écrie avec transport : C'est donc vous que je vois; c'est Ecnibal, c'est le-fils de mon maître; c'est l'enfant que j'ai sauvé des mains du Tyran, c'est la cause innocente de mes disgraces, & le sujet de ma gloire. Je puis enfin montrer ma reconnoissance pour le Roi qui n'est plus, en retabliissant son fils. Ah

Dicux §4

(a) Pag. 98. &c.

Dieux ! c'est ainsi que vous récompensez ma fidélité : Je meurs content.

Aussi-tôt Bahal dépêcha des Ambassadeurs à la Cour de Babylone, demanda permission à Nabucodonosor de quitter la Royauté, & de reconnoître Ecnibal pour son Maître légitime. C'est ainsi que le Prince de Tyr monta sur le trône de ses Ancêtres : Bahal mourut bientôt après.

Arobal étant parvenu à la Couronne, (ce qui arriva peu de tems après votre départ pour l'Egypte) envoya dans ma solitude un Tyrien pour m'instruire de son sort, & pour me presser de venir à sa Cour. Je fus ravi d'apprendre son bonheur, & de voir qu'il m'aimoit encore. J'en témoignai ma joye par les expressions les plus vives, en marquant au Tyrien que tous mes désirs étoient satisfaits, puisque mon ami étoit heureux ; mais je refusai absolument de quitter ma retraite. Il renvoya de nouveau me conjurer de le venir secourir dans les travaux de la Royauté. Je lui répondis que ses propres lumieres suffisoient pour remplir ses devoirs ; & que ses malheurs passés serviroient à lui faire éviter les écueils de l'autorité suprême.

Voyant.

Voyant enfin que rien ne pouvoit m'ébranler , Ecnibal quitta Tyr sous prétexte d'aller à Babylone rendre hommage au Roi des Assyriens , & arriva bien-tôt dans ma solitude.

Nous nous embrassâmes long-tems avec tendresse. Vous avez crû sans doute , me dit-il , que je vous avois oublié , que notre séparation venoit du refroidissement de mon amitié , & que l'ambition avoit séduit mon cœur , mais vous vous êtes trompé. Il est vrai que lorsque je vous quittai , la retraite m'étoit devenue insupportable , je n'y trouvois point la paix. Cette inquietude venoit sans doute des Dieux mêmes. Ils m'entraînoient sans que je le fusse à remplir les desseins de leur sagesse. Je ne pouvois goûter de repos en leur résistant. C'est ainsi qu'ils m'ont conduit au trône par des routes inconnues. La grandeur n'a point changé mon cœur ; montrez-moi que l'absence n'a point diminué votre amitié , venez me soutenir dans les travaux , & les dangers auxquels l'élevation m'expose.

Ah ! lui dis-je , ne me forcez point à quitter ma retraite , laissez-moi jouir du repos que les Dieux m'ont accordé. La grandeur irrite les passions ; les Cours sont des mers  
orageuses.



orageuses. J'y ai déjà fait naufrage, j'en suis heureusement échappé. Ne m'y exposez pas une seconde fois.

Je pénètre vos sentimens, reprit Ecnibaf, Vous craignez l'amitié des Rois; vous avez éprouvé leur inconstance; vous avez senti que leur faveur ne sert souvent qu'à préparer leur haine. Apriès vous aimait autrefois, il vous abandonne ensuite. Mais hélas! devez-vous comparer à Apriès?

Non, non, repliquai-je, je me défierai toujours de l'amitié d'un Prince nourri dans le luxe & dans la mollesse comme le Roi d'Egypte. Mais pour vous, élevé (éloigné du trône, & ) dans l'ignorance de votre état, éprouvé ensuite par toutes les disgrâces de la fortune, je ne crains pas que la Royauté altere vos sentimens. Les Dieux vous ont conduit au trône, vous devez en remplir les devoirs, il faut vous sacrifier pour le bien public. Mais pour moi, rien ne m'oblige à m'engager de nouveau dans le trouble & dans le tumulte. Je ne songe qu'à mourir dans la retraite où la sagesse nourrit mon cœur, & où l'espérance de me réunir bien tôt au grand Osiris me fait oublier tous mes malheurs passés.

Ici un torrent de larmes suspendit nos discours , & nous fit garder le silence. Ecnibal le rompit enfin pour me dire : L'étude de la sagesse n'a-t-elle donc servi qu'à rendre Aménophis insensible ; Eh bien , si vous ne voulez rien accorder à mon amitié , venez au moins me soutenir contre mes faiblesses. Peut-être oublierai-je un jour que j'ai été malheureux ; peut-être ne ferai-je plus touché des misères de l'humanité ; peut-être que l'autorité suprême empoisonnera mon cœur , & me fera ressembler aux autres Princes. Venez me défendre contre les erreurs attachées à ma condition ( venez m'affermir dans toutes les maximes de vertu que vous m'avez inspirées autrefois. Un fidele ami m'est plus nécessaire que jamais. ( Non, je ne saurois pas vivre sans vous. )

Ecnibal m'attendrit par ces paroles : Je consentis enfin à le suivre ; mais à condition que je ne demeurerois pas à sa Cour , que je n'y aurois jamais aucun emploi , & que je me retirerois dans quelque solitude auprès de Tyr. Je n'ai fait que changer une retraite pour une autre , afin d'avoir le plaisir de me rapprocher de mon ami.

Nous partimes de l'Arabie Heureuse, nous allâmes à Babylone , nous y vîmes Nabucodonosor.

Donofor. Mais hélas ! qu'il est différent de ce qu'il étoit autrefois ! Ce n'est plus ce Conquerant qui regnoit au milieu des triomphes , & qui étonnoit les nations par l'éclat de fa gloire. Depuis quelque tems il a perdu la raifon ; il fuit la fociété des hommes, il erre vagabond dans les montagnes & les bois comme une bête féroce. Quelle deftinée pour un fi grand Prince !

En arrivant à Tyr , je me retirai au pied du Mont Liban dans le même lieu où Ecnibal avoit passé fa premiere jeunefle. Je viens quelquefois ici le voir : il vient fouvent dans ma folitude. Rien ne fauroit alterer notre amitié , parceque la vérité en fait l'unique lien. Je vois par cet exemple que la Royauté n'est pas , comme je le croyois , incompatible avec les fentimens ; tout dépend de la premiere éducation des Princes. Le malheur est la meilleure école pour eux ; c'est par-là que fe forment les Héros. Apriés avoit été gâté par les prospérités de fa jeunefle ; Ecnibal s'est confirmé dans la vertu par les adverfités.

Après cet entretien , Aménophis conduifit le Prince de Perfe & fon ami au Palais d'Ecnibal , & le presenta au Roi de Tyr. Cyrus fut traité pendant plusieurs jours avec  
une

une magnificence éclatante, & marqua souvent à Amenophis l'étonnement où il étoit, de voir la splendeur qui regnoit dans ce petit Etat.

N'en foyez pas surpris, répondit l'Egyptien. Par-tout où le commerce fleurit par de sages loix, l'abondance devient bien-tôt universelle, & la magnificence ne coûte rien à l'Etat.

Le Roi de Tyr fit plusieurs questions à Cyrus, sur son pays, sur ses voyages, & sur les mœurs des différens peuples qu'il avoit vus. Il fut touché des sentimens nobles & du goût délicat qui regnoient dans les discours du jeune Prince: Cyrus admira à son tour l'esprit & la vertu d'Ecnibal. Il passa plusieurs jours à sa Cour pour s'instruire des regles du commerce, & pria enfin le Roi de lui expliquer comment il avoit rendu son Etat florissant en si peu de tems.

La Phénicie, dit Ecnibal, a toujours été renommée pour le commerce; la situation de Tyr est heureuse; ses habitans entendent la navigation mieux que les autres peuples. Une liberté parfaite regnoit d'abord dans le négoce, & les Etrangers étoient regardés comme Citoyens de notre Ville; mais sous  
le

Le regne d'Itobal tout tomba en ruine. Au lieu d'ouvrir nos Ports selon l'ancienne coutume, le Tyran les fit fermer par des vues politiques ; il voulut changer la constitution fondamentale de la Phénicie, & rendre guerriere une Nation qui avoit toujours évité de prendre part aux discordes de ses voisins. Par-là le commerce languit, & nos forces s'affoiblirent ; Itobal nous attira la colere du Roi de Babylone qui raza notre ancienne Ville, & nous rendit tributaires.

Aussi-tôt que Bahal fut élevé sur le trône, il tâcha de remédier à ces maux. Je n'ai fait que suivre le plan que ce sage Prince m'a laissé.

Je commençai d'abord par ouvrir mes Ports aux Etrangers, & par rétablir la liberté du commerce. Je déclarai que mon nom n'y feroit jamais employé que pour en soutenir les privileges, & en faire observer les Loix. L'autorité des Princes est trop formidable pour que les autres hommes puissent entrer en société avec eux.

Les trésors de l'Etat avoient été épuisés par les guerres. Il n'y avoit point de fonds pour les travaux publics. Les Arts étoient sans honneur, & l'agriculture étoit négligée.

J'enga-

J'engageai les principaux Marchands à faire de grandes avances au menu peuple, tandis qu'ils traitoient entr'eux par un crédit assuré ; mais ce crédit n'a jamais eu place parmi les laboureurs & les artisans. La Monnoye est non seulement une mesure commune qui règle le prix des marchandises, elle est encore un gage assuré qui a une valeur réelle, & à peu près égale dans toutes les Nations. Je voulus que ce gage ne fût jamais ôté d'entre les mains des Citoyens, qui en ont besoin pour se garantir contre les abus que je puis faire de mon autorité, contre la corruption des Ministres, & contre l'oppression des Riches.

Pour encourager les Tyriens au travail, je laissai non seulement chacun libre possesseur des gains qu'il faisoit, mais j'établis encore de grandes récompenses pour ceux qui excelloient par leur génie, & qui se distingueroient par quelque découverte utile.

Je fis bâtir de grands édifices pour les Manufactures. J'y logeai tous ceux qui surpassoient les autres dans leur art. Pour ne pas dissiper l'attention de leur esprit, par des soins inquiets, je fournis à tous leurs besoins, & je flattai leur ambition, en leur  
accor-

accordant dans ma Ville Capitale, des honneurs & distinctions proportionnées à leur état.

J'abolis enfin les impôts exorbitans , & les privilèges exclusifs pour toutes les denrées utiles & nécessaires. Il n'y a point ici de vexation pour ceux qui vendent, il n'y a point de contrainte pour ceux qui achètent. Tous mes Sujets ayant également la permission de commercer , rapportent en abondance à Tyr ce que l'Univers produit de plus excellent , & le donnent à un prix raisonnable. Chaque espece de denrée me paye en entrant un tribut peu considérable. Moins je gêne le commerce , & plus mes trésors augmentent. Les impôts diminués, diminuent le prix des marchandises. Moins elles sont chères , plus on en consomme ; & par cette consommation abondante , mes revenus surpassent de beaucoup ce que je pourrois tirer par les tributs excessifs. Les Rois qui croient s'enrichir par leurs exactions sont ennemis de leurs peuples ; ils ignorent même leurs propres intérêts.

Je vois , dit Cyrus , que le commerce est d'une grande ressource dans un état. Je crois que c'est le seul secret pour répandre l'abondance dans les grandes Monarchies, & pour réparer les maux que les guerres y produisent.

duisent. Les armées nombreuses épuisent bientôt un Royaume , si l'on ne tire point des Etrangers de quoi les soutenir par un commerce florissant.

Prenez garde , dit Aménophis , de ne pas confondre les idées. On ne doit point négliger le commerce dans les grandes Monarchies ; mais il y faut suivre d'autres regles que dans les petits Etats.

La Phénicie fait le commerce non seulement pour suppléer à ses propres besoins, mais encore pour servir à toutes les autres nations. Comme le pays est petit , la force de ses Habitans consiste à se rendre utiles, & même nécessaires à leurs voisins. Les Tyriens vont chercher jusques dans les Isles inconnues toutes les richesses de la nature, pour les répandre parmi les autres peuples. Ce n'est pas leur superflu , mais celui des autres nations , qui fait le fondement de leur commerce.

Dans une ville comme Tyr où le commerce fait l'unique soutien de l'Etat , tous les Citoyens sont négocians , les Marchands sont les Princes de la République. Mais dans les grands Empires , où les vertus militaires & la subordination des rangs sont ab-

soly-



folument néceffaires, le commerce doit être encouragé fans être univerfel.

Dans un Royaume fertile, étendu, & bordé de côtes maritimes, on peut, en rendant les peuples laborieux, tirer du fein fécond de la terre des richesses immenfes, qui feroient perdues par la négligence & par la paille de fes habitans. En faifant perfectionner par l'art les productions de la nature, on peut augmenter de nouveau fes richesses: & c'eft en vendant aux autres peuples ces fruits de l'industrie, qu'on établit un commerce folide dans les grands Empires. Il ne faut porter hors de chez foi que fon fuperflu, ni rapporter dans fon pays que ce qu'on achete avec ce fuperflu.

Par-là l'Etat ne contractera jamais des dettes étrangères; la balance du commerce panchera toujours de fon côté; on tirera des autres nations de quoi foutenir les fraix de la guerre. On trouvera de grandes refources fans diftraire les Sujets de leurs emplois, & fans affoiblir les vertus militaires. C'eft une grande fcience dans un Prince, de connoître le génie de fon peuple, les productions de la nature dans fon Royaume, & le vrai moyen de les mettre en valeur.

Les entretiens d'Enibal & d'Aménophis donnerent à Cyrus des idées nouvelles, & lui inspirerent des maximes sur le gouvernement qu'il n'avoit point apprises dans les autres pays.

Les jours suivans Cyrus accompagna le Roi de Tyr à Byblos, pour célébrer les fêtes de la mort d'Adonis. Tout le peuple en deuil entre dans une caverne profonde, où le simulachre d'un jeune homme repose sur un lit de fleurs & d'herbes odoriférantes. On passe des journées entières en prieres & en lamentations; ensuite la douleur publique se change en joye; les chants d'allégresse succedent aux pleurs; on entonne par tout cet Hymne sacré: (a)

Adonis est revenu à la vie; Uranie ne le pleure plus; il est remonté vers le Ciel, il descendra bien-tôt sur la terre, pour en bannir à jamais les crimes & les maux.

Les Cérémonies Tyriennes sur la mort d'Adonis, parurent à Cyrus une imitation de celles des Egyptiens, sur la mort d'Osiris (& par rapport aux larmes d'Isis;) elles lui firent sentir que ces deux nations reconnois-

(a) Voyez Lucien de la Déesse de Syrie; Jul. Firmic, des Mysteres, & le Disc. pag.

noïssioient également un Dieu mitoyen , qui doit rendre l'innocence & la paix à l'Univers.

Tandis que ce Prince étoit encore à Tyr, des Courriers arriverent de la Perse pour lui apprendre que Mandane se mouroit. Cette nouvelle l'obligea de suspendre son voyage de Babylone , & de quitter la Phénicie avec précipitation. En embrassant le Roi de Tyr , O ! Ecnibal , dit Cyrus , je n'envie ni vos richesses , ni votre magnificence : Pour être parfaitement heureux , je ne désire qu'un ami comme Aménophis.

Ils se séparèrent enfin , Cyrus & Araspe traverserent l'Arabie Déserte , & une partie de la Chaldée ; ils passerent le Tigre près de l'endroit où ce fleuve s'unit avec l'Euphrate ; ils entrèrent dans la Susiane , & arriverent en peu de jours à la Capitale de Perse.

Cyrus se hâte d'aller voir Mandane , il la trouve mourante , il s'abandonne à sa douleur , & s'exprime par les plaintes les plus ameres. La Reine touchée & attendrie à la vûe de son fils , tâche de modérer son affliction par ces paroles :

Consolez-vous, mon fils; les ames ne meurent jamais; elles ne sont condamnées que pour un tems à animer les corps mortels, afin d'expier les fautes qu'elles ont commises dans un état précédent. Le tems de mon expiation est fini: je vais remonter vers la sphère du feu. Là je verrai Persée, Arbace, Déjoces, Phraorte, & tous les Héros dont vous descendez. Je leur dirai que vous vous préparez à les imiter. Là je verrai Cassandane; elle vous aime encore; la mort ne change point les sentimens des ames vertueuses. Nous vous ferons toujours présentes, quoiqu'invisibles: nous descendrons souvent dans un nuage pour vous servir de Génies protecteurs. Nous vous accompagnerons au milieu des dangers. Nous vous amènerons les vertus. Nous écarterons d'autour de vous tous les vices & les erreurs qui corrompent le cœur des Princes. Un jour votre Empire s'étendra, les Oracles s'accompliront. O mon fils! mon cher fils! souvenez-vous qu'il ne faut conquérir les nations que pour les rendre dociles à la Raïson.

En prononçant ces paroles, elle pâlit; une sueur froide se répand sur tous ses membres; la mort ferme ses yeux; son ame s'envole vers l'Empyrée. Elle fut pleurée long-tems

tems par toute la Perse ; Cambyse fit élever un superbe monument à sa mémoire. La douleur de Cyrus ne se dissipa que peu à peu par la nécessité de s'appliquer aux affaires.

Cambyse étoit un Prince religieux & pacifique. Il n'étoit jamais sorti de Perse, où les mœurs étoient encore innocentes & pures, mais severes & féroces. Il favoit choisir les Ministres capables de suppléer à ce qui lui manquoit ; mais il s'abandonnoit quelquefois trop à leurs conseils, par défiance de ses propres lumieres.

Il voulut en Prince sage & judicieux, que Cyrus entrât dans l'administration des affaires ; il le fit appeller un jour, & lui dit :

( Jusques ici vous n'avez fait qu'apprendre : il est tems que vous commenciez à agir ) Vos voyages, mon fils, ont augmenté vos connoissances, vous devez les employer pour le bien de la patrie. Vous êtes destiné non seulement à gouverner un jour ce Royaume, mais encore à commander à toute l'Asie. Il faut apprendre de bonne heure l'art de regner. C'est ce qui manque ordinairement aux Princes. Ils montent souvent sur le Trône avant que de connoître les

devoirs de la Royauté. Je vous confie mon autorité, je veux que vous l'exerciez sous mes yeux. Les lumieres de Sorane ne vous feront pas inutiles. C'est le fils d'un habile Ministre, qui m'a servi pendant plusieurs années avec fidélité. Il est jeune, mais il est laborieux, éclairé, & propre à toutes sortes d'emplois.

Sous le gouvernement de Cambyse, ce Ministre avoit senti la nécessité de paroître vertueux; il croyoit même l'être en effet; mais sa vertu n'avoit jamais été mise à l'épreuve. Sorane ne favoit pas lui-même les excès auxquels son ambition démesurée pouvoit le porter.

Lorsque Cyrus voulut s'instruire de l'état de la Perse, de la force de ses troupes, de ses interêts au dedans & au dehors, Sorane vit bien-tôt avec regret, qu'il alloit perdre beaucoup de son autorité sous un Prince qui aoit tous les talens nécessaires pour gouverner par lui-même. Il tâcha de captiver l'esprit de Cyrus, & l'étudia long tems pour découvrir ses foiblesses.

Le jeune Prince étoit sensible aux louanges, mais il aimoit à les mériter; il avoit du goût pour le plaisir, sans en être l'esclave;

clave ; il ne haïffoit point la magnificence, mais il favoit se refuser tout plutôt que d'accabler le peuple. Par là il étoit inaccessible à la flatterie, à la volupté, & au luxe.

Sorane sentit qu'il n'y avoit d'autre moyen de conserver son crédit auprès de Cyrus, qu'en se rendant nécessaire par sa capacité. Il déploya tous ses talens dans les Conseils publics & particuliers. Il montra qu'il possédoit une connoissance exacte des secrets de la plus sage politique, & qu'il étoit capable en même tems de ce détail, qui fait une des plus grandes qualités d'un Ministre. Il préparoit & digeroit les matieres avec tant d'ordre & de clarté, que le Prince n'avoit pas besoin de travailler. Tout autre que Cyrus eût été charmé de se voir ainsi dispensé de s'appliquer aux affaires ; mais ce Prince vouloit tout voir par ses propres yeux. Il avoit de la confiance pour les Ministres de son Pere, sans s'y livrer aveuglement.

Quand Sorane s'apperçut que le Prince vouloit tout approfondir, il s'étudia à repandre de l'obscurité dans les affaires importantes, afin de se rendre encore plus nécessaire. Cyrus remarqua la conduite artificieuse de Sorane, & ménagea avec une telle délicatesse l'esprit de ce Ministre habile &

M 5.

ombra-

ombrageux , qu'il tiroit de lui peu à peu ce que le Satrape cherchoit à lui cacher avec tant d'art. Quand Cyrus se crut assez instruit , il fit sentir à Sorane qu'il vouloit être lui-même le premier Ministre de son Pere. Il modéra ainsi l'autorité de ce favori, sans lui donner aucun juste sujet de se plaindre.

L'ambition de Sorane fut cependant blessée de la conduite de Cyrus. Ce Ministre orgueilleux ne put supporter sans chagrin la diminution de son crédit ; il sentit avec douleur qu'on pouvoit se passer de lui. Voilà la premiere source de son mécontentement, qui auroit été dans la suite fatal à Cyrus, s'il ne s'en étoit pas garanti par sa vertu & par sa prudence.

La Perse avoit été pendant plusieurs siècles soumise à la Medie ; mais par le mariage de Cambyse avec Mandane , il avoit été réglé que le Roi des Perses ne payeroit à l'avenir qu'un petit tribut annuel pour marquer son hommage.

Depuis ce tems les Perses & les Medes vécutent dans une alliance étroite , jusqu'à ce que la jalousie de Cyaxare alluma le feu de la discorde. Ce Prince rappelloit sans cesse avec dépit les Oracles qu'on repandoit  
sur



sur les conquêtes futures du jeune Cyrus. Il le regardoit comme le destructeur de sa puissance ; il croyoit déjà le voir entrer dans Ecbatane pour le détroner. Il sollicitoit Aftyage à tout moment de prévenir ces préjudices funestes, d'affoiblir les forces de la Perse, & de la remettre dans son ancienne dépendance.

Mandane pendant sa vie avoit ménagé l'esprit de son Pere avec une telle adresse, qu'elle avoit empêché une rupture ouverte entre Cambyse & Aftyage. Mais si-tôt qu'elle fut morte, Cyaxare recommença ses sollicitations auprès de l'Empereur des Medes.

Cambyse apprit les desseins de Cyaxare, & envoya Hyftaspe à la Cour d'Ecbatane, pour représenter à Aftyage le danger qu'il y auroit de s'affoiblir mutuellement pendant que les Assyriens leurs ennemis communs méditoient d'étendre leur domination sur tout l'Orient. Hyftaspe arrêta par son habileté l'exécution des projets de Cyaxare, & procura à Cambyse le tems de faire ses préparatifs en cas de rupture.

Le Prince des Medes voyant que les sages conseils d'Hyftaspe étoient favorablement écoutés par son Pere, & qu'il n'y avoit pas

moyen d'allumer si-tôt la guerre , essaya d'autres voyes pour affoiblir la puissance des Perses. Il apprit le mecontentement de Sorane , & tâcha de le gagner en lui offrant les premieres dignités de l'Empire.

Sorane frémit d'abord à cette idée; mais trompé ensuite par son ressentiment, il se cacha à lui-même les raisons secretes qui l'animoient. Son cœur n'étoit pas encore insensible à la vertu , mais son imagination vive transformoit les objets , & les lui representoit sous toutes les couleurs nécessaires pour flatter son ambition. Il surmonta enfin tous ses remords , sous prétexte que Cyaxare seroit un jour son Empereur légitime, & que Cambyse n'étoit qu'un Maître tributaire. Il n'y a rien que l'on ne se persuade, lorsque les fortes passions nous entraînent & nous aveuglent. Sorane entre ainsi peu à peu dans une liaison étroite avec Cyaxare, & mit secretement tout en usage pour rendre l'administration de Cyrus odieuse au peuple.

Cyrus avoit élevé Araspe aux premieres dignités militaires , connoissant sa capacité & ses talens pour la guerre; mais il ne vouloit pas le faire entrer dans le Sénat à cause des anciens usages établis en Perse , qui ne permet-

permettoient point aux Etrangers d'être assis dans le Conseil suprême.

Le perfide Sorane pressoit pourtant le jeune Prince d'enfreindre cette loi : il savoit que ce seroit un moyen sûr d'exciter la jalousie des Grands , & de les irriter contre Cyrus. Vous avez besoin dans les Conseils, lui dit-il un jour , d'un homme semblable à Araspe. Je fai que la bonne politique & nos regles défendent que l'on confie en même tems aux Etrangers le commandement des Armées , & le secret de l'Etat. Mais on peut se dispenser des loix , lorsqu'on fait en remplir l'intention par des voyes plus sûres & plus faciles ; un Prince comme vous ne doit jamais être l'esclave des regles , ni des usages. Les hommes n'agissent ordinairement que par ambition ou par intérêt. Comblez Araspe de dignités & de biens ; rendez ainsi la Perse sa patrie , & vous n'avez rien à craindre de sa fidélité.

Cyrus ne soupçonna point les desseins cachés de Sorane , mais il aimoit trop la justice pour vouloir s'en écarter. Je suis persuadé , répondit-il , de la fidélité & de la capacité d'Araspe. Je l'aime ; mais quand mon amitié seroit capable de me faire manquer aux loix en sa faveur , il m'est trop attaché pour  
vouloir

vouloir jamais accepter aucune dignité qui pourroit exciter la jalousie des Perses , & leur donner occasion de croire que j'agis par goût & par passion dans les affaires de l'Etat.

Sorane ayant essayé en vain d'engager Cyrus dans cette fausse démarche, tenta de le surprendre par une autre voye , en tâchant de rompre l'intelligence qui regnoit entre le jeune Prince & son pere. Sorane faisoit remarquer adroitement à Cyrus les défauts du Roi , les bornes de son esprit, & la nécessité de suivre d'autres maximes que les siennes. Le gouvernement doux & paisible de Cambyse , lui disoit-il souvent , est incompatible avec les grands projets. Si vous vous contentez comme lui d'être Roi pacifique , comment deviendrez-vous Conquérant ?

Cyrus n'écouta ces insinuations que pour éviter les écueils où Cambyse avoit échoué. Il ne diminua point sa docilité , & sa soumission pour un pere qu'il aimoit tendrement. Il le respectoit même jusques dans ses foiblesses , en tâchant de les cacher. Il ne faisoit rien sans ses ordres ; mais il l'instruisoit en le consultant. Il lui parloit souvent en particulier , pour le mettre en état de

de décider en public. Cambyse avoit l'esprit assez juste pour démêler, & pour s'approprier ce qu'il y avoit de plus excellent dans les conseils de son fils : Ce fils n'employoit la superiorité de son génie que pour faire respecter les volontés de son Pere ; il ne montrait ses talens que pour affermir l'autorité du Roi. Cambyse redoubla de tendresse, d'estime & de confiance pour Cyrus, en voyant la sagesse de sa conduite ; mais le jeune Prince ne s'en prévaloit pas, & croyoit ne faire que son devoir.

Sorane au désespoir de voir ses projets s'évanouir, fit répandre secrettement dans l'esprit des Satrapes des défiances contre le Prince, comme s'il vouloit borner leurs droits, & anéantir leur autorité ; & pour augmenter leurs ombrages, il essaya d'inspirer à Cyrus les principes du Despotisme.

Les Dieux vous destinent, lui disoit-il, à étendre un jour votre Empire sur tout l'Orient. Pour exécuter ce projet avec succès, il faut accoutumer les Perfes à une obéissance aveugle. Capturez les Satrapes par les dignités, & par les plaisirs. Mettez-les dans la nécessité de ne recevoir vos faveurs qu'en fréquentant votre Cour. Emparez-vous ainsi peu à peu de l'autorité suprême. Affoiblissez

Prenez les droits du Sénat , ne lui laissez que le pouvoir de vous conseiller. Un Prince ne doit point abuser de sa puissance , mais il ne doit jamais la partager avec ses Sujets. Le gouvernement monarchique est le plus parfait de tout. La réunion du pouvoir suprême dans un seul , fait la vraie force des Etats , le secret dans les Conseils , & l'expédition dans les entreprises. Une petite République peut subsister par le gouvernement de plusieurs , mais les grands Empires ne se forment que par l'autorité absolue d'un seul. Les autres principes ne sont que les idées bornées des ames foibles , qui ne se sentent pas assez de force pour exécuter de vastes projets.

Cyrus frémit à ce discours , mais il cacha son indignation par sagesse ; & rompant adroitement la conversation , il laissa Sorane persuadé qu'il goûtoit ses maximes.

Quand Cyrus fut seul , il réfléchit profondément à tout ce qu'il venoit d'entendre. Il se ressouvint de la conduite d'Amasis , & commença à soupçonner la fidélité de Sorane. Il n'avoit pas à la vérité des preuves invincibles de sa perfidie ; mais un homme qui osoit lui inspirer de tels sentimens , lui paroissoit au moins très-dangereux , quand même

même il ne feroit pas traître. Le jeune Prince déroba peu à peu à ce Ministre le secret de ses affaires , & chercha des prétextes pour l'éloigner de sa personne, sans rien faire cependant qui pût le révolter.

Sorane sentit bien-tôt ce changement, & poussa son ressentiment jusques aux derniers excès. Il se persuada qu'Arafpe alloit être mis à sa place ; que Cyrus vouloit se rendre maître absolu de la Perse ; & que c'étoit là le dessein secret du jeune Prince en disciplinant ses troupes avec tant d'exactitude. Son imagination forte & l'humeur défiante flattoient sa passion pour la grandeur ; & puis la jalousie & l'ambition de Sorane l'aveugloient à un tel point, qu'il crut faire son devoir en commettant les plus noires trahisons.

Il fit instruire Cyaxare de tout ce qui se passoit dans la Perse ; de l'accroissement de ses forces , des préparatifs qu'on y faisoit pour la guerre , & des desseins qu'avoit Cyrus d'étendre son Empire sur tout l'Orient, sous prétexte d'accomplir certains Oracles supposés dont il éblouissoit le peuple. Cyaxare profita de ces avis pour allarmer Astyage ; il insinua dans son cœur les inquiétudes & les défiances. Hyftaspe fut renvoyé

de

de la Cour d'Ecbatane , & l'Empereur fit menacer Cambyse d'une guerre sanglante, s'il ne consentoit pas à payer les anciens tributs , & à rentrer dans la même dépendance dont la Perse avoit été affranchie par le mariage de Mandane. Le refus de Cambyse fut le signal de la guerre ; & les préparatifs se firent des deux côtés (a).

Cependant Sorane chercha à corrompre les Chefs de l'armée , & à affoiblir leur courage , en leur faisant entendre qu'Astyage étoit leur Empereur légitime ; que les projets ambitieux de Cyrus alloient perdre la Patrie ; qu'il ne pourroit jamais résister aux troupes des Medes qui l'accableroient par leur nombre.

Il continua aussi d'augmenter la défiance des Sénateurs , en faisant repandre adroitement parmi eux , que Cyrus ne faisoit entreprendre la guerre contre son grand-pere, qu'afin d'affoiblir leur autorité , & d'usurper un pouvoir despotique.

Il cacha toutes ses trames avec tant d'art, qu'il auroit été presque impossible de les découvrir.

(a) Xenophon a supprimé cette guerre , mais Hérodote & les autres Historiens la racontent. Voyez la Lettre.



vrir. Tous ses discours étoient tellement méfurés, qu'on ne pouvoit pénétrer ses intentions secretes. Il y avoit de certains momens où il ne les voyoit pas lui-même, & où il se croyoit sincere & zelé pour le bien public. Ses premiers remords revenoient de tems en tems ; il les étouffoit en se persuadant que les projets qu'il attribuoit au Prince étoient réels.

Cyrus fut bien tôt instruit des murmures du peuple ; l'armée songeoit à se revolter, le Sénat vouloit refuser des subsides. L'Empereur des Medes alloit entrer dans la Perse à la tête de soixante mille hommes. Le jeune Prince voyoit avec douleur les extrémités cruelles où son pere étoit réduit ; & la nécessité de prendre les armes contre son grand-pere a).

Cambyse sachant tous les combats que livroient tour à tour à Cyrus le devoir, & la nature, lui dit : Vous savez, mon fils, tout ce que j'ai fait pour étouffer les premières semences de nos discordes ; j'ai travaillé inutilement. La guerre est inévitable ; la Patrie doit être préférée à la famille. Jusqu'ici vous m'avez secouru dans les affaires par votre sagesse ; il faut que vous donniez

(a) Voyez Hérod. liv. 3.

donniez à présent des preuves de votre valeur. Quand mon âge me permettroit de paroître à la tête de mes troupes , je serois obligé de rester ici , où ma présence est nécessaire pour contenir mon peuple. Allez, mon fils , allez combattre pour la Patrie : montrez-vous le défenseur de sa liberté, aussi bien que le conservateur de ses loix : Secondez les desseins du Ciel. Rendez - vous digne d'accomplir un jour ses Oracles. Commencez par délivrer la Perse avant que d'étendre vos conquêtes dans l'Orient. Que les Nations voyent les effets de votre courage, & admirent votre modération au milieu des triomphes , afin qu'elles ne craignent pas un jour vos victoires.

Cyrus animé par les sentimens magnanimes de Cambyse , & secouru par les conseils d'Harpage & d'Hystaspe , deux Généraux également expérimentés , forma bientôt une armée de trente mille hommes : Elle étoit composée de Chefs dont il connoissoit la fidélité , & de vieux soldats d'une valeur éprouvée.

Aussi-tôt que les préparatifs furent faits, on commença par les sacrifices , & les autres actes de Religion.

Cyrus

Cyrus fit ranger les troupes dans une grande plaine près de la Capitale, y affembla le Sénat & les Satrapes, & harangua ainsi les Chefs de l'armée, avec un air doux & majestueux.

La guerre est illégitime lorsqu'elle n'est pas nécessaire. Celle que nous entreprenons aujourd'hui n'est pas pour fatisfaire à l'ambition, ni à l'envie de dominer; mais pour défendre notre liberté, (à la quelle on a attenté contre la foi des Traités. Je connois assez vos ennemis, pour vous assurer que vous n'avez pas raison de les craindre.) Vos ennemis entendent bien la discipline militaire, ils nous surpassent en nombre; mais ils se sont amollis par le luxe & par une longue paix. Votre vie dure vous a accoutumés à la fatigue. (Vous êtes animés de cette noble ardeur, qui méprise la mort quand il s'agit de combattre pour la Liberté.) Rien n'est impossible à ceux qui savent tout souffrir, & tout entreprendre. Pour moi, je ne veux me distinguer de vous qu'en vous dévançant dans les travaux & les dangers. Tous nos biens & tous nos maux feront désormais communs.

Il se tourna ensuite vers les Sénateurs, & leur dit d'un ton fier & sévère : Cambyse n'ignore

n'ignore pas les intrigues de la Cour d'Ecbatane pour semer de la défiance dans vos esprits. Il fait que vous balancez à lui accorder des subsides ; ( il pourroit , avec une Armée , qui lui seroit dévouée , vous obliger de vous conformer à ses demandes ) , mais il a prévu la guerre , il a pris ses précautions. Une seule bataille décidera du sort de la Perse ; il n'a pas besoin de votre secours. Souvenez vous cependant qu'il s'agit de la liberté entière de la Patrie. Cette liberté n'est-elle pas plus sûre entre les mains de mon Pere , votre Prince légitime , qu'entre celles de l'Empereur des Medes qui tient tributaires tous les Rois voisins ? Si Cambyse est vaincu , vos privilèges sont à jamais anéantis : s'il est victorieux , vous devez craindre la justice d'un Prince , que vous avez irrité par vos cabales secrètes.

Par ce discours le Prince de Perse intimida les uns , confirma les autres dans leur devoir , & les réunit tout dans le même dessein de contribuer au salut de la Patrie. Sorane parut de plus zélé , & demanda avec empressement d'avoir quelque commandement dans l'armée. Comme Cyrus n'avoit point caché à Cambyse les justes défiances qu'il avoit de ce Ministre , le Roi ne se  
laissa

laissa point éblouir par les apparences. Sous prétexte de veiller à la sûreté de la Capitale, il retint Sorane auprès de sa personne; mais il fit observer sa conduite, de sorte que le Satrape demeura prisonnier sans le savoir.

Cyrus ayant appris qu'Astyage avoit fait marcher ses troupes par les déserts de l'Isatis, pour pénétrer en Perse, le prévint avec une diligence inouïe. Il traversa des montagnes escarpées, dont il fit garder les passages, & arriva dans les plaines de Pasagarde par des chemins impraticables à une armée moins accoutumée à la fatigue, & conduite par un Général moins actif, & moins vigilant.

Cyrus s'empare des meilleurs postes; il se campe près d'une chaîne de montagnes, qui le défend d'un côté, & il se met en sûreté de l'autre, par un retranchement bien fortifié. Astyage paroît bienrôt, & se campe, dans la même plaine près d'un lac.

Les deux armées furent en présence pendant plusieurs jours. Cyrus ne pouvant envisager sans douleur les suites d'une guerre contre son Ayeul, profita de ces momens pour envoyer au Camp d'Astyage un Satrape

trape nommé Artabaze , qui lui parla ainsi :

Cyrus votre petit-fils a horreur de la guerre qu'on l'a force d'entreprendre contre vous : il n'a rien oublié pour la prévenir ; il ne refusera rien pour la détourner. Il écoute la voix de la nature , mais il ne peut sacrifier la liberté de son peuple. Il voudroit concilier par un traité honorable l'amour de la Patrie avec la tendresse d'un fils. Il est en état de faire la guerre, mais il n'a point de honte de vous demander la paix.

L'Empereur irrité par les conseils de Cya-xare , persista dans sa première résolution. Artabaze revint , sans avoir pu réussir dans sa négociation.

Cyrus se voyant réduit à la nécessité de combattre , & sachant de quelle importance il est dans les actions guerrières , de délibérer avec plusieurs , de décider avec peu , & d'exécuter avec promptitude , assembla les Chefs de son armée , & les écouta tous. Il se détermina enfin , & ne communiqua ses desseins qu'à Hystaspe , & à Harpage.

Le jour suivant Cyrus fit répandre dans l'armée ennemie , le bruit qu'il vouloit se retirer , & qu'il n'osoit combattre avec des forces inégales. Avant qu'il sortit du camp il fit faire les sacrifices accoutumés ; il versa du vin en libations , & tous les Chefs firent de même. Il donna pour mot à l'armée Mythras Conducteur & Sauveur , & monta enfin à cheval , en commandant à chacun de prendre son rang. Les cuirasses de ses soldats étoient composées de lames de fer peintes de diverses couleurs , & semblables aux écailles de poissons. Leurs casques d'airain étoient ornés d'un grand panache blanc. Leurs carquois pendoient au dessus de leurs boucliers tissus d'osier. Leurs dards étoient courts , leurs arcs longs , leurs flèches faites de cannes , & le cimenterre leur tomboit sur la cuisse droite. L'Etendart Royal étoit un Aigle d'or avec les ailes déployées ; c'est le même que les Rois de Perse ont toujours conservé depuis.

Cyrus décampa pendant la nuit , & s'avança dans les plaines de Pasagarde ; Astyage se hâta de le joindre au lever de l'aurore. Soudain Cyrus fit ranger son armée en bataille à douze files de hauteur , afin que les javalots & les dards des derniers rangs

N

pussent

pussent atteindre l'ennemi , & que toutes les parties pussent se soutenir & se secourir sans confusion. Il choisit dans chacun de ses bataillons une troupe de soldats d'élite dont il forme une phalange triangulaire à la manière des Grecs. Il place ce corps de réserve hors des rangs derrière son armée en lui commandant de ne pas avancer sans un ordre exprès de sa part.

La plaine étoit couverte de sable ; un vent de Nord souffloit avec violence. Cyrus se posta si avantageusement , en faisant faire un quart de conversion à son armée , que la poussière en s'élevant donnoit dans les yeux des Medes , & favorisoit par là le stratagème qu'il méditoit. Harpage commandoit l'aile droite , Hytaspè l'aile gauche , Araspè étoit au centre , Cyrus se portoit par tout.

L'armée des Medes formoit plusieurs bataillons quarrés à trente de hauteur , tous bien ferrés , pour être plus impénétrables. Au front de l'armée étoient des chariots avec de grandes faux tranchantes attachées aux essieux.

Cyrus ordonna à Harpage & à Hytaspè d'étendre peu à peu leurs ailes , afin d'envelopper les Medes. Tandis qu'il parle , il  
entend



entend un coup de tonnerre : Nous suivons, grand Oromaze , s'écria-t-il ; & sur le champ il commence l'Hymne du combat , au quel toute l'armée répond en jettant de grands cris , & en invoquant le Dieu Mythras.

L'armée de Cyrus se présente au front en ligne droite , afin de tromper Astyage ; mais le milieu marchant plus lentement , & les deux ailes plus vite , elle s'étend ensuite , & prend la forme d'un croissant. Les Medes enfoncent ses premiers rangs du centre , & avancent jusques aux derniers. Ils commencent déjà à crier , Victoire ! Cyrus fait avancer son corps de réserve , tandis qu'Harpage & Hytaste environnent les ennemis de toutes parts , & le combat recommence.

La phalange triangulaire des Perses ouvre les rangs des Medes , & écarte leurs chariots. Cyrus monté sur un Courfier superbe & fougueux , vole de rang en rang ; le feu de ses yeux anime les soldats , & la tranquillité de son visage les rassure. Dans l'ardeur du combat actif , paisible & présent à lui-même , il parle aux uns , encourage les autres , & retient chacun dans son poste. Les Medes enveloppés de tous côtés , sont

les flancs. Les Perses les serrent , & les taillent en pieces. On n'entend plus que le bruit des armes qui s'entrechoquent , & les gémiffemens des mourans ; des ruisseaux de sang inondent la plaine ; le désespoir , la fureur & la cruauté , répandent par tout le carnage & la mort. Cyrus seul conserve l'humanité & la pitié généreuse. Aftyage & Cyaxare ayant été faits prisonniers , il fit sonner la retraite & cesser le combat.

Cyaxare enflammé de colere , & de toutes les passions qui faisoient une ame superbe déchûe de ses espérances , ne voulut point voir Cyrus. Il feignit d'être blessé , & fit demander permission de se faire conduire à Ecbatane ; Cyrus y consentit.

Astyage fut conduit en pompe à la Capitale de Perse non comme vaincu , mais comme victorieux. N'étant plus assiégé par les mauvais conseils de son fils , il fit la paix , & la Perse fut déclarée à jamais un Royaume libre. Ce fut le premier service que Cyrus rendit à sa Patrie.

Le succès de cette guerre si contraire aux espérances de Sorane , lui ouvrit enfin les yeux. Si l'événement avoit répondu à ses desirs , il auroit continué sa perfidie ; mais  
sentant

sentant qu'il ne pouvoit pas échapper, que ses desseins étoient déconcertés à jamais, & qu'il n'étoit plus possible de les cacher, il frémit d'horreur en voyant le précipice où il s'étoit jetté, les crimes qu'il avoit commis, & le deshonneur certain qui l'attendoit. Ne pouvant plus supporter cette vûe affreuse, il se livre à son désespoir, se tue lui-même & laisse à toute la postérité un triste exemple des excès auxquels l'ambition sans bornes peut conduire les plus grands génies, lors même que leur cœur n'est pas absolument corrompu.

Après sa mort, Cyrus apprit tout le détail de ses perfidies. Le Prince, sans s'applaudir d'avoir pénétré par avance le caractère de ce Ministre, vit avec regret, & plaignit avec douleur la malheureuse condition de l'homme, qui perd souvent tout le fruit de ses talens, & se précipite quelquefois dans tous les crimes, en s'abandonnant aux égaremens d'une imagination déreglée, & d'une passion aveugle.

Aussi tôt que la paix fut conclue, Astyage retourna dans ses Etats. Après son départ, Cyrus fit assembler les Sénateurs, les Satrapes, tous les Chefs du peuple, & leur dit au nom de Cambyse : Les armes de mon

N ;

pere

pere ont affranchi la Perſide de toute dépendance étrangere ; Maître d'une armée victorieuſe , il pourroit détruire vos privilèges , & regner avec une autorité abſolue ; mais il déteſte ces maximes. Ce n'eſt que ſous l'Empire d'Arimate que la force ſeule domine ; les Princes ſont les images du grand Oromaze , ils doivent imiter ſa conduite ; ſa Raiſon ſouveraine eſt la regle de toutes ſes volontés. ( Ils ne devoient avoir d'autre guide que les loix. Un ſeul homme ne ſuffit pas à faire de bonnes loix. ) Quelque ſages & quelque juſtes que ſoient les Princes , ils ſont toujours hommes , ils ont par conſéquent des préjugés , & des paſſions ; quand même ils en ſeroient exempts , ils ont beſoin de Conſeillers fidèles pour les éclairer & les ſecourir. C'eſt ainſi que Cambyſe veut gouverner. Il ne veut d'autorité que pour faire le bien ; il veut un frein qui l'arrête , & qui l'empêche de faire le mal. Sénateurs , banniffez vos craintes ; que vos défiances ceſſent ; reconnoiſſez votre Roi , il vous conſerve tous vos droits ; aidez-le à rendre les Perſes heureux ; il veut regner ſur des enfans libres , & non ſur des eſclaves.

A ces mots , l'admiration & la joye ſe répandirent dans toute l'aſſemblée. Les uns diſoient :

disoient : N'est-ce pas le Dieu Mythras qui est descendu lui-même de l'Empyrée, pour renouveler le Regne d'Oromaze ? Les autres fondoient en larmes, sans pouvoir parler. Les vieillards regardoient Cyrus comme leur fils, & les jeunes gens l'appelloient leur pere ; toute la Perfide ne paroissoit plus qu'une même famille.

C'est ainsi que Cyrus évita tous les pièges de Sorane, qu'il triompha des complots de Cyaxare, & qu'il rendit la liberté aux Perses. Il n'eut jamais recours ni aux lâches artifices, ni à la basse dissimulation, indignes des grandes ames.

Peu de tems après la bataille de Pasagarde, Astyage mourut à Ecbatane, & laissa l'Empire à Cyaxare. Cambyse prévoyant que l'esprit jaloux & turbulent de ce Prince exciteroit bien-tôt de nouveaux troubles, résolut de rechercher l'alliance des Assyriens. L'Empereur des Medes, & le Roi de Babylone, étoient depuis plus d'un siècle les deux grandes Puissances de l'Orient ; ils travailloient sans cesse à se détruire mutuellement, pour se rendre maîtres de l'Asie.

Cambyse qui connoissoit la capacité de son fils, lui proposa d'aller lui-même à la

Cour de Nabucodonosor , pour traiter avec Amytis femme de ce Prince , & sœur de Mandane. Elle gouvernoit le Royaume pendant la frénésie du Roi.

Cyrus avoit été détourné de ce voyage plusieurs années auparavant par la maladie de sa mere. Il fut charmé d'aller à Babylone , non seulement pour être utile à sa Patrie , mais aussi pour y connoître les Juifs, dont il avoit appris par Zoroastre que les Oracles contenoient des prédictions de sa grandeur future. Il n'avoit pas moins d'envie de voir de près l'état malheureux du Roi Nabucodonosor , dont le bruit s'étoit répandu par tout l'Orient. Après avoir rempli le Conseil & le Sénat de sùjets fideles , & capables de secourir Cambyse , il quitta la Perse , traversa la Susiane , & arriva bientôt à Babylone.



LES  
VOYAGES  
DE  
CYRUS.

---

LIVRE HUITIEME.



ABYLONE ( siége de l'Empire des Rois d'Assyrie ) avoit été fondée par Sémiramis , mais Nabucodonosor lui avoit donné ses principales beautés. Ce

Conquérant , après avoir terminé de longues & de difficiles guerres , se trouvant dans une pleine tranquillité , s'appliqua à faire de sa Capitale une des Merveilles du monde.

Elle étoit située dans une vaste plaine arrosée par l'Euphrate. Les canaux tirés de ce fleuve rendoient la fertilité du terroir si

N 5 grande,

grande , qu'il rapportoit autant au Roi que la moitié de son Empire (a).

Les murs de la Ville bâtis de larges briques , ( cimentés avec de bitume , ou de matiere gluante qui s'éleve de la terre , & laquelle , avec le tems , devenoit plus dure que le marbre ; ) épais de cinquante coudées , & hauts de deux cens , formoient un quarré parfait , dont le circuit étoit de vingt lieues. Cent cinquante tours regnoient de distance en distance le long de ces murs inaccessibles , & commandoient sur toute la campagne voisine.

Cent portes d'airain s'ouvroient de tous côtés à une foule innombrable de peuple de toutes les Nations. Cinquante grandes rues traversoient la Ville de l'un à l'autre bout , & formoient en se croisant plusieurs quarrés spacieux , qui renfermoient des Palais superbes , des Places magnifiques , & des Jardins délicieux.

L'Euphrate couloit au milieu de Babylone ; un pont construit sur ce fleuve avec un art surpre-

(a) Tout le détail que je vais faire est tiré d'Hérodote , liv. 1. de Diod. de Sicile , liv. 2. de Quint. Curce , liv. 5. Voyez aussi Priéaux , Histoire des Juifs , tom. 1.



ſurprenant joignoit les deux parties de la Ville. Aux deux extrémités de ce pont ſe voyoient deux Palais , le vieux à l'orient, & le nouveau à l'occident. Près du vieux Palais étoit le Temple de Belus. Du centre de cet édifice ſortoit une pyramide haute de fix cens pieds , & compoſée de huit tours qui s'élevoient les unes ſur les autres toujours en diminuant. ( La plus haute de ces tours étoit la place ſainte, où on célébroit les principaux myſtères. ) Du ſommet de cette Pyramide , les Babylo niens obſervoient le mouvement des aſtres ; c'étoit leur principale étude , & c'eſt par-là qu'ils ſe ſont rendus célèbres chez les autres Nations.

De l'autre côté du pont paroifſoit le nouveau Palais qui avoit huit mille de tour (a).. Ses fameux Jardins entourés de larges terrasses , s'élevoient en Amphithéâtre à la hauteur des murs de la Ville. La maſſe entière étoit ſoutenue par pluſieurs arcades, dont les voutes couvertes de grandes pierres, de roſeaux enduits de bitume , de deux rangs de briques , & de plaques de plomb, rendoient le tout impénétrable à la pluye & à l'humidité. La motte dont tout étoit couvert , avoit l'épaiſſeur requiſe pour pou-

N 6

voir

(a) Soixante ſtades.

voir soutenir les racines des plus grands arbres.) Là se voyoient des allées à perte de vûe, des bosquets, des gazons, des fleurs de toutes les espèces, des canaux; des réservoirs, des aqueducs pour arroser & embellir ce lieu de délices, assemblage merveilleux de toutes les beautés de la nature & de l'art.

L'auteur, ou plutôt le créateur de tant de prodiges, égal à Hercule par sa valeur, & supérieur aux plus grands hommes par son génie, après des succès incroyables étoit tombé dans une espèce de manie. Il se croyoit transformé en bête, & il en avoit la férocité.

Cyrus ne fut pas plutôt arrivé à Babylone, qu'il alla trouver la Reine Amytis. Cette Princesse étoit plongée depuis près de sept ans dans une tristesse profonde; mais elle commençoit à modérer sa douleur, parce que les Juifs qui étoient alors captifs dans la Ville, lui avoient promis la guérison du Roi dans peu de jours. La Reine attendoit ce moment heureux avec une vive impatience; les prodiges qu'elle avoit vûs operer par Daniel avoient attiré sa confiance.

Cyrus.

Cyrus respecta l'affliction d'Amytis , & évita de lui parler du dessein principal de son voyage. Il sentit que la conjoncture n'étoit pas favorable pour traiter des affaires politiques ; il attendit la guerison du Roi sans l'esperer. Cependant il chercha à contenter la curiosité qu'il avoit d'apprendre la Religion & les mœurs des Israélites.

Daniel n'étoit pas alors à Babylone ; il étoit allé visiter , & consoler les Juifs répandus par toute l'Assyrie. Amytis donna à Cyrus la connoissance d'un illustre Hebreu nommé Eleazar , pour qui elle avoit beaucoup d'estime. Le Prince ayant su que le peuple de Dieu ne regardoit point la frénésie du Roi comme une maladie naturelle, mais comme une punition divine , en demanda les causes à Eleazar.

Nabucodonosor , dit le sage Hebreu , féduit par les impies qui l'entouroient , parvint enfin à un tel excès d'irreligion , qu'il blasphema contre le Très-Haut : & pour couronner son impiété , il fit de nos vases sacrés , & des richesses qu'il avoit rapportées de son expédition dans la Judée , une Statue d'Or d'une grandeur demésurée ( & ressemblante à lui-même. ) Il la fit élever,  
&

& consacrer dans la Plaine de Dura , & voulut qu'elle fût adorée par tous les peuples qui lui étoient soumis.

Il fut averti par des songes divins , qu'il seroit puni de son idolatrie & de son orgueil, même dès cette vie. Un Hebreu nommé Daniel , homme célèbre par sa science , par sa vertu , & par sa connoissance de l'avenir, lui expliqua ces songes , & lui annonça les jugemens de Dieu qui étoient prêts à éclater sur lui.

Les paroles du Prophete firent d'abord quelque impression sur l'esprit du Roi ; mais entouré de prophanes , qui méprisoient les Puissances Célestes , il négligea le songe divin , & se livra de nouveau à son impiété.

Un an après , tandis qu'il se promenoit dans ses Jardin , admirant la beauté de ses ouvrages , l'éclat de sa gloire , & la grandeur de son Empire , il oublie qu'il est homme , & devient idolatre de ses superbes imaginations. Une voix se fit entendre du Ciel , & prononça ces paroles : ( O Roi Nabucodonosor , à toi s'adressent ces paroles. ) Votre Royaume passera en d'autres mains : Vous serez chassé de la compagnie des hommes :  
Vous

Vous habiterez avec les animaux : Vous brouterez l'herbe comme une bête pendant sept années entières , jusqu'à ce que vous reconnoissiez que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les Royaumes , & qu'il les donne à qui il lui plait.

Sur le champ Dieu le frappe , & lui ôte la raison. Il fut saisi d'une maladie frénétique , & tomba dans des accès de fureur. On essaya en vain de l'enchaîner ; il rompit tous ses fers , & s'enfuit dans les montagnes comme un lion rugissant. Nul n'ose l'approcher sans courir risque d'être déchiré. Il n'y a que le jour du Sabbat où il ait des momens de repos , & des intervalles de raison ; \* il tient alors des discours dignes de l'admiration des hommes. Il y a bien-tôt sept ans qu'il est dans cet état , & nous attendons dans peu de jours sa délivrance totale selon la prédiction divine.

Dans tous les pays où j'ai passé , s'écria Cyrus en soupirant , je ne vois que de tristes exemples de la foiblesse & des malheurs des Princes. En Egypte Apriès se  
laisse

(\*) Voyez Megast. & Abyden , cités par Joseph. Ant. 1. 10. cap. 11. & par Euseb. Præp. Evang. lib. 9. cap. 41.

laisse immoler par son amitié aveugle pour un favori perfide. A Sparte deux jeunes Rois alloient perdre l'État sans la sagesse de Chilon. A Corinthe le sort funeste de Périandre & de sa famille laisse à toute la postérité un exemple plein d'horreur des malheurs qu'entraîne la tyrannie. A Athènes Pilistrate est détrôné deux fois, (pour punition divine de ses artifices. A Samos Policrate se laisse éblouir jusques à persécuter l'innocence. En Crete le successeurs de Minos ont anéanti le plus parfait de tous les Gouvernemens. Ici Nabucodonosor attire la colère du Ciel par son impiété. Grand Oromaze ! n'avez-vous donc donné des Rois aux mortels que dans votre colère ? La grandeur & la vertu sont-elles incompatibles ?

Le matin du jour du Sabbat, Cyrus accompagné d'Eleazar, vint au lieu où se tenoit le Roi de Babylone. Ils virent l'infortuné Prince descendre des montagnes, & se coucher sous des saules qui bordoient l'Euphrate. En l'approchant ils garderent le silence ; il étoit étendu sur l'herbe, les yeux tournés vers le Ciel. Il pouffoit de tems en tems des soupirs mêlés de larmes amères. Au milieu de ses malheurs, on découvroit encore en lui un air de grandeur, qui marquait.

quoit que le Très-Haut en le punissant, ne l'avoit pas entierement abandonné. On n'o-  
soit lui parler par respect, ni interrompre  
la douleur profonde où il sembloit être  
plongé.

Cyrus, vivement frappé de la triste situa-  
tion de ce grand Prince, demeura immobile.  
On voyoit en lui toutes les marques d'une  
ame saisie de terreur & de compassion. Le  
Roi de Babylone l'observa, & lui dit sans  
le connoître : Le Ciel me permet d'avoir des  
intervalles de raison pour me faire sentir que  
je ne la possède point en propre ; qu'elle  
me vient d'ailleurs, qu'un Etre supérieur me  
l'ôte, & me la rend quand il veut, & que  
celui qui la donne, est une Intelligence  
souveraine qui tient la Nature dans sa main,  
& qui peut l'arranger, ou la déranger comme  
il lui plait.

Autrefois aveuglé par l'orgueil, & cor-  
rompu par la prospérité, je disois en moi-  
même, & à tous les faux amis qui m'en-  
vironnoient : Nous sommes nés comme à  
l'aventure, & après la mort nous serons  
comme si nous n'avions jamais été ; l'ame  
est une étincelle de feu qui s'éteindra lors-  
que notre corps sera réduit en cendres :

Venez

Venez donc , jouissons des biens présens : Hâtons-nous d'épuiser tous les plaisirs : Enyvrons-nous des vins les plus exquis : Parfumons-nous d'huiles odoriferantes : Couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent : Que la force soit notre unique loi, & le plaisir la règle de toutes nos actions : Faisons tomber le juste dans nos pièges, parcequ'il nous deshonore par sa vertu : Interrogeons-le par les outrages & les tourmens, afin de voir s'il est sincere. (a) C'est ainsi que je blasphémois contre le Ciel. Voilà la source des malheurs qui m'accablent : Hélas ! je ne les ai que trop mérités.

A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'il se leve, s'enfuit, & se cache dans la foret voisine. Le discours de Nabucodonosor redoubla le respect de Cyrus pour la Divinité, & augmenta le désir qu'il avoit de s'instruire à fond de la Religion des Hebreux. Il vit souvent Eleazar, & entre peu à peu avec lui dans une liaison étroite. L'Eternel toujours attentif aux démarches de Cyrus qu'il avoit choisi pour la délivrance de son peuple, vouloit préparer ce Prince par les entretiens du sage Hebreu, à recevoir bien-tôt les instructions du Prophete Daniel.

Depuis

(a) Voyez la Sagesse, chap. 2.



Depuis la captivité des Juifs les Docteurs Hebreux répandus dans les Nations s'étoient appliqués à l'étude des sciences prophanes, & cherchoient à concilier la Religion avec la Philosophie. Pour cet effet ils adoptoient ou abandonnoient le sens littéral des Livres sacrés, selon qu'il s'accordoit ou s'opposoit à leurs idées. Ils enseignoient que les traditions des Hebreux étoient souvent enveloppées d'allégories suivant l'usage des Orientaux, mais ils prétendoient les expliquer. C'est ce qui donna naissance depuis à la fameuse secte des Allégoriques.

Eleazar étoit du nombre de ces Philosophes. On le regardoit avec raison comme un des plus grands génies de son siècle. Il étoit versé dans toutes les sciences des Chaldéens & des Egyptiens; il avoit eu plusieurs disputes avec les Mages de l'Orient, pour prouver que la Religion des Juifs étoit non seulement la plus ancienne, mais aussi la plus conforme à la raison.

Cyrus ayant entretenu plusieurs fois le sage Hebreu de tout ce qu'il avoit appris en Perse, en Egypte & en Grece sur les grandes révolutions arrivées dans l'univers, le pria un jour de lui expliquer la doctrine  
des

des Philofophes Hebreux fur les trois états du monde.

(a) Nous n'adorons , répondit Eleazar, qu'un feul Dieu , infini , éternel , immense. Il s'eft nommé Celui qui eft , pour marquer qu'il existe par lui-même , & que tous les autres Etres n'existent que par lui. Riche de fes propres richesses , heureux par fa félicité fuprême , il n'avoit pas befoin de produire d'autres fubftances pour accroître fa gloire. Mais il a voulu , par un noble & libre effort de fa volonté bienfaifante , créer plusieurs ordres d'Intelligences pour les rendre heureufes.

L'homme forme d'abord l'idée de fon ouvrage avant que de l'exécuter ; mais l'Eternel conçoit , produit , & arrange tout par le même acte fans travail & fans fucceffion. Il penfe , & tout d'un coup fe préfentent devant lui toutes les manieres par lefquelles il peut fe peindre au dehors. Un monde d'idées fe forme dans l'entendement divin. Il veut , & foudain des Etres réels femblables à fes idées rempliffent fon immenfité. La vaste Nature eft produite , diftincte & feparée de l'effence divine.

Le

(a) Voyez la Mythologie des Rabbins dans le Discours.

Le Créateur s'est dépeint en deux façons, par de simples Tableaux, & par des images vivantes. De-là deux sortes de créatures essentiellement distinguées. La Nature matérielle, & la Nature intelligente. L'une ne fait que représenter quelques perfections de son original ; l'autre le connoit, & en jouit. C'est ainsi qu'il y a une infinité de sphères remplies d'intelligences qui les habitent.

Tantôt ces Esprits s'abiment dans leur origine, pour en adorer les beautés toujours nouvelles ; quelquefois ils admirent les perfections du Créateur dans ses ouvrages ; c'est leur double bonheur. Ils ne peuvent pas contempler sans cesse la splendeur de l'essence divine ; leur nature foible & finie demande qu'ils se voilent de tems en tems les yeux ; voilà pourquoi la Nature matérielle fut produite ; c'étoit pour le délassement des Intelligences.

Deux sortes d'Esprits perdirent ce bonheur par leur infidélité. Les uns appelés Cherubims étoient d'un ordre supérieur ; ce sont à présent les Esprits infernaux. Les autres appelés Ifchims étoient d'une nature moins parfaite ; ce sont les ames qui habitent actuellement les corps mortels.

Le

Le Chef des Cherubims approchoit plus près du trône que les autres Esprits. Comblé des dons les plus éminens du Très-Haut, il perdit sa sagesse par le vain amour de lui-même. Enyvré de sa propre beauté, il se regarda, & s'éblouit par l'éclat de sa lumière, il s'enorgueillit d'abord, se revolta ensuite, & entraîna dans sa rébellion la plupart des Génies de son Ordre.

Les Ischims s'attachèrent trop aux objets matériels, ils oublièrent dans la jouissance des plaisirs créés la souveraine félicité des Esprits. Les premiers s'éleverent trop par vanité; les autres s'abaissèrent trop par volupté.

Alors une grande révolution arriva dans les Cieux. La sphere des Cherubims devint un chaos ténébreux où ces intelligences malheureuses déplorent sans consolation la félicité qu'elles ont perdue.

Les Ischims moins coupables, parcequ'ils n'avoient péché que par foiblesse, furent condamnés par le Tout-puissant à animer des corps mortels. Dieu permit qu'ils tombassent dans une espece de lethargie, pour oublier leur ancien état.

La Terre qu'ils habitoient , changea de forme ; elle ne fut plus un lieu de délices, mais un exil pénible , où le combat continu des élémens assujettit les hommes aux maladies & à la mort. Voilà le sens caché du grand Législateur des Hebreux , quand il parle du Paradis terrestre , & de la chute de nos premiers Peres. Adam ne représente pas un seul homme , mais toute l'espèce humaine. Chaque nation a ses allégories , nous avons aussi les nôtres. Ceux qui s'arrêtent à la lettre , en sont blessés , & trouvent dans nos livres des expressions qui paroissent trop humaniser la Divinité ; mais le vrai sage pénètre le sens profond , & y découvre les mysteres de la plus haute sagesse.

Les ames détachées de leur origine n'eurent plus entr'elles un principe d'union fixe. L'ordre de la génération , les besoins mutuels , & l'amour propre , devinrent ici bas les seuls liens de notre société passagere , & prirent la place de la justice , de l'amitié & de l'amour de l'ordre , qui réunissent les Esprits célestes.

Il arriva plusieurs autres changemens dans ce séjour mortel , changemens conformes à l'état des ames qui souffrent , & méritent de souffrir,

fouffrir , & qui doivent être guéries par leurs fouffrances.

Enfin le grand Prophète que nous appelons Messie , viendra rétablir l'ordre dans l'univers. C'est lui qui est le Chef & le Conducteur de toutes les Intelligences. Il est le premier né de toutes les créatures. La Divinité s'est unie à lui d'une manière intime dès le commencement des tems. C'est lui qui venoit entretenir nos premiers peres sous une forme humaine. C'est lui qui apparut sur la montagne sainte à notre Législateur. C'est lui qui a parle aux Prophètes sous une figure visible. C'est lui qu'on appelle par-tout le désiré des Nations, parcequ'il leur a été connu , quoiqu'imparfaitement , par une tradition antique dont elles ignorent l'origine. C'est lui enfin qui viendra triomphant sur les nues pour rétablir l'Univers dans sa splendeur & sa félicité primitives.

Voilà le plan général de la Providence. Le fondement de toute la Loi , & de toutes les Propheties , est l'idée d'une nature pure dès son origine , d'une nature corrompue par le péché , & d'une nature qui doit être renouvelée un jour. Ces trois grandes vérités nous sont dépeintes dans nos Livres sacrés

facrés sous plusieurs images différentes. La captivité des Israélites dans l'Égypte, leur voyage par le désert, & leur arrivée dans la terre de promesse, nous représentent la chute des âmes, les peines qu'elles souffrent pendant cette vie mortelle, & leur retour dans la Patrie céleste.

Cyrus transporté, & presque hors de lui, n'osoit interrompre le Philosophe. Voyant enfin qu'il ne parloit plus, Vous me donnez, lui dit-il, une plus haute idée de la Nature divine que les Philosophes des autres nations. Ils ne m'avoient représenté le premier Principe que comme une souveraine intelligence qui a débrouillé le cahos d'une matière éternelle ; mais vous m'apprenez que celui qui est, a non seulement arrangé cette matière, mais qu'il l'a produite, qu'il lui a donné l'être comme le mouvement, & qu'il a rempli son immensité de nouvelles substances aussi bien que de nouvelles formes. (Les Amiliètes, les Jynges les Cosmogoges, tous les Génies qui habitent l'Empyrée, & toutes les Divinités subordonnées, qu'on adore dans d'autres pays, ne sont pas des parties de sa puissance.) Vous ne me faites voir dans l'Univers qu'une seule Divinité suprême, qui donne l'existence.

O

la

la raison , & la vie à tous les êtres. Voilà le Dieu d'Israël si supérieur à ceux de tous les autres peuples.

Je vois de plus que votre Théologie est parfaitement conforme à la doctrine des Perses , des Egyptiens , & des Grecs sur les trois Etats du monde.

Zoroastre , instruit des sciences des Gymnosophistes , m'a parlé du premier Empire d'Oromaze avant la revolte d'Armane, comme d'un état où les esprits étoient heureux & parfaits. En Egypte la Religion d'Hermès nous représente le regne d'Osiris , avant que le monstre Typhon eût percé l'œuf du monde, comme un état exempt de malheurs & de passions. Orphée a chanté le Siècle d'or , comme un état de simplicité & d'innocence. Chaque Nation forme une idée de ce monde primitif selon son génie. Les Mages tous Astronomes l'ont placé dans les Astres. Les Egyptiens tous Philosophes en ont fait une République de Sages. Les Grecs qui aiment les images champêtres , l'ont dépeint comme un séjour de Bergers.

Je remarque encore que les Sybilles ont annoncé l'avènement d'un Héros qui doit descendre du Ciel pour ramener Astrée sur  
la



la terre. Les Perſes l'appellent Mythras, les Egyptiens Orus , les Grecs Jupiter Conduc-  
teur & Sauveur. Ils different , il eſt vrai,  
dans leurs peintures ; mais tous convien-  
nent des mêmes vérités. Tous ſentent que  
l'homme n'eſt plus ce qu'il étoit , & qu'un  
jour il prendra une forme plus parfaite.  
Le mal a commencé , le mal finira ; Dieu  
ne peut pas ſouffrir une tâche éternelle  
dans ſon ouvrage. Voilà le triomphe de la  
lumière ſur les ténèbres. Voilà le tems fixé  
par le deſtin , pour la destruction totale de  
Typhon , d'Arimane & de Pluton infernal.  
Voilà le période préſcrit dans toutes les Re-  
ligions pour rétablir le Regne d'Oromaze,  
d'Ofiris , & de Saturne.

Cependant , continua Cyrus , il ſe pré-  
ſente ici une grande difficulté que nul Phi-  
loſophe n'a pû me réſoudre. Je ne con-  
çois pas comment le mal a pû arriver ſous  
le gouvernement d'un Dieu bon , ſage , &  
puiffant. S'il eſt ſage , il a dû le prévoir.  
S'il eſt puiffant , il a pû l'empêcher ; s'il eſt  
bon , il a dû le prévenir. Montrez-moi de  
quoi juſtifier la Sageſſe éternelle. Pourquoi  
Dieu a-t-il créé des Etres intelligens capa-  
bles du mal ? Pourquoi leur a-t-il fait un  
don ſi funeſte ?

La liberté, répond Eleazar, est une suite nécessaire de notre nature raisonnable. Etre libre, c'est pouvoir choisir; choisir, c'est préférer.

Tout Etre capable de raisonner & de comparer, peut préférer & par conséquent choisir. Voilà la différence essentielle entre les corps & les esprits; les uns sont transportés nécessairement par tout où la force mouvante les pousse; les autres ne se laissent mouvoir que par la raison qui les éclaire. Dieu ne pouvoit pas nous donner l'intelligence, sans nous donner la liberté.

Ne pouvoit-il pas, reprit Cyrus, nous empêcher d'abuser de notre liberté, en nous découvrant la Vérité avec une évidence si parfaite, qu'il nous eût été impossible de nous méprendre? Quand le Bien suprême se montre avec son attrait infini, il ravit tout l'amour de la volonté: Il fait disparaître tout autre bien, comme le grand jour dissipe les ombres de la nuit.

La lumière la plus pure, réplique Eleazar, n'éclaire point, quand on ne veut pas voir. Or toute Intelligence finie peut détourner ses yeux de la Vérité. Je vous  
ai

ai déjà dit que les esprits ne peuvent pas contempler sans cesse la splendeur de l'Essence divine ; ils sont de tems en tems obligés de se voiler les yeux. C'est alors que l'amour propre peut les séduire , & leur faire prendre un bien apparent pour un bien réel. Ce faux bien peut les éblouir , & les distraire du Bien véritable. L'amour de nous-mêmes est inséparable de notre nature. Dieu en s'aimant , aime essentiellement l'ordre , parce qu'il est l'ordre lui-même ; mais la créature peut s'aimer sans aimer l'ordre ; par-là tout esprit créé est nécessairement & essentiellement faillible. Demander pourquoi Dieu a fait des Intelligences faillibles , c'est demander pourquoi il les a fait finies , c'est demander pourquoi il n'a pas créé des Dieux aussi parfaits que lui-même ? C'est vouloir l'impossible.

Dieu ne peut-il pas , dit enfin Cyrus, employer sa toute-Puissance pour forcer des Intelligences libres à voir & à goûter la Vérité ?

Sous l'Empire de Dieu même , répond Eleazar , le despotisme & la liberté , sont incompatibles. Le goût , la volonté & l'amour , ne se forcent point. Dieu fait tout ce qu'il veut dans le ciel & sur la terre ;

O 3

mais

mais il ne veut pas employer sa puissance absolue , pour détruire la nature libre des Intelligences. S'il le faisoit , elles n'agiroient plus par choix , mais par force ; elles obéiroient , mais elles n'aimeroient pas. Or Dieu veut être aimé ; voilà le seul culte digne de lui. Il ne le demande pas pour son propre avantage , mais pour le bien de ses créatures. Il veut qu'elles soient heureuses , & qu'elles contribuent à leur bonheur ; qu'elles soient heureuses par amour , & par un amour de pur choix. C'est ainsi que leur mérite augmente leur félicité.

Je commence à vous entendre , dit Cyrus. Le mal moral ne vient point de l'Être souverainement bon , sage & puissant , qui ne peut pas manquer à sa créature , mais de la foiblesse inséparable de notre nature bornée , qui peut se tromper & s'égarer. Expliquez-moi à présent quelle est la cause du mal physique. La bonté infinie de Dieu n'auroit-elle pas pû ramener à l'ordre ses créatures criminelles , sans les faire souffrir ? Un bon pere auroit tort de se servir de punitions , s'il pouvoit gagner ses enfans par la douceur.

Je vous ai déjà dit , répondit Eleazar , que nous sommes capables d'un double bonheur.

heur. Si Dieu nous continuoit après notre revolte , la pleine jouissance des plaisirs créés , nous n'aspirerions plus à l'union avec le Créateur ; nous nous contenterions d'une félicité inférieure , sans chercher la suprême béatitude de notre nature. Le seul moyen d'empêcher à jamais des Etres libres de retomber dans le désordre , est de leur faire sentir pour un tems les funestes suites de leur égarement. Dieu doit à sa justice la punition des coupables , pour ne pas autoriser le crime ; mais il la doit aussi à sa bonté , pour corriger les criminels. Le mal physique est nécessaire pour guérir le mal moral , & la souffrance est l'unique remède du péché.

Je vous comprends , dit Cyrus , Dieu ne pouvoit pas priver les esprits de liberté sans les priver d'intelligence ; ni les empêcher d'être faillibles sans les rendre infinis ; ni les rétablir après leur chute que par des peines expiatrices , sans blesser sa justice & sa bonté. Exempt de toutes sortes de passions , il n'a ni colere ni vengeance. Il ne chatie que pour corriger : Il ne punit que pour guérir.

Oùi , répond Eleazar , tous souffriront plus ou moins , selon qu'ils se font plus ou moins

moins égarés. Ceux qui ne se sont jamais éloignés de leur devoir , surpasseront à jamais les autres en connoissance & en bonheur. Ceux qui tarderont à revenir de l'égarément , seront toujours inférieurs en perfection & en félicité. La réunion des esprits à leur premier Principe , ressemble au mouvement des corps vers leur centre ; plus ils en approchent , plus leur rapidité augmente. Voilà l'ordre établi par la Sagesse éternelle ; voilà la loi immuable de la Justice distributive , dont Dieu ne peut se dispenser sans manquer essentiellement à lui-même , sans autoriser la revolte , sans exposer tous les êtres finis & faillibles à troubler l'harmonie universelle.

La conduite de Dieu ne nous choque que parceque nous sommes finis & mortels. Elevons-nous au-dessus de ce lieu d'exil, parcourons toutes les régions célestes , nous ne verrons le désordre & le mal que dans ce coin de l'Univers. La Terre n'est qu'un atome en comparaison de l'immensité. Tous les siècles ne sont qu'un moment par rapport à l'éternité. Ces deux infiniment petits disparaîtront un jour. Encore un moment , & le mal ne sera plus. Mais notre esprit borné , & notre amour propre,  
nous

nous grossissent les objets , & nous font regarder comme grand ce point qui entr'ouvre les deux éternités.

Voilà, continua Eleazar, tout ce que l'esprit de l'homme peut imaginer, pour rendre intelligibles les voyes de Dieu. C'est ainsi que nous confondons la Raison par la Raison même. C'est par ces principes que nos Docteurs imposent silence aux Philosophes des nations qui blasphement contre la Sageffe Souveraine, à cause des maux & des crimes que nous voyons ici-bas. Au reste, notre Religion ne consiste pas dans ces spéculations. Elle est moins un systéme philosophique, qu'un établissement surnaturel. Daniel vous en instruira. Il est aujourd'hui le Prophete du Très-haut. L'Éternel lui montre quelquefois l'avenir comme présent, & lui prête sa puissance pour opérer des prodiges. Il doit revenir bientôt à Babylone. Il vous fera voir les Oracles contenus dans nos Livres sacrés, & vous apprendra les desseins de Dieu sur vous.

C'est ainsi qu'Eleazar instruisit Cyrus : Le Philosophe Hebreu fatiguoit en vain son esprit pour approfondir les mysteres impénétrables de la Sageffe Divine. Ce qu'il y avoit de defectueux dans ses opinions, fut

hientôt redressé par les instructions plus simples & plus sublimes de Daniel, qui revint à Babylone peu de jours après.

C'étoit le tems marqué par les Prophetes pour la délivrance de Nabucodonosor ; sa frénésie cessa, & la raison lui fut rendue. Avant que de rentrer dans sa Capitale, il voulut rendre un hommage public au Dieu d'Israël dans le même lieu où il avoit fait éclater son impiété.

Il ordonna à Daniel d'assembler les Princes, les Magistrats, les Gouverneurs des Provinces, tous les Grands de Babylone, & de les conduire dans les plaines de Dura, où il avoit fait élever quelques années auparavant la fameuse Statue d'or. Revêtu de sa Robe Impériale, il monte sur une éminence, d'où il pouvoit être vû de tout le peuple. Il n'avoit plus rien de féroce, ni de sauvage ; malgré l'état affreux où l'avoient réduit ses souffrances, on découvroit sur son visage un air tranquille & majestueux. Il se tourne vers l'Orient, il ôte son diademe, & se prosterne le visage contre terre, & prononce trois fois le redoutable nom de JEHOVAH !)

Après



Après avoir adoré l'Eternel pendant quelque tems dans un profond silence, il se leva, & parle ainsi : Peuples assemblés de toutes les nations, c'est ici que vous avez vû autrefois les marques éclatantes de mon orgueil insensé ; c'est ici que je voulus usurper les droits de la Divinité, & vous forcer d'adorer l'ouvrage de mes mains. Pour punir cet excès d'irreligion, le Très-Haut m'a condamné à brouter l'herbe avec les animaux pendant sept années entieres. Les tems sont accomplis. J'ai levé mes yeux vers le Ciel, j'ai reconnu la puissance de Dieu d'Israël. Le sens, & l'esprit me sont rendus. Votre Dieu (continua-t-il en se tournant vers Daniel est véritablement le Dieu des Dieux, & le Seigneur des Rois. Tous les habitans de l'Univers sont devant lui comme un néant : Il fait tout ce qu'il lui plait dans le ciel & sur la terre. Sa sagesse égale sa puissance, & toutes ses voyes sont pleines de Justice. Il humilie les superbes quand il veut & relève ceux qu'il avoit humiliés. Apprenez, Princes ; apprenez, peuples ; apprenez tous, à rendre hommage à sa grandeur, & à sa gloire !

A ces mots l'assemblée poussa des cris de joye, & remplit l'air d'acclamations en l'hon-

neur du Dieu d'Israël. Nabucodonosor fut reconduit avec pompe à sa Capitale, & reprit le gouvernement de son Royaume. Il éleva Daniel aux plus grandes dignités, & les Juifs furent honorés des premières charges dans toutes les provinces de son Empire.

Peu de jours après Amytis présenta Cyrus à Nabucodonosor : Le Roi des Assyriens reçut le jeune Prince avec tendresse, & l'écouta favorablement.

Cependant les Grands de Babylone qui entroient dans le Conseil du Roi, représentèrent vivement, qu'il seroit dangereux d'irriter la Cour d'Ecbatane dans un tems où les forces de l'Etat avoient été très-diminuées par les troubles survenus pendant la maladie du Roi ; que la bonne politique demandoit qu'on fomentât les discordes des Medes & des Perses, afin que ces deux ennemis pussent s'affoiblir mutuellement ; & qu'enfin le Roi pourroit profiter de leur division pour étendre ses conquêtes.

Nabucodonosor revenu de ces fausses maximes par les malheurs qu'il avoit éprouvés, ne se livra point aux projets ambitieux de ses Ministres. Cyrus profita de ces dispositions pour faire connoître au Roi les avantages

tages qu'il trouveroit dans une alliance avec Cambyse. Il fit sentir à Nabucodonosor que les Médes étoient les seuls rivaux de sa puissance en Orient ; qu'il étoit de son intérêt de ne pas laisser accabler les Perses ; mais plutôt de s'en faire des amis qui seroient de barrière à son Empire contre les entreprises de Cyaxare ; & qu'enfin la fertile par sa situation étoit un pays très-propre à faire passer les Babyloniens dans la Médie , en cas que ce Prince ambitieux voulût les attaquer.

Le Prince de Perse , parla dans les Assemblées publiques & particulières avec tant d'éloquence & de force ; il montra pendant le cours de cette négociation qui dura plusieurs mois , tant de candeur & de bonneté ; il ménagea les Grands avec tant de délicatesse & de prudence , qu'il gagna tous les esprits. L'alliance fut jurée d'une manière solennelle , & Nabucodonosor y demeura fidèle tout le reste de sa vie.

Cyrus impatient de voir les Livres sacrés des Juifs qui contenoient des oracles sur sa grandeur future , entretenoit tous les jours Daniel : Le Prophète de son côté ne cherchoit qu'à instruire le jeune Prince de la Religion des Hébreux. Daniel ouvrit enfin  
les

les Livres d'Isaïe qui avoit annoncé Cyrus par son propre nom , cent cinquante ans avant sa naissance , comme un Prince que Dieu destinoit d'être le Conquérant de l'Asie , & le libérateur de son peuple.

Cyrus fut saisi d'étonnement & de respect en voyant une prédiction si claire & si circonstanciée ; chose inconnue chez les autres peuples , où les Oracles sont toujours obscurs & équivoques.

Eleazar , dit-il au Prophete , m'a déjà montré que les grands principes de votre Théologie sur les trois états du monde , s'accordent avec ceux des autres Nations. Il m'a donné l'idée d'un Dieu créateur que je n'ai point trouvée chez les autres Philosophes. Il a levé toutes mes difficultés sur l'origine du mal , par la nature libre des esprits. Il ferme la bouche à l'impieeté par ses raisonnemens sublimes sur la préexistence des ames , sur leur chute volontaire , & sur leur réparation finale. Mais il ne m'a point parlé de l'établissement surnaturel de votre Religion. Je vous conjure par le Dieu que vous adorez , de répondre à mes questions. Votre tradition a-t-elle la même source que celle des autres peuples ? Vous a-t-elle été transmise par un canal plus sur ? Votre Législateur

gislateur étoit-il un simple Philosophe , ou un Homme Divin ?

Je fai , répond Daniel , tous les efforts qu'ont fait nos Docteurs pour accommoder la Religion au goût des Sages de la terre. Mais ils s'égarerent , & se perdent dans une foule d'opinions incertaines. ( L'origine & la duration du Mal , sous l'empire d'un Créateur bon , sage & puissant , est un énigme qui a toujours exercé l'esprit des Savans. C'est en vain qu'on s'efforce à en donner l'explication. Les Philosophes Chaldéens , Egyptiens , Grecs , comme aussi nos Hebreux se sont embrouillés & confondus par la multiplicité de leurs raisonnemens sur cette matière. ) Il y a toujours quelque endroit par où la vérité leur échappe. ( Qui peut comprendre les desseins de Dieu, ou pénétrer dans ses buts secrets ? ) Nos pensées sont foibles , & nos conjectures trompeuses ; le corps appesantit l'ame , & cette demeure terrestre abbat l'esprit qui veut s'élever trop haut.

Le désir de tout pénétrer , de tout expliquer , & de tout ajuster à nos idées imparfaites , est la plus dangereuse maladie de l'esprit humain. Le plus sublime effort de notre foible raison , est de se taire devant  
la

a Raison souveraine: Laissons à Dieu le soin de justifier un jour les voyes incompréhensibles de sa Providence. Notre orgueil & notre impatience font que nous ne voulons pas attendre ce dénouement; nous voulons devancer la lumiere, & nous la perdons de vûe.

Oubliez donc toutes les spéculations subtiles des Philosophes. Je veux vous parler un langage plus simple & plus certain. Je ne vous proposerai que faits palpables, dont les yeux, les oreilles, & tous les sens de l'homme sont juges.

Vous avez appris par la doctrine universelle de toutes les nations, que la nature humaine est déchûe de la pureté de son origine. En cessant d'être juste, elle cessâ d'être immortelle. Les souffrances succéderent au crime, & les hommes furent condamnés à un état malheureux, pour les faire soupirer sans cesse après une meilleure vie.

Pendant les premiers tems qui ont suivis cette chute, la Religion n'étoit point écrite; sa morale se trouvoit dans la Raison même, & la tradition des Anciens transmettoit à la postérité la connoissance des  
Myste-

Myſteres. Il étoit alors aisé de conſerver cette tradition dans ſa pureté, parceque les mortels vivoient pluſieurs ſiècles.

Les connoiſſances ſublimes de ces premiers hommes n'ayant ſervi qu'à les rendre plus criminels, toute la race humaine fut détruite, hors la ſeule famille de Noë, afin d'arrêter le cours de l'impieeté, & la multiplication des vices. Les Cataractes du Ciel s'ouvrirent, les eaux ſortirent des abymes, & produiſirent un déluge univerſel, dont il reſte encore quelques veſtiges dans la tradition de preſque toutes les Nations. La première conſtitution de l'Univers changée d'abord par la chute de l'homme, fut aſſoiblie de nouveau par cette inondation. Les ſucs de la terre furent altérés, les herbes & les fruits n'eurent plus leur première force. L'air chargé d'une humidité exceſſive fortifia les principes de la corruption, & la vie des hommes fut abrégée.

Les Descendans de Noë, s'étant répandus par toutes les régions de la terre, oublièrent bien-tôt cet effet terrible de la colere de Dieu, & ſe livrerent à toute ſorte de crimes.

Ce fut alors que l'Eternel voulut se choisir un peuple , pour être le dépositaire de la Religion , de la morale , & de toutes les vérités divines , afin d'empêcher qu'elles ne fussent dégradées & perdues par l'imagination , les passions , & les vains raisonnemens des hommes.

Abraham mérita , par sa foi & par son obéissance , d'être le Chef & le Pere de ce peuple heureux. Dieu lui promit que sa postérité seroit multipliée comme les étoiles du Ciel , qu'elle posséderoit un jour la terre de Chanaan , & que le Désir des Nations en naîtroit dans la plénitude des tems.

La famille naissante de ce Patriarche , foible dans ses commencemens , descend en Egypte , s'y accroit , ( excite la jalousie des Egyptiens , ) & devient esclave : Epurée pendant quatre siècles par toute sorte de malheurs , Dieu suscita enfin Moïse pour la délivrer.

Le Très-Haut , après avoir éclairé notre Libérateur par les lumieres les plus pures , lui prête sa toute-puissance pour prouver sa mission divine par les merveilles les plus éclatantes ; la Nature entiere est changée & dérangée à tout moment.



Le superbe Roi d'Egypte refuse d'obéir aux ordres du Tout-Puissant. Moïse remplit sa Cour de signes effrayans de la vengeance céleste. ( Il leve sa main, & tout le Royaume apperçoit sa redoutable puissance. ) Les rivières se changent en fleuves de sang : une foule d'insectes vénimeux porte les maladies & la mort sur les plantes, les animaux, & les hommes ; le tonnerre mêlé d'une pluie de grêle répand par-tout ses exhalations pestiférées ; une obscurité profonde qui succede aux éclairs, efface pendant trois jours entiers les lumières du Ciel ; un Ange exterminateur détruit dans une seule nuit tous les premiers nés de l'Egypte.

Le peuple de Dieu sort enfin de son exil. Pharaon le poursuit avec une armée formidable. Une colonne de feu nous éclaire pendant la nuit, & un nuage épais couvre notre marche pendant le jour. Moïse parle, la mer se sépare en deux, nos Peres la traversent à pied sec ; soudain les vagues impétueuses se réunissent avec fureur pour abîmer la Nation infidèle.

Les Israélites errent pendant quarante ans dans le désert, où ils éprouvent la faim, la soif, l'intempérie des élémens. Ils murmurent

murent contre Dieu. Moïse parle de nouveau : Une nourriture miraculeuse descend du Ciel ; des rochers arides deviennent des fontaines d'eau vive ; la terre s'entr'ouvre, & engloutit ceux qui refusent de croire, sans voir l'accomplissement des promesses.

C'est dans ce désert affreux que Dieu parle au cœur humain, & qu'il publie lui-même sa Loi sainte, & qu'il dicte tous les rites & les statuts de notre Religion. Il appelle notre Conducteur sur le sommet du Sinaï ; la montagne s'ébranle ; l'Eternel fait entendre sa voix au milieu des tonnerres & des éclairs, il déploie son pouvoir redoutable pour frapper des esprits moins sensibles à l'amour qu'à la crainte.

Cependant la bonté de Dieu n'éclate pas avec moins de majesté que sa puissance. Celui que les cieus & la terre ne peuvent contenir, veut habiter d'une manière sensible parmi les enfans d'Israël, & diriger lui-même tous leurs pas. Un Temple mobile s'éleve par son ordre ; l'Arche d'Alliance est construite : l'Autel est sanctifié par la présence de la gloire du Très-Haut. Les rayons d'une lumière céleste environnent le Tabernacle, & du milieu des Cherubins le Seigneur

gou-

gouverne son peuple , & lui fait connoître à tout moment ses volontés.

Moïse écrit , par l'ordre de Dieu même, notre Loi , & notre histoire , preuves éternelles de la bonté souveraine , & de notre ingratitude. Il met ce Livre peu avant sa mort entre les mains de tout le peuple. Il falloit le consulter à chaque instant pour connoître non seulement la Religion , mais aussi les Loix Politiques. Chaque Hebreu est obligé de le lire une fois par an , & de le transcrire au moins une fois pendant sa vie. On ne pouvoit altérer , ni corrompre ces Annales sacrées , sans que l'imposture fût découverte & punie comme un crime de lèzé-majesté divine ; & comme un attentat contre l'autorité civile.

Moïse meurt ; nos Peres sortent du désert. La Nature obéit à la voix de Josué notre nouveau Conducteur ; les fleuves remontent vers leur source ; le Soleil suspend son cours ; les murs des plus fortes Villes s'écroulent à l'approche de l'Arche , les idoles se brisent à son aspect , les Nations les plus belliqueuses sont dispersées devant les armes triomphantes des Hebreux , qui se rendent enfin maîtres de la Terre promise. . .

A peine ce Peuple ingrat & leger est-il établi dans ce pays de delices , qu'il s'en-nuye de l'empire de Dieu , & veut être gouverné comme les autres Nations. L'E-ternel lui accorde un Roi dans sa colere ; ( le premier de nos Monarques est rejetté pour sa desobéissance ; ) David regne selon le cœur de Dieu , il étend ses conquêtes , & le Trône est affermi dans sa Maison ; mais il n'est permis qu'à Salomon son fils , le plus sage & le plus pacifique de nos Princes, d'élever un Temple superbe à Jerusalem. Le Dieu de paix fixe son séjour sur la montagne de Sion ; Le miracle de l'Arche se perpétue ; la Majesté divine remplit le lieu saint ; & du sanctuaire redoutable on entend tous les jours des Oracles qui répondent à la voix du Pontife.

Pour rappeler à tout moment la mémoire de tant de prodiges , & pour en démontrer la vérité à tous les siècles futurs , Moïse, Josué, nos Juges & nos Monarques , établissent des Fêtes solennelles , & des Cérémonies augustes. Une Nation entiere concourt hautement , universellement , successivement , à rendre témoignage à ces miracles par des monumens continués de génération en génération. Tandis que les Israë-  
lites

lites demeurent fidèles , le Dieu des armées les protege & les rend invincibles selon ses promesses ; mais aussi-tôt qu'ils se laissent corrompre , il les livre en proye à leurs ennemis. Il les châtie cependant en Pere, sans les abandonner entierement. Dans chaque siecle il suscite des Prophètes qui nous menacent , nous éclairent , & nous corrigent. Ces Sages séparés de tous les plaisirs terrestres , s'unissent à la vérité suprême. Les yeux de l'ame , fermés depuis l'origine du mal , s'ouvrent dans ces hommes divins , pour pénétrer dans les conseils de la providence , & pour en connoître les secrets.

Les Jugemens de Dieu éclatent plusieurs fois sur les Hebreux indociles , & plusieurs fois la Nation choisie ramenée par les Prophetes , reconnoit le Dieu de ses peres. Elle cede enfin au malheureux penchant qu'ont tous les mortels de corporaliser la Divinité , & de se former un Dieu semblable à leurs passions. Le Très-Haut fidèle dans ses menaces comme dans ses promesses , nous a soumis depuis plusieurs années au joug de Nabucodonosor ; ( Jerusalem a été désolée , & le saint Temple démoli. ) Nous errons vagabonds , captifs & éplorés

éplorés sur les rives de l'Euphrate; ( dans un silence morne , quand nous pensons à Sion. )

Dieu s'étant servi de ce Conquérant pour accomplir ses desseins éternels, l'a humilié & terrassé dans sa colere. Vous avez vu sa punition & sa délivrance. Cependant la mesure de la justice divine n'est pas encore remplie sur la race d'Abraham: C'est vous, ô Cyrus, qui êtes destiné par le Tout-puissant pour être son libérateur. Jerusalem repeuplera; la Maison du Seigneur fera rebâtie, & la gloire de ce nouveau Temple, qui doit être honoré un jour de la présence du Messie, surpassera de beaucoup la magnificence du premier.

Quel est donc, dit alors Cyrus, ( étonné de ce récit & ne pouvant pas encore comprendre la grandeur & la dignité de la Loi des Hébreux, ) le dessein de cette Loi, dictée par DIEU même avec tant de pompe, conservée par vos Peres avec tant de soins & renouvelée par vos Prophetes au milieu de tant de prodiges? En quoi differe-t-elle de la Religion des autres Peuples?

Le deſſein de la Loi & des Prophetes, reprit Daniel, de nos cérémonies, de notre culte, de nos ſacrifices, eſt de montrer que toutes les créatures étoient pures dès leur origine, ( n'ayant rien de contagieux ou de mortel en elles ; ) que tous les hommes naiſſent à préſent malades, corrompus, ignorans juſqu'à ne pas connoître leur maladie ; que la nature humaine ne peut être rétablie dans ſa perfection que par l'avènement du Meſſie.

Ces trois idées dont les traces ſe remarquent dans toutes les Religions, ont été transmises de ſiècle en ſiècle depuis le déluge juſqu'à nous. Noé les enseigna à ſes enfans, dont la poſtérité les repandit par toute la terre. Mais en paſſant de bouche en bouche elles ont été altérées & obſcurcies par l'imagination des Poètes, par la ſuperſtition des Prêtres, & par le génie différent de chaque Peuple. On en voit des veſtiges plus marqués parmi les Orientaux & les Egyptiens, parcequ'Abraham a été célèbre dans l'Asie, & que le Peuple de Dieu a été longtems captif ſur les bords du Nil. Mais ces vérités antiques n'ont été conſervées pures & ſans mélange que dans les Oracles écrits par notre Legislatteur, par nos Histoires & par nos Prophetes.

Ce n'est pas tout. Il y a un mystere propre à notre Religion seule, dont je ne vous parlerois point, ô Cyrus, si vous n'étiez pas l'Oint du Très-Haut, & son serviteur choisi pour la délivrance de son peuple.

Les Prophéties annoncent deux avénemens du Messie : l'un dans la souffrance ; l'autre dans la gloire. Le GRAND EMMANUEL paroitra sur la terre dans un état d'abaissement, plusieurs siècles avant que de paroître sur les nues dans l'éclat de son triomphe. Il expiera le crime par le sacrifice de soi-même, avant que de rétablir l'Univers dans sa première splendeur.

Dieu n'a pas besoin d'une victime sanglante pour appaiser sa colere : mais il blesseroit sa justice s'il pardonnoit au criminel sans montrer son horreur pour le crime. C'est pour concilier la justice divine avec sa clémence que le Messie viendra. L'HOMME DIEU descendra sur la terre pour faire voir par ses souffrances l'opposition infinie de l'Éternel au renversement de l'ordre.

Je vois de loin ce jour qui fera la joye des Anges, & la consolation des Justes. Toutes les Puissances Célestes seront présentes à ce Mystere, & en adoreront la profondeur.



deur. Les Mortels n'en verront que l'écorce & le dehors, les souffrances d'un homme triste, & accablé d'afflictions: mais nous serons guéris par ses blessures.

Les Hébreux qui n'attendent qu'un Messie triomphant ne comprendront point ce premier avènement. Les faux Sages de toutes les Nations qui ne jugent que par les apparences, blasphémeront contre ce qu'ils ignorent. Les Justes même ne verront pendant cette vie que comme dans une énigme la beauté, l'étendue & la nécessité de ce grand sacrifice.

Enfin le Messie viendra dans sa gloire pour renouveler la face de l'Univers. Alors tous les Esprits du ciel, de la terre & des enfers sechiront le genou devant lui. Alors les prophéties s'accompliront dans toute leur plénitude.

Le Prince de Perse ébranlé par la force du discours de Daniel balançoit en lui-même. Il sentoit que toutes des lumières de Zoroastre, d'Hermès, d'Orphée, & de Pythagore, n'étoient que des traces imparfaites, & des rayons échappés de la tradition des Hébreux: Il n'avoit rencontré dans la Perse, dans l'Égypte, dans la Grece, & chez les autres  
P. 2 Peuples;

Peuples, que des opinions obscures, incertaines & vagues ; il trouvoit chez les Juifs des Livres, des Prophetes, des Prodiges, dont on ne pouvoit pas contester l'autorité. Cependant il ne voyoit la vérité qu'à travers un nuage ; son esprit étoit éclairé, mais son cœur n'étoit pas encore touché ; il attendoit l'accomplissement des prédictions d'Isaïe. Daniel connut les différens mouvemens qui l'agitoient, & lui dit :

O Cyrus ! la Religion n'est pas un systême d'opinions philosophiques, ni une Histoire merveilleuse d'événemens surnaturels ; mais une science de sentiment que Dieu ne revele qu'aux ames pures ( à celles qui cherchent la vérité non pour la posséder, mais pour être possédé d'elle. ) Il faut qu'une puissance supérieure à l'homme descende en vous, s'en empare, & vous enleve à vous-même : Alors vous sentirez par le cœur ce que vous ne faites qu'entrevoir à présent par les foibles lumieres de l'esprit. Ce tems n'est pas encore venu, mais il viendra un jour (a). En attendant ce moment heureux, qu'il vous suffise de savoir que le Dieu d'Israël vous aime, qu'il marchera devant vous, & qu'il accomplira par vous toutes ses volontés.

Hâtez-

(a) Vid. Theodoret. de fide.

Hâtez-vous de justifier les Oracles , & retournez promptement en Perse où votre présence est nécessaire.

Le jeune Héros quitta bien-tôt Babylone. L'année suivante Nabucodonosor mourut, & ses successeurs violerent l'alliance jurée entre les Assyriens & les Perses.

Cyrus employa vingt années entieres à faire la guerre aux Assyriens , & à leurs Alliés : Il conquit d'abord les Lydiens, soumit les peuples de l'Asie Mineure, rendit tributaires la Cappadoce, l'Arménie & l'Hyrkanie, & marcha ensuite vers la Haute Asie. Après l'avoir réduite sous sa puissance, il s'avança vers Babylone, qui étoit la seule Ville qui lui résistoit.

Les différens Peuples de l'Orient voyant sa modération au milieu des triomphes, s'empreserent à se soumettre à sa domination : Il s'attira tous les cœurs par son humanité, & fit plus de conquêtes par sa douceur que par ses armes. Toujours invincible & toujours généreux, il ne subjuga les Nations que pour travailler à leur bonheur, & n'employa jamais son autorité que pour faire fleurir la justice & les bonnes loix.

La prise de Babylone le rendit enfin Maître de l'Orient depuis le fleuve Indus jusqu'à la Grèce, & depuis la mer Caspienne jusqu'aux extrémités de l'Égypte. Voyant alors l'entier accomplissement des Oracles d'Isaïe, son cœur fut pénétré des vérités que Daniel lui avoit enseignées, tous les nuages se dissipèrent, il reconnut hautement le Dieu d'Israël, & délivra les Hebreux de leur captivité par cet Edit qu'il fit publier dans toute l'étendue de son vaste Empire.

Voici ce que dit Cyrus Roi de Perse. Le Seigneur le Dieu du Ciel m'a donné tous les Royaumes de la Terre, & m'a commandé de lui bâtir une Maison dans la Ville de Jerusalem qui est en Judée. O vous qui êtes son Peuple, que Votre Dieu soit avec vous : Allez à Jerusalem, & rebâtissez la maison du Seigneur Dieu d'Israël, LUI SEUL EST DIEU.



# DISCOURS

SUR

## LA MYTHOLOGIE

DES

# ANCIENS.

---

*M*ON premier dessein avoit été d'insérer dans mon Livre des Notes détachées : mais comme la lecture de ces remarques critiques détourne trop l'attention de l'histoire principale , j'ai crû devoir les réunir dans un Discours suivi , que je divise en deux parties.

Dans la première ; je montrerai que les Philosophes de tous les tems , & de tous les pays , ont eu l'idée d'une Divinité Suprême, distincte & séparée de la matière.

*La seconde servira à faire voir que les vestiges des principaux dogmes de la Religion révélée , sur les trois états du monde , se rencontrent dans la Théologie de toutes les Nations.*

## PREMIERE PARTIE.

### De la Théologie des Payens.



Il commence d'abord par les Mages ou les Philosophes Persans. Selon le témoignage d'Herodote, (a) les anciens Perses n'avoient ni statues, ni temples, ni autels. “ Ils appellent folie, dit cet auteur ; de croire comme les Grecs , que les Dieux font une figure, & une origine humaine. Ils montent sur les plus hautes montagnes pour sacrifier. Il n'y a chez eux ni libations, ni musique, ni offrandes. Celui qui fait les sacrifices , mene la victime dans un lieu pur, & invoque le Dieu auquel il veut sacrifier ayant la tête couronnée de myrthe. Il n'est pas permis au sacrificateur de prier pour lui „ en

(a) Herod. Clio Liv. I. p. 56. §. 131. edit. de Francf. 1608.

77 en particulier ; mais il doit avoir pour ob-  
77 jet le bien de toute la nation , & il se  
trouve ainsi compris avec tous les autres.

Strabon (a) rend le même témoignage  
aux anciens Perfes. „ Ils n'érigeoient ni  
77 statues , ni autels , dit cet Historien. Ils  
77 facrifioient dans un lieu pur , & fort éle-  
77 vé , où ils immoloient une victime cou-  
77 ronnée. Quand le Mage en avoit divisé  
77 les parties , chacun prenoit sa portion.  
77 Ils ne laissoient rien pour les immortels,  
77 disant que Dieu ne veut autre chose que  
77 l'ame de la victime.

Les Orientaux persuadés de la Métem-  
psychose , croyoient que la victime étoit  
animée d'une Intelligence , dont les peines  
expiatrices finissoient par le sacrifice.

Il est vrai que les Perfes , ainsi que les  
autres payens , adoroient le Feu , le Soleil  
& les Astres ; mais on verra qu'ils les re-  
gardoient uniquement comme des images vi-  
sibles , & des symboles d'un Dieu Suprême,  
qu'ils croyoient être le seul Maître de la  
Nature.

(a) Strabon liv. 15. p. 732. Edit. de Paris, 1620.

Plutarque nous a laissé dans son traité d'Isis & d'Osiris, un fragment de la Théologie des Mages. Cet Historien Philosophe nous assure qu'ils définissoient le grand Dieu Oromaze, le principe de lumière, qui a tout opéré, & tout produit (a). Ils admettoient encore un autre Dieu, mais subalterne, qu'ils nommoient Mythras, ou le Dieu Mitoyen (b). Ce n'étoit pas un Etre co-éternel avec la Divinité suprême, mais la première production de sa Puissance, qu'il avoit préposé pour être le Chef des intelligences.

La plus belle définition de la Divinité qui se trouve parmi les Anciens, est celle de Zoroastre. Elle nous a été conservée par Eusebe dans sa Préparation Evangelique. Cet auteur n'étoit pas trop favorable aux Payens. Il cherchoit sans cesse à dégrader leur Philosophie. Cependant il dit avoir lû mot pour mot les paroles suivantes dans un Livre de Zoroastre qui existoit de son tems, & qui avoit pour titre, Recueil sacré des Monumens Persans.

„ (a)

(a) Plut. de Isis, & Osir. Edit. de Paris, 1624.  
p. 370.

(b) MEDITATIONS de Zoroastre.



„ (a) Dieu est le premier des incorrupti-  
 „ bles , éternel , non engendré. Il n'est  
 „ point composé de parties. Il n'y a rien  
 „ de semblable ni d'égal à lui. Il est au-  
 „ teur de tout bien ; desintéressé ; le plus  
 „ excellent de tous les Etres excellens , &  
 „ la plus sage de toutes les intelligences ;  
 „ le pere de la justice & des bonnes loix ;  
 „ instruit par lui seul , suffisant à lui-même,  
 „ & premier producteur de la Nature.

Les Auteurs modernes des Arabes & des  
 Persans , qui nous ont conservé ce qui reste  
 de l'ancienne doctrine de Zoroastre parmi  
 les Guebres & les Ignicoles , assurent que  
 les premiers Mages n'admettoient qu'un seul  
 Principe Eternel.

Abulfeda , cité par le célèbre Docteur Po-  
 cok , dit que selon la primitive doctrine des  
 Perses (b) „ Dieu étoit plus ancien que la  
 „ lumière & les ténèbres , qu'il avoit existé,  
 „ de tout tems , dans une solitude adorable,  
 „ sans compagnon & sans rival.

P 6

Sari-

(a) Euseb. Præp. Evang. liv. 1. p. 42. Edit.  
 de Paris

(b) Pocok Spicil. Hist. Arab, p. 146.

Saristhani, cité par M. Hyde, „ dit que „ les premiers Mages (a) ne regardoient le „ bon & le mauvais principe, comme co- „ éternels, mais qu'ils croyoient que la lu- „ miere étoit éternelle, & que les ténèbres „ avoient été produites par l'infidélité d'A- „ briman chef des Génies.

Tel est la Théologie des anciens Perses, que j'ai mise dans la bouche de Zoroastre.

M. Bayle dit dans son Dictionnaire, que les anciens Perses étoient tous Manichéens. Il auroit sans doute abandonné ce sentiment, s'il avoit consulté les Auteurs originaux. C'est ce que ce célèbre Critique ne faisoit pas toujours. Il avoit un génie capable de tout approfondir; mais il écrivoit quelquefois à la hâte, & se contentoit d'effleurer les matières les plus graves. D'ailleurs on ne peut justifier cet Auteur d'avoir trop aimé l'obscurité désolante du Pyrrhonisme. Il semble dans ses Ouvrages être toujours en garde contre les idées satisfaisantes sur la Religion. Il montre avec art & subtilité tous les côtés obscurs d'une question; mais il en présente rarement le point lumineux, d'où

(a) Hyde Relig. vet. Pers., chap. 9. p. 161. & chap. 22. p. 290.

d'où fort l'évidence. Quels éloges n'eût-il pas mérités, s'il avoit employé ses rares talens plus utilement pour le genre humain ?

Les Egyptiens avoient à peu près les mêmes principes que les Orientaux. Rien n'est plus absurde que l'idée qu'on nous donne ordinairement de leur Théologie. Rien aussi n'est plus outré que le sens allégorique que certains Auteurs ont voulu trouver dans leurs Hiéroglyphes.

D'un côté il est difficile de croire que la nature humaine puisse jamais être assez aveuglée pour adorer des insectes, des reptiles, & des plantes qu'on voit naître & périr tous les jours, sans y attribuer certaines vertus divines, ou sans les regarder comme des symboles de quelque puissance invisible. Dans les pays les plus barbares, on trouve quelque connoissance d'un Etre supérieur, qui fait l'objet de la crainte, ou de l'espérance des Sauvages les plus grossiers. Quand on supposeroit qu'il y a des peuples tombés dans une ignorance assez profonde pour n'avoir aucun sentiment de la Divinité; il est certain que l'Egypte ne fauroit être accusée de cette ignorance. Tous les Historiens sacrés & profanes parlent de ce peuple  
comme

comme de la plus sagesse de toutes les Nations ; & l'un des éloges que le S. Esprit donne à Moïse & à Salomon , est qu'ils étoient instruits dans toutes les sciences des Egyptiens. L'Esprit divin auroit-il loué ainsi la sagesse d'une Nation tombée dans une barbarie assez grossière pour adorer les oignons , les crocodiles & les reptiles les plus méprisables ?

D'un autre côté certains Auteurs modernes veulent trop exalter la Théologie des Egyptiens , & trouver dans leurs Hiéroglyphes tous les mystères du Christianisme. Après le Déluge , Noé ne laissa point sans doute ignorer à ses enfans les grands principes de la Religion sur les trois états du monde. Cette tradition a pû se répandre de génération en génération parmi tous les peuples de la terre. Mais il ne faut pas conclure de-là que les Payens eussent des idées aussi claires sur la Nature divine , & sur le Messie , qu'en avoient les Juifs. Cette supposition , loin de rendre hommage aux Livres sacrés , les dégrade. Je tâcherai de garder le juste milieu entre ces deux extrémités.

Plutarque dans son Traité d'Isis & d'Osiris:

Osiris (a), nous apprend que la Théologie des Egyptiens avoit deux significations. L'une sainte & symbolique ; l'autre vulgaire & littérale : & par conséquent que les figures des animaux qu'ils avoient dans leurs temples, & qu'ils paroissoient adorer, n'étoient que des Hiéroglyphes, pour représenter les attributs divins.

Suivant cette distinction, il dit qu'Osiris signifie le Principe actif ou le Très-saint (b) ; Isis, la sagesse ou le terme de son opération ; Orus, la première production de sa puissance, le modèle selon lequel il a tout produit, ou l'archetype du monde.

Il seroit téméraire de soutenir que les Payens aient jamais eu aucune connoissance d'une Trinité de Personnes distinctes, dans l'Unité indivisible de la Nature Divine. Mais il est constant que les Chaldéens & les Egyptiens croyoient que tous les attributs de la Divinité pouvoient se réduire à trois : Puissance, Intelligence & Amour. Ils distinguoient aussi trois sortes de mondes : le monde sensible, le monde aërien, & le monde éthérien. Dans chacun de ces mondes ils reconnoissoient encore trois principales

(a) Plut. de Isid. & Osir. p. 354.

(b) Ibid. pag. 373, & suiv.

les propriétés, figure, lumière & mouvement; matière, forme & force (a). C'est pour cela que les anciens Philosophes regardoient le nombre de trois comme mystérieux.

En lisant avec attention le Traité de Plutarque, les Ouvrages de Jamblique, & tout ce qui nous reste sur la Religion des Orientaux & des Egyptiens, on verra que la Mythologie de ces peuples regarde principalement les opérations internes, & les attributs de la Divinité; comme celle des Grecs, ses opérations externes, ou les propriétés de la Nature. Les Orientaux & les Egyptiens avoient l'esprit plus subtil & plus métaphysique que les Grecs & les Romains. Ces derniers aimoient mieux les sciences qui sont du ressort de l'imagination & du sentiment. Cette clef peut servir beaucoup à l'intelligence des anciennes Mythologies.

Plutarque conclut ainsi son Traité d'Isis & d'Osiris (b): „ Comme l'on dit que celui  
 „ qui lit les Ouvrages de Platon, lit Pla-  
 „ ton; & celui qui joue la comédie de Me-  
 „ nandre, joue Menandre: de même les  
 „ An-

(a) Voyez Athin Kirch. Oedip. Ægypt. tom, 1.  
 p. 144 suiv. & tom, 2. p. 132;

(b) Pag. 377. 378.

„ Anciens ont appelé du nom de Dieux les  
„ différentes productions de la Divinité“. Plutarque avoit dit plus haut „ qu'il faut  
„ prendre garde de ne pas transformer, dif-  
„ foudre & dissiper la Nature divine en ri-  
„ vieres , en vents , en végétations , en  
„ formes & en mouvemens corporels ; ce  
„ seroit ressembler à ceux qui croient que  
„ les voiles , les cables , les cordages &  
„ l'anchre font le Pilote ; que le fil , la  
„ trame & la navette font le Tisserend.  
„ Par cette conduite insensée on blasphé-  
„ meroit contre les Puissances célestes , en  
„ donnant le nom de Dieu à des natures  
„ insensibles , inanimées & corruptibles.  
„ Rien de ce qui n'a point d'ame , pour-  
„ suit-il , rien de matériel & de sensible ne  
„ peut être Dieu. Il ne faut pas croire  
„ non plus que les Dieux soient différens se-  
„ lon les différens pais , Grecs & Barbares,  
„ Septentrionaux & Méridionaux. Comme  
„ le Soleil est commun à tous , quoiqu'on  
„ l'appelle de divers noms en divers lieux ;  
„ de même il n'y a qu'une seule Intelli-  
„ gence souveraine , & une même Provi-  
„ dence qui gouverne le monde , quoiqu'on  
„ l'adore sous différens noms , & quoiqu'elle  
„ ait établi des Puissances inférieures pour  
„ ses Ministres,, . Voilà , selon Plutarque,  
la

la doctrine des premiers Egyptiens sur la Nature Divine.

Origene qui étoit contemporain de Plutarque, suit les mêmes principes dans son Livre contre Celse. Ce Philosophe payen se vançoit de connoître la Religion Chrétienne, parce qu'il en avoit vû quelques cérémonies, mais il n'en pénéroit point l'esprit. Origene s'exprime ainsi (a) : „ En Egypte les Philo-  
 „ sophes ont une science sublime & cachée  
 „ sur la Nature divine, qu'ils ne montrent  
 „ au peuple que sous l'enveloppe de fables  
 „ & d'allégories. Celse ressemble à un hom-  
 „ me qui ayant voyagé dans ce païs, & qui  
 „ n'ayant jamais conversé qu'avec le vulgaire  
 „ grossier, croiroit entendre la Religion  
 „ Egyptienne. Toutes les Nations Orientales,  
 „ ajoute-t-il, les Perses, les Indiens,  
 „ les Syriens cachent des mysteres secrets  
 „ sous leurs fables religieuses. Le Sage de  
 „ toutes ces Religions en pénètre le sens,  
 „ tandis que le vulgaire n'en voit que le  
 „ symbole extérieur & l'écorce.

Écoutons à présent Jamblique qui avoit étudié à fond la Religion des Egyptiens. Il vivoit au commencement du troisième siècle,

(a) Origen. contra Cels. I. p. II.



& étoit disciple du fameux Porphyre, selon le témoignage de S. Clement (a) & de S. Cyrille d'Alexandrie (b). On lisoit encore alors plusieurs Livres Egyptiens qui n'existent plus aujourd'hui. Ces Livres étoient respectés par leur antiquité. On les attribuoit à Hermès Trismégiste, ou à quelqu'un de ses premiers disciples. Jamblique avoit lû ces Livres que les Grecs avoient fait traduire. Voici ce qu'il dit de la Théologie qu'ils enseignoient.

„ Selon les Egyptiens, le premier Dieu  
 „ exista dans son unité solitaire avant tous  
 „ les Etres (c). Il est la source & l'origine  
 „ de tout ce qui est intelligent ou intelli-  
 „ gible. Il est le premier principe, suffi-  
 „ sant à lui-même, incompréhensible, &  
 „ le Pere de toutes les essences.

„ Hermès dit encore, continue Jambli-  
 „ que, que ce Dieu suprême a préposé un  
 „ autre Dieu nommé Emeph, comme chef  
 „ de tous les Esprits éthériens, empyréens  
 „ & célestes; que ce second Dieu qu'il ap-  
 „ pelle Conducteur, est une Sageise qui  
 „ trans-

(a) Strom. liv. 6. p. 133.

(b) Contra Julian. liv. 1.

(c) Jamblich. de Myst. Ægypt. Edit. de Lyon  
 1552. p. 153. 154.

„ transforme & qui convertit en elle tou-  
 „ tes les Intelligences. Il ne préfère à ce  
 „ Dieu Conducteur que le premier Intelli-  
 „ gent & le premier Intelligible, qu'on doit  
 „ adorer dans le silence. Il ajoute que  
 „ l'Esprit Producteur a différens noms, se-  
 „ lon ses différentes propriétés ou opéra-  
 „ tions ; qu'on l'appelle en langue Egyptienne  
 „ Amoun, en tant qu'il est sage ; Ptha, en  
 „ tant qu'il est la vie de toutes choses ;  
 „ & Osiris, en tant qu'il est l'auteur de  
 „ tout bien.

Telle est, selon Jamblique, la doctrine  
 des Egyptiens, par-là il est manifeste qu'ils  
 admettoient un seul Principe, & un Dieu  
 mitoyen semblable au Mythras des Perles.

L'idée d'un Esprit proposé par la Divinité  
 suprême pour être le chef & le conducteur  
 de tous les Esprits, est très-ancienne. Les  
 Docteurs Hébreux croyoient que l'ame du  
 Messie avoit été créée dès le commence-  
 ment du monde, & préposée à tous les  
 ordres des Intelligences. Cette opinion étoit  
 fondée sur ce que la Nature finie ne peut  
 pas contempler sans cesse les splendeurs de  
 l'Essence Divine ; qu'elle est obligée d'en dé-  
 tourner quelquefois la vue, pour adorer le  
 Créa-

Créateur dans ses productions, & que dans ces momens il falloit un chef qui conduisit les Esprits par toutes les régions de l'immenfité, pour leur en montrer les beautés & les merveilles.

Pour connoître à fond la Théologie des Orientaux, & des Egyptiens, examinons celle des Grecs & des Romains qui en dérive originairement. Les Philofophes de la Grece alloient étudier la fageffe en Afie & en Egypte. Thalès, Pythagore, Platon y ont puisé leurs plus grandes lumieres. Les traces de la Tradition Orientale font prefque effacées aujourd'hui; mais on nous a confervé plusieurs monumens de la Théologie des Grecs. Jugeons des maitres par leurs disciples.

Il faut distinguer les Dieux des Poètes d'avec ceux des Philofophes. La Poëfie divinife toutes les différentes parties de la Nature, & donne tour à tour de l'esprit au corps, & du corps aux Esprits. Elle exprime les opérations & les propriétés de la matiere par les actions & les paffions des Puiffances invisibles, que les Payens fuppofoient conduétrices de tous les mouvemens & de tous les événemens qu'on voit dans  
l'Uni.

l'Univers. Les Poètes passent subitement de l'allégorie au sens littéral, & du sens littéral à l'allégorie, des Dieux réels aux Dieux fabuleux; c'est ce qui cause le mélange de leurs images, l'absurdité de leurs fictions, & l'indécence de leurs expressions justement condamnées par les Philosophes.

Malgré cette multiplicité de Dieux subalternes, ces Poètes reconnoissoient cependant qu'il n'y avoit qu'une seule Divinité suprême. C'est ce que nous allons voir dans les très-anciennes Traditions qui nous restent de la Philosophie d'Orphée. Je suis bien éloigné de vouloir attribuer à ce Poète les Ouvrages qui portent son nom. Je crois avec le célèbre Grotius que les Pythagoriciens qui reconnoissent Orphée pour leur maître, sont les Auteurs de ces Livres. Quoi qu'il en soit, comme ces Ecrits sont plus anciens qu'Herodote & Platon, & qu'ils étoient fort estimés parmi les Payens, nous pouvons juger par les fragmens qui nous en restent de l'ancienne Théologie des Grecs.

Voici l'abrégé que fait Timothée Cosmographe de la doctrine d'Orphée. Cet abrégé

régé nous a été conservé dans Suidas (a), Cedrenus (b), & Eusebe.

„ Il y a un Etre inconnu , qui est le plus  
 „ élevé & le plus ancien de tous les Etres,  
 „ & le Producteur de toutes choses , même  
 „ de l'Ether , & de tout ce qui est au-des-  
 „ sous de l'Ether. Cct Etre sublime est  
 „ Vie , Lumiere , Sageffe ; ces trois noms  
 „ marquent la même & unique Puissance  
 „ qui a tiré du néant tous les Etres visibles  
 „ & invisibles.

Il paroît par ce passage que l'idée de la création , c'est-à-dire de la production des substances , n'étoit pas inconnue aux Philosophes Payens. Nous la trouverons bientôt dans Platon.

Proclus nous a conservé encore ce merveilleux passage de la Théologie d'Orphee (c) :

„ L'Univers a été produit par Jupiter.  
 „ L'Empyrée , le profond Tartare , la Terre  
 „ & l'Océan , les Dieux immortels & les  
 „ Déesfes , tout ce qui est , tout ce qui a  
 „ été , tout ce qui sera , étoit contenu ori-  
 „ ginaï.

(a) Suidas de Orph. p. 35c.

(b) Cedrenus p. 47.

(c) Proclus de Timæo p. 95c.

„ ginairement dans le sein fécond de Jupi-  
 „ ter, & en est sorti. Jupiter est le pre-  
 „ mier & le dernier, le commencement &  
 „ la fin. Tous les Etres émanent de lui.  
 „ Il est le Pere primitif, & la Vierge im-  
 „ mortelle. Il est la vie, la cause & la  
 „ force de toutes choses. Il n'y a qu'une  
 „ seule Puissance, un seul Dieu, & un seul  
 „ Roi universel de tout.

Je finis la Théologie d'Orphée par ce  
 passage fameux de l'Auteur des Argonauti-  
 ques, qui a suivi la doctrine d'Orphée. (a)  
 „ Nous chanterons d'abord un hymne sur  
 „ l'ancien Cahos; comment le ciel, la mer  
 „ & la terre en furent formés. Nous chan-  
 „ terons aussi l'Amour parfait, sage & éter-  
 „ nel, qui a débrouillé ce Cahos. (b)

Il paroît par la doctrine de la Théogonie,  
 ou la naissance des Dieux, qui est la même  
 que la Cosmogonie, ou la génération de  
 l'Univers, que les anciens Poètes rappor-  
 toient tout à un premier Etre, de qui tous  
 les autres émanoient. Le Poëme de la  
 Théo-

(a) Argon. apud Steph. p. 71. Edit. Fugger.  
 An. 1566.

(b) † 423. Πρεσβυτατὸν τε καὶ αὐτοτελήν σο-  
 λύμητιν ἔραλα.

Théogonie d'Hésiode (a) parle de l'Amour comme du premier Principe qui débrouilla le Cahos. (b) „ De ce Cahos sortit la nuit ; „ de la nuit , l'éther ; de l'éther , la lumière ; ensuite les étoiles , les planètes , „ la terre , enfin les Dieux qui gouvernent tout.

Ovide parle aussi le même langage dans le premier livre de ses Métamorphoses : (c) „ Avant qu'il y eut , dit-il , une mer & une terre ; avant qu'il y eut un ciel qui enveloppât le monde , toute la nature étoit „ une masse informe & grossière que l'on „ nomme le Cahos. Les semences de toutes choses étoient dans une perpétuelle „ discorde ; mais une Divinité bien-faisante „ termina tous ces différends. „ Il est évident par ces paroles que le Poëte Latin , qui a suivi la tradition Grecque , distingue entre le Cahos , & Dieu qui le débrouilla avec intelligence.

Je dois remarquer ici cependant que la Mythologie Grecque & Romaine sur le Ca-

Q hos

(a) Hésiod. Théog. Edit. Steph † 120.

(b) † 120. Η δέσμος ὅς κάλλιστος ἐν ἀθανάτοισι δεῶσι.

(c) Ovid, Métam. l. 1, p. 1.

hos est bien plus imparfaite que celle des Orientaux & des Egyptiens , qui nous enseignent qu'un état heureux & parfait a précédé le Cahos ; que le bon Principe n'a pu rien produire de mauvais ; que son premier ouvrage ne pouvoit pas être la confusion & le désordre : & enfin que le mal physique n'a été qu'une suite du mal moral. L'imagination des Poètes Grecs enfanta d'abord la monstrueuse doctrine de Manés sur les deux Principes coéternels ; une Intelligence souveraine , & une Matière aveugle ; la lumière , & les ténèbres ; un Cahos informe , & une Divinité qui le débrouille.

Je quitte Hésiode & Ovide , pour parler de la Théologie d'Homere & de Virgile son imitateur. Quiconque lira attentivement ces deux Poètes Épiques , verra que le merveilleux qui regne dans leurs Fables , est fondé sur ces trois principes. 1. Qu'il y a un Dieu suprême qu'ils appellent par tout le Pere & le Maître Souverain des Hommes & des Dieux , Architecte du monde , le Prince & le Gouverneur de l'Univers , le premier Dieu & le grand Dieu. 2. Que toute la Nature est remplie d'Intelligences subalternes qui sont les ministres de cette Divinité suprême. 3. Que les biens & les  
maux,



maux, que les vertus & les vices, que les connoissances & les erreurs viennent de l'action & de l'inspiration différente des bons & des mauvais Génies qui habitent l'air, la mer, la terre & le ciel.

Les Poètes Tragiques & Lyriques parlent comme les Poètes Epiques. Euripide reconnoit hautement la dépendance de tous les Etres d'un seul Principe : „ ô Pere & „ Roi des Hommes & des Dieux ! dit-il, „ pourquoi croyons-nous, misérables mortels, „ favoir ou pouvoir quelque chose ? „ Notre fort dépend de votre volonté (a).

Sophocle nous représente la Divinité comme une Intelligence souveraine qui est la Vérité, la Sagesse, & la Loi éternelle de tous les Esprits. b) „ La nature mortelle, dit-il, n'a point engendré les loix : Elles „ descendent du Ciel même. Jupiter Olympien en est le seul Pere.

Pindare dit (c) „ que Chiron apprenoit à „ Achille à adorer au dessus de tous les autres Dieux, Jupiter qui lance la foudre.

Q 2

Plaute

(a) Eurip. Supplic. Act. 3 † 733. &c. Edit. Cant.

(b) In Oedip. Tyran.

(c) Pyth. Ode 6, p. 265. Ed. Ozon.

Plaute intro uit un Dieu subalterne parlant ainſi (a) : „ Je ſuis citoyen de la cité „ celeſte , dont Jupiter , pere des Dieux & „ des Hommés , eſt le chef. Il comman- „ de aux Nations , & nous envoie par tous „ les Royaumes pour connoître les mœurs „ & les actions , la pieté & la vertu des „ hommes. C'eſt en vain que les mortels tâ- „ chent de le corrompre par les offrandes „ & les ſacrifices. Ils perdent leur peine, „ car il a en horreur le culte des impies.

„ Muſes , dit Horace , célébrez en pre- „ mier lieu , ſelon la coutume de nos peres, „ le grand Jupiter qui gouverne les mor- „ tels & les immortels , la terre , les mers, „ & tout l'Univers. Il n'y a rien de plus „ grand que lui , rien de ſemblable , rien „ d'égal à lui (b).

Je finis ce que j'ai à citer des Poëtes par ce paſſage merveilleux de Lucain. Lorſque Caton arrive au Temple de Jupiter Ammon, après avoir traversé les déferts de la Lybie, Labienus veut lui perſuader de conſulter l'Oracle. Voici la réponſe que le Poëte met à la bouche de ce Philoſophe Héros : (c)

„ Pour-

(a) Plaut. Rudens.

(b) Lib. 1. Ode 12.

(c) Lucan. lib. 9. v. 566.

„ Pourquoi me proposez-vous, ô Labienus;  
„ de demander à l'Oracle, si l'on doit mieux  
„ aimer mourir libre les armes à la main;  
„ que de voir la tyrannie triompher dans  
„ sa patrie? si cette vie mortelle n'est que  
„ le retardement d'une immortalité heureuse?  
„ si la violence peut nuire à un homme de  
„ bien? si la vertu ne nous rend point su-  
„ périeurs aux malheurs? & si la vraie  
„ gloire dépend des succès? Nous savons  
„ déjà ces vérités, & l'Oracle ne peut pas  
„ nous faire des réponses plus claires que  
„ celles que Dieu nous fait à tout moment  
„ dans le fond de notre cœur. Nous som-  
„ mes tous unis à la Divinité, elle n'a pas  
„ besoin de paroles pour se faire entendre, &  
„ elle nous a dit à notre naissance tout ce que  
„ nous avons besoin de savoir. Elle n'a  
„ pas choisi les fables arides de la Lybie  
„ pour y ensevelir la vérité, afin qu'elle ne  
„ soit entendue que d'un petit nombre de  
„ personnes. Elle se fait connoître à tous.  
„ Elle remplit tous les lieux, la terre, la  
„ mer, l'air, le ciel. Elle habite sur-tout  
„ dans l'ame des justes. Pourquoi la cher-  
„ cher plus loin?

Passons des Poètes aux Philosophes, &  
commençons par Thalés Milésien, chef de  
Q 3. l'école.

l'école Jonique (a). Il vivoit plus de six cens ans avant l'Ere chrétienne. Nous n'avons aucun de ses ouvrages ; mais voici quelques-unes de ses maximes , qui nous ont été conservées par les auteurs les plus respectables de l'antiquité.

„ Dieu est le plus ancien de tous les E-  
 „ tres. Il a produit l'Univers plein de mer-  
 „ veilles (b). Il est l'Intelligence qui a dé-  
 „ brouillé le Cahos (c). Il est sans com-  
 „ mencement & sans fin , & rien ne lui  
 „ est caché (d). Rien ne peut résister à la  
 „ force du Destin ; mais ce Destin n'est au-  
 „ tre que la raison immuable , & la puis-  
 „ sance éternelle de la Providence (e).

Ce qu'il y a de plus surprenant en Tha-  
 lés , c'est sa définition de l'ame. Il l'appelle  
 „ un Principe , ou une nature qui se meut  
 „ elle-même (f) , pour la distinguer de la  
 „ matiere.

Pytha-

(a) Flor. Olymp. 50.

(b) Diog. Laërt. Vita Thal. lib. 1.

(c) Cicero de Nat. Deor. lib. 1. p. 1113. Ed.  
 Amst. 1661.

(d) St. Clement. Alex. Strom. 5.

(e) Stob. Ecel. Phys. cap. 8.

(f) Plut. de Plac. Phil. Lb. 4. cap. 2. Stob.  
 Ecel. Phys. cap. 40.

Pythagore (a) est le second grand Philosophe après Thalés , & le chef de l'école Italique.

On fait l'abstinence , le silence , la retraite & la grande pureté de mœurs qu'il exigeoit de ses disciples. Il avoit senti que l'esprit seul ne peut atteindre à la connoissance des choses Divines , à moins que le cœur ne soit épuré de ses passions. Voici les idées qu'il nous donne de la Divinité.

„ Dieu n'est ni sensible , ni passible , mais  
 „ invisible , purement intelligible (b) , &  
 „ souverainement intelligent (c). Par son  
 „ corps il ressemble à la lumière , & par  
 „ son ame à la vérité (d). Il est l'Esprit  
 „ universel qui pénètre , & qui se répand  
 „ par toute la Nature. Tous les Êtres re-  
 „ çoivent leur vie de lui (e). Il n'y a  
 „ qu'un seul Dieu , qui n'est pas , comme  
 „ quelques-uns se l'imaginent , placé au-  
 „ dessus du monde , hors de l'enceinte de  
 „ l'Univers : mais étant tout entier en soi ,  
 „ il voit tous les Êtres qui remplissent son

Q 4

„ im-

(a) Flor. Olymp. 60.

(b) Plut. Vita Numæ.

(c) Diog. Laërt. lib. 12.

(d) Vita Pyth. Porphyre.

(e) Lact. Inst. lib. 5.

„ immensité. Principe unique , lumière du  
 „ ciel , pere de tous , il produit tout , il ar-  
 „ range tout , il est la raison , la vie , & le  
 „ mouvement de tous les Etres (a).

Il enseignoit qu'outre le premier Principe, il y avoit trois sortes d'Intelligences , les Dieux , les Héros , & les Ames (b). Il regardoit les premiers comme les images inaltérables de la Souveraine Intelligence ; les Ames humaines comme les moins parfaites des substances raisonnables ; & les Héros comme des êtres mitoyens placés entre les deux , pour élever les Ames à l'union divine (c).

Il nous représente ainsi l'Immensité comme remplie d'Esprits de différens ordres (d). Thalés avoit la même idée. Ces deux Sages avoient puisé cette doctrine en Egypte ; où l'on croyoit que c'étoit borner la puissance divine , que de la supposer moins féconde en Intelligences , qu'en objets matériels.

C'est là le vrai sens de cette expression fameuse attribuée aux Pythagoriciens , que  
 l'Unité.

(a) Cohots. 1. ad Grec. p. 18. St. Just.

(b) Diog. Laërt. lib. 8.

(c) Hierocl. Com. in Carm. Aurea Pyth

(d) Diog. Laërt. de Pyth, Cic. de Leg. l. 2. p. 1197.

l'Unité a été le Principe de toutes choses, & que de cette Unité étoit fortie une Dualité infinie. On ne doit pas entendre par cette Dualité les deux Principes de Manès ; mais un monde d'Intelligences & de Corps, qui est l'effet, dont l'Unité est la cause. C'est là le sentiment de Porphyre (a). Il doit être préféré à celui de Plutarque, qui veut attribuer à Pythagore le système Manichéen, sans en donner aucune preuve.

Pythagore définissoit l'ame comme Thalés, un Principe qui se meut lui-même (b).  
 „ Il soutenoit de plus qu'en sortant du  
 „ corps, elle se réunit à l'ame du mon-  
 „ de (c) ; qu'elle n'est pas un Dieu, mais  
 „ l'ouvrage d'un Dieu éternel (d), &  
 „ qu'elle est immortelle à cause de son prin-  
 „ cipe (e).

Ce Philosophe croyoit que l'homme étoit composé de trois parties, de l'esprit pur, d'une matiere éthérée, qu'il appelloit le char subtil de l'ame, & d'un corps mortel ou grossier. Il étoit encore redevable de cette

Q 5 idée.

(a) Porphyr. Vita Pyth.

(b) Plut. Plac. Phil. l. 4. cap. 2.

(c) Cicer. de Senect. c. 21.

(d) Id. de Nat. Deor. l. 2.

(e) Id. Tusc. lib. 1. & de Consol. p. 1300.

idée aux Egyptiens , qui l'avoient donnée peut-être aux Hébreux , dont la Théologie distingue l'esprit (a) pur , le corps (b) céleste , & le corps (c) terrestre.

Les Pythagoriciens appellent souvent le char subtil ou le corps céleste , l'Ame, parce qu'ils la regardent comme la vertu active qui anime le corps terrestre. C'est ce qui fait croire à ceux qui n'approfondissent point leur Philosophie , qu'ils regardoient la substance pensante comme matérielle. Rien n'est plus faux. Ils distinguoient toujours entre l'entendement ou l'esprit pur , & l'ame ou le corps éthéréen. Ils regardoient l'un comme la source de nos pensées , l'autre comme la cause de nos mouvemens , & les croyoient deux substances différentes. Anaxagore , comme nous verrons bien-tôt , redressa cette erreur.

Les anciens Poètes Grecs avoient déguisé cette opinion. Ils appelloient le corps céleste le simulacre , l'image ou l'ombre , parcequ'ils s'imaginoient que ce corps subtil en descendant du ciel pour animer le corps terrestre

(a) Πνεῦμα.

(b) Ψυχή.

(c) Σῶμα.



terrestre, en prenoit la forme, comme la fonte prend celle du moule où on la jette. Ils disoient qu'après la mort, l'esprit revêtu de ce char subtil s'envoloit vers les régions de la Lune, où ils avoient placé les champs Elifées. Selon eux, il arrivoit là une seconde mort par la séparation de l'esprit pur d'avec son char. L'un se réunissoit aux Dieux, & l'autre restoit dans le séjour des ombres. C'est pour cela qu'Ulisse dit dans l'Odyssée, „ qu'il apperçut dans les champs „ Elifées le divin Hercule; c'est à dire son „ image, continue le Poëte; car pour lui „ il est avec les Dieux immortels, & assiste „ à leurs festins (a).

Pythagore n'adoptoit point la fiction poëtique de la seconde mort. Il enseignoit que le pur esprit & son char subtil étant nés ensemble, étoient inséparables, & retournoient après la mort à l'astre d'où ils étoient descendus.

Je ne parle point ici de la Métempfycofe, elle ne regardoit que les ames qui s'étoient dégradées & corrompues dans les corps mortels. J'en parlerai dans la seconde partie de ce Discours.

Q 6

Je

(a) Odyss. l. II, p. 167.

Je finis l'article de Pythagore par le sommaire que Saint Cyrille fait de la doctrine de ce Philosophe. „ Nous voyons clairement, dit ce Pere, que Pythagore soutenoit qu'il y avoit un seul Dieu, principe & cause de toutes choses, qui éclaire tout, qui anime tout, de qui tout émane, qui a donné l'être à tous, & qui est l'origine du mouvement. (a).

Après Pythagore vient Anaxagore (b) de la Secte Jonique, né à Clazomene, & maître de Periclès Héros Athénien. Ce Philosophe fut le premier après Thalés dans l'Ecole Jonique qui sentit la nécessité d'introduire une souveraine intelligence pour la formation de l'Univers. Il rejetta avec mépris, & réfuta avec force la doctrine de ceux qui soutenoient que la Nécessité (c) aveugle, & les mouvemens fortuits de la matiere avoient produit le monde. Il tâcha de prouver qu'une Intelligence pure & sans mélange préside à l'Univers.

Selon le rapport d'Aristote, les raisonnemens d'Anaxagore étoient fondés sur ces deux principes : 1. „ que l'idée de la matiere

(a) St. Cyril. contra Julian, Lib. I. p. 85.

(b) Flor. Olymp. 80.

(c) Plut. Vit. Peric.

„ tiere ne renfermant pas celle de force, le  
 „ mouvement ne peut pas être une de ses  
 „ propriétés. Il faut par conséquent, disoit-  
 „ il, chercher ailleurs la cause de son acti-  
 „ vité. Or ce principe actif, en tant que  
 „ cause du mouvement, il l'appelloit l'A-  
 „ me, parcequ'il anime l'Univers (a).

2. „ Il distinguoit entre ce principe uni-  
 „ versel du mouvement, & le principe  
 „ pensant, il appelloit ce dernier Entende-  
 „ ment (b). Il ne voyoit rien dans la ma-  
 „ tiere qui fût semblable à cette propriété;  
 „ de là il concluoit qu'il y avoit dans la  
 „ Nature une autre substance que la ma-  
 „ tiere. Mais il ajoûtoit que l'ame & l'es-  
 „ prit étoient la même substance, qu'on  
 „ distinguoit selon ses opérations, & que  
 „ de toutes les Essences, elle étoit la plus  
 „ simple, la plus pure, & la plus exempte  
 „ de mélange.

Ce Philosophe passoit à Athènes pour un  
 Athée, parcequ'il nioit que les astres & les  
 planetes fussent des Dieux (c). Il soutenoit  
 que les premiers étoient des soleils, & les  
 autres

[a] Arist. de Anim. lib. 1. cap. 2. p. 619.

Ed. Paris 1629.

[b] Ibid. pag. 620.

[c] Plat. de Legib. 10. p. 886.

autres des mondes habitables. Le système de la pluralité des mondes, est très ancien.

Platon (a) accuse Anaxagore d'avoir expliqué tous les phénomènes de la Nature par la matière & le mouvement. Descartes n'a fait que renouveler ce sentiment. Il me semble que c'est avec grande injustice qu'on attaqueroit le Philosophe de Clazomene, ou son imitateur, puisque l'un & l'autre pose pour principe que le mouvement n'est pas une propriété de la matière, & que les lois du mouvement sont établies avec connoissance & dessein. En supposant ces deux principes, il me paroît que c'est avoir une idée plus noble & plus digne de la Divinité, de soutenir qu'étant présente à son ouvrage, elle donne la vie, l'être & le mouvement à toutes les créatures; que d'imaginer avec les Péripatéticiens des Intelligences subalternes, des formes substantielles, des Êtres mitoyens & indéfinissables, qui produisent tous les différens arrangemens de la matière. Aristote & son École en multipliant les causes secondes, ont dérobé à la Cause première sa puissance & sa gloire.

Socrate:

[a] Plat. Phæd, p. 73.

Socrate (a) fuit de près Anaxagore. On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine pour avoir refusé son hommage aux Dieux de la Grece; mais c'est une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce Philosophe, Socrate reconnoit des Dieux subalternes, & enseigne que les Astres & le Soleil sont animés par des Intelligences, à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon dans son Dialogue sur la Sainteté (b) nous apprend que Socrate ne fut point puni pour avoir nié qu'il y eût des Dieux inférieurs, mais parce qu'il déclamoit hautement contre les Poètes qui attribuoient à ces Divinités des passions humaines, & des crimes énormes.

En supposant plusieurs Divinités inférieures, Socrate n'admettoit cependant qu'un seul Principe éternel. Xenophon nous a laissé un excellent abrégé de la Théologie de ce Philosophe. C'est peut-être le plus important morceau qui nous reste de l'antiquité. Il contient les entretiens de Socrate avec Aristodeme, qui doutoit de l'existence de Dieu. Socrate lui fait remarquer d'abord tous les caractères de dessein, d'art & de

[a] Flor. Olymp. 90.

[b] Plat, Eutyph. pag. 5. & 6.

& de sagesse répandus dans l'univers, & surtout dans la mécanique du corps humain (a).  
 „ Croyez-vous, dit-il ensuite à Aristodeme,  
 „ croyez-vous que vous soyez le seul être  
 „ intelligent? vous savez que vous ne possédez  
 „ qu'une petite parcelle de cette matière qui compose  
 „ le monde, une petite portion de l'eau qui l'arrose,  
 „ une étincelle de cette flamme qui l'anime. L'intelligence  
 „ vous appartient-elle en propre?  
 „ L'avez-vous tellement retirée & renfermée  
 „ en vous-même, qu'elle ne se trouve nulle part  
 „ ailleurs? Le hasard fait-il tout  
 „ sans qu'il y ait aucune sagesse hors  
 „ de vous?

Aristodeme ayant répliqué qu'il ne voyoit point ce sage Architecte de l'Univers, Socrate lui répond: „ Vous ne voyez pas non plus  
 „ l'ame qui gouverne votre corps, & qui règle tous ses  
 „ mouvemens; vous pourriez aussi-bien conclure que  
 „ vous ne faites rien avec dessein & raison, que de  
 „ soutenir que tout se fait par hazard dans l'Univers.

Aristodeme ayant reconnu un Etre souverain, doute cependant de la Providence; parce-

[a] Xen. Mem. Soc. Ed. Basil. 1579, lib. I. pag. 573.

parcequ'il ne comprend pas comment elle peut tout voir à la fois. Socrate lui replique : „ Si l'Esprit qui réside dans votre „ corps le meut & le dispose selon sa vo- „ lonté, pourquoi la Sagesse Souveraine qui „ préside à l'Univers, ne peut-elle pas aussi „ régler tout comme il lui plaît ? Si votre „ œil peut voir les objets à la distance de „ plusieurs stades ; pourquoi l'œil de Dieu „ ne peut-il pas tout voir à la fois ? Si „ votre Ame peut penser en même tems à „ ce qui est à Athènes, en Egypte, & en „ Sicile, pourquoi la Sagesse Divine ne „ peut-elle pas avoir soin de tout, étant „ présente par-tout à son ouvrage.

Socrate sentant enfin que l'incrédulité d'Aristodeme venoit plutôt de son cœur que de son esprit, conclud par ces paroles : „ O „ Aristodeme, appliquez vous sincerement „ à adorer Dieu, il vous éclairera, & tous „ vos doutes se dissipent bientôt !

Platon (\*) disciple de Socrate suit les mêmes principes. Il vivoit dans un tems où la doctrine de Democrite avoit fait de grands progrès à Athènes. Le dessein de toute sa Théologie, est de nous donner des sentimens nobles de la Divinité : de nous  
mon-

(\*) Olymp. 100.

montrer que les Ames n'ont été condamnées à animer des corps mortels que pour expier les fautes commises dans un état précédent ; & d'enseigner enfin que la Religion est le seul moyen de nous rétablir dans notre première grandeur. Il méprise tous les dogmes de la superstition Athénienne, & tâche d'en purger la Religion. Le principal objet de ce Philosophe est l'homme immortel. Il ne parle de l'homme politique que pour montrer que le plus court chemin de l'immortalité est de remplir pour l'amour du beau les devoirs de la société civile.

Platon dans un de ses Dialogues définit Dieu la Cause productrice qui fait exister ce qui n'étoit pas auparavant (a). Il semble par-là qu'il ait eu une idée de la création. La Matière selon lui n'étoit éternelle que parcequ'elle étoit produite de tout tems. Il ne l'a jamais regardée comme indépendante de Dieu, ni comme une émanation de sa substance, mais comme une véritable production.

[a] Ποιητὴν τῶν πάντων ἔφαμεν εἶναι δυνάμιν, ἢ τις ἂν αἰτία γίνηται τοῖς μὴ μῆτερον ἔσθιν ὕστερον γίνεσθαι. Plat, Sophist, p. 185. Ed. Franc. 1802.



duction (a). Il est vrai que dans son *Timée* Locrien (b) il appelle quelquefois la substance divine une matière incréée; mais il la distingue toujours de l'Univers sensible, qui n'en est qu'un effet, & une production.

Il n'est pas surprenant que Platon aidé de la seule lumière naturelle ait connu la création. Cette vérité (quelqu'incompréhensible qu'elle paroisse à l'entendement fini) ne renferme aucune contradiction. En effet quand Dieu crée, il ne tire pas l'être du néant, comme d'un sujet sur lequel il opere; mais il fait exister ce qui n'étoit pas précédemment. L'idée de puissance infinie suppose nécessairement celle de pouvoir produire de nouvelles substances, aussi bien que de nouvelles formes. Faire exister une substance qui n'existoit pas auparavant, ne paroît pas plus inconcevable que de faire exister une forme qui n'étoit pas auparavant; puisque dans l'un & dans l'autre cas on produit un être nouveau. Ce passage du néant à l'être  
emba-

[a] Voy. Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 1. p. 1059. *Possumusne dubitare quin mundo præsit aliquis Effector ut Platoni videtur, vel Moderator tanti operis ut Aristoteli placet?*

[b] Ἰδεῖαν ὕλην αἰσθητὸν τε ἔκγονον τῆς αἰτίας.  
Plat. *Tim. Loc.* pag. 1089.

embarrasse également dans tous les deux. Or comme on ne nie pas qu'il y ait une force mouvante, quoiqu'on ne conçoive pas comment elle agit; de même il ne faut pas nier qu'il y ait une puissance créatrice, parceque nous n'en avons pas une idée claire.]

Revenons à Platon (a). „ Il appelle Dieu „ le souverain Architecte qui a créé l'Uni- „ vers & les Dieux, & qui fait tout ce „ qu'il lui plaît dans le Ciel, sur la Terre, „ & aux Enfers.

Il considère la Divinité dans sa solitude éternelle avant la production des êtres finis. Il dit souvent après les Egyptiens „ que „ cette première source de la Divinité est „ environnée de ténèbres épaisses; que nul „ mortel ne peut les pénétrer; & qu'il ne „ faut adorer ce Dieu caché que par le si- „ lence. „ C'est ce premier principe qu'il appelle en plusieurs endroits l'Être, l'Unité, le Bien souverain (b); le même dans le monde intelligent, que le Soleil dans le monde visible. C'est selon Platon cette fontaine de la Divinité que les Poètes nommoient Cœlus.

Ce

[a] Plat. de Rep. lib. 10. p. 749.

[b] De Rep. 1. 6. p. 686.

Ce Philosophe nous représente ensuite le premier Etre comme sortant de son unité pour considérer toutes les différentes manieres par lesquelles il peut se dépeindre au dehors. Par là se forme dans l'entendement divin, le monde intelligible contenant les idées de toutes choses, & les vérités qui en resultent. Platon distingue toujours entre le Bien suprême, & cette Sagesse qui n'en est que l'émanation. „ Ce „ qui nous presente la verite, dit-il, & ce „ qui nous donne la raison, est le bien „ suprême. Cet Etre est la cause, & la „ source de la verite a ; il l'a engendrée „ semblable à lui-même (b). Comme la „ lumiere n'est pas le Soleil, mais son „ émanation ; de même, la Vérité n'est pas „ le premier principe, mais son émanation. „ Comme le Soleil non seulement éclaire les „ corps, & les rend visibles, mais encore „ qu'il contribue à leur génération, & à „ leur accroissement ; de même le Bien „ suprême fait non seulement connoître les „ creatures, mais il leur donne aussi leur „ être & leur existence. „ C'est cette émanation

[a] De Rep. l. 6. p. 687.

[b] Ibid. Τῆτον τοιαυτοί με λέγειν τὸν τῆ ἀγαθῶ ἐκγονὸν ὃν τὰγαθὸν ἐγέννησεν ἑαυτῷ.

nation qu'il appelle Saturne , ou le fils de Coelus.

Il confidere enfin la Cause productrice comme animant l'Univers & lui donnant la vie & le mouvement. Dans le dixieme livre de ses Loix (a) il prouve que la cause du mouvement ne peut pas être corporelle, parceque la matiere n'est point active par elle-même ; & suppose un autre principe pour la mouvoir. Il nomme ce premier Moteur l'Ame du Monde , & Jupiter , ou le fils de Saturne. On voit par là que la Trinité de Platon ne renferme que trois Attributs de la Divinité , & nullement trois Personnes.

Aristote Disciple de Platon & Prince des Philosophes Péripatéticiens appelle Dieu (b)  
 „ l'Etre Eternel , & vivant ; le plus noble  
 „ de tous les Etres , une substance totale-  
 „ ment distincte de la matiere , sans éten-  
 „ due , sans division , sans parties , & sans  
 „ succession ; qui comprend tout par un  
 „ seul acte , qui demeurant immobile en  
 „ soi remue tout , & qui possède en lui  
 „ même un bonheur parfait , parcequ'il se  
 „ con-

[a] Lib. 10. pag. 951. 952.

[b] Arist. Ed. Paris. 1629, Metaph. lib. 14.  
 cap. 7. p. 1000,

», connoit lui-même , & se contemple avec  
», un plaisir infini.

· Dans sa Métaphysique il pose pour prin-  
cipe „ que Dieu (a) est une intelligence  
», souveraine qui agit avec ordre , propor-  
», tion & dessein ; & qu'il est la source du  
», bon , du beau , & du juste.

Dans son Traité de l'Ame , il dit „ que  
», l'Intelligence suprême (b) est par sa na-  
», ture le plus ancien de tous les Etres,  
», qu'il a une domination souveraine sur  
», tout. „ Il dit ailleurs e „ que le pre-  
», mier Principe n'est ni le feu , ni la terre,  
», ni l'eau , ni rien de sensible ; mais que  
», l'Esprit est la cause de l'Univers , & la  
», source de tout l'ordre , & de toutes les  
», beautés , aussi-bien que de tous les mou-  
», vemens , & de toutes les formes qu'on  
», y admire.

Ces passages prouvent qu'Aristote ne sou-  
tenoit l'éternité du monde que comme d'u-  
ne émanation postérieure en nature à l'In-  
telligence Divine , qui étant tout acte &  
toute énergie ne pouvoit pas demeurer dans  
l'oïveté.

Outre

[a] Metaph. l. 14. c. 10. p. 1005.

[b] Id. de Anim. l. 1. c. 7. pag. 628.

[c] Met. l. 1, c. 2, 3, p. 844, 845.

Outre cette substance première & éternelle, il reconnoît plusieurs autres Intelligences qui président aux mouvemens des sphères Célestes. “ Il n’y a, dit-il, qu’un  
 „ seul premier Moteur & plusieurs Dieux  
 „ subalternes (a). Tout ce qu’on a ajouté  
 „ sur la forme humaine de ces Divinités  
 „ sont des fictions faites exprès pour in-  
 „ struire la multitude, & pour faire obser-  
 „ ver les bonnes loix. Il faut réduire tout  
 „ à une seule substance primitive, & à  
 „ plusieurs substances subordonnées, qui  
 „ gouvernent sous elle. Voilà la pure do-  
 „ ctrine des anciens échappée du naufrage  
 „ des erreurs vulgaires, & des fables poë-  
 „ tiques.

Cicéron vivoit dans un tems, où la corruption des mœurs, & le libertinage d’esprit, étoient parvenus à leur comble. La Secte d’Epicure avoit prévalu à Rome sur celle de Pythagore; & les esprits les plus sages en raisonnant sur la nature Divine se contentoient de flotter entre les deux opinions, d’une Intelligence souveraine, & d’une Matière aveugle. Cicéron dans son Traité sur la nature des Dieux, plaide la cause des Académiciens qui doutoient de  
 tout.

(a) Ibid. l. 14. c. 8. p. 1003.

tout. Il est à remarquer cependant qu'il réfute fort bien Epicure dans son premier livre, & que les objections qu'il fait dans son troisième comme Académicien, sont beaucoup plus foibles que les preuves fondées sur les merveilles de la Nature, qu'il rapporte dans son second livre, pour démontrer l'existence d'une Intelligence souveraine.

Dans ses autres ouvrages, & sur tout dans son livre des Loix, il nous dépeint „ l'Uni-  
 „ vers comme une République (a) dont  
 „ Jupiter est le Prince & le Pere commun.  
 „ La grande Loi imprimée dans le cœur de  
 „ tous les Hommes, est d'aimer le bien  
 „ public, & les membres de la société  
 „ comme soi-même. Cet amour de l'ordre  
 „ est la souveraine justice, & cette justice est  
 „ aimable par elle-même. Si l'on ne l'aime  
 „ que pour l'utilité qu'elle procure, on  
 „ n'est pas bon, mais politique. La souve-  
 „ raine injustice, c'est d'aimer la justice  
 „ seulement pour la récompense. En un  
 „ mot, la Loi universelle, immuable, éter-  
 „ nelle de toutes les Intelligences est de  
 R „ cher-

(a) Cic. de Leg. Ed. Amst. 1661, Lib. 1, p. 1188, 1189, 1190, 1191. &c.

„ chercher le bonheur les unes des autres  
 „ comme les enfans d'un même pere.

Il nous représente ensuite Dieu comme une Sageffe souveraine, à l'autorité de qui toutes les natures intelligentes peuvent encore moins se foustraire que les natures corporelles. “ Selon l'opinion des plus sages  
 „ & des plus grands génies, dit ce Philo-  
 „ sophe (a), la Loi n'est pas une invention  
 „ de l'esprit humain, ni l'établissement ar-  
 „ bitraire des peuples, mais une suite de  
 „ la Raifon éternelle, qui gouverne l'U-  
 „ nivers.

„ L'outrage que Tarquin fit à Lucrece,  
 „ continue-t-il, n'en étoit pas moins crimi-  
 „ nel, parcequ'il n'y avoit point encore de  
 „ Loi écrite à Rome contre ces fortes de  
 „ violences. Ce Tyran manqua à la Loi  
 „ éternelle qui n'a pas commencé à être  
 „ Loi, lorsqu'elle a été écrite, mais lors-  
 „ qu'elle a été faite. Or son origine est  
 „ aufli ancienne que l'Esprit Divin; car la  
 „ vraie, la primitive, & la principale Loi  
 „ n'est autre que la souveraine Raifon du  
 „ grand Jupiter (b). Cette Loi, dit-il ail-  
 „ leurs

(a) Cic. de Leg. l. 2. p 1194.

(b) Fragm. de la Répub. de Cicer. confervé par Lactantius, l. 6, c. 8.



„ leurs , est universelle , éternelle , immua-  
 „ ble. Elle ne varie point selon les lieux  
 „ & les tems. Elle n'est pas différente au-  
 „ jourd'hui de ce qu'elle étoit autrefois. La  
 „ même Loi immortelle regle toutes les  
 „ nations , parcequ'il n'y a qu'un seul Dieu,  
 „ qui a enfanté & publié cette Loi.

Quelle idée ne vous donne pas Cicéron  
 de la nature de l'ame dans son Traité de  
 la Consolation a) ! „ Thalés , dit-il , qu'A-  
 „ pollon lui-même déclara le plus sage de  
 „ de tous les hommes , a toujours soutenu  
 „ que l'ame est une parcelle de la substance  
 „ divine , & qu'elle retourne dans le Ciel  
 „ si-tôt qu'elle est dégagée du corps mortel.  
 „ Tous les Philosophes de l'Ecole Italique  
 „ ont suivi ce sentiment. C'est leur do-  
 „ ctrine constante que les ames descendent  
 „ du Ciel , & qu'elles font non-seulement  
 „ l'ouvrage de la Divinité , mais une parti-  
 „ cipation de son essence.

„ Si quelqu'un doute de ces vérités , con-  
 „ tinue-t-il , il est facile de les prouver.  
 „ La nature immortelle de l'ame est dé-  
 „ montrée par deux propriétés que nous y  
 „ reconnoissons , son activité & sa sim-  
 „ plicité.

R 2

„ Elle

(a) Cic. de Conf. pag. 1300.

„ Elle est active par elle-même ; elle est  
 „ la source de tous ses propres mouvemens ;  
 „ elle n'a point de principe d'où elle em-  
 „ prunte sa force : Elle est par conséquent  
 „ une image de la Divinité , & une émana-  
 „ tion de sa lumière. Or si Dieu est im-  
 „ mortel , comment l'ame qui en est une  
 „ partie peut-elle périr ?

„ De plus , l'ame est d'une nature simple,  
 „ sans mélange , & sans composition ; elle  
 „ n'a rien de commun avec les élémens,  
 „ rien qui ressemble à la terre , à l'eau , à  
 „ l'air , au feu. On ne voit dans la ma-  
 „ tière aucune propriété semblable à la mé-  
 „ moire qui retient le passé , à la raison  
 „ qui prévoit l'avenir , à l'esprit qui com-  
 „ prend le présent. Toutes ces qualités  
 „ sont divines , & ne peuvent venir que de  
 „ Dieu seul. L'ame qui sort de Dieu par-  
 „ ticipe à son éternité. C'est cette esperan-  
 „ ce qui rend les sages tranquilles aux ap-  
 „ proches de la mort. C'est cette attente  
 „ qui fit boire à Socrate avec joye la coupe  
 „ fatale. Les ames enfoncées dans la ma-  
 „ tière craignent la dissolution de ce corps,  
 „ parcequ'elles ne songent à rien qu'à ce  
 „ qui est terrestre. O pensée honteuse ! &  
 „ qui doit faire rougir les mortels. L'hom-

„ me

„ me est la seule créature sur la terre qui  
 „ soit alliée à la Divinité, & qui en ait  
 „ la connoissance ; cependant il est assez  
 „ aveugle & insense pour oublier son ori-  
 „ gine céleste, & pour craindre de retour-  
 „ ner dans sa patrie.

Tels étoient les raisonnemens de Ciceron lorsqu'il consultoit ses lumieres naturelles, & que l'envie de faire briller son esprit ne l'engageoit plus à défendre la doctrine des Pyrrhoniens.

Écoutons enfin Senèque le Stoïcien. Il étoit precepteur de Neron & vivoit dans un siècle où le Christianisme n'étoit pas assez respecté pour que les Payens en empruntassent des lumieres philosophiques.

„ Il importe peu, dit-il (a), de quel nom  
 „ on appelle la premiere Nature, & la Di-  
 „ vine Raison qui préside à l'Univers, &  
 „ qui en remplit toutes les parties ; c'est  
 „ toujours le même Dieu. On le nomme  
 „ Jupiter Stateur, non comme disent les  
 „ Historiens, parcequ'il arrêta les armées  
 „ Romaines qui fuyoient, mais parcequ'il  
 „ est le ferme appui de tous les êtres. On

R 3

„ peut

(a) Senec. Ed. antw. a Lipsio. 1632, de Benef.  
 lib. 4, p. 311.

„ peut l'appeller Destin , parcequ'il est la  
 „ premiere cause d'où dépendent toutes les  
 „ autres. Nos Stoïciens l'appellent tantôt  
 „ le pere Bacchus , parcequ'il est la vie  
 „ universelle qui anime la nature ; Hercule,  
 „ parceque sa puissance est invincible ; Mer-  
 „ cure , parcequ'il est la Raison, l'Ordre,  
 „ & la Sageffe eternelle. Vous pouvez lui  
 „ donner autant de noms que vous voudrez,  
 „ pourvu que vous n'admettiez qu'un seul  
 „ principe présent partout.

Senèque considere , après Platon , l'en-  
 tendement divin comme contenant en foi  
 le modèle de toutes choses , qu'il appelle  
 les idées immuables , & toutes-puissantes.  
 „ Tout ouvrier , dit-il (a) , a un modèle  
 „ sur lequel il forme son ouvrage ; n'im-  
 „ porte si ce modèle existe hors de lui de-  
 „ vant ses yeux , ou s'il se forme en lui  
 „ par l'effort de son propre génie. Dieu  
 „ produit ainsi au dedans de lui-même ce  
 „ modèle parfait qui est la proportion,  
 „ l'ordre & la beauté de tous les Etres.

„ Les anciens , dit-il ailleurs (b) , né  
 „ croyoient point Jupiter tel que nous le

„ IC-

(a) Sen. Ep. 65. p. 493.

(b) Idem Natur. Quæst. lib. 2, p. 715.

„ représentons dans le Capitole & dans les  
„ autres édifices : Mais ils entendoient par  
„ Jupiter , le Gardien & le Gouverneur de  
„ l'Univers , l'Entendement & l'Esprit , le  
„ maitre & l'ouvrier de cette grande ma-  
„ chine. Tous les noms lui conviennent.  
„ Vous ne vous trompez pas en l'appellant  
„ Destin , parcequ'il est la cause des causes  
„ de qui tout dépend. Voulez-vous l'ap-  
„ peller Providence , vous ne vous trompez  
„ point ; c'est par sa sagesse que ce monde  
„ se gouverne. Voulez-vous l'appeller Na-  
„ ture , vous ne pécherez pas ; c'est de  
„ lui que tous les êtres sont nés , & par  
„ lui qu'ils respirent.

On ne peut lire sans admiration les ouvrages d'Epictete , d'Arrien son disciple , & de Marc Antonin. On y trouve des regles de Morale dignes du Christianisme. Ces disciples de Zenon croyoient cependant comme leur Maitre qu'il n'y avoit qu'une seule substance ; que l'Intelligence souveraine étoit matérielle ; que son essence étoit un pur éther qui remplissoit tout par diffusion locale. L'erreur de ces Corporalistes ne prouve pas qu'ils ayent été Athées. Une fausse idée sur la Divinité ne forme point l'athéisme. Ce qui constitue l'Athée , n'est

pas de soutenir avec les Stoïciens que l'étendue & la pensée peuvent être des propriétés de la même substance ; ni avec Pythagore & Platon que la matière est une production éternelle de la Divinité. Le véritable Athéisme consiste à nier qu'il y ait une Intelligence souveraine qui ait produit le monde par sa puissance , & qui le gouverne par sa sagesse.

Voyons enfin quel sentiment avoient les Peres de l'Eglise sur la Théologie des Payens. Ils étoient à portée de la connoître à fond , par les fréquentes disputes qu'ils avoient avec eux. Il faut craindre dans une matière aussi délicate , de s'abandonner à ses propres conjectures. Écoutons la sage Antiquité Chrétienne.

Arnohe introduit les Payens se plaignant de l'injustice des Chrétiens. „ C'est une „ calomnie (a) , disent ces Payens , de nous imputer le crime , de nier un Dieu „ suprême. Nous l'appellons Jupiter le „ très-grand , & le très bon ; nous lui dédions nos plus superbes édifices & nos „ Capitoles , pour marquer que nous l'exaltons au-dessus de toutes les autres Divinités.

„ Saint.

(a) Arnob. lib. 1. p. 19.

„ Saint Paul infinue dans sa prédication  
 „ à Athènes , dit Saint Clement Alexan-  
 „ drin (a) , que les Grecs connoissoient la  
 „ Divinité. Il suppose que ces peuples  
 „ adorent le même Dieu que nous , quoi-  
 „ que ce ne soit pas de la même maniere.  
 „ Il ne nous defend point d'adorer le mé-  
 „ me Dieu que les Grecs , mais il nous  
 „ défend de l'adorer de la même façon.  
 „ Il nous ordonne de changer la maniere  
 „ de notre culte , & nullement l'objet.

„ Les Payens , dit Lactance (b) , qui ad-  
 „ mettent plusieurs Dieux , disent cependant  
 „ que ces Divinités subalternes président tel-  
 „ lement à toutes les parties de l'Univers,  
 „ qu'il n'y a qu'un seul Recteur & Gouver-  
 „ neur suprême. De-là il suit que toutes  
 „ les autres puissances invisibles ne sont pas  
 „ des Dieux , mais des Ministres ou des  
 „ Députés de ce Dieu unique , très-grand,  
 „ & tout-puissant , qui les a constitués pour  
 „ exécuteurs de ses volontés.

Eusebe de Césarée ajoute (c) : „ Les  
 „ Payens reconnoissoient qu'il n'y avoit.

R 5

„ qu'un

(a) Strom. l. 6. p. 635.

(c) Lib. 1. p. 16.

(b) Præp. Évang. l. 3. chap. 13. p. 105.

„ qu'un seul Dieu , qui remplit tout , qui  
 „ penetre tout , & préside à tout. Mais  
 „ il croyent qu'étant présent à son ouvrage  
 „ d'une maniere incorporelle & invisible,  
 „ c'est avec raison qu'on l'adore dans ses  
 „ effets visibles & corporels.

Je finis par un fameux passage de Saint  
 Augustin qui réduit le Polythéisme des  
 Payens à l'unité d'un seul principe. „ Ju-  
 „ piter , dit ce Pere (a) , est selon les Phi-  
 „ losophes l'ame du monde qui prend des  
 „ noms différens selon les effets qu'il pro-  
 „ duit. Dans les espaces éthérées on l'ap-  
 „ pelle Jupiter , dans l'air Junon , dans la  
 „ mer Neptune , dans la terre Pluton , aux  
 „ enfers Proserpine , dans l'élément du feu  
 „ Vulcain , dans le Soleil Phœbus , dans  
 „ les divinations Apollon , dans les mois-  
 „ sons Cerès , dans les bois Diane , dans  
 „ les sciences Minerve. Toute cette foule  
 „ de Dieux & de Déeses ne sont que le  
 „ même Jupiter , dont on exprime les dif-  
 „ férentes vertus par des noms différens.

Il est donc évident par le témoignage  
 des Poètes profanes , des Philosophes Gen-  
 tils , & des Peres de l'Eglise , que les Payens  
 recon-

(a) St. August. de Civ. Dei. l. 4. c. 19.



reconnoissoient une seule Divinité suprême. Les Orientaux, les Egyptiens, les Grecs, les Romains & toutes les Nations enseignoient universellement cette vérité.

Vers la cinquantième Olympiade, six cens ans avant l'Ere Chrétienne, les Grecs ayant perdu les sciences traditionnelles des Orientaux, négligerent la doctrine des Anciens, & commencerent à raisonner sur la nature divine par les préjugés des sens & de l'Imagination. Anaximandre vivoit alors, il fut le premier qui voulut bannir de l'Univers, le sentiment d'une Intelligence souveraine, pour réduire tout à l'action d'une matiere aveugle qui prend nécessairement toutes sortes de formes, il fut suivi par Leucippe, Démocrite, Epicure, Straton, Lucrece, & toute l'Ecole des Atomistes.

Pythagore, Anaxagore, Socrate, Platon, Aristote & tous les Grands Hommes de la Grece, se souleverent contre cette doctrine impie, & tâcherent de rétablir l'ancienne Théologie des Orientaux. Ces génies supérieurs voyoient dans la Nature, mouvement, pensée, dessein. Or comme l'idée de la matiere ne renferme aucune de ces trois propriétés, ils concluoient qu'il y avoit dans

la nature une autre substance que la matière.

La Grece s'étant ainsi partagée en deux Sectes , on disputa long-tems de part & d'autre sans se convaincre. Vers la 120. Olympiade Pyrrhon forma une troisième Secte , dont le grand principe étoit de douter de tout & de ne rien décider. Tous les Atomistes qui avoient cherché en vain une démonstration de leurs faux principes , se réunirent bientôt à la Secte Pyrrhonienne. Ils s'abandonnerent follement au doute universel , & parvinrent peu après à un tel excès de phrénésie , qu'ils doutèrent des vérités les plus claires & les plus sensibles. Ils foutinrent sans allégorie que tout ce qu'on voit n'est qu'une illusion , & que la vie entiere est un songe perpétuel dont ceux de la nuit ne font que des images.

Enfin Zénon établit une quatrième Ecole, vers la cent trentième Olympiade. Ce Philosophe tâcha de concilier les disciples de Démocrite avec ceux de Platon , en soutenant que le premier Principe étoit une Sagesse infinie , mais que son essence étoit un pur éther , ou une lumière subtile qui se répandoit partout pour donner la vie , le mouvement , & la raison à tous les êtres.

Dans

Dans ces derniers tems on n'a fait que renouveler les anciennes erreurs. Jordano, Bruno, Vanini, & Spinoza ont rappelle le monstrueux systême d'Anaximandre. Et ce dernier a tâche d'éblouir les ames foibles, en donnant une forme geometrique à ce systême.

Quelques Spinofistes, sentant que l'évidence leur échappe à tout moment dans les prétendues demonstrations de leur maître, sont tombés dans une espece de Pyrrhonisme infensé, nommé l'Egomisme, où chacun se croit le seul être existant.

M. Hobbès & plusieurs autres Philosophes, sans se déclarer Athées, osent soutenir que la pensée & l'étendue peuvent être des propriétés de la même substance.

Descartes, le Pere Malebranche, Leibnitz, Bentley, le Dr. Clarke, & plusieurs Méta-physiciens d'un génie également subtil & profond tâchent de réfuter ces erreurs, & de confirmer par leur raisonnement l'ancienne Théologie. Ils ajoutent aux preuves tirées des effets celles qu'on tire de l'idée de la premiere cause. Ils font sentir que les raisons de croire sont infiniment plus fortes  
que

que celles qu'on a de douter. C'est tout ce qu'il faut chercher dans les discussions Métaphysiques.

L'histoire des tems passés est semblable à celle de nos jours. L'esprit humain prend à peu près les mêmes formes dans les différens siècles. Il s'égaré dans les mêmes routes. Il y a des erreurs universelles, comme des vérités immuables. Il y a des maladies périodiques pour l'esprit, comme pour les corps.



SECON.



## SECONDE PARTIE.

### De la Mythologie des Anciens.

**L**ES hommes abandonnés à la seule lumière de leur raison ont toujours regardé le mal moral & physique comme un phénomène choquant dans l'ouvrage d'un Etre infiniment sage , bon & puissant. Pour expliquer ce phénomène , les Philosophes ont eu recours à plusieurs hypothèses.

La raison leur dictoit à tous , que ce qui est souverainement bon , ne peut rien produire de méchant , ni de malheureux. De là ils concluoient que les ames n'étoient pas ce qu'elles avoient été d'abord; qu'elles s'étoient dégradées par quelque faute qu'elles avoient commise dans un état précédent ; que cette vie est un lieu d'exil & d'expiation ; & qu'enfin tous les êtres seront rétablis dans l'ordre.

Ces idées philosophiques avoient cependant une autre origine. La tradition s'unifioit à la raison ; & cette tradition avoit répandu dans toutes les Nations certaines opinions

opinions communes sur les trois états du monde. C'est ce que je vais faire voir dans cette seconde partie, qui fera comme un abrégé de la doctrine traditionnelle des Anciens.

Je commence par la Mythologie des Grecs & des Romains. Tous les Poètes nous dépeignent le siècle d'or ou de Saturne, comme un état heureux, où il n'y avoit ni malheurs, ni crimes, ni travail, ni peines, ni maladies, ni mort (a).

Ils nous représentent au contraire le siècle de fer, comme le commencement du mal physique & moral. Les souffrances, les vices, tous les maux cruels fortent de la boîte fatale de Pandore, & inondent la terre (b).

Ils nous parlent du siècle d'or renouvelé, comme d'un tems où Astrée doit revenir  
fur

(a) Voy. Hésiod. de Sæcul. aureo. Orpheus apud Proclum. Theol. Plat. lib. 5. cap. 10. Lucretius lib. 5. Ovid. Metam. lib. 1. fab. 3. Virgil. Georg. lib. 2. lin. 336.

(b) Ovid. Metam. lib. 1. fab. 4. 5. & 6. Virgil. Georg. lib. 2. lin. 126. Juvenal, Satyr. 6.

fur la terre , où la justice , la paix & l'innocence doivent reprendre leurs premiers droits ; & où tout doit être rétabli dans sa perfection primitive (a).

Enfin ils chantent par-tout les exploits d'un fils de Jupiter qui abandonne l'Olympe pour vivre parmi les hommes. Ils lui donnent des noms différens selon ses différentes fonctions. Tantôt c'est Apollon qui combat Python & les Titans. Tantôt c'est Hercule qui détruit les monstres , & les Géans , & qui purge la terre de leurs fureurs , & de leurs crimes. Quelquefois c'est Mercure ou le Messager des Dieux qui vole par-tout pour exécuter leurs volontés. D'autres fois c'est Persée qui délivre Andromede ou la nature humaine , du monstre qui sortit de l'abyme pour la dévorer. C'est toujours quelque fils de Jupiter qui livre des batailles , & qui remporte des victoires.

Je n'insiste point sur ces descriptions poétiques , parcequ'on peut les regarder comme des fictions faites au hazard , pour embellir un poëme & pour amuser l'esprit. L'illusion est à craindre dans les rapports & les explications allégoriques. Je me hâte d'exposer

(b) Virg, Ecl, 4. Senec, Trag. Oedip. Act. 2.

poser la doctrine des Philosophes , & surtout celle de Platon : C'est la source où Plotin , Proclus , & les Platoniciens du troisième siècle , ont puisé leurs principales idées.

Commençons par le Dialogue de Phedon ou de l'immortalité , dont voici l'analyse. Phedon raconte à ses amis l'état où il vit Socrate en mourant. „ Il sortoit de la vie, „ dit-il, avec une joye paisible, & une intré- „ pidité généreuse. Ses amis lui en de- „ manderent la cause ; J'espere, leur ré- „ pond Socrate, me réunir aux Dieux bons „ & parfaits, & à des hommes meilleurs que „ ceux que je laisse sur la terre (a).

Cebés lui ayant dit que l'ame se dissipe après la mort comme une fumée , & s'anéantit tout-à-fait ; il combat cette opinion, tâchant de prouver que l'ame a eu une existence réelle dans un état heureux avant que discerner un corps humain (b).

Il attribue cette doctrine à Orphée (c). „ Les disciples d'Orphée, dit-il, appelloient „ le corps une prison, parceque l'ame est „ ici

(a) Pag. 48. II.

(b) Pag. 57.

(c) Plat. Cratyl. p. 276.



„ ici dans un état de punition , jusqu'à ce  
„ qu'elle ait expié les fautes qu'elle a com-  
„ mises dans le ciel.

„ Les ames , continue Platon (a) , qui se  
„ sont trop adonnées aux plaisirs corpo-  
„ rels , & qui se sont abruties , errent sur  
„ la terre , & rentrent dans de nouveaux  
„ corps. Car toute volupté & toute passion  
„ attachent l'ame au corps , lui persuadent  
„ qu'elle est de même nature , & la ren-  
„ dent , pour ainsi dire , corporelle ; de  
„ sorte qu'elle ne peut s'envoler dans une  
„ autre vie ; mais impure & appesantie , elle  
„ s'enfonce de nouveau dans la matiere , &  
„ devient par-là incapable de remonter vers  
„ les pures régions , & d'être réunie à son  
„ Principe.

Voilà la source de la Métempfycofe que Platon représente dans le second Timée comme une allégorie , & quelquefois comme un état réel , où les ames qui se sont rendues indignes de la suprême béatitude , séjournent & souffrent successivement dans les corps de différens animaux , jusqu'à ce qu'elles soient purgées de leurs crimes par les peines qu'elles subissent. C'est ce qui a fait croire

(a) Phrd. pag. 61. 62. 63.

croire à quelques Philosophes, que les ames des bêtes étoient des Intelligences dégradées.

„ Les ames pures , ajoute Platon , qui  
 „ ont travaillé ici bas à se dégager de toute  
 „ souillure terrestre , se retirent après la  
 „ mort dans un lieu invisible , qui nous est  
 „ inconnu , où le pur s'unit au pur , le  
 „ bon s'unit à son semblable , & notre es-  
 „ sence immortelle à l'essence divine.

Il appelle ce lieu la premiere Terre où les ames faisoient leur demeure avant leur dégradation. „ La terre est immense a),  
 „ dit-il , nous n'en connoissons & n'en ha-  
 „ bitons qu'un petit coin. Cette terre éthé-  
 „ rée , ancien séjour des ames , est placée  
 „ dans les pures régions du ciel , où sont  
 „ les astres. Nous qui vivons dans ces  
 „ abimes profonds , nous nous imaginons  
 „ que nous sommes dans un lieu élevé , &  
 „ nous appellons l'air le ciel , semblables à  
 „ un homme qui du fond de la mer voyant  
 „ le Soleil & les astres au travers des eaux,  
 „ croiroit que l'Océan est le ciel même.  
 „ Mais si nous avions des ailes pour nous  
 „ élever en-haut , nous verrions que c'est-  
 „ là le vrai ciel , la vraie lumière & la  
 „ vraie terre. Comme dans la mer

„ tout

„ tout est troublé, rongé & défiguré par les  
„ fels qui y abondent; de même dans no-  
„ tre terre présente tout est difforme, cor-  
„ rompu, délabré, en comparaison de la  
„ terre primitive.

Platon fait ensuite une description pompeuse de cette terre éthérée dont la nôtre n'est qu'une croûte détachée (a). Il dit que „ tout y étoit beau, harmonieux, trans-  
„ parent; des fruits d'un goût exquis y  
„ croissoient naturellement; il y couloit des  
„ fleuves de Nectar; on y respiroit la lu-  
„ mière comme nous respirons l'air, &  
„ l'on y buvoit des eaux qui étoient plus  
„ pures que l'air même.

Cette idée de Platon s'accorde avec celle de Descartes sur la nature des planettes. Ce Philosophe moderne croit qu'elles étoient d'abord des Soleils, qui contractèrent ensuite une croûte épaisse & opaque; mais il ne parle point des raisons morales de ce changement, parcequ'il n'examine le monde qu'en Physicien.

La même doctrine de Platon est encore développée dans son Timée. Là il nous raconte que Solon dans ses voyages en-  
tretien

(a) Pag. 82.

tretient un Prêtre Egyptien sur l'antiquité du monde, sur son origine, & sur les révolutions qui y sont arrivées, selon la Mythologie des Grecs. Alors le Prêtre Egyptien lui dit (a), „ ô Solon, Solon, vous autres „ Grecs vous êtes toujours enfans, & vous „ ne parvenez jamais à un âge mûr; votre „ esprit est jeune, & n'a aucune vraie „ connoissance de l'antiquité. Il est arrivé „ plusieurs inondations & conflagrations sur „ la terre causées par le changement des „ mouvemens célestes. Votre histoire de „ Phaëton qui paroît une fable, n'est pour- „ tant pas sans quelque fondement vérita- „ ble. Nous autres Egyptiens nous avons „ conservé la mémoire de ces faits dans „ nos monumens & dans nos temples; mais „ ce n'est que depuis peu que les Grecs „ ont connu les Lettres, les Muses, & les „ Sciences.

Ce discours donne occasion à Timée d'expliquer à Socrate, l'origine des choses, & l'état primitif du monde (b). „ Tout ce „ qui a été produit, dit-il, a été produit „ par quelque cause. Il est difficile de „ connoître la nature de cet Architecte, & de

(a) Tim. pag. 1043.

(b) Pag. 1047.

„ de ce Pere de l'Univers; & quand vous  
 „ la découvrirez, il vous feroit impossible  
 „ de la faire comprendre au vulgaire.

„ Cet Architecte, continue-t-il, a eu  
 „ quelque modèle selon lequel il a tout  
 „ produit, & ce modèle c'est lui-même.  
 „ Comme il est bon, & que ce qui est bon  
 „ n'est jamais touché d'aucune envie, il a  
 „ fait toutes choses autant qu'il étoit possi-  
 „ ble, semblables à son modèle. Il a fait  
 „ le monde un tout parfait, composé de  
 „ parties toutes parfaites, & qui n'étoient  
 „ sujettes ni à la maladie, ni à la vieil-  
 „ le. Le Pere de toutes choses (a) voyant  
 „ enfin cette belle image de lui-même se  
 „ plut dans son ouvrage, & cette joye lui  
 „ inspira le désir de rendre cette image de  
 „ plus en plus semblable à son modèle.

Dans le dialogue appelé le Politique,  
 Platon nomme cet état primitif du monde,  
 „ le regne de Saturne, & voici comme il  
 „ le décrit (b). „ Dieu étoit alors le Prin-  
 „ ce & le Pere commun de tous; il gou-  
 „ vernoit le monde par lui-même, comme  
 „ il le gouverne à présent par les Dieux  
 infé-

(c) Pag. 1051.

(a) Pag. 537. 538.

„ inférieurs. Alors la fureur , ni la cruauté  
„ ne regnoient point sur la terre ; la guerre &  
„ la sédition n'étoient point connues. Dieu  
„ nourrissoit les hommes lui-même ; il étoit  
„ leur Gardien & leur Pasteur. Il n'y avoit ni  
„ Magistrats ni politique comme à présent.  
„ Dans ces heureux tems , les hommes sor-  
„ toient du sein de la terre qui les produi-  
„ soit d'elle-même , comme les fleurs & les  
„ arbres. Les campagnes fertiles four-  
„ nissoient des fruits & des bleds sans  
„ les travaux de l'agriculture. Les hommes  
„ ne couvroient point leur corps , parce-  
„ qu'on ne sentoit point encore l'inclémén-  
„ ce des saisons ; ils prenoient leur repos  
„ sur des lits de gazons toujours verts.

„ Sous le regne de Jupiter , le Maître  
„ de l'Univers ayant comme abandonné les  
„ rênes de son empire , se cacha dans une  
„ retraite inaccessible. Les Dieux inférieurs  
„ qui gouvernoient sous Saturne , se retire-  
„ rent aussi , & le monde secoué jusqu'aux  
„ fondemens par des mouvemens contraires  
„ à son principe & à sa fin , perdit sa  
„ beauté , & son éclat. Alors les biens  
„ furent mêlés avec les maux. Mais à la  
„ fin , de peur que le monde ne soit plon-  
„ gé dans un abyme éternel de confusion,  
„ Dieu

„ Dieu auteur du premier ordre reparoitra  
 „ & reprendra les rênes. Alors il change-  
 „ ra , corrigera , embellira , & rétablira  
 „ tout , en détruisant la vieillesse , les ma-  
 „ ladies , & la mort.

Dans le Dialogue appelé Phedrus , Platon recherche les causes secrètes du mal moral qui a produit le mal physique (a). „ Il y  
 „ a en chacun de nous , dit-il , deux ressorts  
 „ dominans , le désir du plaisir , & l'amour  
 „ du bon , qui font les ailes de l'ame.  
 „ Quand ces ailes se séparent , quand l'a-  
 „ mour du plaisir & l'amour du bon se di-  
 „ visent , alors les ames tombent dans des  
 „ corps mortels „ : & voici selon lui les  
 „ plaisirs que les Intelligences goutent dans le  
 „ ciel , & comment les ames déchurent de  
 „ cet état heureux.

„ (b) Le grand Jupiter , dit-il , animant  
 „ son char ailé , marche le premier , suivi  
 „ de tous les Dieux inférieurs & des Gé-  
 „ nies. Ils parcourent ainsi les cieux dont  
 „ ils admirent les merveilles infinies. Mais  
 „ lorsqu'ils vont au grand festin , ils s'éle-  
 „ vent au haut du ciel , au-dessus des Sphé-  
 „ res. Aucun de nos Poètes n'a chanté  
 „ S „ jus

(a) Pag. 1216.

(b) Pag. 1222.

„ jusqu'ici, ni ne peut chanter suffisamment  
 „ ce lieu sublime (a). Là les ames con-  
 „ templent par les yeux de l'esprit, l'essen-  
 „ ce vraiment existente qui n'est ni colorée  
 „ ni figurée, ni sensible, mais purement  
 „ intelligible. Là elles voyent la vertu, la  
 „ vérité, la justice, non comme elles sont  
 „ ici bas, mais comme elles existent dans  
 „ celui qui est l'Etre même. Là elles se  
 „ rassasient de cette vûe jusques à ce qu'el-  
 „ les n'en puissent plus soutenir l'éclat ;  
 „ alors elles rentrent dans le ciel, où elles  
 „ se repaissent d'ambroisie & de nectar.  
 „ Telle est la vie des Dieux.

„ Or, continue Platon (b), toute ame  
 „ qui suit Dieu fidèlement dans ce lieu  
 „ sublime, demeure pure & sans tâche ;  
 „ mais si elle se contente de nectar, &  
 „ d'ambroisie, sans accompagner le char de  
 „ Jupiter, pour aller contempler la vérité,  
 „ elle s'appesantit, elle rompt ses ailes, elle  
 „ tombe sur la terre, & entre dans un corps  
 „ humain, plus ou moins vil, selon qu'elle  
 „ a été plus ou moins élevée. Les ames  
 „ moins dégradées habitent dans les corps  
 „ des

(a) Ὑπερβράνιος τόπος.

(b) Pag. 1223.



» des Philosophes ; les plus méprisables ani-  
» ment les Tyrans & les mauvais Princes.  
» Leur sort change après la mort & de-  
» vient plus ou moins heureux , suivant  
» qu'elles ont aimé la vertu ou le vice pen-  
» dant leur vie. Ce n'est qu'après dix mille  
» ans que les ames se réuniront à leur prin-  
» cipe. Leurs ailes ne croissent & ne se  
» renouvellent que dans cet espace de tems.

Telle est la doctrine que Platon oppoisoit à la secte profane de Démocrite & d'Epicure, qui nioient la Providence éternelle , à cause du mal physique & moral. Ce philosophe nous fait un magnifique tableau de l'Univers. Il le considère comme une immensité remplie d'intelligences libres qui habitent & qui animent des mondes infinis. Ces Intelligences sont capables d'une double félicité ; l'une en contemplant l'essence divine , l'autre en admirant ses ouvrages. Lorsque les ames ne font plus consister leur bonheur dans la connoissance de la vérité , & que les plaisirs inférieurs les détachent de l'amour de l'essence suprême , elles sont précipitées dans quelque Planette pour y subir des peines expiatrices , jusqu'à ce qu'elles soient guéries par les souffrances. Ces Planettes sont par conséquent selon Platon comme des lieux

ordonnés (a) pour la guérison des Intelligences malades. Voilà la Loi établie (b) pour conserver l'ordre dans les Spheres célestes.

Cette double occupation des Esprits célestes , est une des plus sublimes idées de Platon , & marque la profondeur admirable de son génie. C'est par ce système que les Philosophes Payens ont tâché de nous expliquer l'origine du mal. Voici comme ils raisonnoient. Si les âmes pouvoient contempler sans cesse l'essence divine par un regard immédiat , elles seroient impeccables : la vûe du bien souverain entraineroit nécessairement tout l'amour de la volonté. Pour expliquer donc la chute des Esprits , il falloit supposer un intervalle , où l'ame sort de la présence divine , & quitte le lieu sublime , pour admirer les beautés de la Nature , & se rassasier d'ambrosie , comme d'une nourriture moins délicate , & plus convenable à sa nature finie. C'est dans ces intervalles qu'elle devint infidelle.

Pythagore avoit puisé la même doctrine chez les Egyptiens. Il nous en reste un  
 pré.

(a) Νοσοκομῆοι.

(b) Θεσμός ἀδραστίας.

précieux monument dans les Commentaires de Hieroclès sur les Vers dorés attribués à ce Philosophe.

„ Comme notre éloignement de Dieu, dit  
 „ cet Auteur, & la perte des ailes qui nous  
 „ élevoient vers les choses célestes, nous  
 „ ont précipités dans cette région de mort  
 „ où tous les maux habitent; de même le  
 „ dépouillement des affections terrestres &  
 „ le renouvellement des vertus, font renai-  
 „ tre nos ailes, & nous élevent au séjour  
 „ de la vie où se trouvent les véritables  
 „ biens sans aucun mélange de maux. L'es-  
 „ sence de l'homme tenant le milieu entre  
 „ les êtres qui contemplent toujours Dieu,  
 „ & ceux qui sont incapables de la con-  
 „ templer, peut s'élever vers les uns, ou  
 „ se rabaisser vers les autres (a).

„ Le méchant, dit ailleurs Hieroclès (b),  
 „ ne veut pas que l'âme soit immortelle, de  
 „ peur de ne vivre après la mort que pour  
 „ souffrir. Mais il n'en est pas de même  
 „ des Juges des Enfers. Comme ils for-  
 „ ment leurs jugemens sur les règles de la

S 3

„ véri-

(a) Hierocles Com. in Aurea Carm. p. 187. Ed.  
 Cant. 1709.

(b) Ibid. Carm. pag. 120.

„ vérité , ils ne prononcent pas que l'ame  
„ doit n'être plus , mais qu'elle doit n'être  
„ plus vicieuse. Ils travaillent à la corri-  
„ ger , & à la guérir , en ordonnant des  
„ peines pour le salut de la nature , de mê-  
„ me que les Médecins guérissent par des  
„ incisions , les ulceres les plus malins. Ces  
„ Juges punissent le crime pour chasser le  
„ vice. Ils n'anéantissent pas l'essence de  
„ l'ame , mais ils la ramènent à exister vé-  
„ ritablement , en la purifiant de toutes les  
„ passions qui la corrompent. C'est pour-  
„ quoi quand on a péché , il faut courir au  
„ devant de la peine , comme au seul re-  
„ mede du vice.

Il paroît donc manifestement par la doctrine des plus célèbres Philosophes Grecs,  
1. Que les ames préexistoient dans le Ciel.  
2. Que le Jupiter conducteur des ames avant la perte de leurs ailes , & celui à qui Saturne a confié les rénes de son empire depuis l'origine du mal , est distinct de l'essence suprême , & par conséquent qu'il ressemble fort au Mythras des Perfes & à l'O-rus des Egyptiens. 3. Que les ames ont perdu leurs ailes , & qu'elles ont été précipitées dans des corps mortels , parcequ'au lieu de suivre le char de Jupiter , elles s'é-  
toient

toient trop arrêtées à la jouissance des plaisirs inférieurs. 4. Qu'au bout d'un certain période de tems, les ailes de l'ame renaîtront, & que Saturne reprendra les rênes de son Empire, pour rétablir l'Univers dans son premier éclat.

Examinons à présent la Mythologie Egyptienne qui est la source de celle des Grecs. Je ne veux point soutenir les explications mystiques que le Pere Kircher donne de la fameuse Table Isiaque, & des Obélisques qui se voyent à Rome. Je me borne à Plutarque qui nous a conservé un monument admirable de cette Mythologie. Pour en faire sentir les beautés, je vais faire une analyse courte & claire de son Traité d'Isis & d'Osiris, qui est une Lettre écrite à Clea Prêtresse d'Isis.

„ (a) La Mythologie Egyptienne, dit  
 „ Plutarque, a deux sens: l'un sacré &  
 „ sublime; l'autre sensible & palpable. C'est  
 „ pour cela que les Egyptiens mettent des  
 „ Sphinx à la porte de leurs Temples. Ils  
 „ veulent nous faire entendre que leur  
 „ Théologie contient les secrets de la Sa-  
 „ gesse, sous des paroles énigmatiques.  
 „ C'est aussi le sens de l'Inscription qu'on

S 4

, lit

(a) Pag. 354.

„ lit à Saïs sur une statue de Pallas ou d'I-  
 „ fis : Je suis tout ce qui est , qui a été,  
 „ & qui fera , & jamais mortel n'a levé le  
 „ voile qui me couvre.

(a) Il raconte ensuite la Fable d'Isis &  
 „ d'Osiris. Ils naquirent tous deux de Rhéa  
 „ & du Soleil. Tandis qu'ils étoient encore  
 „ dans le sein de leur mere , ils s'unirent  
 „ & procréèrent le Dieu Orus , image vi-  
 „ vante de leur substance. Typhon ne na-  
 „ quit point , mais il perça les flancs de  
 „ Rhéa par un violent effort. Il se révol-  
 „ ta ensuite contre Osiris , remplit l'Univers  
 „ de ses fureurs , déchira le corps de son  
 „ frere , en découpa les membres , & les  
 „ répandit par tout. Depuis ce tems-là  
 „ Isis erre sur la terre pour ramasser les  
 „ membres épars de son frere & de son  
 „ époux. L'ame d'Osiris éternelle & im-  
 „ mortelle , mena son fils Orus aux enfers,  
 „ où elle l'instruisit à combattre & à vain-  
 „ cre Typhon. Orus retourna sur la terre,  
 „ combattit & défit Typhon , mais il ne le  
 „ tua pas. Il se contenta de le lier , & de  
 „ lui ôter la puissance de nuire. Le mé-  
 „ chant s'échapa enfin , & le désordre al-  
 „ loit recommencer ; mais Orus lui livra  
 „ deux

(a) Pag. 365,

„ deux sanglantes batailles , & l'extermina  
 „ tout-à-fait.

(a) „ Plutarque continue ainsi : „ Quicon-  
 „ que applique ces allégories à la Nature  
 „ divine , immortelle & bienheureuse , mé-  
 „ rite qu'on le traite avec mépris. Il ne  
 „ faut pas croire pourtant qu'elles soient de  
 „ pures fables , vuides de sens , semblables  
 „ à celles des Poètes. Elles nous dépei-  
 „ gnent des choses qui sont véritablement  
 „ arrivées.

„ Ce seroit aussi une erreur dangereuse,  
 „ & une impiété manifeste d'attribuer, avec  
 „ Euthemere le Messenien , tout ce qu'on  
 „ dit des Dieux , aux anciens Rois , & aux  
 „ grands Capitaines. Ce seroit anéantir la  
 „ Religion , & éloigner les hommes de la  
 „ Divinité.

„ (b) Ceux-là , ajoute-t-il , ont mieux  
 „ pensé , qui ont écrit que tout ce qu'on  
 „ raconte de Typhon, d'Osiris, d'Isis, & d'O-  
 „ rus , doit s'entendre des Génies & des  
 „ Demons (c). C'étoit l'opinion de Pytha-  
 „ gore , de Platon , de Xénocrate & de

S 5

„ Chry-

(a) Pag. 358.

(b) Ibi.

(c) Pag. 360.

» Chryssippe , qui suivoient en cela les an-  
 » ciens Théologiens. Tous ces grands hom-  
 » mes soutiennent que ces Génies étoient  
 » fort puissans , & très - supérieurs aux  
 » mortels. Ils ne participoient pourtant  
 » pas de la Divinité d'une manière pu-  
 » re & simple ; mais ils étoient compo-  
 » sés d'une nature spirituelle & corporelle,  
 » & par-là capables de plaisirs & de peines,  
 » de passions & de changemens : car parmi  
 » les Génies comme parmi les hommes , il  
 » y a des vertus & des vices. De-là vien-  
 » nent les Fables des Grecs sur les Titans  
 » & les Géans ; les combats de Python  
 » contre Apollon ; les fureurs de Bacchus  
 » & plusieurs fictions semblables à celles d'O-  
 » firis & de Typhon. De-là vient qu'Ho-  
 » mere parle de bons & de mauvais Dé-  
 » mons. Platon appelle les premiers Dieux  
 » Tutélaires , parcequ'ils sont Médiateurs  
 » entre la Divinité & les hommes , & qu'ils  
 » portent les prières des mortels vers le  
 » Ciel , & de-là nous rapportent la con-  
 » noissance & la révélation des choses ca-  
 » chées & futures.

» (a) Empedocles , continue-t-il , dit, que  
 » les mauvais Démons sont punis des fau-  
 » tes



tes qu'ils ont commises. Le Soleil les précipite d'abord dans l'air, l'air les jette dans la mer profonde; la mer les vomit sur la terre; de la terre ils s'élevent enfin vers le Ciel. Ils sont ainsi transportés d'un lieu à un autre, jusqu'à ce qu'étant punis & purifiés, ils retournent dans le lieu qui est conforme à leur nature.

Après avoir donné ainsi une explication théologique des allégories Egyptiennes, Plutarque en raconte les explications physiques; mais il les rejette toutes, & revient à sa première doctrine (a). „ Osiris n'est ni le Soleil ni l'Eau, ni la Terre, ni le Ciel; mais tout ce qu'il y a dans la nature de bien disposé, de bien ordonné, de bon & de parfait, est l'image d'Osiris. Typhon n'est ni la séchéresse, ni le feu, ni la mer; mais tout ce qu'il y a dans la nature de nuisible, d'inconstant, & de déréglé.

Plutarque va plus loin dans un autre Traité, & nous explique l'origine du mal par un raisonnement également solide & subtil (b); le voici, „ L'Ouvrier parfaitement bon fit d'abord toutes choses, au-

S 6

„ tant

(a) Pag. 376.

(b) Plut. de Anim. form. pag. 1015.

» tant qu'il étoit possible , semblables à lui-  
 » même. Le monde reçut en naissant de  
 » celui qui le fit , toutes sortes de biens :  
 » Il tient d'une disposition étrangere tout ce  
 » qu'il a de malheureux & de méchant.  
 » Dieu ne peut pas être la cause du mal ,  
 » parcequ'il est souverainement bon. La ma-  
 » tiere ne peut pas être cause du mal ,  
 » parcequ'elle n'a point de force. Mais le  
 » mal vient d'un troisieme principe qui n'est  
 » ni si parfait que Dieu , ni si imparfait que  
 » la matiere. Ce troisieme Etre c'est la na-  
 » ture intelligente , qui a au-dedans de soi  
 » une source , un principe , & une cause  
 » de mouvement.

J'ai déjà fait voir que les Ecoles de Pytha-  
 gore & de Platon soutenoient la Liberté.  
 Le premier l'exprime par la nature de l'ame  
 qui peut s'élever ou s'abaisser ; l'autre par  
 les ailes de l'ame , c'est-à-dire , par l'amour  
 du beau & le goût du plaisir , qui peuvent  
 se séparer. Plutarque suit les mêmes prin-  
 cipes , & fait consister la Liberté dans l'a-  
 ctivité de l'ame , par laquelle elle est la  
 source de ses déterminations.

Ce sentiment ne doit donc pas être re-  
 gardé comme nouveau. Il est tout à la fois  
 naturel , & philosophique. L'ame peut tou-  
 jours séparer & rassembler , rapeller & com-  
 parer

parer ses idées ; & c'est de cette activité que dépend sa liberté. Nous pouvons toujours penser à d'autres biens qu'à ceux auxquels nous pensons actuellement. Nous pouvons toujours suspendre notre consentement , pour voir si le bien dont nous jouissons , est ou n'est pas le vrai bien. Notre liberté ne consiste pas à vouloir , sans raison de vouloir , ni à préférer le moindre bien à ce qui nous paroît le plus grand , mais à examiner si le bien présent est un bien réel , ou s'il est un bien imaginaire. L'ame n'est libre que lorsqu'elle est placée entre deux objets qui paroissent dignes de quelque choix. Elle n'est jamais entraînée invinciblement par l'impression d'aucun bien fini , parcequ'elle peut penser à d'autres biens plus grands , & par là découvrir un attrait supérieur , qui suffit pour l'enlever au bien apparent & trompeur.

J'avoue que les Passions , par le sentiment vif qu'elles nous causent , occupent quelquefois toute la capacité de l'ame , & l'empêchent de réfléchir. Elles l'aveuglent & l'entraînent : Elles déguisent , & transforment les objets. Mais quelque fortes qu'elles soient , elles ne sont jamais invincibles. Il est difficile , mais il n'est point impossible de les surmonter. Il est toujours dans notre

tre

tre pouvoir d'en diminuer peu à peu la force , & d'en prévenir les excès. Voilà le combat de l'homme sur la terre , & le triomphe de la Vertu.

Les Payens ayant senti cette tyrannie des Passions , reconnurent par la seule lumière naturelle , la nécessité d'une puissance céleste pour les vaincre. Ils nous représentent toujours la Vertu comme une force divine qui descend du ciel. Ils introduisent sans cesse dans leurs Poèmes des Divinités protectrices qui nous inspirent , nous éclairent , & nous fortifient ; pour marquer que les vertus héroïques ne peuvent venir que des Dieux seuls. C'est par ces principes que la sage Antiquité a toujours combattu la Fatalité , qui détruit également la Religion , la Morale , & la Société. Revenons aux Egyptiens.

Leur doctrine , selon Plutarque , suppose,

1. Que le monde fut créé d'abord sans aucun mal physique , ni moral , par celui qui est infiniment bon.
2. Que plusieurs Génies , par l'abus de leur liberté , se font rendus criminels , & par-là malheureux.
3. Que ces Génies souffriront des peines expiatrices , jusqu'à ce qu'ils soient purgés & rétablis dans l'ordre.
4. Que le Dieu Orus

fils

filz d'Isis & d'Osiris , qui combat le mauvais Principe , est un Dieu subalterne , semblable à Jupiter filz de Saturne.

Consultons à présent la Mythologie des Orientaux. Plus nous approcherons de la premiere origine des Nations , plus nous trouverons leur Théologie épurée.

Zoroastre , dit Plutarque (a) , enseignoit  
 „ qu'il y a deux Dieux d'opérations contrai-  
 „ res ; l'un auteur de tous les biens ; l'au-  
 „ tre auteur de tous les maux. Il appelle  
 „ le bon Principe , Oromaze , & l'autre , le  
 „ Démon Arimane (b). Il dit que l'un res-  
 „ semble à la lumiere & à la vérité , l'au-  
 „ tre aux ténèbres & à l'ignorance. De  
 „ plus , il y a un Dieu mitoyen entre les  
 „ deux , nommé Mythras , que les Perfes  
 „ appellent Intercesseur , ou Médiateur (c).  
 „ Les Mages ajoutent qu'Oromaze est né  
 „ de la plus pure lumiere , & Arimane des  
 „ ténèbres ; qu'ils se font la guerre l'un à  
 „ l'autre , & qu'Oromaze a fait six Genies,  
 „ la Bonté , la Vérité , la Justice , la Sa-  
 „ „ gesse

(a) De Isid. & Osir. pag. 370

(b) Ibid.

(c) Διο και Μίθρην Πέρσαι την Μεσιτην ενό-  
 μάζουσιν.

» gesse , l'Abondance , & la Joye ; & qu'A-  
 » rimane leur en a opposé six autres , la  
 » Malice , la Fausseté , l'Injustice , la Folie ,  
 » la Difette , & la Tristesse. Oromaze s'é-  
 » tant éloigné de la sphere d'Arimane au-  
 » tant que le Soleil l'est de la Terre , orna  
 » le Ciel d'astres & d'étoiles. Il créa en-  
 » suite vingt-quatre autres Génies , & les  
 » mit dans un œuf ( par lequel les Anciens  
 » désignent la terre ) ; Arimane & ses Gé-  
 » nies percerent cet œuf brillant ; aussitôt  
 » les maux furent confondus avec les  
 » biens. Mais il viendra un tems fixé par  
 » le Destin où Arimane fera totalement dé-  
 » truit & exterminé ; la terre changera de  
 » forme , & deviendra unie & égale ; &  
 » les hommes heureux n'auront plus qu'une  
 » même vie , une même langue , & un  
 » même gouvernemenent.

» Théopompe écrit aussi que , suivant la  
 » doctrine des Mages , ces Dieux doivent  
 » se combattre pendant neuf mille ans , l'un  
 » détruisant ce que l'autre a fait , jusqu'à  
 » ce qu'enfin l'Enfer soit aboli. Alors les  
 » hommes seront bienheureux , & leurs  
 » corps deviendront transparens. Le Dieu  
 » qui a tout produit , se cache jusqu'à ce  
 » tems : Cet intervalle n'est pas trop long  
 » pour

» pour un Dieu ; mais il est semblable à  
» un moment de sommeil.

Nous avons perdu les anciens livres des premiers Perses. Pour juger de leur Mythologie, il faut avoir recours aux Philosophes Orientaux de nos jours, & voir s'il reste encore parmi les disciples de Zoroastre quelques traces de l'ancienne doctrine de leur Maître. Le célèbre M. Hyde Docteur de l'Eglise Anglicane, qui a voyagé dans l'Orient, & qui savoit parfaitement la langue du pays, a traduit de Saristhani Philosophe Arabe du quinzième siècle, les principes suivans (a). » Les premiers Mages ne regardoient point les deux Principes comme coéternels ; mais ils croyoient que la Lumière étoit éternelle, & que les Tenebres avoient été produites. Voici comme ils expliquent l'origine de ce mauvais Principe. La lumière ne peut produire que la lumière, & ne peut jamais être l'origine du mal. Comment donc a été produit le mal ? La lumière, disent-ils, produisit plusieurs êtres, tous spirituels, lumineux, & puissans. Mais leur Chef nommé Abriman, ou Arimane, eut une  
» mau-

(a) Hyde. Rel. vet. Pers. c. 7. p. 163, & c.  
22. p. 296.

„ mauvaise pensée contraire à la lumière.  
 „ Il douta, & par ce doute il devint téné-  
 „ breux. De-là sont venus tous les maux,  
 „ la diffension, la malice, & tout ce qui  
 „ est opposé à la lumière. Ces deux Prin-  
 „ cipes se combattirent l'un l'autre. Ils fi-  
 „ rent ensuite la paix, à condition que le  
 „ Monde inférieur seroit soumis à Arimane  
 „ pendant sept mille ans; après cet espace  
 „ de tems, il rendra le Monde à la lu-  
 „ mière.

Voilà, ce me semble, les quatre idées  
 dont je parle dans mon ouvrage: 1. Un état  
 avant que les biens & les maux fussent mé-  
 langés. 2. Un état après qu'ils furent mê-  
 lés & confondus. 3. Un état où le mal  
 sera totalement détruit. 4. Un Dieu mi-  
 toyen entre le bon & le mauvais Prin-  
 cipe.

Comme la doctrine des Mages Persans est  
 une suite de la doctrine des Brachmanes  
 des Indes, il faut consulter l'une pour éclair-  
 cir l'autre. Il nous reste peu de traces de  
 l'ancienne Théologie des Gymnosophistes;  
 mais celles que Strabon nous a conservées,  
 supposent les trois Etats du Monde.

Après que cet Historien a décrit la vie &  
 les



les mœurs des Brachmanes , il ajoute (a) ,  
» Ces Philosophes regardent l'état des hom-  
» mes pendant cette vie , comme celui des  
» enfans dans le sein de leur mere. La  
» mort est , selon eux , une naissance à une  
» véritable & heureuse vie. Ils croient  
» que tout ce qui arrive aux mortels , ne  
» mérite le nom ni de bien ni de mal.  
» Conformés aux Grecs en plusieurs choses,  
» ils pensent que le monde a commencé,  
» & qu'il finira ; que Dieu qui l'a pro-  
» duit (b) , & qui le gouverne , est présent  
» par-tout à son ouvrage.

» Onésicrite , continue le même Auteur,  
» ayant été envoyé par Alexandre le Grand,  
» pour apprendre la vie , les mœurs , & la  
» doctrine de ces Philosophes , trouva un  
» Brachmane nommé Calanus , qui lui en-  
» seigna les principes suivans. Autrefois  
» l'abondance regnoit par-tout ; le lait , le  
» vin , le miel & l'huile , couloient des fon-  
» taines : mais les hommes ayant abusé de  
» ce bonheur , Jupiter les en priva , & les  
» condamna à travailler pour conserver leur  
» vie. Quand la tempérance & les autres  
» vertus

(a) Lib. 15. Pag. 713 , 714. Ed. Paris 1620.

(b) Ibid.

» vertus reviendront sur la terre , alors l'an-  
 » cienne abondance se rétablira (a).

Pour juger de la doctrine des anciens Gymnosophistes , j'ai consulté ce qui a été traduit du Vedam qui est le Livre sacré des Bramines d'aujourd'hui. Quoique son antiquité ne soit pas peut-être aussi grande qu'on l'a dit , on ne peut nier cependant qu'il ne contienne les anciennes traditions de ces Peuples & de leurs Philosophes.

Il est constant par ce Livre (b) » que  
 » les Bramines reconnoissent un seul & sou-  
 » verain Dieu qu'ils appellent Vistnon ; que  
 » sa première & plus ancienne production  
 » fut un Dieu secondaire nommé Brama ;  
 » que le souverain Dieu le tira d'une fleur  
 » qui flottoit sur la surface de l'abîme avant  
 » la création de ce monde : & enfin que  
 » Vistnon donna à Brama , à cause de sa  
 » vertu , de sa reconnoissance & de sa fidé-  
 » lité le pouvoir de créer l'Univers.

Ils

(a) ὑπῆρξεν est le premier Aorist du verbe ὑπάγω sum , & doit être rendu par *fit* , non par *facta est* , comme Xylander l'a rendu ; ce qui est nécessaire pour entendre l'idée de Cœanus

(b) Voyez Abrah. Roger, de la religion des Bramines , liv. II, Part. 1, c. 1. & Kircher *China illustr.*

„ Ils croient de plus (c) „ que les ames  
„ sont émanées de l'Essence divine de toute  
„ éternité , ou du moins qu'elles ont été  
„ produites long-tems avant la création du  
„ monde ; que dans cet état pur elles pé-  
„ cherent ; & que depuis ce tems elles fu-  
„ rent envoyées dans les corps des hom-  
„ mes & des bêtes , chacune selon ses mé-  
„ rites ; de sorte que le corps où l'ame  
„ habite , est comme un cachot ou une  
„ prison.

„ Ils enseignoient enfin „ qu'après un cer-  
„ tain nombre de métempycôses , toutes  
„ les ames seront réunies à leur origine,  
„ rentreront dans la compagnie des Dieux,  
„ & seront divinifées (d).

Je n'aurois pas regardé ces traditions com-  
me authentiques , & je ne me serois point fié  
aux Traducteurs du Vedam , si cette doctri-  
ne n'étoit pas parfaitement conforme à celle  
de Pythagore que je viens d'exposer. Ce  
Philosophe ne fit qu'enseigner aux Grecs ce  
qu'il avoit appris des Gymnosophistes.

La découverte de ces sentimens uniformes,  
& semblables dans la Grece , dans l'Egy-  
pte,

(c) Ibid. Roger Part. 2. c. 7.

(d) Kircher China illust.

pte , dans la Perse , & dans les Indes , m'a donné envie de pénétrer plus avant dans l'Orient , & de porter mes recherches jusques à la Chine. Je me suis adressé à ceux qui entendoient la langue de ce pays , qui y avoient demeuré plusieurs années de suite , & qui en avoient étudié les Livres originaux. ( Et quant à cet article particulièrement , j'ai beaucoup profité d'un gentilhomme , génie supérieur , qui ne veut pas être connu avant qu'il ait publié un grand ouvrage sur ces matières également avantageux à la Religion & honorable à l'esprit humain. ) Ils m'ont communiqué les traits suivans qu'ils ont traduits des anciens livres Chinois qu'on a apportés dans l'Europe , ( qu'on peut voir à Paris & à Rome ) , & dont ceux qui entendent cette langue peuvent vérifier la traduction.

Dans les anciens Commentaires sur le livre Yking , c'est-à-dire , le livre des changemens , on parle sans cesse d'un double Ciel , d'un Ciel primitif , & d'un Ciel postérieur ; & voici comment on y décrit le premier Ciel. „ Toutes choses étoient alors „ dans un état heureux , tout étoit beau , „ tout étoit bon ; tous les êtres étoient par- „ faits dans leur espèce. Dans ce siècle „ heu-

„ heureux le ciel & la terre unissoient leurs  
 „ vertus pour embellir la Nature. Il n'y  
 „ avoit aucun combat dans les élémens,  
 „ nulle intemperie dans les airs. Toutes  
 „ choses croissoient sans travail ; une fécon-  
 „ dité universelle regnoit par tout. Les  
 „ vertus actives & passives conspiroient  
 „ d'elles-mêmes sans effort & sans combat  
 „ à produire & à perfectionner l'Univers.

Dans les livres que les Chinois appellent  
 King ou Sacrés , on lit les paroles suivantes :  
 „ Pendant le premier état du Ciel , une  
 „ pure volupté , & une tranquillité par-  
 „ faite , regnoient par-tout. Il n'y avoit ni  
 „ travaux , ni peines , ni douleurs , ni cri-  
 „ mes. Rien ne résistoit à la volonté de  
 „ l'homme.

Les Philosophes qui ont suivi ces tradi-  
 tions antiques , & sur tout Tchouangfé di-  
 sent , „ que dans l'état du premier Ciel  
 „ l'homme étoit uni au dedans à la souve-  
 „ raine Raison , & qu'au dehors il prati-  
 „ quoit toutes les œuvres de la justice. Le  
 „ cœur se réjouissoit dans la vérité ; il n'y  
 „ avoit en lui aucun mélange de fausseté.  
 „ Alors les quatre saisons le l'année sui-  
 „ voient un ordre réglé sans confusion ;  
 „ Il n'y avoit ni vents impétueux, ni pluyes  
 „ ex-

„ excessives. Le Soleil & la Lune , sans  
 „ s'obscurcir jamais , fournissoient une lu-  
 „ miere plus pure & plus éclatante qu'au-  
 „ jourd'hui. Les cinq Planettes suivoient  
 „ un cours réglé sans inégalités. Rien ne  
 „ nuisoit à rien. Une amitié & une har-  
 „ monie universelle regnoient dans toute la  
 „ Nature.

D'un autre côté le Philosophe Hoainantse dit en parlant du Ciel postérieur : „ Les  
 „ colonnes du Ciel furent rompues ; la  
 „ Terre fut ébranlée jusques aux fonde-  
 „ mens. Le Ciel s'abaisa du côté du  
 „ nord ; le Soleil , la Lune , & les Astres  
 „ changerent leurs mouvemens ; la Terre  
 „ s'écroula ; les eaux renfermées dans son  
 „ sein sortirent avec violence , & l'inonde-  
 „ rent. L'homme s'étant révolté contre le  
 „ Ciel , le système de l'univers fut dérangé ;  
 „ le Soleil s'obscurcit ; les Planettes chan-  
 „ gerent leur route , & l'harmonie univer-  
 „ selle fut troublée.

Les Philosophes Ventse & Lietse qui vi-  
 voient longtems avant Hoainantse , parlent  
 le même langage : „ La fécondité univer-  
 „ selle de la Nature , disent ces anciens  
 „ Auteurs , dégénéra dans une horrible sté-  
 „ rilité.

» rilité. Les herbes se fanerent ; les arbres  
» se desséchèrent ; la nature désolée & éplo-  
» rée refusa de répandre ses dons. Toutes  
» les créatures se déclarerent la guerre les  
» unes aux autres. Les maux & les crimes  
» inonderent la face de la terre.

Tous ces maux sont venus , dit le Livre  
Likiyki , parceque » l'homme méprisa le sou-  
» verain Empire. Il voulut disputer du  
» vrai & du faux ; & ces disputes banni-  
» rent la raison éternelle. Il regarda en-  
» suite les objets terrestres , & les aima  
» trop. De-là naquirent les passions : peu-  
» à-peu il fut transformé dans les objets  
» qu'il aimoit , & la céleste Raïson l'aban-  
» donna tout-à-fait. Voilà la source primi-  
» tive de tous les crimes ; ce fut pour les  
» punir , que le Ciel envoya tous les maux.

Ces mêmes Livres parlent d'un tems où tout  
être sera rétabli dans la première splendeur,  
par l'arrivée d'un Héros nommé Kiuntse, qui  
signifie Pasteur & Prince , à qui ils don-  
nent aussi les noms de Très-Saint , de Do-  
cteur universel , & de Vérité souveraine.  
C'est le Mythras des Perses , l'Orus des E-  
gyptiens , le Mercure des Grecs , & le Bra-  
ma des Indiens.

Les Livres Chinois parlent même des souffrances & des combats de Kiuntfé, comme les Syriens de la mort d'Adonis qui devoit ressusciter pour rendre les hommes heureux (a), & comme les Grecs des travaux & des exploits pénibles de ce Fils de Jupiter qui étoit descendu sur la terre pour combattre les Monstres. Il paroît que la source de toutes ces allégories est une très-ancienne tradition commune à toutes les nations, que le Dieu mitoyen à qui elles donnent toutes le nom de Soter ou Sauveur, ne détruiroit les crimes qu'en souffrant lui-même beaucoup de maux. Mais je n'insiste point sur cette idée. Je ne veux parler que des vestiges qu'on trouve dans toutes les Religions d'une nature élevée, tombée, & qui doit être réparée par un Héros divin.

Ces quatre vérités regnent donc également dans les Mythologies des Grecs, des Egyptiens, des Perses, des Indiens, & des Chinois. Voyons à présent la Mythologie Hébraïque.

J'entens par-là, le Rabbïnisme, ou la Philo-

(a) Voyez la description que Julius Firmicus fait des fêtes, des cérémonies & des mystères d'Adonis, & Lucien, de Dea Syria, p. 1058. Ed. Paris.



Philosophie des Docteurs Juifs, & sur-tout des Esséniens. Ces Philosophes enseignoient, selon le témoignage de (a) Philon & de Joseph (b), „ que le sens littéral du Texte „ sacré n'étoit qu'une image des vérités ca- „ chées. Ils changeoient les paroles & les „ preceptes de la Sagesse en allégories, se- „ lon la coutume de leurs peres, qui leur „ avoient laissé plusieurs livres de cette „ science.

C'étoit le goût universel des Orientaux, de peindre sous des images corporelles les propriétés & les opérations des Intelligences.

Ce stile symbolique semble même être autorisé par les Ecrivains sacrés. Le Prophète Daniel nous représente la Divinité sous l'image de l'Ancien des jours. Les Mythologues Hébreux, & les Cabalistes, qui font une suite de l'Ecole des Esséniens, prirent de-là occasion d'expliquer les attributs divins, comme les membres du corps de l'Ancien des jours. On voit cette allégorie portée jusqu'à l'extravagance dans les livres des Rabbins. On y parle de la rosée qui sort du cerveau du Vieillard, de son crane,

T 2

de

(a) Phil. de Leg. Alleg. 1. 2. p. 33.

(b) Jos. de Bell. Jud. 1. 2. c. 12.

de ses cheveux , de son front , de ses yeux , & sur-tout de sa barbe merveilleuse.

Ces comparaisons sont sans doute absurdes & indignes de la Majesté de Dieu : Mais les Philosophes Cabalistes prétendent les autoriser par des idées métaphysiques.

La création selon eux , est un tableau des perfections divines. Tous les Etres créés sont par conséquent des images de l'Etre suprême , plus ou moins parfaites , selon qu'elles ont plus ou moins de rapport avec leur original.

Il suit de-là que toutes les créatures sont en quelque chose semblables les unes aux autres ; & que l'homme ou le micro-cosme ressemble au grand monde , ou au macro-cosme , le monde matériel , au monde intelligible ; & le monde intelligible , à l'archetype , qui est Dieu.

C'est sur ces principes que sont fondées les expressions allégoriques des Cabalistes. En dépouillant leur Mythologie de ce mystérieux langage , on y trouve des idées sublimes , & semblables à celles que nous venons d'admirer dans les Philosophes Payens. Voici quatre de ces idées que je trouve as-  
sez

sez clairement annoncées dans les ouvrages des Rabbins Irira , Moschech , & Jitzach, dont Rittangelius nous a donné les traductions dans sa Cabale dévoilée.

1. „ Toutes les substances spirituelles,  
 „ les Anges , les ames des hommes , &  
 „ même l'ame du Messie (a) , furent créées  
 „ dès le commencement du monde. Le  
 „ premier Pere par conséquent dont parle  
 „ Moïse , représente non un individu, mais  
 „ le genre humain entier gouverné par un  
 „ seul Chef. Dans ce premier état tout étoit  
 „ éclatant & parfait : rien ne souffroit dans  
 „ l'Univers , parce que le crime y étoit in-  
 „ connu. La Nature étoit une image sans  
 „ ombre & sans tâche des perfections divi-  
 „ nes. „ C'est le regne d'Osiris, d'Oro-  
 maze & de Saturne.

2. „ L'ame du Messie parvint par sa con-  
 „ stance dans l'amour divin à une union  
 „ étroite avec la pure Divinité , & mérita  
 „ d'être le Roi , le Chef & le Conducteur  
 „ de tous les esprits (b). „ Cette idée a  
 „ quelque rapport à celles que les Perses avoient

T 3

de

(a) Vision , Ezechiel. Mercav. Exp. apud Rit-  
 tang. p. 225. T. 3.

(b) Ibid. pag. 226.

de Mythras , les Egyptiens d'Orus , & les Grecs de Jupiter Conducteur , qui menoit les âmes dans le lieu sublime.

3. „ La vertu , la perfection , & la béatitude des esprits ou des Sephirots , consistoient à recevoir & à rendre sans cesse les rayons qui émanent du centre infini , afin qu'il y eût dans tous les esprits une circulation éternelle de lumière & de bonheur (a). Deux sortes de Sephirots manquèrent à cette Loi éternelle. Les Cherubins qui étoient d'un ordre supérieur , ne rendirent point cette lumière , la retinrent au dedans d'eux mêmes , s'enfermèrent , & devinrent comme des vases trop pleins ; enfin ils se brisèrent en pièces , & leur sphere se changea en un cahos ténébreux. Les Ischim qui étoient d'un ordre inférieur , fermerent les yeux à cette lumière , en se tournant vers les objets sensibles (b) , oublièrent la suprême béatitude de leur nature , & se contentèrent de la jouissance des plaisirs créés. Ils tomberent par-là dans des corps mortels.

4. „ Les

(a) Ib. de Revol. anim. Par. 1. Cap. 1. p. 244.

(b) Phil. Cabbal. diff. 8. cap. 13. p. 173. T. 3. Rittang.

4. „ Les ames passent par plusieurs ré-  
„ volutions , avant que de revenir à leur  
„ premier état ; mais après l'avenement du  
„ Messie , tous les esprits seront rétablis  
„ dans l'ordre , & jouiront de l'ancien bon-  
„ heur dont ils jouissoient avant le péché  
„ du premier Pere (a).

Je laisse à décider si ces quatre idées ne ressemblerent point à celles que nous avons trouvées en Perse , en Egypte , & en Grece. C'est cette ressemblance qui m'a autorisé à donner les quatre tableaux Mythologiques qui se trouvent dans mon ouvrage.

Dans tous ces systêmes on voit que les Philosophes anciens , pour refuter les objections des impies sur l'origine & la durée du mal , avoient adopté la doctrine de la préexistence des ames , & de leur rétablissement. Plusieurs Peres de l'Eglise ont enseigné la premiere opinion comme le seul moyen philosophique d'expliquer le péché originel ; & Origene s'est servi de la dernière pour combattre les impies de son tems.

A Dieu ne plaife que je veuille défendre ces deux erreurs condamnées par l'Eglise.

T 4

Je

(a) De revol. Anim. pag. 307.

Je ne m'en suis servi que pour montrer les ressources que la sage Antiquité avoit trouvées contre l'impiété, & pour faire sentir que même avec la seule raison, on peut confondre les Philosophes qui refusent de croire sans comprendre.

C'est pour cette raison que je fais parler à Daniel un autre langage qu'à Eléazar. Ce Prophete conseille à Cyrus d'oublier toutes les spéculations subtiles, & de laisser à Dieu le soin de justifier les démarches incompréhensibles de sa Providence. Il le replonge dans une obscurité plus salutaire & plus convenable à la foiblesse humaine, que toutes les conjectures des Philosophes. Il réduit ce qu'il faut croire sur ces matieres à ces quatre vérités principales.

1. Dieu souverainement bon, n'ayant pu produire des êtres méchans & malheureux, il faut que le mal moral & physique qu'on voit dans l'Univers, vienne de l'abus que font les hommes de leur liberté.

2. La nature humaine est déchûe de la première pureté dans laquelle elle fut créée; & cette vie mortelle est un état d'épreuve, où les ames se guérissent de leur corruption.

&

& méritent l'immortalité heureuse par leur vertu.

3. La Divinité s'est unie à la nature humaine, pour expier le mal moral par son sacrifice. Le Messie viendra enfin dans sa gloire pour détruire le mal physique, & renouveler la face de la terre.

4. Ces vérités nous ont été transmises de siècle en siècle depuis le déluge jusques à présent par une tradition universelle. Les autres nations ont obscurci & altéré cette tradition par leurs fables. Elle n'a été conservée dans sa pureté que dans les Livres sacrés, dont on ne fauroit disputer l'autorité avec aucune ombre de raison.

On croit ordinairement que toutes les traces qu'on voit de la Religion naturelle, & révélée, dans les Poètes & les Philosophes Payens, se doivent originairement à la lecture des livres de Moïse; mais il est impossible de répondre aux objections que les incrédules font contre cette opinion. Les Juifs, & leurs livres furent trop long-tems cachés dans un coin de la terre pour devenir la lumière primitive des Nations. Il faut remonter plus haut jusqu'au déluge même. Il est étonnant que ceux qui sont persuadés de l'autenticité des Livres sacrés, n'ayent pas

T s

profité

profité de cette idée pour faire sentir la vérité de l'histoire Mosaïque sur l'origine du monde, le deluge universel, & le rétablissement de la race humaine par Noé. Il est difficile d'expliquer autrement que par la doctrine que je mets à la bouche de Daniel, l'uniformité des sentimens, qui se trouve dans la Religion de toutes les Nations.

Voilà, ce me semble, les grands principes du Christianisme; & voilà l'hommage que j'ai voulu lui rendre en justifiant ses dogmes contre les vaines subtilités des esprits téméraires, & contre les préjugés superstitieux des ames foibles.

*Fin du Discours, &c.*



LET-





LETTRE de Mr. Freret ( Membre de l'Académie des Inscriptions à Paris ) à l'Auteur, sur la Chronologie de son Ouvrage.

MONSIEUR,

**L** Histoire de Cyrus, & la Chronologie des Rois de Babylone, font peut-être la partie de toute l'antiquité sur laquelle on a imaginé le plus de systêmes différens. Mais tous ces systêmes sont si defectueux & si mal liés avec les événemens contemporains, que l'on se trouve arrêté presque à chaque pas par les contradictions & les embarras de ces hypothèses: c'est ce qu'on éprouve en lisant les Ouvrages de Scaliger, de Petau, d'Usser, de Marsham, de l'Evêque de Meaux, & de Prideaux.

Dans votre Ouvrage, Monsieur, vous avez sagement évité ces embarras, & vous avez imaginé ce qu'il y avoit de mieux pour concilier les narrations opposées de Hérodote,

de Ctésias, de Xenophon, & des autres Anciens au sujet de Cyrus.

Vous avez conservé la guerre de ce Prince contre Astyages son Grand-Pere. Cette guerre est un point constant dans l'antiquité & reconnu par Xenophon lui-même dans sa Retraite des dix milles. Il n'a supprimé ce fait dans sa Cyropédie, que pour ne pas défigurer le portrait de Cyrus par une Guerre qu'il croyoit contraire aux devoirs de la nature. Prideaux après Xenophon a crû la devoir supprimer aussi. Marsham a imaginé un véritable Roman, & a supposé deux différens Royaumes des Medes, sur lesquels regnoient en même tems deux Astyages; l'un Grand-Pere de Cyrus, & l'autre son Ennemi.

Le parti que vous avez pris est plus simple & plus conforme à l'ancienne Histoire. Vous avez préparé cette Guerre, & vous l'avez conduite de telle façon qu'elle ne détruit en rien le caractère de votre Héros.

La suppression d'un événement si considérable a obligé Xenophon à faire deux anachronismes pour remplir les premières années de Cyrus. Il a avancé la prise de Sardis

Sardis de 25. ans , & celle de Babylone de 28.

Comme cet Historien n'avoit en vûe pour former son Héros , que les Vertus Militaires & les qualités d'un bon Citoyen ; il ne trouva point dans le plan de son Ouvrage les mêmes ressources que vous avez eues pour remplir la jeunesse de Cyrus. Il ne pensa , ni à lui donner des principes sûrs pour le garantir des dangers , qui assiegent la vertu des Princes ; ni à le prévenir contre la corruption des faux Politiques , & des faux Philosophes ; deux genres de corruption dont les suites sont également funestes pour la société.

Xenophon élevé dans la Grece ne connoissoit que les Royaumes de Sparte & de Macedoine , où les Rois n'étoient , à proprement parler , que les premiers Citoyens de l'Etat , & où les Magistrats étoient leurs Collegues plutôt que leurs Ministres. Il n'imaginoit point les abus du Despotisme , & n'avoit point pensé à les prévenir. Dans votre plan , comme il s'agit de former un Roi plutôt qu'un Conquérant , & un Prince qui sache encore mieux rendre les peuples heureux sous son gouvernement , que les  
con-

contraindre à se soumettre à ses loix, vous avez trouvé de quoi remplir la jeunesse de Cyrus en le faisant voyager, sans rien déranger dans la véritable Chronologie.

Cyrus est mort l'an 218. de Nabonassar, 530. ans avant Jésus-Christ. C'est un point où je ne m'arrêterai pas à le prouver : Il est constant parmi tous les Chronologistes. Ce Prince étoit alors âgé de 70. ans, selon Dion auteur d'une Histoire (a) de Perse très-estimée ; donc il étoit né l'an 148. de Nabonassar, 600. ou 599. ans avant l'Ere Chrétienne. Il avoit régné neuf ans à Babylone suivant le Canon Astronomique ; donc la prise de cette ville tomboit à la 61. année de son âge, à la 209. de Nabonassar, & 539. avant Jésus-Christ.

La prise de Sardis tombe suivant Sosiostrate dans Diogene Laërce (b), & suivant Solin c à la quatrième année de la cinquante-huitième Olympiade. Selon Eusebe, c'est la première année de la même Olympiade : Cette année est donc la 545. ou la  
548.

(a) Cic. de Divin. L. 1. ch. 23.

(b) Diog. Laërt. L. I. Periand.

(c) Chap. VIII.

548. avant l'Ere Chrétienne , la 52. ou la 55. de la Vie de Cyrus.

Il avoit regné 30. ans sur les Medes & sur les Perfes , selon Herodote & Ctesias, ayant 40. ans lors qu'il monta sur le Trône, selon le témoignage précis de Dinon ; ce qui donne pour l'époque du commencement de son regne l'an 188. de Nabonassar , & la premiere année de la 55. Olympiade , 560. ans avant Jésus-Christ.

Eusebe nous apprend (a) que cette même année de la 55. Olympiade étoit celle où tous les Chronologistes s'accordoient à placer le commencement du regne de Cyrus sur les Medes & sur les Perfes. L'Histoire ne nous apprend point combien avoit duré la Guerre de Cyrus, contre les Medes, ni de quels événemens avoient été remplis les 40. premieres années de sa vie , & vous avez , le champ libre pour imaginer , tous ceux qui conviendront au but que vous vous êtes proposé. Votre Chronologie est donc non seulement conforme à celle des Grecs , & des Perfes , mais encore à celle des Babylonien.

Xeno-

(a) Præpar. Evang. L. X.

Xenophon a changé toute cette Chronologie. Selon lui, Cyrus à l'âge de douze ans va à la Cour de Medie, y reste 4. ans & en revient à 16. Il entre à 17. dans la classe des adolescens & y reste 10. ans. L'historien ajoute qu'Astyages mourut dans cet intervalle, ce qui est contraire à la vérité; car ce Prince regna jusques à l'an 560. qu'il fut vaincu par Cyrus & ne mourut que quelques années après. Vous vous êtes écarté de Xenophon & vous avez bien fait.

Selon le même Auteur, Cyrus âgé de 28. ans passa en Medie à la tête d'une armée de 30. mille hommes, à 29. il soumit les Arméniens, à 30. il marcha contre les Lydiens & prit Sardis, & à 33. il se rendit maître de Babylone vers l'année 567. Cette année qui est la 179 de Nabonassar est la 36. de Nabucodonosor qui regna encore sept ans; ces 7. ans joints aux 21 des quatre Rois qui ont régné à Babylone après lui, font les 28. années d'anachronisme dont j'ai parlé plus haut.

Le reste de la chronologie de Xenophon est indifférent à votre ouvrage. Cet Historien ne détermine pas le tems de la mort de Mandane, ni de Cambyse, & vous a  
laissé

l'aiissé une pleine liberté de placer ces événemens de la maniere la plus convenable à votre plan.

La ville de Tyr ne fut prise que la 19. année de Nabucodonosor, après un siege de 13. ans, qui avoit commencé la septieme année du Regne de ce Prince, comme Joseph l'avoit lu dans les annales Pheniciennes. Le Prophete Ezechiel, l'année même de la prise de Jérusalem qui étoit le 18. de Nabucodonosor, menace Tyr d'une ruine prochaine; donc elle n'étoit pas encore prise. Cyrus avoit alors 15. ans. Or comme le tems où il retrouve Aménophis à Tyr peut aller jusques à 15. années de plus; & comme les voyages de Cyrus se font depuis la 28. jusques à la 32. année de son âge, vous ne faites ici aucun anachronisme.

Nous n'avons aucun passage positif pour fixer le tems de la démence de Nabucodonosor. Cette démence est constante par le témoignage de Daniel; & il y a beaucoup d'apparence qu'elle arriva vers la fin de sa vie; voici surquoi je me fonderois pour le prouver.

La déportation de Joachim arriva la 8.  
année

année du regne de Nabucodonosor sur la Judée, & la quatrième de son regne à Babylone; c'est à dire l'an 148. de Nabonassar, 600. avant J. Christ, & l'année même de la naissance de Cyrus.

Nous lisons dans Jérémie (a) & dans le 2d livre des Rois (b) que la 37. année de la déportation de Joachim, Evilmerodac monta sur le Trône de Babylone & tira Joachim de la prison pour l'admettre à sa Table, & le combler d'honneurs. Cette année étoit la 184. de Nabonassar, la 564. avant J. Christ, & la 37. de la Vie de Cyrus, cependant Nabucodonosor étoit encore vivant puisqu'il n'est mort que l'an 186. de Nabonassar à la 39. de Cyrus. Donc non seulement Evilmerodac est monté sur le Trône du vivant de son pere, mais il gouvernoit sans le consulter avec assez d'indépendance, pour ne pas craindre de l'irriter, en tenant une conduite opposée à la sienne, & en comblant d'honneurs un Prince qu'il avoit toujours retenu dans les fers. Berosé donne 10. ans de regne à ce Prince qu'il nomme Evilmaradoch. Le Canon Astronomique lui en donne seulement deux & le  
 nomme

(a) Chap. LII. ver. 35.

(b) XXV. 27.



nomme Ilovarodam. L'écriture le fait monter sur le Trône trois ans avant la mort de son pere.

Tous ces embarras disparoîtront si l'on suppose que la démence de Nabucodonosor commence huit ans avant sa mort, & que dès-lors son fils Evilmérôdac fut regardé comme Roi, se mit à la tête des Conseils, & gouverna l'Empire avec les Ministres de son pere. Ces huit ans joints aux deux qu'il regna seul après la mort de Nabucodonosor, font les dix ans de Berose. L'écriture Sainte commence plus tard son regne, & sans doute du tems au quel il se débarraffa des Ministres dont les conseils le génoient: ce qui n'arriva que la troisième année avant la mort de Nabucodonosor. La démence de ce Prince ne dura que sept ans, & ayant recouvert son bon sens, il gouverna par lui-même & donna un Edit en faveur des Juifs qui est rapporté dans Daniel. On n'avoit jamais cessé de mettre son nom dans les actes publics; & c'est pour cela que le Canon Astronomique ne donne que deux ans de Regne à son fils Ilovarodam. Ce Canon avoit été dressé sur les actes publics,

La démence de Nabucodonosor a dû pro-  
duire

duire de grandes révolutions à la Cour de Babylone, & nous pouvons nous en former une idée, sur ce qui se passa à la Cour de France pendant celle de Charles VI. où les affaires étoient tantôt entre les mains de sa Femme, tantôt entre celles de ses Enfans, tantôt entre celles des Grands Seigneurs & des Princes de son sang.

Suivant cette supposition également simple & nécessaire, la démence de Nabucodonosor sera arrivée l'an de Nabonassar 179, avant J. Christ. 569, & la 32. année de la vie de Cyrus. Ce Prince doit en avoir été instruit, car cet événement étoit d'une grande importance. On ne peut même douter qu'il n'ait influé dans la Guerre des Medes & des Perses. Les Babylo niens étoient alliés des Medes & de leurs Rois, car Nabucodonosor avoit épousé une Fille d'Astyages. Ils auroient pris quelque part à cette Guerre, sans la médiation d'Amytis, qu'on peut supposer avoir travaillé à concilier les Medes & les Perses; sans la foiblesse du gouvernement des Babylo niens causée par la démence de leur Roi; & sans les divisions qui reugnoient à la Cour entre les différens partis qui se disputoient la première place dans les Conseils.

Le spectacle d'un Conquérant si fameux réduit à cet état déplorable étoit bien capable d'instruire Cyrus , & vous avez eu grande raison de ne le pas négliger. Cyrus revint de ses Voyages selon votre chronologie vers la 32. année de son âge. La démence de Nabucodonosor avoit déjà commencé. Il passe près de sept ans dans la Perse , gouvernant sous son Pere. C'est pendant cet espace de tems qu'arrivent toutes les intrigues entre Cyaxare & Soranes ; que Cambyse fait la Guerre aux Medes ; qu'Astyage meurt & que Cyrus va à Babylone pour négocier avec Amytis vers la fin de la maladie de Nabucodonosor. Ce tems est bien choisi pour rendre le spectacle plus touchant & plus instructif.

Votre Chronologie sur les événemens politiques , & sur les révolutions arrivées du tems de Cyrus , est donc parfaitement conforme à celle des Grecs , des Babyloniens, & des Hébreux. Examinons maintenant si les Grands Hommes que vous faites voir à Cyrus pendant ses Voyages , ont été ses contemporains. Vous pouvez vous permettre un peu plus de liberté sur cet article que sur l'autre.

Vous savez combien les Anciens sont opposés.

posés entre-eux sur le tems. où Zoroastre a vécu ; ce qui vient sans doute de ce que l'on a donné le nom de Zoroastre à tous ceux qui ont reformé en différens tems la Religion des Mages. Le dernier est le plus fameux de tous , & le seul qui ait été connu sous ce nom ou sous celui de Zardouscht par les Orientaux. M. Prideaux le fait contemporain de Cambyse & de Darius fils d'Hystaspe : Mais il y a beaucoup d'apparence qu'il étoit un peu plus ancien.

Les Orientaux, comme on le peut voir dans l'Ouvrage de M. Hyde, le font vivre sous Gustaspes, ou Hystaspes Pere de Darah, qui est le Darius premier des Grecs. Ce Gustaspes étoit plus âgé que Cyrus, & pouvoit être le même que celui que vous faites son Gouverneur. D'où il suit nécessairement que la reforme de la Religion des Mages a dû se faire pendant le Regne de ce Prince, & que c'étoit alors que Zoroastre vivoit. La Reforme faite par Darius suppose que les Mages s'étoient arrogés une très grande autorité dont il les dépouilla. Il altéra même la pureté de la Religion de Zoroastre par le mélange de l'Idolatrie étrangere. Ce fut sous son regne que le culte d'Anaitis s'introduisit dans la Perse, & cela  
ne

ne s'accommode pas avec les hypothèses de Mr. Prideaux. Le parti que vous avez pris est plus conforme à la suite de l'Histoire, telle qu'elle résulte des faits qui sont communs aux Grecs, & aux Historiens Persans & Arabes.

Cyrus a pû épouser Cassandane à l'âge de 18. ans, & vivre avec elle neuf ou dix ans ; de cette façon il a pû passer en Egypte vers la 29. année de son âge. Votre Chronologie s'accorde parfaitement avec l'âge d'Amasis. Son Règne a fini de l'aveu de tous les Chronologistes un an avant l'Expédition de Cambyse, c'est-à-dire vers l'an 525. avant J. Christ, & la 63. Olympiade. Hérodote ne donne que 44. ans de durée au règne d'Amasis ; & par conséquent il le fait commencer en l'année 569. avant J. Christ, & à la 52. Olympiade, vers la 30. année de Cyrus.

Diodore qui donne 55. ans de règne à Amasis, suppose qu'il monta sur le Trône l'an 579, ou 580. avant l'Ere Chrétienne, & la 20. année de l'âge de Cyrus : Mais ces deux opinions sont faciles à concilier. Hérodote a commencé le règne d'Amasis à la fin de la Révolution qui le mit sur le  
Trône,

Throne, & Diodore a compté du commencement de sa Révolte.

Après vivoit encore peu après la prise de Jérusalem, puisque le Prophete Jérémie (a) prédit sa mort sous le nom de Pharaon Hophra, comme un événement qui devoit arriver dans peu de tems. Cette année est la 589. avant J. Christ & la 36. avant la fin d'Amasis, & montre que les divisions de l'Egypte avoient déjà commencé. Dans votre systéme Amasis étoit maitre tranquille de toute l'Egypte lorsque Cyrus y passa; & il y avoit déjà plusieurs années qu'Après étoit mort; ce qui est conforme à l'Histoire profane & sacrée; Cyrus ayant 28. à 30. ans lors de ses Voyages.

La Chronologie Grecque souffrira un peu plus de difficulté; mais l'anachronisme ne passera pas 12. ou 14. ans.

Chilon étoit déjà avancé en âge au tems de la 52. Olympiade, ainsi que le rapportoit Hermippus cité par Diogene Laërce (b). Cette Olympiade commença l'an 573. avant J. Christ & finit l'an 570, la 30. année de  
Cyrus.

(a) C. XLIV. dernier verset.

(b) L. I.

Cyrus. Le tems de son Ephorat est postérieur ; Pamphyla le plaçoit à la 56. Olympiade, mais ce passage est manifestement corrompu. L'anonyme Auteur de la Chronologie des Olympiades détermine le tems de la Magistrature de Chilon par celui de l'Archontat d'Euthydemes à Athènes, c'est-à-dire par l'année 81. avant le passage de Xerxes selon la Chronologie (a) des Marbres d'Arondel. Ce qui donne l'an 561. avant J. Christ, & la 38. année de Cyrus, ce qui s'accorde parfaitement avec votre Chronologie ; car huit ans auparavant, Cyrus a pû voir Chilon en passant à Sparte, à l'âge de 30. ans.

Périandre mourut, selon Soficrate (b) à la fin de la 48. Olympiade, l'an 585. avant J. Christ, & la 16. année de Cyrus. Les Anciens nous apprennent qu'il avoit régné 40. ans & qu'il avoit commencé à fleurir vers la 38. Olympiade. Vous reculez la fin de sa vie de 12. ou 14. ans : mais comme vous ne le faites que pour rendre Cyrus témoin de sa mort desespérée, l'anachronisme fait une beauté, & il est d'ailleurs peu important.

La Royauté de Pisistrate sur les Athéniens n'a commencé que l'an 560. avant J. Christ,

U

71.

(a) Marm. Oxon. Chron. Epoch, 42.

(b) Diog, Laërt, L, I,

71. ans avant la Bataille de Marathon, selon Thucydide (a), & 100. ans avant la Tyrannie des 400. à Athènes. Cyrus avoit alors 40. ans; ce n'est qu'un anachronisme de 9. à 10. ans. Il n'y en a point à l'égard de Solon. Son Archontat & sa réformation du gouvernement d'Athènes font de l'an 597. avant J. C. & de la 3. année de l'Olympiade 46. (b) Il passa un tems considerable à voyager & ne revint à Athènes que dans un âge avancé qui ne lui permettoit plus de se mêler des affaires publiques. Il mourut âgé de 80 ans, la seconde année du regne de Pisistrate, selon Phanias d'Erese, & la 41. année de la vie de Cyrus. Ce Prince a très-facilement pû s'entretenir avec lui neuf ou dix ans auparavant.

Vous devez être également tranquille sur le synchronisme de Pythagore & de Cyrus. Denis d'Halicarnasse nous apprend (c) que ce fut seulement vers la 50. Olympiade qu'il passa en Italie, c'est-à-dire vers l'an 577. avant J. Christ. Il se sert du mot *κατά*, (environ) ce qui montre que ce terme se peut étendre. En effet Diogene: Laëree:

(a) L. VI. p. 449. 452. & L. VIII. p. 601.  
Arist. Pol. L. V. p. 12.

(b) Diog. Laërt. & Plut. Vie de Solon.

(c) D. Hal. L. XII.



Laërce nous montre qu'il fleurissoit vers la 60. Olympiade, c'est-à-dire 40. ans après; & en prenant cela du tems où il est mort, âgé de 80. ans, il auroit eu 50. ans lors qu'il passa en Italie, & seroit né vers l'an 520. avant J. Christ. Si le Philosophe Pythagore étoit le même que celui qui se presenta aux Jeux Olympiques pour combattre parmi les Enfans; & qui ayant été rejeté, demanda à être reçu parmi les Hommes, & remporta le prix la 48. Olympiade; il avoit 16. ou 17. ans en 585. avant J. Christ, & n'étoit gueres plus âgé que Cyrus. C'est le sentiment de Mr. Bentley qui peut se défendre malgré les objections qu'on lui a faites. Mais, sans entrer dans cette discussion, il vous suffit que Pythagore ait été de retour de ses Voyages, & en état de conférer avec Cyrus, lors que ce Prince passa dans la Grece en 565. avant J. Christ. Or c'est ce que l'on ne sauroit vous refuser dans aucun de ces systêmes qui partagent les Savans sur le tems de Pythagore.

Vous êtes encore fondé à le mettre aux mains avec Anaximandre. Ce Philosophe a dû voir Pythagore, quoi qu'il fut plus âgé que lui, ayant 64. ans la seconde année de la 48. Olympiade, selon le témoignage d'Agollodore dans Diogene Laërce, c'est-à-dire

U. 2:

l'an

Pan 585. avant J. Christ. Et c'est encore une beauté dans votre ouvrage de voir le jeune Pythagore triompher des sophismes du Matérialiste. On ne peut douter que le Philosophe Milésien n'ait été le premier Auteur de la doctrine des Atomistes. Selon le témoignage d'Aristote (a), de Cicéron (b), de Plutarque (c), & de Simplicius (d), le τὸ ἀπειρον d'Anaximandre étoit une Matière infinie. Sa doctrine est la même que celle de Spinoza.

Vous voyez, Monsieur, que la complaisance n'avoit aucune part à l'approbation que j'ai donnée à la Chronologie de votre ouvrage. Vous n'aviez pas besoin d'une attention si scrupuleuse au vrai, vous pouviez vous contenter du vraisemblable: La nature de votre ouvrage n'en exigeoit pas davantage. Je suis persuadé cependant que cette exactitude ajoutera de nouvelles beautés aux yeux de ceux qui sont instruits de l'Ancienne Histoire. L'exactitude n'est pas incompatible avec l'agrément, & ne produit la sécheresse que dans les Esprits froids & pesants.

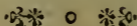
Je suis avec, &c.

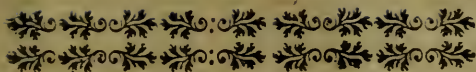
(a) Phys. I. Ch. 4.

(b) De Nat. Deor. L. I.

(c) Placit. Phil. L. I. Ch. 3.

(d) Comment. in Epict.





LES

## SOMMAIRES.

## LIVRE PREMIER.

*'ETAT de l'Asie à la naissance de Cyrus, Pag. 2. Mœurs des Perses, 3. Mœurs des Medes, & vices de la Cour d'Ecbatane. 5. Cyrus y est mené par sa mere Mandane, 6. Caractère de Mandane & sa maniere d'instruire Cyrus, 6. 8. &c. Envyvré de louanges, Cyrus devient vain & suffisant, mais Mandane l'en guérit par l'Histoire de Logis & de Segée, 10. 11. 12. 13. Preuve signalée du courage & de la conduite de Cyrus dans une bataille contre les Assyriens, 15. 16. Mandane le laisse à Ecbatane sous la conduite d'Hystaspe, 18. Il y devient amoureux de Cassandane, & en est aimé, 19. 20. Il a pour rival Cyaxare Prince de Medie son Cousin, ce qui lui*

U 3

*cause*

cause beaucoup d'inquiétude , 21. Hyftaspe s'en apperçoit & tâche de l'en guérir par le récit des amours de Stryangée & de Zarine , 23. &c. Mais trouvant qu'il aimoit un objet si digne que Cassandane , il approuve son amour & l'y confirme , 30. Cambyse rapelle Cyrus de la Cour d'Astyages , où il laisse a regret Cassandane exposée aux attaques de Cyaxare , 31. 32. Cassandane part pour voir son Pere mourant à la Cour de Perse , & Cyaxare ordonne à Araspe de l'intercepter , 34. Ce qui n'étant pas exécuté il s'en venge cruellement , en tuant le frere d'Araspe , & le faisant servir à un repas à son Pere Harpage , 36. Cyrus épouse enfin Cassandane , 37.



## LIVRE SECOND.

CYRUS va avec Cassandane voir l'école des Mages près du golfe Persique , 39. Ils y sont bien reçus par l'Archimago Zoroastre , 42. 43. Histoire de Zoroastre & de Zelime Reine de Lycie , 44. &c. Zoroastre dévoile à Cyrus les secrets de la Nature , le mécanisme du corps humain , 59. des plantes & des insectes , 60. 61. les phénomènes de l'air 61. 62. & la structure de l'Univers , 64 &c. Il lui explique ensuite la doctrine des Gymnosophistes touchant le grand OROMAZE , le Dieu subalterne Mythras & les différens ordres de Génies , 69. la révolte des Jyngas sous leur Chef Arimane , 70. les désordres qui s'en sont suivis , 73. 74. jusqu'à ce que Mythras rétablisse l'harmonie universelle 74. Cassandane meurt après avoir donné à Cyrus deux fils & deux filles , 77.



## LIVRE TROISIEME.

CYRUS part avec Arafpe pour aller en Egypte , 80. Il rencontre Aménophis dans l'Arabie , 80. 81. Histoire d'Aménophis, de son élévation à la Cour d'Apriès Roi d'Egypte , 82. Comment il fut supplanté par Amasis , qui ensuite détrona Apriès & usurpa la couronne d'Egypte , 84. &c. De la captivité , délivrance & retraite d'Aménophis & d'Arobal , 97. &c. Cyrus arrive en Egypte , Description magnifique de ce pays , 105. &c. De l'ancienne histoire d'Egypte , 109. De sa police & de ses loix , 115. &c. L'Histoire d'Hermès Trismégiste , 122. &c. La Mythologie des anciens Egyptiens , 129. &c.



## LIVRE QUATRIEME.

CYRUS, d'Egypte se rend en Grece, & arrive à Sparte, 136. 138. Cet Etat menacé de ruine par l'opposition entre les deux Princes qui y regnoient, si Chilon ne s'en fût mêlé, 139. Ce Sage instruit Cyrus dans les loix, mœurs & coutumes des Lacédémoniens, & dans les institutions de Lycurgue, 143. &c. Et Léonidas lui fait voir leur discipline militaire, 153. Cyrus arrivant à Corinthe voit la pompe funebre de Lycophon, 159. Histoire tragique du Roi Périandre, de sa Reine Mélisse, & de son fils Lycophon, 160. &c.



## LIVRE CINQUIEME.

CYRUS arrive à Athènes & y est agréablement reçu par le Roi Pisistrate, 171. Il y voit Solon & apprend de lui les loix & la constitution d'Athènes; 173. &c. Le différent génie des Athéniens & des Lacédémoniens, demandoit des loix fort différentes, 177. Des défauts dans le gouvernement des Athéniens, & comment Solon s'y prit pour y remédier, 181. &c. Pisistrate fait voir à Cyrus les forces maritimes des Athéniens, 193. & lui raconte comment il avoit été détroné & rétabli diverses fois à Athènes, 195. On fait voir à Cyrus les spectacles publics, & Solon lui explique la nature & les regles de la Tragédie, 202. &c. Cyrus quitte Athènes & s'embarque pour Crete afin d'y apprendre les loix de Minos, & de s'entretenir avec Pythagore. 207. Araspe lui donne une fort bonne idée de ce Pbi'osophe, & une fort mauvaise de son antagoniste Anaximandre, 208.



## LIVRE SIXIEME.

Cyrus arrivé à Gnossus Capitale de la Crete se rend au Temple de Jupiter Olympien, dont il admire la structure & les ornemens, 212. Il y rencontre Pythagore, 214. qui lui explique la doctrine d'Orphée touchant le siècle d'Or, 216. Il raconte à Cyrus la dispute publique qu'il eut avec Anaximandre, avec les raisonnemens de part & d'autre, & comment il remporta la victoire à l'aide d'un Miracle, 221-229. Suite de la dispute entre ces deux Philosophes en particulier, 229. 238. Cyrus dit à Pythagore son sentiment sur les Loix d'Egypte, d'Athènes, & de Sparte 241. & celui-ci lui fait voir celles de Minos, & lui dit pourquoi elles ont été si peu de tems observées en Crete, 243. Ayant quitté la Crete Cyrus raisonne avec Araspe sur le génie des Grecs & des Egyptiens 248. Araspe préfere les Egyptiens pour les sciences, & les Grecs pour la politesse *ibid.* Cyrus préfere les Grecs pour l'un & l'autre & définit la politesse, 249. Ils sont portés à Chypre & voient le Temple de Paphos, mais ils ne restent guere dans cette Isle profane, 250.

LIVRE

## LIVRE SEPTIEME.

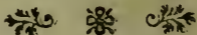
*Déscription de Tyr, 251. Cyrus y trouve Aménophis, qui lui raconte comment Arobal, ci-devant son compagnon de prison, étoit devenu Roi de Tyr, & l'y avoit attiré, 252. &c. Le Roi de Tyr entretient Cyrus magnifiquement, & lui explique les moyens dont il s'étoit servi pour faire fleurir le commerce, & pour procurer l'abondance & les richesses que Cyrus y voyoit avec admiration, 262. &c. Cyrus est mandé pour être présent à la mort de Mandane sa mere, 270. Cambyse employe Cyrus dans les affaires d'Etat, & lui recommande Sorane son premier Ministre pour l'assister, 272. Cyrus découvre le caractère ambitieux de ce Ministre, & le manie avec beaucoup d'adresse,*

273. Cyaxare Prince de Medie sollicite son Pere Aftyage de faire la guerre à Cambyse & à Cyrus, qui de leur côté font tout ce qu'ils peuvent pour la détourner, 275. Soranes gagné par Cyaxare tend plusieurs pieges à Cyrus, 277. &c. & excite des murmures parmi les Perses, 283. Cyrus s'en apperçoit, & trouvant la guerre avec son Grand Pere Aftyage inévitable, il fait si bien qu'il tient tout tranquille en Perse, va au devant d'Aftyage & de Cyaxare, & avec une bien plus petite Armée, les bat & les fait prisonniers, après quoi il fait une paix ferme avec Aftyage, & guérit les Perses de toutes leurs craintes, 285 - 294. Cyrus est envoyé à Babylone, 296.



## LIVRE HUITIEME.

*Déscription magnifique de Babylone, 297. &c. Cyrus y arrive vers la fin de la démence de Nabucodonosor, 300. Eleazar un savant Juif raconte à Cyrus l'origine & la cause de cette démence, 301. &c. Cyrus le voit & l'entend parler dans un de ses bons intervalles, 305. &c. Eleazar explique à Cyrus la doctrine des Philosophes Hébreux sur les trois états du monde, 308. Objections de Cyrus sur l'origine du mal, & réponses d'Eleazar, 315. &c. Nabucodonosor revenu de sa démence rend hommage publiquement au Dieu d'Israël, 322. Cyrus fait un traité d'Alliance avec le Roi d'Assyrie, 325. Il fait connoissance avec Daniel, qui lui fait voir les prédictions du Prophete Isaïe à son sujet, ibid. Il lui explique la conduite de Dieu avec l'Eglise Juive, 327. &c. Cyrus se rend maître de tout l'Orient & rétablit les Juifs, 342.*



*Discours sur la Mythologie des Anciens.*

P R E M I E R E P A R T I E.

De la Théologie des Anciens. *Idée que les Perses avoient de la Divinité, selon Hérodote, pag. 344. Selon Strabon, & Plutarque, 345. 346. Définition de Dieu par Zoroastre, 347. Censure de Mr. Bayle, 348. 349. Idée des Egyptiens selon Plutarque, 351. Selon Origene, & Jamblique. 354. 355. Théologie des anciens Grecs & Romains, 357. Idées d'Orphée, 359. d'Hésiode & d'Ovide, 361. d'Homere & de Virgile, 362. d'Euripide, Sophocle, Pindare, Plaute & Horace, 364. de Lucain, *ibid.* &c. Doctrine de Thalès & de Pythagore, 365. 367. d'Anaxagore, 372. de Socrate, 375. 377. de Platon, 377. &c. d'Aristote, 382. Idées de Cicéron, 384. &c. Témoignages des Peres de l'Eglise sur la Théologie des Payens, 392. Histoire abrégée des Matérialistes & des Déesistes, 395.*

## SECONDE PARTIE.

De la Mythologie des Anciens, & de leurs idées des trois états du monde, de l'origine du mal, & de la distinction du Corps & de l'Âme. Traces qu'on en trouve dans les Poètes, 399. Idées de Platon là-dessus, 402. &c. de Pythagore, 412. des Egyptiens, 415. &c. ( La Liberté, en quoi elle consiste selon Pythagore, Platon, & Mr. Ramsay, 421. &c ) Sentimens de Zoroastre & des anciens Perses, 423. des anciens Brachmanes, 426 des anciens Chinois, 430-434. & des Rabins ou Juifs allégoristes, 435-439. Tous ces sentimens redressés par le Prophète Daniel, selon l'Écriture Sainte, 440-442.

Lettre de Mr. FRERET, sur la Chronologie de cet Ouvrage, 443-460.





Journal of the ...

Date	Description	Amount	Balance
1740-01-01	...	...	...
1740-01-15	...	...	...
1740-02-01	...	...	...
1740-02-15	...	...	...
1740-03-01	...	...	...
1740-03-15	...	...	...
1740-04-01	...	...	...
1740-04-15	...	...	...
1740-05-01	...	...	...
1740-05-15	...	...	...
1740-06-01	...	...	...
1740-06-15	...	...	...
1740-07-01	...	...	...
1740-07-15	...	...	...
1740-08-01	...	...	...
1740-08-15	...	...	...
1740-09-01	...	...	...
1740-09-15	...	...	...
1740-10-01	...	...	...
1740-10-15	...	...	...
1740-11-01	...	...	...
1740-11-15	...	...	...
1740-12-01	...	...	...
1740-12-15	...	...	...
1740-12-31	...	...	...

Total







Rare  
Book  
Room



